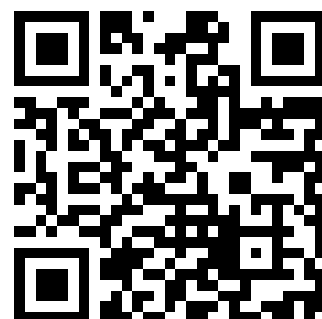

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

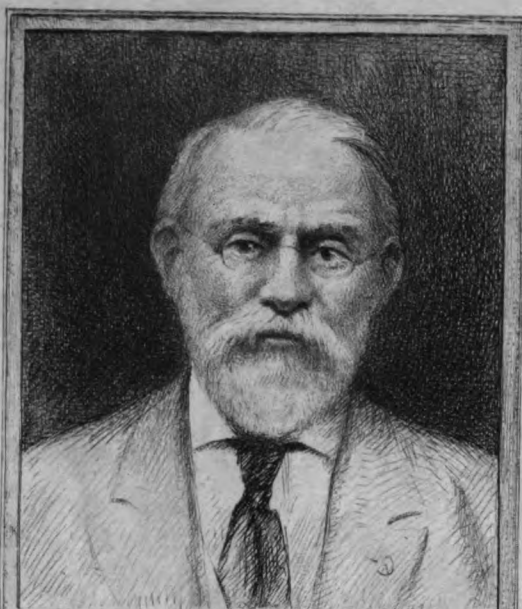
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1914 March 1970

DC
611
S361
R4

REVUE SAVOISIENNE

7
(Omnes omnium caritates patria una complexa est.)

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

HISTOIRE — SCIENCES — ARTS — INDUSTRIE — LITTÉRATURE

AUTEURS DES ARTICLES DE LA QUATRIÈME ANNÉE

BOLTSHAUSER, directeur de l'Institut technique de Tortona (Italie).

BOUVIER, médecin, à Annecy.

CALLOUD CHARLES, pharmacien à Chambéry.

DESPINE FÉLIX ✕, sous-préfet de Moutiers.

DUCIS, vice-président de la Société Florimontane.

LECOY DE LA MARCHE, archiviste de la Haute-Savoie.

MACON LOUIS, de Lancy.

MARTIN, curé de Foissiat (Ain).

MORTILLET (GABRIEL DE), naturaliste à Grenoble.

PHILIPPE JULES, secrétaire de la Société Florimontane.

RABUT FRANÇOIS, de Chambéry, professeur d'histoire à Dijon.

REPLAT JACQUES ✕ ✕, président honoraire de la Société Florimontane.

REVON LOUIS, conservateur du musée d'Annecy.

TRIPPE, négociant à Tampico (Mexique).

COMITÉ DE RÉDACTION

DUCIS — LECOY DE LA MARCHE — JULES PHILIPPE — LOUIS REVON

1863 — 4^{ME} ANNÉE

ANNECY

IMPRIMERIE DE LOUIS THÉSIO

1863

TABLE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

	Pages.
Voies romaines, par M. Ducis.	4, 13, 22, 28, 30, 37, 63
Les Troglodytes de la Savoie, par M. L. Revon	12, 56
Habitations lacustres du lac du Bourget, par le même	20
Bautas et Annessy, par M. Ducis.	38, 48, 53

BEAUX-ARTS.

Causerie artistique, par M. L. Revon.	30
---	----

BIBLIOGRAPHIE.

<i>Recueil des franchises de l'ancien diocèse de Genève. — Annuaire administratif et historique du département de la Savoie</i> , de M. A. Lecoy de la Marche	
	15
Revue géologique savoisiennne, par M. G. de Mortillet	21
La <i>Revue scientifique italienne</i> , par M. G. de Mortillet, de M. J. Philippe	42
La <i>Mythologie du Rhin</i> , par M. X.-B. Saintine, du même, 72, 80	
Causerie littéraire : <i>Amara</i> , poésies de M. Louis Rimbaud, par M. L. Macon	98

BIOGRAPHIE.

Note sur Antoine Favre et sa famille, par M. Martin	84
Simon Bigex, secrétaire de Voltaire, par M. Bouvier	85

CHRONIQUE.

Séances de la Société Florimontane; faits divers, 8, 16, 24, 31, 44, 52, 60, 68, 76, 84, 92	
---	--

HISTOIRE.

Trésoriers généraux du Genevois et châtelains d'Annecy, par M. A. Lecoy	4
---	---

Pages

Causeries historiques, par M. F. Rabut	7, 23, 43
Notice historique sur Ripaille en Chablais, par M. A. Lecoy	9, 25, 33, 45
Testament d'Amédée III; l'église Notre-Dame d'Annecy; la monnaie des comtes de Genevois, par le même	61
Une vallée de Savoie, par M. Ducis	73, 77, 89, 96
Les franchises d'Alby, par M. A. Lecoy	88

LITTÉRATURE. — VARIÉTÉS. — VOYAGES.

Projet d'érection d'un monument à saint François de Sales, par la Société Florimontane, M. A. Lecoy.	1
Lettres inédites de saint François de Sales	42
Funérailles en Sardaigne, par M. F. Despine	65
Récolte du jalap au Mexique, par M. Trippe	66
Bois et vallons, par M. J. Replat	69

SCIENCES.

L'humidité dans les appartements, par M. Boltshauser	2
Le Musée d'Annecy, par M. Ducis.	4
Succin des Allinges. — <i>La terre avant le déluge</i> , de L. Fiquier, par M. G. de Mortillet	7
Question du gottre et du crétinisme endémiques, par le même	40
La mâchoire humaine découverte à Moulin-Quignon, de M. J. Philippe	59
Lettres sur le Congrès scientifique de Chambéry, par MM. Ducis et Lecoy	65
Le Congrès de Fribourg, par M. Ducis	82
Existence de l'homme pendant l'époque glaciaire, par M. G. de Mortillet	93
Note sur les prédictions de M. Mathieu (de la Drôme), par M. Jules Philippe	93

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAÎSSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Projet d'érection d'un monument à saint François de Sales, par M. A. Lecoy de la Marche. — L'humidité dans les appartements, par M. Boltshauser. — Le Musée d'Annecy, par M. Ducis. — Trésoriers généraux du Genevois et châtellains d'Annecy, par M. A. Lecoy de la Marche. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Le succin des Allinges, — *La Terre avant le Déluge*, de M. L. Figuier, par M. Gabriel de Mortillet. — Causerie historique, par M. F. Rabut. — Chronique.

PROJET D'ÉRECTION D'UN MONUMENT A S. FRANÇOIS DE SALES

PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Le spectacle de la grande nature a toujours éveillé le sentiment religieux. Les sites les plus magnifiques ne semblent avoir leur complément que lorsqu'une haute pensée, symbolisée par la pierre ou l'airain, vient les animer et donner, en quelque sorte, une voix à leur muette beauté. Sur la grande mer qui se déroule devant Marseille, domine le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde. Les statues de Notre-Dame-de-Fourvières, de Notre-Dame-de-France, couronnent également deux des panoramas les plus splendides de nos contrées, et consacrent les rochers sur lesquels la foi des peuples a fait un trône à la Vierge.

Sur les bords de notre lac d'Annecy, aux contours si variés et si pittoresques, plus d'une éminence, plus d'un emplacement prédestiné par la nature attendent un monument. La colline ombragée de la Puya, par exemple, n'offre-t-elle pas un piédestal grandiose à quelque colosse de bronze, dont la figure, douce et tranquille comme les eaux qui murmurent au bas, planerait sur le lac et la ville. A l'entour seraient un jardin, de frais bosquets, avec les plus riantes échappées de vue ; et pour s'y rendre, on aurait la plus délicieuse promenade des environs.

Mais laissons le rêve. Voici, pour le moment, toute la réalité.

Il est un homme entre tous qu'Annecy doit avoir à cœur de faire revivre aux yeux de ses habitants ; il est une statue digne d'orner la plus belle de ses places ou le plus riche de ses sites. Cet homme est la première illustration de la Savoie, et il est populaire en France, en Italie, dans l'Europe entière. Il est né près d'Annecy : ses restes vénérables y reposent et y attirent

chaque année, de différents coins du globe, une multitude de pèlerins. Il a exercé dans cette ville, sur le siège épiscopal, les vertus qui l'ont fait mettre au rang des saints ; il a été l'apôtre et le pacificateur du Chablais ; il est le type de la mansuétude, de l'affabilité, de la sage tolérance qui doivent distinguer le chrétien moderne.

Mais c'est aussi une gloire littéraire de la Savoie que le nom de François de Sales. Il serait superflu de rappeler les qualités si diverses de ses écrits inimitables, où brillent surtout cette grâce et cet enjouement qui ont fait surnommer leur auteur *le plus aimable des saints*. Qui de nous, à moins d'avoir reçu une éducation païenne, n'a appris de bonne heure à connaître et à goûter les productions de cet esprit charmant, qui font les délices du savant comme de l'homme simple, du littérateur comme de la femme pieuse ?

De toutes les institutions établies par S. François de Sales, l'une de celles qui lui étaient le plus chères survit dans cette ville. La Société Florimontane s'honore d'avoir recueilli l'héritage de l'Académie du même nom fondée par ce grand homme et par son illustre ami, le président Favre. Il est donc du devoir de cette Société de perpétuer le glorieux souvenir de l'évêque et de l'écrivain en lui élevant un monument patriotique, qui sera pour elle un monument de famille, et fera un digne pendant à celui que la ville de Chambéry érige en l'honneur d'Antoine Favre.

Ce projet a été arrêté en principe par la Société Florimontane, dans sa séance du 8 janvier 1863. Il va être soumis à une sérieuse étude, et on avisera mûrement aux meilleurs moyens de le réaliser. Le concours de personnages éminents, dans le monde comme dans l'Eglise, celui de la population tout entière, ne nous feront certainement pas défaut, quand le moment sera venu. L'entreprise dont la Société assume l'initiative peut sembler, au premier abord, difficile, audacieuse. Mais quand on songe à la multitude de personnes de tout pays, de toute classe, de toute école qui devront s'y intéresser, la crainte se dissipe et le succès se laisse entrevoir.

La réussite d'une telle œuvre sera une satisfaction donnée au légitime orgueil de la Savoie, non moins qu'au sentiment de reconnaissance du monde chrétien tout entier envers notre grand saint.

A. LECOY DE LA MARCHE.

L'HUMIDITÉ DANS LES APPARTEMENTS

Un appartement est humide lorsque les objets s'y humectent ou s'y imprègnent d'une quantité d'eau assez grande pour en occasionner plus ou moins rapidement la détérioration ou la destruction, en les faisant moisir ou pourrir; lorsque le linge finit par y sentir mauvais; lorsque la matière collante du papier s'y ramollit, et que ce dernier se déchire au moindre effort; lorsque le bois s'y décompose, et se réduit en une espèce de sciure fine qui, étant humide, ressemble à de la terre; lorsque les fruits verts ou secs s'y gâtent et pourrissent rapidement.

Les inconvénients énumérés sont certainement plus que suffisants pour faire détester un appartement humide, et cependant il en existe d'autres bien plus graves encore. L'humidité des appartements exerce sur la santé une influence d'autant plus funeste que plus lentement et plus insensiblement elle prédispose le corps à un genre d'infirmités qui, en raison de leur invétération même, sont presque toujours incurables, telles que les scrofules, la phthisie, le rachitisme, etc.

Personne ne trouvera donc étonnant que nous examinions les diverses causes qui rendent un appartement humide, et les moyens de l'assainir.

L'air, en tout lieu et en tout temps, contient de l'humidité ou de la vapeur d'eau, et il en peut contenir d'autant plus, qu'il se trouve à une température plus élevée. Si l'on condensait la vapeur d'eau qu'un mètre cube d'air peut renfermer à la température

de 0°	on obtiendrait	5,4	grammes d'eau.
— 5°	—	7,3	—
— 10°	—	9,7	—
— 15°	—	12,9	—
— 20°	—	17,2	—
— 25°	—	22,5	—
— 30°	—	29,4	—

Un espace est saturé de vapeur d'eau lorsqu'il en contient la plus grande quantité possible. En refroidissant jusqu'à 10° un mètre cube d'air saturé à 25°, on lui enlève la faculté de contenir 22,5 grammes de vapeur d'eau, pour lui laisser celle d'en contenir seulement 9,7 grammes; par conséquent 22,5 — 9,7 ou 12,8 grammes de vapeur d'eau sont obligés de retourner à l'état liquide, et de se déposer sur les parois du vase qui contient l'air en question. Si l'abaissement de température s'opérait dans les mêmes circonstances dans une chambre longue de 6 mètres, large de 4^m et haute de 3^m, la quantité d'eau qui se déposerait sur les parois et sur les divers objets serait de 12,8 g. $\times$ 72 = 921,6 grammes, ou de plus de 9/10^e de litre. Et si finalement ce refroidissement se reproduit 5 fois dans le courant d'un mois, la quantité d'eau qui résulte de la condensation de la vapeur d'eau est de plus de 4 litres 1/2. Bien que généralement les conditions d'une chambre humide ne soient pas aussi défavorables que celles que nous venons de supposer, on voit néanmoins comment, dans un espace de temps assez court, il peut se former dans un appartement une quantité d'humidité préjudiciable aux personnes qui l'habitent et aux objets qui s'y conservent, et surtout il est démontré maintenant que cette humidité dépend de l'état hygrométrique de l'air et de la température de la chambre par rapport à celle de l'air extérieur.

Examinons chacune de ces deux conditions.

Que l'air extérieur soit saturé ou seulement voisin du point de saturation, une condensation de vapeur d'eau est toujours la conséquence d'un abaissement de température; de là il résulte qu'une chambre humide doit être essentiellement froide, c'est-à-dire sa température doit se trouver habituellement au-dessous de celle de l'air extérieur, ou au-dessous de celle des pièces attenantes.

Dans cette condition se trouvent :

1° Les appartements situés au nord, qui, par conséquent, ne reçoivent jamais les rayons du soleil, lesquels sont calorifiques tout aussi bien que lumineux ;

2° Les appartements qui, quoique exposés à l'action directe des rayons solaires, ont des parois massives, épaisses, et qui ont des ouvertures petites ou peu nombreuses ;

3° Les appartements qui se trouvent enfoncés dans le sol et se rapprochent plus ou moins de la condition des caves ;

4° Ceux enfin que le vulgaire appelle chauds en hiver et froids en été, et qui, par le concours des diverses circonstances énumérées, changent lentement de température et en présentent une moyenne inférieure à celle de l'air libre.

Il serait non seulement très intéressant, mais encore très utile, de connaître, pour un endroit habité et pour un certain nombre d'années, de combien de degrés il a fallu chaque jour abaisser la température de l'atmosphère pour amener l'air au point de saturation. Or, on déduirait une moyenne d'autant plus exacte que les observations auraient été faites pendant plus longtemps. Si l'on a constaté, en outre, de combien, en moyenne, la température d'une chambre se trouve au-dessous de la température extérieure, la comparaison des deux moyennes fait immédiatement connaître si la chambre est humide ou non. Si, par exemple, un abaissement moyen de 5° amène l'air au point de saturation, et si en moyenne la température d'une chambre est de 6° au-dessous de la moyenne de l'air libre, il est évident que fréquemment il doit y avoir dans cet appartement condensation de vapeurs, et que par conséquent il est humide. Ces observations, non sans importance dans la construction des habitations, peuvent se faire facilement à l'aide de trois thermomètres suffisamment sensibles et d'accord entre eux. L'un est placé à l'air libre, dans un lieu situé vers le nord, et à l'abri des rayons solaires; l'autre dans l'endroit de la chambre que l'on présume être le plus froid. Notant tous les jours la différence des températures indiquées par les deux thermomètres, on se forme peu à peu une moyenne qui indique de combien de degrés la température moyenne de la chambre est inférieure à la moyenne de l'air libre. Pour savoir maintenant de combien de degrés il faut abaisser la température de l'air pour amener celui-ci au point de saturation, il suffit de prendre un verre d'eau à la température de l'air, d'y plonger un thermomètre, et d'y ajouter ensuite lentement de la glace pilée jusqu'à ce que les parois du verre commencent à se couvrir d'humidité. A ce moment on observe la température de l'eau et la température extérieure; leur différence est ce que l'on voulait trouver.

On comprend maintenant que, les conditions de température étant les mêmes pour deux appartements diffé-

rents, le plus humide doit être celui dans lequel l'air contient une majeure quantité de vapeurs d'eau. Passons donc à l'examen de la condition hygrométrique de l'air. Comme la température d'un appartement n'est généralement pas beaucoup au-dessous de celle de l'atmosphère, il ne peut s'y produire une condensation que lorsque l'air est saturé ou presque saturé, ce qui conduit déjà à la règle théorique qu'à de certaines époques un appartement ne doit pas être humide, et que lorsqu'on y observe de l'humidité en quantité, celle-ci doit être à peu près proportionnelle à l'état hygrométrique de l'air; qu'un appartement, par conséquent, doit être plus humide en hiver qu'en été; plus par un temps pluvieux que par un temps sec; plus dans le voisinage de l'eau qu'ailleurs. Toutes ces déductions théoriques sont pleinement confirmées par l'expérience. Reste seulement à expliquer pourquoi, contrairement à la théorie, certains appartements sont toujours humides. Pour nous en rendre compte, supposons une chambre parfaitement sèche, mais dans des conditions telles, qu'à un moment donné, il doive s'y produire une condensation de vapeurs d'eau. Cette humidité ne peut disparaître que par l'évaporation, et celle-ci ne pourra s'effectuer que lorsque l'air dans la chambre est très sec, ou que la température est plutôt élevée; mais ni l'un ni l'autre de ces deux cas ne se produit facilement dans une chambre qui contient de l'humidité, de manière que celle-ci se maintient, et va plutôt en augmentant par les condensations qui nécessairement se reproduisent à des intervalles plus ou moins rapprochés.

Il existe, enfin, un troisième genre d'appartements humides, qui n'est ni le moins important ni le moins fréquent, ce sont les appartements du rez-de-chaussée construits sur un sol argileux, ou, sur une pente par laquelle se fait quelque écoulement d'eau, et avec des matériaux plus ou moins poreux qui, par conséquent, s'imbibent de l'humidité de la terre et la font remonter à plusieurs mètres au-dessus du niveau du sol. Dans une chambre de cette sorte, cinq surfaces sont de véritables nappes d'eau, et un plancher en briques ou en terre battue est la pire des conditions qui puissent exister. Si, en outre, d'autres circonstances rendent une telle chambre froide, elle est humide au plus haut degré, et réunit tous les inconvénients et tous les dangers hygiéniques de l'humidité.

Arrivons au but de cette revue des appartements humides.

Connaître la cause d'un mal, c'est en connaître le remède; démontrons-le pour le cas qui nous occupe, en déduisant de l'exposé qui précède des recommandations, soit pour les appartements à construire, soit pour les appartements déjà construits.

Pour les appartements à construire, il convient :

1° De choisir une place suffisamment élevée au-dessus du niveau que les eaux de pluie peuvent atteindre;

2° De détourner par des fossés une trop grande quantité d'eau qui se répand près de l'endroit et y reste stationnaire une partie de l'année;

3° De rechercher, autant que possible, l'air et la lumière, et de ne pas adosser la maison contre quelque rocher, contre quelque pente au fond d'un ravin ou d'une gorge, au pied d'une colline, d'une montagne qui doit la protéger contre tel ou tel vent, mais qui, en même temps, la prive des rayons du soleil. Il est sur-

prenant de voir combien, sous ce rapport, des considérations d'économie, d'avantages matériels, d'agrément, de vue, etc., l'emportent sur des considérations hygiéniques, et combien de fois les campagnards surtout, pour épargner quelques centaines de francs, construisent des maisons malsaines, et y établissent une cause permanente de maladies, d'infirmités et trop souvent de mort prématurée;

4° De faire toute la partie inférieure de la maçonnerie en pierres compactes, tels que les pierres calcaires, le granit, les cailloux; dans les localités où ces matériaux manquent, il serait nécessaire de revêtir les murs d'une couche de ciment, au moins jusqu'au niveau du sol;

5° De choisir les chambres pour travailler et pour dormir de manière que le soleil y donne au moins pendant une partie de la journée; ensuite de les éclairer et de les aérer le plus possible en y pratiquant les portes et les fenêtres en dimension et en nombre proportionnés à la grandeur de ces chambres.

Pour assainir les appartements humides, on doit :

1° Faire disparaître, autant que possible, les défauts de construction, et cela se réduit presque toujours à introduire dans les chambres une plus grande quantité d'air et de lumière;

2° Eviter d'y répandre de l'eau, d'y préparer des aliments, d'y sécher du linge, car avec tout cela on ajoute considérablement à l'humidité déjà existante;

3° Y maintenir une température constante et supérieure à celle de l'air extérieur ou à celle des pièces attenantes. Ce moyen est le plus efficace lorsque les circonstances ne permettent pas de modifier la construction des appartements. En élevant la température d'une chambre, toute l'humidité, ou du moins la plus grande partie, s'évapore et vient se concentrer dans le volume d'air renfermé dans la chambre. Si alors au chauffage on peut réunir un aérage convenable, l'appartement se débarrasse de son humidité, et il est assaini. Mais si, après une élévation de température, et sans renouveler l'air, le chauffage est interrompu, toutes les vapeurs d'eau se condensent de nouveau, et cette alternative de chaud et de froid, de siccité et d'humidité, est certainement aussi préjudiciable qu'une humidité constante.

Un appartement humide peut donc toujours être assaini, et en dernier lieu et infailliblement par le chauffage combiné à l'aérage. Il est vrai que, jusqu'à ce jour, personne n'a réussi encore à trouver un appareil qui réunisse tous les avantages désirables de ce mode de chauffage. Pour tous ces fourneaux, le prix d'achat est tellement élevé, la consommation de bois ou de charbon si considérable, qu'en bien peu d'endroits on a pu les adopter; mais les conditions d'économie qu'on n'a pas encore obtenues pourront se réaliser plus tard, et alors ce sera le cas de dire : plus d'appartements humides!

Mais dans le cas même que cette découverte ne se fit jamais, il sera toujours possible de faire disparaître peu à peu les appartements humides, ces caves, ces taudis où des milliers de personnes s'empoisonnent lentement, mais inmanquablement; et que faudra-t-il faire pour cela? Exiger pour l'hygiène ce qu'on exige depuis longtemps avec succès pour la symétrie, c'est-à-dire établir un règlement hygiénique pour la construction des habitations et obliger tous ceux qui bâtissent à s'y conformer.

BOLTSHAUSER.

LE MUSÉE D'ANNECY

M. Emile Blanchard, membre de l'Institut, professeur et administrateur au Muséum d'histoire naturelle à Paris, visite chaque année un certain nombre de Musées des départements et en rend compte dans la *Revue des Sociétés savantes*, publiée sous le patronage du ministre de l'instruction publique. L'appréciation de celui d'Annecy, qu'il a exploré le 26 septembre 1862, nous intéresse trop pour que nous n'en donnions pas connaissance au public.

Après avoir passé en revue les Musées de quinze villes de l'Empire, parmi lesquelles il déplore l'absence d'un établissement de ce genre à Toulouse, siège d'une académie et d'une population de plus de 100,000 âmes, il continue ainsi :

N'oublions pas dès à présent de mentionner un petit Musée qui est un modèle dans son genre. On ne s'attendrait pas à trouver ce modèle dans la Haute-Savoie. Il existe cependant dans la petite ville d'Annecy. Plusieurs salles qui réjouissent la vue par leur excellente tenue renferment les collections. Les unes sont réservées à la Faune de la Savoie, et, pour trois classes d'animaux, les mammifères et les oiseaux parmi les vertébrés, et les lépidoptères parmi les articulés, la collection peut être considérée comme presque complète. Le choix des individus est excellent ; les différences d'âge, les différences de pelage et de plumage, suivant les saisons, sont représentés avec une intelligence parfaite. On ne peut plus désirer maintenant que de voir les autres classes représentées de la même façon. Les conservateurs du musée d'Annecy ont eu le bon esprit de classer à part les produits de leur région et de grouper d'un autre côté les objets d'autres provenances.

Un semblable arrangement devrait être adopté dans tous les Musées de province. Les directeurs et les conservateurs de ces établissements scientifiques désirent avec raison réunir pour l'instruction les principales formes typiques de la création ; mais à nous autres, hommes de science, qu'ils montrent la collection des êtres qui habitent le département ou la province, et ils captiveront tout à fait notre intérêt.

Pour mettre à exécution le désir de M. Blanchard relatif aux autres branches, le Musée d'Annecy n'attend plus que la cession d'un plus vaste local, car plusieurs objets encombrant aujourd'hui les salles destinées à la Bibliothèque.

Les fondateurs et ceux qui suivent encore leur généreuse initiative, les conservateurs qui ont développé la pensée fondamentale de l'œuvre, tous ont déjà recueilli une ample satisfaction de l'utilité de cet établissement pour l'instruction de toutes les classes sociales. Mais, même avec la conscience de l'excellente direction de leur Musée, ils ne s'attendaient probablement pas, dans leur modeste labeur, à le voir proposer comme modèle au reste de la France. Le témoignage bienveillant de M. Blanchard n'en est que plus honorable pour ceux à qui il s'adresse.

DUCIS.

TRÉSORIERS GÉNÉRAUX DU GENEVOIS ET CHÂTELAINS D'ANNECY

En dépouillant plusieurs *comptes* des ducs de Genevois-Nemours, déposés aux archives de la Haute-Savoie, nous avons relevé les noms des *trésoriers généraux* qui administrèrent les finances de ces princes et de leurs prédécesseurs depuis 1440. Ainsi la série est à peu près complète pour toute la période durant laquelle le Genevois eut une existence à part, c'est-à-dire de-

puis Philippe, fils d'Amédée VIII, qui fut le premier apanagé de cette province, jusqu'à l'extinction de la branche de Nemours en 1659.

Nous avons dressé, d'après les mêmes documents, la liste des châtelains d'Annecy de 1471 à 1549. Ces noms, la plupart inconnus, ne sont pas sans offrir quelque intérêt pour l'histoire d'un pays et d'une ville dont la prospérité se développa principalement sous la maison de Savoie-Nemours. Nous les reproduisons, en mettant en regard les dates extrêmes auxquelles nous avons rencontré la mention de chaque personnage.

Trésoriers généraux du Genevois.

Jean Veteris	1440—1441.
Noble Humbert Gruet	1472—1482.
Noble Bernardin Mornieu	1521—1522.
Noble François de Michaille	1527—1528.
Spectable Bernard	1542—1548.
Jean Lemort	1554—1565.
Martin Longi (1)	1566—1571.
Noble Antoine Lect.	1571—1578.
François Paquellet de Moiron (2)	1578—1612.
Noble Orace Bonfils	1612—1616.
Spectable Louis Armand	1617—1623.
Noble George Cize	1623—1630.
Jean-André Pavi	1630—1634.
George Gantellet	1634—1644.
Jacques Coste (3)	1653—1657.

Châtelains d'Annecy.

Jean de Thurens	1471.
Aimon de Batailleur et Jean Du-	
nand (4)	1479.
Noble Jean de Revel (5)	1499—1502.
Spectable Hugon de la Balme	1515—1516.
Noble Jean Lalard	1535—1537.
Noble François Croison	1540.
Noble Jean Rei	1542.
Pierre Germanet (6)	1543.
Noble Maurice Epiautaz	1544.
Noble Jean-Jacques Dubois	1549.

A. LECOY DE LA MARCHE.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite.)

L'ancienne *Etanna* devait s'étendre au levant vers Communien et au midi vers Chambuet et la Dragonnière, si l'on en juge par les nombreuses ruines de maisons qu'on y a trouvées, ainsi que plusieurs objets antiques, tels que monnaies, urnes, vases, débris de

(1) Qualifié « Commis à la recette des parties casuelles de Genevois et fabrique du château d'Annecy. »

(2) Qualifié « Argentier ordinaire des duc et duchesse de Savoie-Nemours. »

(3) On trouve encore dans des comptes sans date les noms de Humbert Delallée, Claude Epeaute, Pierre Monaton.

(4) Ces deux premiers sont qualifiés « commissaires des extentes. »

(5) La nomination de ce châtelain, en 1499, pour trois ans, existe aux archives de la Haute-Savoie.

(6) Qualifié « Curial d'Annecy. »

statues, d'inscriptions, plaques de marbres, pavés, etc.; l'ancienne route du Mont-du-Chat descendait par Fromentière et Volontaz, entre Chambuet et Communien, et marquait ainsi le centre de la ville. Les anciens murs du chemin de ronde et les quatre portes sont l'œuvre du moyen-âge. Autant les villes romaines se projetaient au loin par le rayonnement des *villas* sur les coteaux environnants, autant les bourgs qui s'élevèrent sur leurs ruines se fortifiaient dans un cadre rétréci contre de nouvelles invasions ou contre la turbulence des seigneurs voisins.

Les nombreuses antiquités observées à Yenne, lorsqu'elle était capitale du Bugey savoyard, par Polycarpe de la Rivière, Claude Chatelain, chanoine de Paris, et autres, avaient déterminé plusieurs auteurs de mérite comme Labbe, Colomby, Ménétrier, Pagi, etc., à y voir la ville d'*Epaona* où fut convoqué un concile, en 517, par S. Avite de Vienne. Les monuments du culte de la déesse *Epona* semblaient expliquer l'origine du nom (1). Mais il paraît que la véritable *Epaona* du concile se trouvait près d'Aneyron, entre Vienne et Mantaille (2).

Quant aux différents noms d'Yenne, je soupçonne que le *t* très court d'*Etanna*, dans la copie de Peutinger, ait remplacé par erreur l'*i* d'*Eianna*, peut-être mal formé dans les copies précédentes. Car les leçons des autres chartes admettent toutes l'*i*, *eianna*, *eiona*, *iauna*, etc. (3).

De Landrecin, on peut suivre les vestiges d'une ancienne route entre le vieux chemin de la plaine et celui du Bas-Soumont jusqu'au bas du château de Lagnieux. On a trouvé dans le village du même nom des murs d'une largeur et d'une solidité remarquables. J'ai observé au petit Lagneux des moulures romanes. Dans la campagne Revairon, le minage a découvert plusieurs tombeaux avec ossements, lampes sépulcrales et autres objets funéraires.

Le village d'*Etain*, *Etain*, *Etaing*, *Hetein* ou *Estains*, qui, d'une part, pourrait venir de *Stagna*, semble, d'autre part, représenter plus grammaticalement *Etanna*. Mais il est à six kilomètres, soit quatre milles, du point où se termine la mesure déjà bien tolérante des XII milles entre *Augustum* et *Etanna*. Il faudrait alors supposer que le second trait s'enjambe avec le premier pour former XII, c'est-à-dire 16 milles.

Quoique les stations des courriers fussent en dehors des villes, elles ne devaient cependant pas trop s'en écarter, à cause des approvisionnements. Or, *Etain* est à plus de quatre kilomètres de l'ancienne ville. En outre, lorsque les stations se trouvaient près d'une localité considérable, elles en portaient presque toujours le nom. Le village d'*Etain* n'est rien en comparaison de l'étendue de l'ancienne ville d'Yenne, au rapport de Labbe, de Pagi, etc. Si réellement la station romaine était à *Etain*, c'est elle qui y aura laissé le nom qu'elle tirait elle-même de la ville voisine. Dans ce cas, cette station se trouvant en dehors de la ligne qui du Mont-du-Chat

tendait à Aoste, je ne verrais plus de difficulté à placer à Chevelu la station de *Lavisco*.

On voit encore à Lucey le cippe funéraire de *Carminius Bellicius* (de Belley ?); on y a trouvé aussi des lampes, des monnaies, des vases, etc. De là, il semble d'abord que la voie aurait dû continuer à suivre les bas coteaux des Altesses, au bord du Rhône, jusqu'à Chanaz. Mais aucun vestige n'y a encore été découvert. Attendons les travaux de la nouvelle route.

Mais en remontant à droite le ruisseau de Lucey, entre les moulins et la maison Puthod, dans un champ terminé d'un côté par un vieux chemin, dont la ligne droite est significative, et de l'autre par la route actuelle, on a trouvé des monnaies romaines, un moulin portatif en pierre, un autel élevé *Deo invicto* par *Severianus*, puis un poids de pierre taillé en pyramide tronquée, avec une boucle de fer au-dessus. Sur une des quatre faces, le négociant *Spirniolus* a gravé un votif *Deo Mercurio*.

Au-dessus des moulins sur le bord d'un plateau, un gros bloc de granit est posé sur deux autres moindres, comme une *pierre branlante*; et quoique sa position inclinée semble faire craindre à chaque instant qu'il ne roule dans la vallée, on assure que les tremblements de terre ne le font pas même chanceler. Il passe pour être druidique. Plus haut encore, sont les ruines d'un château de Sarrasins, qui renfermait beaucoup d'ossements. A ces monuments de trois époques, ajoutons le château féodal de Lucey, près duquel les ducs de Savoie avaient essayé d'acclimater des plants de vigne apportés de Chypre et produisant le fameux vin dit *des Altesses*.

De la maison Puthod, le vieux chemin, assez nivelé, se dirige par Veytrier et Landaz sur Chanaz, c'est-à-dire vers l'embouchure du chenal, *canalis*, du lac du Bourget dans le Rhône. Mais celui qui de Creymont tend au château de Pomboux pour aboutir à Sendon, me paraît présenter un caractère plus romain. Il y a partout des lignes de vieux noyers ou châtaigniers; mais dans le second, l'appareil des murs de soutènement accuse un chemin de quelque importance et de quelque ancienneté.

De Sendon, la voie devait se diriger vers les Flandres pour descendre à l'angle le plus septentrional du chenal ou canal de Savières, sur lequel la tradition place un ancien pont. Des blocs taillés et des tas de pierres indiquent encore la place des culées. Ce pont rattachait les Granges, le Mollard-de-Vions, la Loy ou Loëx.

Peut-on facilement supposer qu'une voie longeait quelque temps le Rhône? La digue de Serrières serait-elle venue disputer au fleuve une langue de terre autrefois traversée par une chaussée romaine? Si ces conjectures n'ont rien d'étrange, si elles ne sont pas trop téméraires, elles se noueront avec la tradition locale, qui, au nord de la digue de Serrières, garde le souvenir d'une grande voie de communication aluvionnée par le Rhône. Et de fait, plusieurs lignes de noyers et d'autres arbres présentent, malgré de nombreuses solutions de continuité, un ensemble de direction qui pourrait bien avoir été celle de cet ancien chemin couvert par les dépôts limoneux du fleuve et qui se retrouve vers les Ripes, *ad ripas*, où, après une petite montée, il rejoint le vieux chemin de Château-Fort, au bas de Motz.

En admettant l'hypothèse du passage du Rhône par

(1) *Historia conciliorum*. Grande collection d'après Labbe, Coletti, Manzi, etc.

(2) Mille, *Abrégé chronologique de l'histoire de Bourgogne*, I., preuves 4, 5. Cependant l'opinion de l'*Epaone* du Valais n'est point invraisemblable. Boccard, *Histoire du Vallais*, 378.

(3) La carte de Peutinger porte la même erreur dans le nom de *Segustaves*, tandis que tous les autres monuments établissent l'orthographe de *Ségusiaves*. Aug. Bernard, *Description du pays des Ségusiaves*, 34.

les marais de la Chautagne et le lac du Bourget à une époque anté-historique (1), on peut supposer aussi que, lorsque ce fleuve s'est enfin détourné à l'ouest du Mollard-de-Vions, les eaux du lac se sont abaissées par le canal de Savières au point que la partie nord ne fût plus qu'un marais. Le lit du Rhône s'est encaissé par les alluvions de ses bords, qui seront devenus, à la longue, assez consistants pour recevoir un chemin de hâlage et plus tard une vraie route. Le Mollard-de-Vions indiquerait celui des quatre monticules de cette vallée de dépression, près lequel aurait passé la *via* ou, selon le dialecte local, le Vion.

Une grande inondation a pu détruire ces ouvrages, comme elle a ensablé les ruines romaines d'Albigny au bas de Seyssel, peut-être à l'époque de la pirogue romaine ou allobroge trouvée à Cordon (2). La végétation marécageuse a fait monter insensiblement le niveau de la tourbe; le Rhône a continué à déposer, et le marais et le fleuve sont de nouveau à peu de distance, et cependant cette route ne serait pas encore impossible aujourd'hui.

Mais si ces considérations ne nous rassuraient pas suffisamment sur l'authenticité du tracé romain, nous serions obligés de revenir au point de départ, à Creymont, et, depuis Montagnin, de dévier sur Curtille, Saint-Pierre ou la Paradis et la Côte. Dans ce dernier hameau, on a trouvé, sous les racines d'énormes chênes, des tombeaux en dalles avec des vases en terre cuite rouge, des plaques de marbre noir, un cercle de fer qui a dû être adapté à l'envergure d'un vase, des médailles, etc.

Je ne pense pas cependant que le chemin qui de là mène à Conjux et aux Portodts soit une voie romaine. Elle devait revenir à Semelaz, puis à Sendon. Là aussi, la descente aux Portodts est bien rapide. Il y a eu nécessairement un affaissement de terrain. Pour expliquer ce tracé, j'invoquerai encore le système géologique de Mgr Rendu.

L'extrémité nord-ouest du roc de Châtillon a subi le contrecoup de l'abaissement de la ligne du Colombier et du Landaz. Elle a dû être autrefois assez élevée pour ne laisser au Rhône qu'une embouchure de cinq à six cents mètres dans le lac du Bourget entre la tuilerie et les Portodts. L'effondrement qui a changé le lit du fleuve, ne s'est pas complété tout à coup dans un seul cataclysme. Il aura eu des phases successives, comme la plupart des faits géologiques. Le chemin allobroge a pu s'appuyer sur un bras très prolongé du Mont-de-Châtillon, dont quelques moutonnements soutiennent encore aujourd'hui l'assise du chemin de fer. Quant au lit abandonné du fleuve et réduit aux proportions du canal de Savières, le nom du village de *Portodts* indique suffisamment l'importance que ce passage a eue depuis longtemps; et, de fait, en creusant dernièrement pour une chaussée, on a découvert les restes d'une autre plus ancienne et plus profonde; la tourbe du marais, en montant graduellement et en sens inverse de la dépression insensible de la roche, a pu couvrir des vestiges d'anciens chemins, comme dans les marais de la Verpillière (Isère). Du reste, depuis Chindrieux jusqu'au bas de

Motz, le parcours est sur un terrain solide. Entre Chindrieux et Ruffieux, le nom du village de *Viuz* a la même origine et la même valeur que celui de *Vions*; mais placés en face, ils marquent peut-être les deux extrémités d'une vieille chaussée à travers le marais. A Ruffieux, on a encastré dans le mur de la nouvelle église un *ex voto* de *Beccus numini Aug. Deo Apollini*.

En dehors de ces deux hypothèses, il faudrait recourir à la rive droite du Rhône, où, selon Jules-César, les Allobroges avaient *vicos et possessiones*. Nous ne parlons pas du passage de la Balme qui s'écarter vers Virignin et Belley et nous jetterait dans le territoire des Ambarres de la Grande-Séquanais. Le chemin rayé des Curtellods semble laisser de côté le contour d'Yenne, Lagnieux et Etain, et avoir une vue plus directe sur Saint-Didier, Marnix et Nattages. Mais la boucle de fer trouvée au roc près de la Maladière indiquerait un passage à barques plutôt qu'un pont. Je ne sache pas, du reste, qu'on ait observé aucun vestige de voie prétoirienne sur ce terrain assez accidenté, quelquefois mouvant, et encore moins dans les marais de Cressin et de Lavours, plus profonds que ceux de la Chautagne. Formés probablement par le Rhône lorsqu'à la dépression dont j'ai parlé plus haut, il cherchait un passage vers les Balmes, ils devaient opposer les mêmes obstacles que ces derniers. Le *lit au roi*, qui sert de fontaine à Lavours, ne prouve rien. D'ailleurs ce monument funéraire, élevé par *Silenius Luciolus Conjugi Carissimæ*, a été apporté là de l'extrémité opposée de la commune de Rochefort.

Enfin, à quel titre que les Allobroges fussent autrefois sur la rive droite, comme nationaux ou comme propriétaires forains, si, depuis l'organisation des Gaules par Auguste, une voie a été ouverte dans cette zone, il faudra toujours reconnaître que celle pratiquée par les Allobroges durant leur autonomie, réparée par la République romaine lorsque le Rhône la divisait encore du reste des Gaules, devait être abritée sur la rive gauche. La destination du mur de César en est une preuve frappante.

Le moyen-âge ne passe pas pour avoir été constructeur de grandes routes. Les corporations marchandes étaient heureuses de retrouver quelques lignes des chemins du peuple-roi, lorsque les barbares envahisseurs ne les avaient pas complètement dégradés pour établir des péages aux pieds de leurs castels, ou que les inondations et les éboulements n'étaient pas venus au secours de la barbarie.

Or, il est bien constaté qu'à la fin du moyen-âge les huiles de la Provence approvisionnaient encore le marché de Genève par le Dauphiné et la Chautagne. Les entrepôts d'Yenne et de Seyssel étaient considérables. Ce fait, joint à tous les développements qui précèdent, nous confirme dans l'opinion qu'il y avait à l'époque romaine un grand chemin sur la rive gauche du Rhône, en attendant que de nouvelles découvertes viennent en fixer définitivement le tracé.

Si les travaux de la route entre le Rhône et les Alpes viennent révéler un tronçon de voie romaine, ce sera une démonstration de la première ligne que j'ai proposée par Vions et la Loy; sinon, le détour à droite vers les moulins de Lucey, Pomboux et Curtille serait justifié par le second détour vers Chindrieux et Ruffieux.

(1) Mémoires de la Société Royale Académique de Savoie, VII., 246, 253.

(2) Veget. *De re militari*, II., 25.

Les **xxi** milles entre *Etanna* et *Condate*, soit **31,404** mètres mesurés depuis Landressin, extrémité de l'ancienne ville d'Yenne, par Lucey, le Landaz, Vions, la Loy, Maty, etc., arrivent à Seyssel; et mesurés par Lucey, Curtille, Semelaz, les Portodts, Chaudieu, Chindrieux, Serrières, etc., ils n'atteignent qu'à Arbigny, au bas de Vence.

(Sera continué.)

DUCIS.

SUCCIN DES ALLINGES — LA TERRE AVANT LE DÉLUGE

DE LOUIS FIGUIER

A M. Louis Revon, conservateur du Musée et bibliothécaire à Annecy.

Les fragments d'ambre ou succin trouvés dans le grès des Allinges exploité pour paver Thonon, sont très intéressants, et M. Jean Genoud, ancien procureur, a bien mérité de votre Musée et de la science en recueillant ces curieux fossiles.

J'ai examiné les échantillons que vous avez eu la bonté de m'adresser. Leur couleur varie du jaune clair vitreux au brun parfois assez foncé. Entre ces deux extrêmes, il y a de fort jolies nuances. La transparence serait généralement très belle si les morceaux ne se trouvaient pas tout fendillés à l'intérieur; aussi la matière est très cassante, ce qui empêche de pouvoir la tailler et l'employer industriellement. Elle fond facilement et brûle avec flamme en dégageant beaucoup de fumée et une odeur résineuse. Son contact avec une bougie allumée suffit pour l'enflammer, mais elle décrépite et se brise, lançant au loin ses fragments. Par le frottement, elle se charge facilement d'électricité très persistante. Enfin elle a tous les caractères d'une résine.

Il serait bien à désirer qu'on parvienne à trouver parmi les débris végétaux qui accompagnent ce succin des empreintes déterminables, cela pourrait faire connaître l'arbre qui produisait cette résine. Attirez sur ce sujet l'attention de M. Genoud et des autres personnes qui s'occupent de la découverte des Allinges. Il faudrait aussi examiner avec soin tous les morceaux de succin recueillis pour s'assurer s'ils ne contiennent pas d'insectes. Vous savez que le succin de la Baltique, qui est le succin du commerce, en renferme beaucoup, ce qui a permis de reconstituer une brillante faune entomologique.

Le succin ou résine fossile a été trouvé dans plusieurs terrains. On le signale déjà dans plusieurs assises secondaires, mais son véritable gisement, auquel appartient le succin de la Baltique, est dans le terrain tertiaire, surtout le tertiaire moyen ou miocène.

Justement le grès des Allinges appartient soit à la partie supérieure du flysch des Alpes qui est oligocène, c'est-à-dire intermédiaire entre l'éocène et le miocène; soit à l'étage de la molasse qui est miocène. Il est donc à peu près contemporain du terrain à succin du nord de l'Europe. La flore de ces diverses périodes a été très bien étudiée. La découverte, aux Allinges, d'échantillons de plantes déterminables aurait donc le grand avantage de fixer l'âge positif de ce grès qui, comme on vient de le voir, est encore incertain.

Voilà ce qui concerne le directeur du Musée.

Je vais maintenant m'adresser au Bibliothécaire et signaler un bel et bon livre. Certes, ce n'est pas chose commune!... Je veux parler de *La Terre avant le Déluge*, par Louis Figuier.

Sous ce titre, l'auteur de l'*Année scientifique* vient de nous donner ses étrennes. C'est un magnifique volume grand in-8°, imprimé avec luxe, contenant vingt-cinq vues idéales de paysages de l'ancien monde, dessinées par Riou, sept cartes géologiques coloriées et trois cent seize figures sur bois intercalées dans le texte, le tout pour dix francs. Il est impossible de vulgariser la science avec plus d'attrait, tout en restant strictement dans le vrai. Je me méfie généralement de ce genre d'ouvrage dont Zimmermann et Boitard, ces deux fantaisistes antédiluviens, m'ont donné une indigestion. Heureusement, le livre de Figuier est loin, bien loin, de ses devanciers. L'auteur le destine à l'enfance et à la jeunesse. C'est trop de modestie. *La Terre avant le Déluge* sera lue avec attrait et profit, non seulement par les jeunes débutants, mais même par les grandes personnes, y compris les naturalistes et les géologues. Cette lecture m'a fort intéressé et je ne suis pas le seul. Mon exemplaire prouve qu'il a passé en de nombreuses mains, et plusieurs de ceux qui l'ont eu se sont empressés d'acquiescer l'ouvrage. Je vous recommande donc d'une manière toute spéciale ce beau et bon volume. C'est le commencement d'une série qui doit compléter le tableau de la nature. La terre et les mers; les plantes; les animaux et l'homme; le monde invisible ou les merveilles du microscope: tels sont les titres des ouvrages que l'auteur se propose de publier successivement d'année en année. Si les futurs volumes ressemblent au premier, ce dont je ne doute pas, l'œuvre aura certainement autant et plus de succès que *Le Spectacle de la nature*, de Pluche, qui a fait les délices de nos grands-pères, de nos pères et de nous-mêmes, pendant que nous étions au collège.

Agréez, etc.

GABRIEL DE MORTILLET.

CAUSERIE HISTORIQUE.

Dijon, le 31 décembre 1862.

Mon cher Directeur,

Me voilà fort en retard avec la Société Florimontane; mais j'ai, cette fois, une excuse bien admissible. Je viens de franchir plus de mille kilomètres avec ma famille et mon mobilier pour me rendre d'Agén à Dijon, ma nouvelle résidence. Ce rapprochement de mon pays natal est venu réchauffer encore mon ardeur pour les recherches historiques sur la Savoie, et j'espère bien que la bibliothèque et les archives de la ville que j'habite maintenant me fourniront la connaissance de nouveaux faits inédits relatifs à l'histoire de nos contrées. En attendant que j'aie le loisir de fouiller dans ces précieux dépôts, je veux vous donner signe de vie, reprendre mes causeries historiques et vous adresser, comme je vous l'avais promis, quelques notes glanées dans le temps à Chambéry.

J'ai trouvé quelques renseignements sur le comté de Genevois aux archives de l'intendance générale. Déjà quelques-uns des livres que j'avais dépouillés vous sont parvenus et ont passé du dépôt de Chambéry dans les archives de la Haute-Savoie, ainsi que je l'ai lu dans la *Revue* du mois de juillet. Je ne vous parlerai pas de ceux-là. Voici les titres de quelques autres que j'y ai vus à l'état de copies authentiques.

1° Déclaration de l'empereur Charles IV, par laquelle le comté de Genevois n'est soumis à aucun vicaire du Saint-Empire; du 4 février 1360.

2° Lettres du même empereur, par lesquelles il est défendu

à tous princes et autres personnes, de quelque rang qu'elles soient, de recevoir l'hommage et la fidélité du comte de Genevois; du 7 février 1360.

3° Acte d'inféodation du comté de Genevois au duc de Savoie Amédée VII par l'empereur Sigismond, du 24 août 1422.

4° L'inféodation de ce comté par le duc Amédée VII à son second fils, Philippe, en 1434.

5° L'acte d'émancipation du dit Philippe par son père en 1443.

6° La concession faite par le duc Louis de ce comté, de la baronnie de Faucigny et autres biens à son troisième fils, Janus, en 1468.

7° L'investiture des mêmes fiefs par le duc Charles II à son frère Philippe, en 1514.

8° Les privilèges accordés par Emmanuel-Philibert, par lettres à la date des années 1563, 1564, 1565, 1570, 1571, 1578, 1580, 1583, 1587, etc., aux ducs de Genevois.

9° Sentence du duc Emmanuel-Philibert, de l'année 1578, relative aux droits et privilèges accordés au duc de Genevois (1).

J'en passe plusieurs. Je ne sais si ces pièces sont encore en Savoie, car vers l'époque où je prenais des notes, cinq ou six grandes caisses allaient encore être expédiées à Turin. Vous devez comprendre avec quelle peine j'appris cela, aussi je courus vers un de nos députés qui s'occupe de recherches historiques et j'ai toujours sur le cœur la réponse que j'en reçus. La voici : « Mais je ne sais pas si ces pièces ne sont pas mieux à Turin ! » Je me retirai découragé en pensant, pour me consoler, que le député, obligé d'aller à Turin chaque année, pourrait au moins extraire quelques bonnes choses de ces pièces. Je dois cependant, en chroniqueur exact, ajouter que depuis l'annexion la même personne s'intéresse beaucoup à la restitution de ces documents aux archives de Chambéry; ce qui serait une bonne fortune aussi pour vous, car dans le nombre il y a beaucoup de titres qui ont trait à votre département.

En attendant que je vous parle en détail de quelques-unes de ces pièces, je me bornerai pour aujourd'hui à vous donner une liste des châtellenies qui appartenaient au duc de Genevois en Savoie, avec leurs noms latins au génitif, comme je les ai trouvés :

Châtellenie d'Annecy.	— <i>Anneciaci</i> .
Vice-châtellenie d'Alby.	— <i>Albiaci</i> .
Id. de Grésy et Cessens.	— <i>Gresiaci et Sessenorum</i> .
Id. de Clermont.	— <i>Clarimontis</i> .
Id. de Chaumont.	— <i>Calvimontis</i> .
Id. d'Arlod.	— <i>Arlodi</i> .
Id. de la Balme.	— <i>Balme</i> .
Id. de Cruseilles.	— <i>Crusillie</i> .
Id. de Mornai.	— <i>Morniaci</i> .
Châtellenie de la Roche.	— <i>Rupis</i> .
Vice-châtellenie de Rumilly-sous-Cornillon.	— <i>Rumilliaci subtus Cornillonem</i> .
Id. de Thônes.	— <i>Thoni</i> .
Châtellenie d'Ugine.	— <i>Ugine</i> .
Vice-châtellenie de Faverges.	— <i>Fabricarum</i> .
Id. de Duing.	— <i>Dugnii</i> .
Id. de Gordans.	— <i>de Gordanis</i> .
Id. de Beaufort.	— <i>Belli fortis</i> .
Châtellenie du petit chastelet de Credo.	— <i>Credo</i> .
Vice-châtellenie de Bone.	— <i>Bone</i> .
Id. du château de Faucigny.	— <i>Castri Fauciniaci</i> .
Id. de Bonneville.	— <i>Boneville</i> .
Id. de Samoëns.	— <i>Samoencii</i> .
Vice-châtellenie de Cluses.	— <i>Clusarum</i> .
Id. de Sallanches.	— <i>Salanchie</i> .
Id. de Charosse (1).	— <i>Charossie</i> .
Id. de Mont-Joie.	— <i>Montis gaudii</i> .
Id. de Flumet.	— <i>Flumeti</i> .
Châtellenie de Menthon.	— <i>de Mentone</i> .
Vice-châtellenie de Chaisey.	— <i>Chasiaci</i> .
Id. de Château-Neuf.	— <i>Castri novi</i> .
Id. de Château-Vieux.	— <i>Castri veteris</i> .
Id. de Mandollaz.	— <i>de Mandolaz</i> .
Id. de Chaulcin.	—
Id. de Chevron.	— <i>Chevronis</i> .
Id. de Seyssel.	— <i>de Seycellis</i> .

(1) La plupart de ces pièces existent aujourd'hui, en cartulaire, aux archives départementales de la Haute-Savoie.

(Note de la Rédaction).

(2) Charosse, aujourd'hui Passy.

C'est sur toutes ces châtellenies et vice-châtellenies que le trésorier général du duc allait faire des perceptions, seul ou accompagné d'un délégué. Il rendait ensuite compte de ses recettes devant la Chambre des comptes qui était chargée de vérifier et d'approuver ses états. En cas d'infidélité dans ses actes, il devait payer 25 marcs d'argent, et c'est pour cela qu'en prêtant serment, il se reconnaissait, à titre de garantie, débiteur d'une somme semblable. Le traitement du trésorier général était de 450 florins seulement (florins de petit poids), mais il avait des indemnités pour ses voyages.

Je veux vous signaler une donation faite à la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, à cette chapelle que les Pères barnabites ont fait construire pendant l'année 1645 et les années suivantes sur le même plan et dans les mêmes dimensions que celle qui existe dans la nef de l'église de Lorette. Dame Marguerite, fille de feu Amédée de Savoie, veuve du marquis de Bernex, avait déjà donné les fonds nécessaires pour établir dans cette chapelle une lampe qui y serait perpétuellement allumée. Par testament du 1^{er} avril 1665, Diaconis notaire, elle légua encore aux Barnabites cinq pièces de tapisseries de Flandre et deux tableaux représentant la Sainte-Vierge tenant en mains l'enfant Jésus; lesquelles tapisseries et tableaux elle veut être placés dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette.

Agrez, etc.

RABUT FRANÇOIS.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

Séance du 8 janvier 1863.

Au commencement de la séance, il a été donné connaissance de lettres de remerciements adressées à M. le président par MM. les chanoines Crosset-Mouchet, de Pignerol, et Spano, de Cagliari, nommés récemment membres correspondant de la Société.

L'assemblée a ensuite arrêté qu'elle prenait l'initiative de l'érection d'une statue monumentale de saint François de Sales, à Annecy ou dans ses environs. Un projet d'organisation, pour cette entreprise nationale, devra être soumis à la Société dans une de ses prochaines réunions.

M. Ducis a donné communication de plusieurs inscriptions et armoiries sculptées qu'il a trouvées à Ruffieux et à Lucey (Savoie) ainsi qu'à Saint-Sylvestre (Haute-Savoie).

M. Replat a lu un fragment de son ouvrage qui sera publié sous le titre de *Bois et vallons*; le chapitre dont il a donné connaissance a pour sujet le château de Proméry et la famille de l'illustre jurisconsulte A. Favre; ce chapitre contient l'analyse du testament de René Favre, pièce très curieuse à consulter et dont M. Replat a fait ressortir toute l'originalité avec sa finesse d'esprit habituelle.

M. E. Serand a donné quelques détails sur des médailles antiques qui ont été trouvées récemment dans une carrière ouverte, près d'Annecy, par les entrepreneurs du chemin de fer.

M. Revon a présenté un couteau de bronze et un grand nombre de fragments de vases qu'il a recueillis sur l'emplacement lacustre de Thonon.

Les dons et échanges suivants ont été déposés sur le bureau :

1° *Revue des Sociétés savantes*; liv. du 26 décembre 1862;
2° *Mémoires de l'Académie impériale de Savoie*; 2^e série, tome V, 2^e liv.

3° *Bulletin mensuel des séances de la Société centrale d'Agriculture de la Savoie*; décembre 1862;

4° *Revue archéologique*, de Paris; décembre 1862;

5° *Revue du Lyonnais*; n° de novembre et décembre 1862;

6° *Revue scientifique italienne*; liv. 4, 1862;

7° *Bibliothèque universelle et Revue suisse*; n° 60, 20 décembre 1862;

8° *Le Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé;

9° *L'Union magnétique*, de Paris;

10° Deux brochures, publiées par M. G. de Chaumont, données par l'auteur;

11° *Le Glaneur savoyard*;

12° *Le Léman*.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

—
EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

—
France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

—
On ne reçoit que des abonnements annuels—
Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Notice historique sur Ripaille en Chablais, d'après des documents inédits, par M. A. Lecoy de la Marche. — Les troglodytes de la Savoie, par M. L. Revon. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Bibliographie, par M. Lecoy de la Marche. — Chronique.

NOTICE HISTORIQUE SUR RIPAILLE EN CHABLAIS

D'APRÈS PLUSIEURS DOCUMENTS INÉDITS (1).

I.

Il est peu de localités, en Savoie, qui aient joui d'une aussi grande célébrité que Ripaille : il en est peu qui soient aujourd'hui plus déchues de leur splendeur et plus effacées de la mémoire des hommes. Sur le bord du lac Léman, à un kilomètre environ de la ville de Thonon, l'ancienne capitale de la province du Chablais, on remarque, au milieu d'un petit groupe d'habitations, une façade d'église, des restes de murailles et de tours, et quelques autres vestiges d'un monument disparu. De riches vignobles, de charmants ombrages, et le limpide azur des flots qui viennent expirer à côté, tel est le cadre que la nature a fait à ces ruines.

Ce coin de terre, qui vit un jour affluer les princes et la noblesse de l'Europe, n'est plus visité que par le touriste désœuvré ou par l'archéologue — *rara avis* — en quête de découvertes. L'histoire de Ripaille, quoique ne remontant pas à une époque reculée, offre un véritable intérêt et mérite une étude spéciale. Les documents à l'aide desquels on peut la reconstituer n'abondent pas : les archives de la Haute-Savoie en renferment cependant un certain nombre, d'où nous essaierons d'extraire quelques indications. Retrouvées partie dans les archives de l'ancienne intendance de Chambéry, partie à Thonon, dans les combles de la sous-préfecture, ces pièces ont été réintégrées, avec beaucoup d'autres, au dépôt départemental d'Annecy, leur place naturelle (2).

Ripaille ne fut jamais qu'un village. — Mais sa renommée et son importance ne dépendirent pas de son extension matérielle.

(1) Cette notice a dû être abrégée, à cause de l'étendue des documents qu'elle comporte, pour être insérée dans la *Revue savoissienne*. Le travail complet doit être publié incessamment par la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

(2) Parmi les nombreux titres intéressant la Haute-Savoie qui se trouvent encore aux archives de Turin, il en est bien sûr quelques-uns qui concernent Ripaille.

La structure de son nom ne trahit pas une origine bien ancienne, et n'indique rien autre chose que le voisinage du lac. « *A ripâ Lemani lacûs Ripalia*, » dit le P. Labbé. C'est, en effet, dans un adjectif de latinité barbare, tel que *ripalis* ou *ripalius*, qu'il faut chercher l'étymologie du mot, et non dans *ripa alia*, comme on l'a fait sous prétexte que de l'autre côté de Thonon se trouve le hameau de Rive, *Ripa*. La *ripaille* est un fréquentatif de rive, comme le *rivage*, qui est formé sur un adjectif analogue, *rivaticus*. Ce nom nous apparaît pour la première fois dans la fondation du prieuré d'Augustins faite, en 1411, par le célèbre Amédée VIII, alors simple comte de Savoie. Les historiens qui se sont occupés du pays n'ont fait qu'enregistrer cette création, et ne mentionnent point Ripaille avant cette date. Est-ce à dire que la localité n'ait pas existé antérieurement, et que les premières maisons qui la composèrent se soient élevées, comme il est arrivé tant de fois, à l'ombre des murailles du cloître ? Les moines attiraient à eux la population ; ils utilisaient les bras, et leur servage était presque l'affranchissement. Nous construisons l'église pour le village ; c'était le village autrefois qui se formait autour d'une église ou d'une abbaye nouvelle, et à son occasion.

L'établissement des Augustins dut donc apporter la vie à Ripaille : toutefois il y avait là, avant eux, un centre d'habitation et même un manoir appartenant aux comtes de Savoie. L'acte de fondation du prieuré nous en fournit la preuve. Ce texte, jusqu'à présent inédit, montre Amédée VIII, cédant pour le monastère « sa maison ou son manoir de Ripaille (*Domum seu maners de Ripallia*), avec toutes les dépendances contenues dans l'enceinte des remparts ou clôtures qui l'enfermaient, et tout autour une étendue de terres de quarante pieds de Comte. »

Ce château féodal devait être construit depuis de longues années, la province du Chablais étant la plus ancienne possession de la Maison de Savoie. Dans le même titre, avant la teneur de la fondation, Ripaille est désigné par le mot *locus* (1). Cette qualification, quoique assez vague, s'employait généralement pour désigner de petites agglomérations d'habitants ; l'existence d'un manoir implique d'ailleurs celle d'un certain entourage de bâtiments ruraux.

L'acte en question, reçu par « discrète personne Gui-

(1) *Fondavit in loco suo Ripallie*.

gonet, maréchal de Chambéry, notaire public, » est daté du dimanche 23 février 1410 (1), et de la première année du pontificat d'Alexandre V.

Il est passé à Thonon, dans la demeure de Jean Rannays, secrétaire du comte de Savoie et dans la chambre du *parement* (*in camera paramenti*) en présence des témoins Hugues d'Arens, prévôt de Mont-Joux (2), Humbert, bâtard de Savoie, Guichard Marchand, chancelier de Savoie, François de Menthon, Amédée de Challant, chevaliers; Aymon, seigneur d'Aprémont, Hugonard Chabod, docteur ès-lois (3), Pierre Andrevet, maître d'hôtel du prince, conseillers; et Jean Boubat, de Divonne, autre secrétaire d'Amédée VIII. Voici le fond de la teneur :

Le comte de Savoie, duc de Chablais et d'Aoste, marquis et prince en Italie, comte de Genevois, fonde à Ripaille, sous la double invocation de Notre-Dame et de Saint-Maurice, un prieuré de chanoines réguliers, au nombre de quinze y compris le prieur, qui seront soumis à la règle de saint Augustin et aux statuts de l'abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune dans le diocèse de Sion. Il leur abandonne, avec ses droits sur le domaine cédé (*de domo et fondo Rippallie*), un revenu annuel de mille florins d'or en monnaie de Savoie, les investit par la tradition d'une paille (*traditione unius calami, ut est moris*), et leur interdit seulement la faculté d'aliéner la propriété, si ce n'est dans les cas réservés par la législation.

Le manoir ne pouvait suffire ou n'était pas approprié aux besoins du nouveau couvent : Amédée s'engage à construire dans le plus bref délai possible, et à livrer au prieur, dans un état de parfait achèvement, une église et tous les autres bâtiments nécessaires; de plus, il promet de fournir *les livres, vêtements, ustensiles, meubles, cloches*, et tous les autres objets que réclament tant le service divin que l'entretien des chanoines.

Le généreux prince fut fidèle à sa parole : les travaux commencèrent immédiatement, et la construction se fit, eu égard au temps, avec une grande célérité; car, dès le 10 décembre de la même année, l'évêque de Lausanne, Guillaume de Challant, commis à l'exécution de la bulle du pape Jean XXIII, put consacrer l'église des Augustins.

Quant au revenu annuel de mille florins d'or, il était à prendre, selon les volontés du donateur, sur des *dîmes, cens, services et usages*, cédés en emphytéose aux religieux. La constatation de ces différentes redevances et leur reconnaissance par les débiteurs devaient se faire au plus tôt et aux frais du comte; si leur produit dépassait mille florins, l'excédant devait venir en augmentation de la rente du couvent. Il serait

(1) Et non du 23 avril, comme le dit Besson, *Mémoires pour l'histoire des diocèses de Genève, etc.*, Annecy, 1759, p. 103. La désignation du notaire se trouve dans un préambule mis en tête de la charte de fondation. L'année est prise, dans cet acte, à Noël ou au premier janvier, comme on le voit en rapprochant les indications chronologiques.

(2) C'est le même que Besson mentionne à l'année 1402, sous le nom de Hugues de Laré.

(3) Ce magistrat est celui qui fit rédiger à la fin du XIV^e siècle les franchises de Thônes, où il figure comme juge de Rumilly, Thônes et autres lieux en Genevois (V. *Revue savoisonne*, 15 février 1862). C'est sous le règne d'Amédée VIII que la bourgeoisie savoisonne commence à se montrer dans les conseils du souverain.

curieux sous plus d'un rapport de connaître le détail des revenus affectés par Amédée VIII à cette fondation. Malheureusement le bas du parchemin que nous avons entre les mains a été coupé, et l'énumération nous manque, de même que les clauses finales. Celles-ci déterminaient, sans doute, quelques offices particuliers à célébrer dans l'église de Ripaille pour le comte et les siens, seule charge qu'imposaient d'ordinaire les fondateurs en retour de leurs libéralités. Une telle lacune est regrettable dans un titre de cette importance; nous verrons plus loin comment elle a pu se produire. Peut-être pourrions-nous la combler un jour, si un double intact de l'original vient à se retrouver quelque part.

Aujourd'hui, nous avons seulement le moyen de reconnaître, à l'aide de documents postérieurs, quels sont à peu près les biens dont les Augustins eurent la jouissance, tant en vertu de la donation d'Amédée VIII, que par suite d'acquisitions faites dans le courant du même siècle. Car des lettres-patentes du 5 mai 1416 leur accordèrent la faculté d'acquérir de nouvelles richesses « jusqu'à concurrence de deux mille écus d'or, sans paiement d'aucun lods, le souverain se réservant cependant la directe en cas de vente. » (1) Leur dotation s'accrut ainsi de plusieurs manières : la même année, Félice Bally les institua héritiers des biens d'Hugonet Bally, son aïeul, comprenant une rente sur le territoire d'Hermance, Conches, Cusy et autres lieux. Amédée ajouta plus tard à sa fondation primitive « certains hommes, hommages, cens, servis, antérieurement tenus en fief par noble Jean Daniel » et s'étendant sur un bon nombre de paroisses voisines. Enfin ils achetèrent de divers particuliers, entre autres de noble Berthet de Neuvecelle et de sa femme Jacquemette, fille de noble Jean de Saint-Jeoire, plusieurs autres biens meubles ou immeubles (2), et leur domaine se trouva constitué de la sorte :

A Ripaille même, tout autour du couvent, bâti à deux cents mètres environ de la rive du lac, un enclos de plus de cent hectares (3); à Allinges, Armoy, Marin et Thonon, des vignes ou terres pour une contenance presque égale (4); plus des prés, vignes et bois d'une étendue déterminée, situés sur Evian, Féterne, Maringe, Mermotel, Morsier, Thollon et Tullier. Les revenus annuels du prieuré embrassaient des *servis* tant en argent qu'en fruits, vins, blés, etc., à prélever sur des terres dépendant des localités suivantes :

Allinges, Corsier, Evian, Fessy, Féterne, Larringes, Lugrin, Machilly, Neuvecelle, Publier, Thollon, Thonon,

(1) Sommaire des titres des fiefs du Chablais, articles Vallon et Ripaille (arch. de la Haute-Savoie).

(2) Ibid.

(3) C'est-à-dire le terrain qui formera un jour la propriété des Chartreux, plus la portion aliénée avant l'établissement de ces derniers.

(4) Echues plus tard à l'ordre des SS Maurice et Lazare comme provenant du prieuré de Ripaille. (Archives de la Haute-Savoie, *Déclaratoires sur les biens de l'ancien patrimoine de l'Eglise*, rédigés pour la *mensuration générale* du duché de Savoie en 1732). Tous les possesseurs de biens ecclésiastiques ou féodaux durent, à cette époque, pour s'assurer l'immunité de la taille, faire constater l'origine de leur propriété et produire les titres sur lesquels ils l'appuyaient. Le recueil des *Déclaratoires* que dressèrent à cette occasion les délégations de chaque province, contient des citations de pièces très anciennes et une foule de renseignements précieux, qui peuvent remédier à la disparition des originaux.

Veigy, Cilliens, Choisier, Conches, Cusy, Douvaine, Hermance, Mésinge, Morcier, Moysier, Pérignier, Agnyères, Anthier, Brecorens, Brens, Buchiliolaz, Buez, Champéry, Chapinin, Genesve, Lajoux, Lamma, Les Crestels, Les Planteaux, Loisin, Lullier, Lyez, Margancel, Massilier, Maychia, Missirier, Montheys, Nernier, Oytroz, Rissier, Rossières, Saint-Mauris, Treytorens, Tullier, Varlangnier, Verier, Verrière, Yvoire (1).

Les Augustins reconnurent, à différentes reprises, tenir le tout en fief ou en emphytéose perpétuelle des princes de la Maison de Savoie.

Pierre Mouton, mentionné comme témoin dans le testament d'Amédée VIII, fut, selon toute probabilité, le premier prieur de Ripaille. Le monastère ne paraît pas avoir subi de modification, jusqu'en 1430 : le fondateur adjoignit alors aux chanoines réguliers des ermites qu'il tira de l'abbaye de St-Maurice et qui furent soumis aux mêmes statuts. « Amé, qui penchait à la dévotion, rapporte Guichenon, créa (le 21 octobre de cette année) l'ermitage de Ripaille, de l'ordre de Saint-Augustin, auquel la piété d'Humbert, bâtard de Savoie, avait donné commencement. » (2) Tout cela n'était que le prélude d'un événement inattendu, qui devait, quatre ans après, attirer tous les regards sur ce lieu ignoré.

II.

Amédée VIII, devenu *duc* de Savoie depuis 1416, en vertu de lettres-patentes de l'empereur Sigismond, avait atteint un assez haut degré de puissance ; il exerçait en Europe une influence véritable. Le monde apprit soudain qu'il abandonnait sa capitale et sa cour pour se fixer dans la solitude, à Ripaille, avec six de ses chevaliers. Il n'entre pas dans notre sujet de raconter les suites bien connues de sa détermination et les circonstances qui le firent ensuite élire pape, sous le nom de Félix V, par le Concile de Bâle changé en conciliabule. Cependant il importe de faire voir que la retraite de ce prince et la conduite qu'il mena depuis ont été généralement mal appréciées. La plupart des historiens se sont inspirés du malencontreux proverbe, ou plutôt de la locution populaire *faire ripaille*, qu'on prétend avoir pris naissance à ce propos ; et d'après la signification qu'elle a de nos jours, ils nous ont représenté Amédée abdiquant, avec le souci des affaires, sa longue renommée de sagesse (on l'appelait le Salomon de son temps), pour couler le reste de ses jours, entouré de gais compagnons, dans les délices de la bonne chère (3). L'abdication et la vie voluptueuse qu'on lui prête sont deux points sur lesquels nous pouvons nous éclairer à

l'aide de plusieurs témoignages contemporains. — Examinons d'abord le premier.

Le 7 novembre 1434, une scène imposante se passait à Ripaille. Le duc venait de faire bâtir à côté du couvent des Augustins un nouveau château, composé de sept appartements et de sept tours. L'édifice à peine achevé se remplissait de l'élite de la noblesse savoisienne : Amédée, en présence des Etats du duché convoqués par lui, investissait son fils aîné, Louis, de la lieutenance générale, puis se retirait avec ses compagnons dans les appartements préparés pour eux. Le lendemain tous les sept recevaient des mains du prieur l'habit d'ermite. Tel est le résumé du récit du P. Monod, que nous a transmis Guichenon, et dont on a conclu que le duc avait renoncé au gouvernement pour se faire moine. Mais la lieutenance conférée à son fils n'impliquait pas une abdication absolue : les personnages qu'il gardait en sa compagnie, tous âgés comme lui d'environ cinquante ans, étaient précisément les gentilshommes ou les magistrats qui avaient eu part aux affaires les plus importantes de son règne, et dont il avait fait ses conseillers ordinaires (1). La demeure qu'il leur avait construite était loin de ressembler à un cloître ; en leur faisant prendre un habit spécial, il instituait tout simplement un Ordre de chevalerie séculière, qui devint l'ordre fameux de S. Maurice, uni plus tard à celui de S. Lazare. Les ermites et les chanoines de Saint-Augustin, dont la fondation n'avait sans doute pas été faite sans une arrière pensée pour l'avenir, devaient être les directeurs des chevaliers. Ceux-ci avaient une part déterminée de leur temps à consacrer aux affaires de l'Etat, et une autre à employer au service de Dieu. Ils ne prononçaient pas de vœux ; ils conservaient un certain nombre de domestiques ; un revenu annuel de deux cents florins était alloué à chacun d'eux, sauf leur chef ou doyen qui en avait six cents (2). De là à la vie cénobitique, il y a déjà loin. Le duc de Savoie n'avait pas entendu dire adieu au monde, comme l'a cru Guichenon lui-même : un document plein d'intérêt, tout récemment publié à Genève par M. Jules Vuy, le prouve surabondamment. C'est un jugement rendu par Amédée VIII entre l'abbaye de Saint-Jean-d'Aulps et la communauté du bourg de Samoëns. Il est daté de Ripaille, le 20 juin 1438. Le prince y figure avec tous ses titres officiels : duc de Savoie, de Chablais et d'Aoste, marquis en Italie, comte de Piémont, de Genève, de Valentinois et de Diois. Il y exerce l'un des attributs essentiels de la souveraineté, et il n'est pas même question de son fils Louis, lieutenant-général. Parmi les témoins se trouvent Jacques Rosset, juge du Chablais, et François de Bussy, l'un des chevaliers résidant à Ripaille. Cette sentence suppose une enquête et toute une sérieuse étude qui ne peut s'accorder avec le désœuvrement attribué au duc et à ses compagnons. Il y a donc lieu de penser que leur retraite ne fut pas une abdication, un renoncement aux affaires, mais qu'au contraire ils continuèrent, aidés par

(1) *Sommaire des titres des fiefs et Déclaratoires des services ecclésiastiques* (Archives de la Haute-Savoie). Plusieurs de ces villes ou villages appartiennent aujourd'hui à la Suisse. Nous laissons aux noms l'orthographe que leur donnent les pièces citées. C'est une particularité intéressante au point de vue philologique, que les noms de lieu de cette région terminés aujourd'hui en *y* ou *i* prenaient autrefois, et encore au dix-huitième siècle, la finale *ier* : Lully, Anthy, Veigy, se trouvent sous la forme Lullier, Anthier, Veigier, etc., etc.

(2) *Histoire de la royale Maison de Savoie*, 1660, p. 469.

(3) Le P. Daniel, Duclos, *Hist. de Louis XI*. Grillet, *Dictionnaire historique des départements du Mont-Blanc et du Léman*, III, 194. Dessaix, Genoux, *Hist. de Savoie*, etc. Nous avons nous-même adopté cette version, avant examen, dans la *Revue savoisienne* du 15 octobre 1861.

(1) V. Guichenon, p. 480. Ces six dignitaires furent Henri de Colombier, seigneur de Voufflans, au pays de Vaud ; Claude Du Saix, seigneur de Rivoire en Bresse ; Lambert Odinet, président du Conseil de Chambéry ; François, seigneur de Bussy et d'Erya, en Bugey ; Amé de Champion, et Louis, seigneur de Chevelu, au pied du mont du Chat.

(2) Eneas Sylvius, *De concilio Basiliense*.

le recueillement et par de pieux conseils, à s'exercer dans l'art difficile de bien gouverner, qui avait fait la préoccupation constante d'Amédée, le codificateur des *Statuta Sabaudiae*. Selon l'intention expressément formulée de ce prince, les ducs de Savoie, ses successeurs, devaient recourir aux chevaliers de S. Maurice dans tous les cas importants; l'Ordre ne pouvait se recruter que parmi les hauts personnages, ni comprendre plus de sept membres dont un doyen (1). C'était en un mot une sorte de conseil privé permanent, ou suivant la qualification du P. Monod, un *Sénat* qu'Amédée établissait pour lui et les ducs à venir.

A. LECOY DE LA MARCHE.

(La suite au prochain n°.)

LES TROGLODYTES DE LA SAVOIE

Les grottes de nos contrées ont servi de demeure à l'homme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Les habitants primitifs n'étaient peut-être pas des troglodytes proprement dits, comme ceux de la Géorgie, de la Sicile ou de la Sardaigne, qui trouvaient un gîte assez convenable dans des cavernes immenses, protégées contre le froid et l'humidité par le climat du midi. Chez nous, il fallait être bien malheureux, bien coupable ou bien accommodant et inaccessible aux rhumatismes pour se décider à faire un long séjour dans des antres où la lumière hésite à pénétrer, où le frisson vous saisit même en juillet, où l'eau suinte à travers les murailles. Et cependant il est certain que des hommes sont venus s'y fixer, non seulement à l'époque où les lacustres enfonçaient leurs pilotis dans les eaux de nos lacs, mais pendant la période romaine, au moyen-âge et même en plein dix-neuvième siècle. Ceux qui ont vu le campement de Bohémiens établi en permanence dans les trous de rochers voisins du pont du Gard; ceux qui ont entendu raconter les aventures des faux monnayeurs installés il y a peu d'années au Salève et dans le Jura; ceux enfin qui ont appris par les livres le triste sort des Arabes enfumés dans les grottes du Dahara, ou des partisans d'Antigone attaqués par les soldats d'Hérode dans les cavernes de Galilée, où ils s'étaient réfugiés avec leurs familles, — ceux-là ne s'étonneront pas qu'à diverses époques certains individus aient cherché dans nos grottes un abri contre les bêtes sauvages, contre l'ennemi ou contre la justice, et que de pauvres diables soient allés y demander une solution à la crise des loyers.

Si les appartements créés par la nature dans nos montagnes n'étaient pas confortables, en revanche ils étaient nombreux: rien que dans un parcours de dix lieues nous avons compté, du Salève au bout du lac d'Annecy, environ vingt-cinq grottes susceptibles d'être habitées. Sur ce nombre, la moitié a déjà fourni, dans deux séries d'explorations, la preuve évidente du travail et du séjour de l'homme.

Avant de dresser un inventaire des découvertes, il est bon d'indiquer les termes employés par nos montagnards pour désigner les grottes; ce sera un moyen de guider les explorateurs. En premier lieu, on a vu l'intervention des fées dans des constructions de main

d'homme, élevées en avant de certaines excavations naturelles; de là, les noms de *bornale de faya* et de *château* ou *châté de faya* (prononcez le *ch* comme le *thêta* grec). Puis viennent les souvenirs de l'invasion des Sarrasins, qui passent pour avoir quelque peu hanté les cavernes appelées aujourd'hui *bornale de Sarrasins*. Ce mot *bornale*, dérivé de l'allemand *born*, source, fontaine, signifie également un trou, une cheminée, une creusure dans les rochers. Parmi les termes d'origine celtique, le mot *balme*, appartenant aussi à la langue d'oc, signifie tout simplement une grotte: balme de Thuys, balme de Sillingy; certains paysans fantaisistes prononcent *barme*. Le diminutif *balmette* s'applique souvent à des antres peu profonds ou à des galeries inhabitables. *Dân-ne*, terme très employé dans les environs d'Annecy, est une variante de *tân-na*, qui veut dire tanière dans le Faucigny, ainsi la *tanna de lé faya*, près de Boège; en Tarentaise, *tâna* a la même signification. Enfin, d'autres dénominations s'expliquent sans commentaires: *four*, *fenêtre*, *gol-tta*, *pertuis* ou *par-tuisse*.

Maintenant, passons en revue les principales grottes de la Savoie, en commençant par celles du Salève et des environs d'Annecy. Je n'ai nullement la prétention de faire ici un travail complet: mon but est de parler des découvertes les plus intéressantes, et surtout de décrire dans une liste aussi détaillée que possible, les objets d'industrie et les ossements exhumés du sol des cavernes, pour fournir des éléments de discussion à des hommes plus instruits et plus expérimentés.

Les fouilles exécutées en juin et juillet 1861 par mon frère et quelques habitants de Genève, seront mentionnées en premier lieu, parce que les débris recueillis fournissent des données sur la faune des temps reculés et prouvent le séjour de l'homme dans nos grottes à des époques distinctes. A force d'exercices gymnastiques et de sauts de chamois, ces messieurs ont pénétré dans plusieurs excavations perdues au milieu des rochers du Salève, au-dessus du Coin. N'ayant pas encore visité la localité, j'en néglige provisoirement la description, et je passe à l'examen des objets qui font partie de ma collection et de celle de M. Grasset, de Genève. M. Frédéric Troyon, toujours prêt à mettre son musée particulier et ses lumières à la disposition des débutants, m'a aidé avec la plus grande obligeance pour plusieurs déterminations difficiles.

Les plus anciens restes d'industrie sont quelques fragments de vases en terre noire, grossière, fortement mélangée de particules siliceuses: ceux qui ont examiné dans les Musées de Suisse et de Savoie les poteries lacustres, y reconnaîtront au premier coup d'œil le caractère de la céramique de cette période. Ainsi, il est déjà prouvé que des gens doués d'une grande souplesse musculaire sont venus nicher dans les trous d'aigles du grand Salève au temps où l'on élevait sur les eaux de nos lacs les plateformes des villages primitifs. Une preuve antérieure en avait été fournie par les découvertes de M. Troyon et de quelques Genevois dans une grotte d'Etrembières et dans une autre, près du Pas-de-l'Echelle: la première contenait des instruments en os dont quelques-uns sont conservés au Musée de Genève, et la seconde, des silex taillés en pointes de flèches et en lamelles, des charbons et des ossements concassés. Une relation de ces intéressantes trouvailles

(1) V. Guichenon, *ibid.*

a été publiée par M. Troyon dans l'*Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses*, en novembre 1855.

Ensuite, voici des restes de l'époque romaine : des morceaux de poteries fines, vernissées en brun, offrant de petits cordons d'ornements creusés à la molette ; un os sculpté pour un style ou une pointe quelconque, mais d'un travail tout à fait romain ; de gros fragments d'un vase à rebords, en terre grise, compacte, dure et épaisse. Si ce dernier échantillon n'était pas romain, il faudrait alors le placer au moins au dixième siècle de notre ère. Enfin, une pièce curieuse qui appartient à M. Grasset, consiste dans un instrument en bronze, long de 0^m, 136. Il est terminé à un bout par un renflement de forme ovale, comme dans les sondes de chirurgien (*specillum*), et à l'autre par un double bourrelet et une portion aplatie qui est brisée ; peut être y avait-il à l'extrémité une spatule, comme je l'ai vu dernièrement dans des instruments de même forme conservés aux Musées d'Arles et de Montpellier.

Des cendres et des charbons se trouvaient au fond de la grotte, dans une partie propre à l'établissement d'un foyer.

En creusant jusqu'à un pied de profondeur, mon frère a trouvé des ossements recouverts d'une terre jaunâtre qui leur donne une certaine tournure quaternaire. Le savant M. Pictet de la Rive est d'avis qu'il ne faut pas trop se hâter de voir des fossiles dans les ossements de nos grottes. Ils appartiennent le plus souvent à des animaux qui sont venus mourir dans les cavernes, selon leur habitude (une dent d'écureuil et une mâchoire supérieure de lièvre rentreront dans cette catégorie) ; ou bien, ce sont aussi les restes de la nourriture des habitants, ce que l'on reconnaît à des indices d'entailles ; plusieurs ossements trouvés dans les grottes en question, surtout des côtes, offrent de pareilles coupures, et des os longs ont été brisés pour en retirer la moelle. Dans tous les cas, il est intéressant de recueillir ces débris pour reconnaître la présence d'animaux qui existaient chez nous dans l'antiquité et qui ont disparu ou tendent à disparaître.

Parmi les ossements enfouis à une certaine profondeur, on remarque la portion sincipitale d'un crâne d'enfant, strié par la dent d'une souris ou de quelque autre animal de la même tribu ; les rongeurs étaient déjà bien connus à l'époque lacustre, comme le prouvent les marques laissées sur une emmanchure en bois de cerf pêchée à Concise et offerte par M. Troyon au Musée d'Annecy. Une mâchoire inférieure de cochon domestique et deux dents de sa mâchoire supérieure, appartiennent à un individu qui a dû être introduit comme objet de consommation, car les solutions de continuité que présentent les rochers, et que l'on doit franchir en s'appuyant sur le bâton de touriste, excluent l'idée d'une ascension volontaire de la part d'un animal peu gymnaste de sa nature. Mentionnons, pour clore l'énumération, une arcade orbitaire d'un fœtus humain, une tête de fémur qui a pu appartenir à un mouton, des dents de ruminants et une foule d'autres os que je n'ai pas encore eu le loisir de déterminer.

Dans un prochain article, en décrivant les grottes que j'ai visitées dans les environs d'Annecy, j'insisterai sur deux points importants : les constructions du moyen-âge, élevées en avant de quelques excavations, et la

présence d'entailles creusées dans les parois du roc pour soutenir des charpentes. LOUIS REVON.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite.)

L'espace compris entre le château de Vence et l'extrémité de Seyssel, sur une longueur de près de trois kilomètres, abonde en antiquités. Au plateau de Vence, on voit encore les fondations massives d'anciennes constructions, dans lesquelles on a trouvé plusieurs monnaies romaines ; celles d'argent sont fourrées. Un débris d'inscription rappelle qu'un des propriétaires avait été *accensus consularis, curator civium romanorum* (1). Au bas du village d'Arbigny, dans les gués du Rhône, les ruines d'un édifice qu'on a pris pour un temple, avaient quinze mètres en largeur et vingt-trois de ce qui restait en longueur, d'après les mesures de M. le géomètre Burdet. Les décombres contenaient une quantité de morceaux de marbre, de stuc, de vases en terre rouge, jaune, samienne, de briques romaines ; j'ai pu en observer encore parmi des restes d'incendie. On a conservé une urne de la contenance de plus d'un hectolitre. La tradition place là une ancienne ville détruite par le Rhône, qui aurait aussi emporté la voie romaine taillée dans la mollasse presque à la hauteur du petit sanctuaire. La vieille statue trouvée dans la niche qui a précédé la chapelle, a pu être un votif relatif à cette catastrophe.

On voit encastré dans le mur de l'église de Seyssel au autel *Deo Vintio P. Iluci*. C'est un *ex voto* de *Terentius*, fils de *Billon*. Au premier abord, on croirait retrouver ici le dieu local de Vence, personnifié dans Pollux, protecteur des navigateurs. Mais l'inscription d'Hauteville, sur le Fier, *Aug. Vintio*, pourrait donner lieu à une autre supposition.

La rectification et le nivellement de la rue principale de Seyssel vers le nord ont mis à découvert plusieurs tombeaux avec ossements. Le piédestal de la croix sur lequel on lit *Bono reip. nato* a été tiré de dessous le maître-autel de l'église paroissiale.

Si l'appellation teutonique *Sessel*, siège, station, accuse l'établissement d'une colonie burgonde dans une partie de l'ancienne *Condate*, le nom d'*Arbigny* trahit aussi la présence d'une race que nous rencontrons souvent près des ruines allobrogo-romaines : Albigny entre les deux Annecy, Albigny entre Saint-Pierre et Bourg-Evescal, Arbin près de Montmélian, Arbine de la Bathie, etc. Serait-ce des colonies du *Pagus albinensis* qui comprenait les bassins d'Albens, Alby, Rumilly, Annecy, Faverges et le plateau des Bauges, ou d'une autre peuplade que l'on retrouve dans le Dauphiné, le Lyonnais, la Bresse et la Suisse ?

Il devait y avoir à Seyssel (Ain) une inscription sépulcrale (2). Mais personne n'a su me l'indiquer. La prépondérance que tous les monuments donnent à Seyssel (Haute-Savoie) pendant l'époque romaine, s'est

(1) *Revue savoissienne*, 1862, 66.

(2) Guillemot. *Introduction à la monographie hist. du Bugy*, 81.

maintenue dans les temps postérieurs, soit pour la population, soit pour les villages environnants. Sous les ducs de Savoie, les deux Seyssel ne formaient qu'une commune et qu'une paroisse; et l'église de Savoie, qui a succédé au temple païen élevé à la naissance du fils d'un empereur, est restée l'unique centre paroissial des deux Seyssel jusqu'au commencement de ce siècle. L'étymologie de *Condate* s'explique d'ailleurs par les confluent des Usses et du Fier.

Il y avait sur la rive droite du second torrent une assez belle voie romaine, si l'on en peut juger par les tronçons taillés dans le roc. Mais les vestiges que j'y avais observés en 1848, la première fois que je l'ai explorée, ont disparu en grande partie dans les travaux de la nouvelle route. Contre la montagne, un trottoir de 0,80 c. s'élevait de 0,10 à 0,15 sur le niveau de l'Agger. La largeur du *Currus* était de 1,65, y compris les ornières. De chaque côté, il y avait encore un espace libre qui variait de 0,50 à 0,60 entre le *Currus* et le *Crepidum* et qui avait trois fois cette largeur vers le torrent. Le plus large taillé atteignait à cinq mètres. D'après les XII tables, la moindre voie, qui devait avoir au moins huit pieds de largeur, pouvait arriver à seize dans les anfractuosités (1).

De distance en distance, on voyait des niches pour statues, des retraites creusées dans la roche pour s'abriter pendant l'orage ou à la rencontre d'un charroi considérable. On y observe encore un pan de mur de soutènement presque détaché du banc de roche contre lequel il devait s'appuyer, et d'une hauteur d'environ vingt-cinq mètres. Plus loin, sur une éminence, des débris de briques romaines, sept marches taillées dans le roc; les plus basses, demi circulaires, indiquent évidemment un ouvrage fortifié, une vigie, d'où l'on pouvait inspecter les mœurs de la rive gauche qui passaient pour avoir été un atelier de fausse monnaie. A deux kilomètres de Saint-André, les ouvriers de la route ont découvert plusieurs monnaies en cuivre et des coins à fendre les pierres.

Cette route allait-elle vers Genève par Crempigny, Clermont, etc.? Ce n'est guère vraisemblable, à moins que cette section du val de Fier n'eût fait emploi pour trois embranchements, l'un vers Genève, l'autre vers *Bautas* par Hauteville, et un autre pour *Lemencum*. Dans ce cas, pour adoucir la montée de Crempigny, la rampe du premier embranchement aurait dû commencer à un kilomètre avant d'arriver à Saint-André et longer le bas de la roche par les villages de Chavannes et de Perraux. Mais aucune tradition, aucun vestige ne viennent étayer cette supposition. Au contraire, le niveau des tronçons taillés dans le roc, bien plus bas que la nouvelle route, montre évidemment que l'ancienne ne pouvait tendre qu'à Syon.

Outre une inscription encastrée dans le mur de l'église et plusieurs blocs de marbre et de granit dont la taille indique la provenance de constructions considérables, on y a trouvé des tombeaux en dalles avec ossements et anneaux aux doigts. Celui d'un enfant était creusé dans le tuf. Il y a aussi une inscription romaine en face, à Lornay. Tout cela montre bien l'importance de Syon aux époques romaine et burgonde, mais cet angle nous écarte trop de Genève.

(1) Tab VII Fr. 6.

L'embouchure des Usses indique un parcours plus direct. Mais ce torrent a tellement corrodé la mollasse dans laquelle il s'est creusé un large bassin, qu'il ne reste plus de vestige authentique d'aucun chemin ni à droite ni à gauche. En le supposant sur la rive droite, il pouvait monter à Chaumont par Mons et Chessenaz plus convenablement que par Frangy et Collonges. De Chaumont, il pouvait tendre à Genève par Minzier, Viry, Thairy, Perly, Arare, et depuis le Plan-les-Ouates par une ligne entre Lancy et Carouge, plus rapprochée de cette dernière localité et aboutissant au pont qui mène à Plainpalais, le plus ancien pont sur l'Arve, au moins dans cette région.

On peut remarquer le caractère roman de quelques décors dans les ruines de Mons et de Chaumont. Mais la ligne ne présente rien de vraiment romain. On ne peut nier que Chaumont ait eu une grande importance au moyen-âge. Les foires et les marchés étaient favorisés de privilèges considérables, comme on peut le voir dans les chartes locales. On y venait du Mont-Cenis par Tamié, Annecy et Sallenôves. De là, les compagnies marchandes longeaient le flanc méridional du Vuache et, par Bellegarde et Châtillon, elles allaient aux célèbres foires de Nantua. Sur la même route, François I^{er} a suivi une marche en sens inverse dans une de ses expéditions en Italie. Le château-fort de Chaumont fut démantelé. Mais un corps de son armée, envoyé à Genève pour soutenir la révolte de cette ville contre le duc de Savoie, fut complètement battu, entre Contamine et Marlioz, par Alexandre de Sallenove; 1536.

Je n'ai pas à examiner ici les raisons de ce détour à Contamine, lorsque de Chaumont ce corps pouvait marcher plus promptement sur Genève, par Minzier, etc. Mais je dois constater que Chaumont était un centre dans la direction de Sallenôves à Bellegarde et non dans celle de Seyssel à Genève, et que la tradition place un chemin romain à travers Marlioz, Chavanaz, Vers, l'Eluiset, Viry. Et de fait, on peut suivre, dans cette direction, un chemin pierré ou pavé en grande partie sur une largeur de trois à quatre mètres. Mais cette assise de pierres de toutes dimensions me semble au pavé romain ce que les œuvres latines de la Renaissance sont aux œuvres classiques de l'ancienne Rome, une pastiche quelconque. Néanmoins le tracé est régulier, la direction assez caractérisée, et il n'est pas impossible que ce *chemin du sel*, comme on l'appelle encore, ait été un essai de restauration du chemin romain.

Entre Contamine et Musiège, quelques tailles dans le roc accusent une suite aux traditions du plateau supérieur. Cette route se reliait probablement par le *pont des Sarrasins* à celle dont on voit encore des tronçons dallés vers Chilly et qui devait suivre la Morge par Menthonnex, Thusy où les deux *Charrières* indiquent un ancien chemin; ou bien par la Vieille-Poste sous Clermont, Crempigny, Bonneguète et Saint-André. J'ai exposé plus haut les motifs qui me portent à considérer ce coude comme incompatible avec la ligne que nous étudions; surtout qu'il aurait été facile de le dissimuler et en même temps de ménager le nivellement. De nouvelles découvertes pourraient trancher la question.

En dehors de ce système, resterait à supposer un embranchement du château-fort de Clermont par Droisy, les Epériers jusqu'à Epinosaz et Arbigny ou Vence. Le

tracé en est assez régulier. Quant à celui de Valland, Courty et Desingy, il ne pourrait se relier qu'à Chaumont par Frangy ; mais cette ligne n'a aucun vestige ancien.

Les xxx milles romains entre *Condate* et *Gennava*, soit 44,430 mètres, se mesurent abondamment de Seysse à Genève par Mons, Chaumont, Viry et Plainpalais ;

D'Arbigny à Genève par Droisy, Clermont, Chilly, Musiège, Marlioz, Vers, Viry et Plainpalais ;

Et également de Vence par le Fier, Crempigny, Menthonnex, Chilly, Musiège et le reste de la ligne.

La direction du Plan-les-Ouates au pont de l'Hospice qui mène à Plainpalais, a été consignée dans la carte de Genève par M. Mayer, capitaine du génie. Autrefois, le village de Carouge n'avait pas d'autre passage sur l'Arve. C'est du côté de Carouge qu'ont été découvertes les deux inscriptions tumulaires de *Julius Modestinus* et de *Carantius Macrinus*, cette dernière si intéressante par l'énumération de ses titres.

Pour les antiquités de Genève, je ne puis mieux faire que de renvoyer aux œuvres de Spon, de Béranger, d'Abauzit, de Baulacre, de Gaudy-Lefort, de Blavignac et aux Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève et de l'Institut genevois.

En résumé, cette ancienne route des Allobroges, transformée en voie prétorienne, se retrouve ainsi :

Itinéraire d'Antonin.	Table de Peutinger.	Noms modernes.
<i>Vienna</i>	<i>Vigenna</i>	Vienne.
<i>Bergusia</i> MPXX	<i>Bergusium</i> XXI.	Bourgoin.
<i>Augusta</i> XVI	<i>Augustum</i> XVI.	Aoste.
	<i>Etanna</i> XII.	Yenne.
	<i>Condate</i> XXI.	Seysse.
	<i>Gennava</i> XXX.	Genève.

(Sera continué.)

DUCIS.

BIBLIOGRAPHIE

Recueil des franchises de l'ancien diocèse de Genève (1). — Annuaire administratif et historique du département de la Savoie (2).

Ainsi qu'elle nous l'avait promis, la Société d'histoire et d'archéologie de Genève vient de faire paraître un recueil des franchises des principales villes de l'ancien diocèse de Genève. Ce volume contient les chartes municipales de dix-neuf localités, dont dix-sept appartiennent à la Savoie. C'est dire tout l'intérêt qui s'attache à cette publication pour le pays. Il serait superflu de rappeler l'importance qu'avait au moyen-âge la *commune* : la vie municipale, la décentralisation, ce grand élément d'ordre social, faisaient la prospérité des bourgs et des cités ; les *franchises* renferment presque à elles seules tout le code de l'époque. C'est donc l'existence administrative tout entière du Genevois que mettent sous nos yeux les documents édités par MM. Lullin et Lefort. Ces pièces embrassent la période qui s'étend de 1234 à 1546 : quelques-unes avaient été recueillies par M. Edouard Mallet ; un bon nombre ont été communiquées par des habitants de la Savoie. La collection est loin d'être complète ; on pourrait lui reprocher notamment de ne renfermer que des franchises locales,

et aucune de celles qui ont été accordées d'une manière générale aux provinces composant le diocèse de Genève. Telle qu'elle est cependant, elle peut fournir la matière d'une étude comparée des plus intéressantes sur le droit et les institutions de ces provinces au moyen-âge. Une préface intelligente résume les principaux enseignements à tirer de toutes ces franchises, et aplanit la voie au lecteur. La mention bienveillante que nous y avons trouvée de notre faible concours nous impose l'obligation d'être sobre d'éloges : qu'il nous soit permis toutefois d'envoyer, au nom de tous les amis de la science historique, une nouvelle parole d'encouragement à nos laborieux voisins, qui travaillent autant pour notre pays que pour le leur.

Sous le titre d'*Annuaire administratif et historique* du département de la Savoie, M. de Jussieu, archiviste à Chambéry, vient de publier un travail important, qui sort des limites des annuaires ordinaires. Dans un volume de plus de 400 pages grand in-8°, sont condensées les notions les plus utiles et les plus intéressantes sur l'administration publique en Savoie, avant et depuis l'annexion. Cet ouvrage intéresse donc également le département de la Haute-Savoie, qui a subi les mêmes transformations que son voisin. « D'une part, les lecteurs savoisiens y verront toute l'organisation politique, administrative et économique de l'Empire, depuis l'Empereur, les grands pouvoirs de l'Etat et les administrations centrales, jusqu'aux institutions les plus modestes établies dans le département, l'arrondissement, le canton ou la commune. De l'autre, les fonctionnaires et toutes les personnes qui sont venues ou viendront des anciens départements s'établir en Savoie, y verront comment fonctionnaient antérieurement les institutions du pays, quelles habitudes elles ont créées ou elles peuvent avoir laissées malgré la substitution de notre régime au régime précédent, quels droits, intérêts ou titres, nés avant l'annexion, ont conservé leur valeur, quels actes ou quelles mesures transitoires sont encore nécessaires en certaines matières. »

Cet annuaire, que l'auteur définit parfaitement une sorte de mémorial de la transition, et qu'il publie sous les auspices du Préfet de la Savoie, n'est que la première partie d'un vaste travail de statistique projeté par M. Dieu. Il sera continué sous la même forme les années suivantes : ainsi un dictionnaire historique, topographique et héraldique du même département nous est promis pour 1864, et nous le saluons d'avance comme une œuvre d'un intérêt plus captivant encore. La partie qui vient de paraître embrasse ces trois divisions : administrations centrales, départementales, communales. Chaque service fait l'objet d'une notice spéciale, qui en expose l'organisation et l'utilité.

Combien de patientes recherches ce travail a coûté à son auteur, nous le savons et nous le comprenons mieux que nous ne saurions le dire. L'ordre et la lucidité règnent surtout dans le cours du volume ; M. de Jussieu possède ces qualités par état. Une ou deux légères erreurs de noms de personnes, qu'il était impossible d'éviter dans un cadre aussi vaste, ne sont pas de nature à déparer une œuvre qui se recommande à tant de titres à l'attention et à la bienveillance publiques.

A. LECOY DE LA MARCHE.

(1) Genève, imprimerie Ramboz et Schuchardt ; 1863.

(2) Puthod fils, imprimeur à Chambéry, éditeur ; 1863.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

Séance du 12 février 1863.

Après le dépouillement de la correspondance, M. le président a annoncé que M. le ministre de l'instruction publique avait bien voulu allouer à la Société un subside de 300 fr. pour l'aider dans ses travaux.

La Société a appris avec satisfaction que le mémoire sur les voies romaines de la Savoie, en cours de publication dans la *Revue savoisonne*, prendra place aux archives du comité des travaux historiques, ensuite du rapport favorable de la commission chargée de juger ce travail. Cette détermination a été communiquée à l'auteur, M. Ducis, par une lettre du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

M. Replat, président honoraire, a donné lecture d'un article en réponse à quelques appréciations erronées dont la Savoie a été l'objet de la part de MM. E. de Girardin et Arsène Houssaye. L'assemblée, tout en regrettant que cet article ne puisse être inséré dans la *Revue savoisonne*, y a adhéré sans réserve.

M. Revon a ensuite donné connaissance des recherches intéressantes qu'il a entreprises dans les grottes qui ont servi d'habitations dans les environs d'Annecy.

M. Serand est entré dans quelques détails au sujet de la découverte de médailles d'argent et de billon, faite dans une carrière de pierres à la Balme-de-Sillingy. M. Guérinand, maire de cette commune, a bien voulu céder quelques-unes de ces médailles à la Société; elles sont du milieu du III^e siècle et appartiennent aux règnes de Gordien-Pie, Philippe I, Philippe II, Trajan-Dèce, Etruscille, Valérien, Salonine et Trébonien. M. Serand a rappelé qu'une semblable trouvaille a eu lieu à Sévrier en 1851, et il a ajouté qu'il était très important de constater régulièrement ces découvertes, parce qu'elles peuvent aider à nous éclairer sur plusieurs points encore obscurs de l'histoire des diverses invasions subies par notre pays.

M. Ducis a présenté des observations sur des inscriptions romaines déjà connues mais mal interprétées.

M. Poulet-Baptistin a donné lecture de l'analyse d'une transaction passée en 1767, entre l'abbé commendataire de Talloires et les religieux, pour fixer les revenus de l'abbé.

M. le secrétaire a lu ensuite un mémoire, transmis par M. C. Calloud, de Chambéry, sur l'analyse chimique des eaux d'Épierre (Savoie). Ce mémoire sera publié dans la *Revue*.

Enfin, après avoir pris connaissance de la situation financière de la Société, la réunion a nommé une commission chargée d'étudier le projet d'érection d'un monument à saint François de Sales.

Les dons et échanges suivants ont été déposés sur le bureau :

- 1^o *Mémoires et documents*, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Chambéry; tome VI;
- 2^o *Bibliothèque universelle* de Genève; n^o de janvier 1863;
- 3^o *Revue archéologique*, de Paris; n^o de février 1863;
- 4^o *Revue scientifique italienne*;
- 5^o *Revue du Lyonnais*; janvier 1863;
- 6^o *Revue des Sociétés savantes*;
- 7^o *Recueil des franchises et lois municipales des principales villes du diocèse de Genève*, publié par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève; dons des éditeurs, MM. Paul Lullin et C. Le Fort;
- 8^o *Annuaire administratif et historique du département de la Savoie*, par M. A. de Jussieu, archiviste de la Savoie; don de l'auteur;
- 9^o *Etude sur les zonites de l'Italie septentrionale*, par M. G. de Mortillet; don de l'auteur;
- 10^o *Note sur l'invasion des Sarrasins dans le Lyonnais*, par M. A. Vingtrinier, de Lyon; don de l'auteur;
- 11^o *Deuxième mémoire sur l'importance pour l'histoire intime des communes de France des actes notariés antérieurs à 1790*, par M. G. Saint-Joanny, avocat, 1863; don de l'auteur;
- 12^o *L'Union magnétique*, de Paris;
- 13^o *Le Léman*;
- 14^o *Le Glaneur savoyard*;
- 15^o *Le Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé.

Par extrait :

Le Secrétaire,

JULES PHILIPPE.

Le bureau de l'Académie des inscriptions pour l'année 1863, est composé de la manière suivante, outre le secrétaire perpétuel : M. Paulin Paris, président, et M. de Saulcy, vice-président.

Le *Journal de l'Aisne* annonce que l'on pose en ce moment, au centre du camp romain de Mauchamp, une pierre monumentale destinée à perpétuer le souvenir de la découverte faite au printemps dernier sur cet emplacement. On lit sur le tambour de la colonne :

« Sur l'ordre de l'Empereur Napoléon III, ce camp, occupé par J. César en l'an LVII av. J. C., a été recherché et découvert; il a été visité par Sa Majesté le XIX novembre MDCCCLXII. »

La librairie Garnier frères, à Paris, vient de faire paraître la deuxième année des *Petites chroniques de la science*, par Sam. Henry Berthoud. Ainsi que l'indique son titre, ce livre est un recueil, sous forme amusante et à la portée de tous les esprits, des principaux faits scientifiques qui se sont produits dans l'année. Ainsi, la *Revue savoisonne* a eu les honneurs d'une citation : le travail de M. le D^r Bouvier, sur la neige rouge, est tout entier reproduit dans les *Petites chroniques de la science*. Il est à regretter toutefois que M. Henry Berthoud, qui nomme la plupart des auteurs auxquels il fait des emprunts, ait cru devoir taire celui de notre collaborateur.

En résumé, cette publication sera d'un très grand secours aux hommes qui s'occupent de science, en ce qu'il leur évitera souvent de longues recherches et la perte d'un temps précieux.

Un nouveau recueil littéraire et artistique, *la Suisse*, vient de paraître chez nos voisins. Cette revue mensuelle, remarquable comme typographie et ornée de gravures sur bois, sort des ateliers de M. Haller, à Berne, qui édite depuis plusieurs années une publication analogue, la *Schweiz*, pour les cantons allemands. M. Haller vient de combler une lacune regrettable en faisant paraître à Berne et à Genève un organe de la littérature et des arts dans la Suisse romande. Nous souhaitons la bienvenue à la revue naissante; elle ne peut manquer d'éléments de vitalité dans un pays riche en beautés naturelles, en souvenirs historiques, en légendes et en noms illustres. L. R.

On a découvert à Pompéi une maison complète de boulanger avec un four dont la bouche est encore fermée par une large porte de fer, munie de deux poignées. Au moment où la porte a été descellée on a pu voir une pleine fournée de pains, tels qu'ils ont été placés il y a 1783 ans. Les pains sont au nombre de 82; ils ont une forme ronde et leur diamètre est d'environ vingt centimètres.

On annonce qu'un jeune pâtre de la commune de Ceffia (Jura), qui gardait un troupeau de moutons sur la montagne, a trouvé une médaille d'or présentant, d'un côté, une tête couronnée de lauriers, de l'autre un char attelé de deux chevaux lancés, et au-dessous du char, le nom de Philippe, en grec. — Il y eut un Philippe, roi de Syrie, qui mourut en l'an 64 avant notre ère et qui vit ses Etats réduits en province romaine. On présume que cette médaille est à son effigie, et qu'elle a pu être apportée dans ce pays lors de la conquête des Gaules. Cette médaille précieuse a été achetée par un amateur.

La *Sentinelle du Jura* explique ainsi, d'après M. Ch. Toubin, l'origine qui doit être attribuée à cette médaille :

« Ces Philippes étaient des monnaies gauloises. Les Gaulois, dit M. H. Martin (*Histoire de France*, livre I, page 91), ne paraissent avoir commencé à battre monnaie qu'après leur grande expédition de Macédoine. Ils imitèrent d'abord les Philippes d'or. M. Toubin cite encore à l'appui de cette hypothèse l'autorité de M. Hénin (*Manuel de numismatique*, livre II, page 53) : « On trouve même, dit cet auteur, parmi les monnaies gauloises des pièces qui sont indubitablement copiées sur les monnaies de Philippe II, roi de Macédoine. »

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur,

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Eaux potables d'Épierre (Savoie), rapport sur leur composition chimique, par M. Charles Calloud. — Habitations lacustres du lac du Bouget, par M. L. Revon. — Revue géologique savoisienne, par G. de Mortillet. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Causerie, par M. F. Rabut. — Chronique.

EAUX POTABLES D'ÉPIERRE (SAVOIE)

RAPPORT SUR LEUR COMPOSITION CHIMIQUE

Chambéry, le 8 février 1863.

A Monsieur le Président de la Société Florimontane d'Annecy.

Un vœu exprimé par l'éminent magistrat qui préside à l'administration du département de la Savoie, est de reprendre les recherches étiologiques du goitre et du crétinisme endémiques déjà noblement élaborées, mais sans succès, par plusieurs savants et hommes de bien et surtout par la Commission sarde, sous le règne de Charles-Albert. Il a entretenu plusieurs fois le Conseil central d'hygiène publique de Chambéry de cette question qu'on pourrait appeler ingrate parce qu'elle est humanitaire. Pour engager dans la voie où il convie tous les hommes d'étude du département, il fait procéder, dans ses bureaux, au relevé des cas de réforme motivés par le goitre et le crétinisme, dans les opérations qui ont eu lieu pour le recrutement dès 1804 jusqu'à 1862 inclusivement. Ce laborieux dépouillement fournira une statistique intéressante du goitre et du crétinisme dans les localités où ces tristes infirmités prélèvent un tribut onéreux sur la population virile appelée aux armes. Ce tableau, qui sera complété par des documents spéciaux fournis par les commissions cantonales d'hygiène, devra jeter une grande lumière sur l'état du goitre et du crétinisme endémiques dans la région alpine de la Savoie, sur sa marche ascendante ou décroissante pendant une période de soixante années. Mais là se terminera l'œuvre administrative; viendra après l'œuvre scientifique qui ne sera pas, sans doute, la plus facile; mais devant couronner une entreprise inspirée par une noble sollicitude, elle offre une arène où sont appelés et où devront se rendre les hommes de méditation, les amis de l'humanité. Cette œuvre a déjà eu d'honorables pionniers et je dois citer, entre tous, celui qui nous intéresse le plus puisqu'il appartient au pays, S. Em. le cardinal archevêque de Chambéry dont les observations étiologiques sont d'un très haut intérêt.

Désirant apporter aussi mon concours à cette œuvre, je viens présenter à la Société Florimontane un rapport sur la composition chimique des eaux d'Épierre dont j'ai fait l'analyse, l'été dernier. Dans cette commune, sans compter le bétail domestique, 178^e de la population environ est atteint du goitre endémique, et cependant, nulle part peut-être il ne se fait un usage d'eaux plus légères et plus pures. Si les eaux, comme c'est ma persuasion et l'opinion la plus accréditée et la plus ancienne, sont le véhicule du goitre, l'exposé de mon travail devra donner une nouvelle interprétation de la cause qui le produit. Mais, ici, il n'y a pas

lieu de l'attribuer, comme on l'a supposé, au *sulfate de chaux*, à l'usage d'eaux chargées de sels, crues, pesantes, limoneuses, tuffeuses, car elles n'ont qu'une minéralisation saline très faible, insignifiante, et possèdent suffisamment de gaz aériens. Mais si je rapproche du fait de l'existence du goitre dans cette commune, une observation dont rend compte le résultat de l'analyse de ses eaux, savoir que la partie de la population saine n'est pas belle, qu'il ne s'y voit pas un sujet de haute stature, que le bétail y est, en général, chétif, que les poules (notons ceci) *y pondent très inégalement et, très souvent, des œufs sans coquilles*, il y a lieu de tirer une déduction logique, pour l'interprétation commune de ces faits, de l'absence ou de la trop minime proportion des sels de chaux assimilables (phosphate et carbonate de chaux), qui manquent ou ne viennent qu'incomplètement subvenir au travail économique de l'ossification. L'absence ou la pauvreté du calcaire carbonaté et phosphaté dans les terres alpines et conséquemment dans les eaux qui en font bénéficier l'économie, suivant la régularité de la proportion de ces sels assimilables, fournit une thèse qui ouvre une nouvelle orientation pour les recherches étiologiques du goitre endémique.

En tout cas, cette analyse sera un document. Pour la première fois peut-être, elle fournit l'exemple d'un moyen avantageux d'amendement des eaux insuffisamment minéralisées.

Agréez, etc.

CH. CALLOUD.

M. Michel André, maire d'Épierre, m'a fait remettre une certaine quantité d'eau de trois sources existant sur le territoire de cette commune pour que j'établisse, par l'analyse, leur valeur comme eaux potables.

La quantité d'eau de chaque source s'élevait à environ quatorze litres. C'était : 1° l'eau du ruisseau des Moulins, qui, durant l'été et pendant les crues produites par la fonte des neiges ou par de fortes pluies, prend les proportions d'un torrent impétueux, faisant mouvoir plusieurs moulins et artifices et dont s'abreuvent les hameaux du centre de la commune.

2° L'eau d'une source jaillissant sur la rive droite du torrent dit des Fabriques, source dénommée Côte-Longue, inusitée, vu son éloignement.

3° L'eau du torrent des Fabriques, qui a sa source dans les glaciers de la montagne, qui alimente l'usine importante des hauts fourneaux de M. Balmain et dont une légère portion déviée forme exclusivement la fontaine du village de l'ancienne église.

M. le Maire m'avait encore donné à examiner deux eaux de source du lieu dit la Côte-Bordeau; mais un simple examen me les a fait rejeter comme ne réunissant pas les conditions minéralogiques des bonnes eaux potables.

Les trois échantillons d'eau des sources indiquées ont été essayées séparément, dans mon laboratoire à

Chambéry, pour l'indication de leur minéralisation principale.

Ainsi, ont manifesté :

1° L'eau du ruisseau des Moulins. 2° De la source Côte-Longue.

Par l'eau de chaux : — trouble Id. comme ci-contre.
à peine sensible.

Par la potasse pure : — très lé- Id. id. id.
ger dépôt blanc floconneux.

Par l'oxalate ammonique : — Trouble immédiat plus pro-
trouble immédiat sensible. noncé.

Par le chlorure barytique : — Trouble sensible persistant
réaction insensible. après l'addition de quelques
gouttes d'acide nitrique.

Par l'azotate acide d'argent : — Reaction insensible.
id.

Par l'acétate de plomb tri-basi- Trouble blanc de lait plus fort
que : — trouble laiteux dis- que celui ci-contre, dispa-
paraissant par l'acide acéti- raissant par l'addition de
que. quelques gouttes d'acide acé-
tique.

Par le phosphate ammoniaco- Trouble floconneux plus pro-
sodique : — trouble floconneux noncé.
très léger n'apparaissant qu'a-
près plusieurs heures.

5° L'eau du torrent des Fabriques a présenté les mêmes réac-
tions et sans plus d'intensité que celles notées ci-dessus pour
l'eau du ruisseau des Moulins.

Caractères particuliers. — Les eaux de ces trois
sources ont été trouvées limpides, claires, sans odeur
ni saveur étrangères, très légères et bonnes à boire à
l'état de fraîcheur, mais fades et désagréables, après
avoir subi l'influence de la température de l'air am-
biant au-dessus de 18° centigrades.

La température des eaux a été prise sur les lieux, à
l'aide d'un thermomètre de précision. L'eau de la
source Côte-Longue a accusé de 8 à 9° centigrades
au-dessus de zéro, la température de l'air étant de 23°,
le 10 juillet à 9 heures du matin ; celle de l'eau du tor-
rent des Fabriques a été trouvée de 12° et demi au-
dessus de zéro (4) ;

Celle de la même eau, prise à la fontaine du village
de la vieille église, a été trouvée, le même jour à 10
heures du matin, de 13° 3/4 au-dessus de zéro, l'air
ambiant marquant 24° 1/2. Celle du ruisseau des Mou-
lins a été trouvée, le même jour, vers 11 heures du ma-
tin, à la hauteur de la cascade, de 15° 1/2 centigrades
au-dessus de zéro, la température extérieure étant de
23°. Toutes ces expériences ont été faites avec un ther-
momètre de précision de la maison Salleron, de Paris,
et chaque vérification a duré au moins 25 minutes.

Toutes ces eaux ne durcissent pas, pendant leur
cuisson, les légumes apprêtés pour le service culinaire ;
mais la farine pétrie avec elles est loin de donner une
pâte aussi bien levée et un pain aussi poreux et aussi
léger que le sont la pâte et le pain préparés avec l'eau
des fontaines de Chambéry prise pour comparaison,
différence qui tient à la trop faible minéralisation saline
bicarbonatée des eaux d'Epierre, comme il est démon-
tré dans le détail de leur analyse ci-après.

Examinées tant sur place que transportées, ces eaux
ne produisent aucun dépôt appréciable. Le gravier du
lit des ruisseaux des Moulins et des Fabriques et de celui
de la source Côte-Longue est pur ; aucune mousse n'y
adhère ; il est composé de grains de quartz et de gra-
nite, de débris de schistes micacés et de schistes méta-

(4) L'expérience pour préciser la température de l'eau du tor-
rent des Fabriques a été faite à côté de la source Côte-Longue.

morphiques violets assez durs. Je n'y ai pas remarqué
le moindre grain de calcaire carbonaté. Les acides forts
n'y produisent aucune effervescence.

Versées dans un verre à pied au fond duquel sont
quelques gouttes d'acide acétique concentré, ces eaux
ne dégagent que très peu de bulles de gaz acide car-
bonique. Chauffées dans un matras au col duquel a
été adapté un tube recourbé plongeant sous une cloche
à mercure, elles n'ont accusé aucune trace de gaz in-
flammable mais seulement un peu de gaz acide carbo-
nique avec des traces de gaz aériens. L'eau du matras,
après une ébullition de 20 minutes, ne s'est pas même
troublée d'une manière sensible, ce qui démontre la
minime minéralisation calcaire bi-carbonatée de ces
eaux. Je n'y ai observé non plus aucuns filaments de
glairine ou de toutes autres matières organiques qui de-
viennent apparentes après l'ébullition de beaucoup
d'eaux. Le chlorure d'or et le permanganate de po-
tasse y ont paru sans action.

Alcalinité. — Lorsqu'on met un fragment de papier
de tournesol rougi et lavé à l'eau distillée, dans cha-
cune des eaux analysées, il devient peu à peu bleu, mais
ce caractère normal d'alcalinité est surtout sensible
dans l'eau concentrée à un très petit volume. Entre
toutes, l'eau de la rivière des Moulins manifeste le plus
ce caractère d'alcalinité.

Recherche des métaux. — Dans une contrée traver-
sée, comme l'est particulièrement cette partie de la
Maurienne, par des filons métallifères, il était impor-
tant de rechercher la présence des métaux dans les
eaux que j'avais à analyser. Dans ce but, le résidu de
sept litres d'eau de chaque source a été traité par l'eau
régale et la dissolution, ramenée avec précaution à
siccité. J'ai ensuite repris le résidu par l'eau distillée
bouillante. J'ai essayé, enfin, cette dissolution par l'am-
moniaque caustique, par la lame de fer poli, qui ne ré-
vélèrent aucune coloration, aucun dépôt caractéristique
de cuivre ; par le sulfhydrate, l'iodhydrate et le chrô-
mate de potasse qui ne donnèrent aucune réaction ca-
ractéristique du plomb ou du mercure ; par l'acide tan-
nique et le sulfocyanure de potassium qui donnèrent
de très faibles colorations caractéristiques du fer ; enfin,
l'épreuve de l'appareil de Marsh, conduite avec un soin
tout particulier, ne révéla pas la moindre trace d'arsenic
ou d'antimoine. J'ai donc acquis la certitude que ces
trois eaux ne contiennent, en proportion appréciable par
les réactifs les plus sensibles, aucun sel métallique toxi-
que ou malfaisant en dissolution, mais seulement un
peu de fer dont la présence est toute hygiénique et sa-
lutaire.

Les graviers quartzeux, gneissiques et schisteux du
lit des trois eaux analysées ne fournissent pas de dis-
solution saline à l'eau distillée froide.

Les graviers schisteux verts et violets, pulvérisés,
ont donné seulement une faible dissolution de sulfate
de chaux et de silicate de potasse à l'eau distillée bouil-
lante, entretenue un certain temps au degré de l'é-
bullition. Les mêmes graviers, traités par l'eau régale
chimiquement pure, ont cédé, de plus, en dissolution
un peu de sesqui-oxyde de fer avec des traces d'arse-
nic.

Recherche de la matière organique. — Quoique j'aie
dit que les eaux bouillies n'avaient manifesté aucun

indice de matière organique filamentaire, comme cela se voit dans certaines eaux insalubres de marécages ou habitées par des animalcules aquatiques, j'ai dû m'enquérir autrement de la présence et de la nature de la matière organique contenue dans les eaux d'Epierrre destinées pour les fontaines de cette commune. Dans ce but, j'ai acidulé chaque échantillon d'eau, mis dans un matras de verre blanc, par quelques gouttes d'acide sulfurique pur, concentré et parfaitement incolore, et l'ai fait évaporer lentement dans une étuve suffisamment chauffée.

Pour éviter l'introduction de corps étrangers dans l'eau, j'ai placé au-dessus de l'orifice du matras une calotte de papier perméable seulement à la vapeur. Lorsque le liquide a été concentré au point de ne retenir presque que l'acide sulfurique, j'ai examiné les teintes produites. Elles étaient, à très peu de choses près, les mêmes dans les trois eaux. Les teintes étaient très légèrement *brunâtres, ambrées*, au lieu de *brunes foncées* que cette épreuve donne avec la plupart des meilleures eaux potables de la vallée de Chambéry, ce qui atteste que la dose de la matière organique des eaux d'Epierrre est des plus minimes (1).

Après avoir vérifié les eaux par tout moyen qui pouvait éclairer sur leurs qualités, j'ai procédé aux expériences de dosage de leurs éléments constituants. Pour abréger l'exposé de ce travail, je ne décrirai pas les procédés suivis ; je dirai seulement que j'ai employé les procédés les plus simples décrits par les auteurs et ceux que mon expérience dans les études des eaux m'a révélé être les plus fidèles. J'ai opéré sur le résidu de six litres d'eau de chaque source dont l'évaporation a été faite avec le plus grand soin dans des capsules de porcelaine, recouvertes de papier perméable et placées dans une étuve chauffée de 120° à 140° centigrades. Dans ces résidus, j'ai reconnu parfaitement la présence des acides carbonique, sulfurique et silicique, des bases potasse, chaux, magnésie, alumine et oxide ferrique. L'iode n'y a pas été trouvé. Je me suis borné à prendre le poids détaillé des matériaux en quantité pondérable ; quant à ceux dont la quantité a été trouvée minime, j'en ai évalué le poids ou l'ai pris en bloc.

Pesée de la minéralisation totale fixe de six litres d'eau. — Les résidus salins produits de l'évaporation de six litres, soit 6,000 grammes d'eau, desséchés à 120° degrés centigrades, pesaient :

Celui de l'eau *des Moulins*. . . . 0 gr. 440 mill.

Celui de l'eau *Côte-Longue* . . . 0 » 552 »

De l'eau *des Fabriques*. 0 » 398 »

Ce qui donne le poids de la minéralisation totale fixe rapportée à un litre, soit 1,000 grammes :

Pour l'eau *des Moulins*. 0 gr. 073,2.

Pour celle de *Côte-Longue*. . . . 0 » 092,0.

Pour celle *des Fabriques*. 0 » 066,3.

Ces résultats démontrent clairement que l'eau de chacune de ces trois sources est très peu minéralisée, excessivement légère, d'une densité peu différente de celle des eaux de neige et de pluie.

(1) En saturant l'acide sulfurique par la potasse et chauffant le tout à siccité dans une capsule de porcelaine, j'ai pu apprécier, à l'odorat, un principe aromatique agréable dans la matière organique de ces eaux, circonstance due aux herbes et bois de la montagne touchés par les eaux. C. C.

Toutefois, il est bon d'observer que ces résultats ont été obtenus avec les eaux des trois sources recueillies pendant l'été, lors de la grande fonte des neiges qui couvrent la cime de la montagne. Peut-être leur minéralisation est-elle un peu plus abondante en hiver, soit lorsque le volume des eaux est moindre. Mais, vu les caractères d'insolubilité des roches que touchent ces eaux, on peut conjecturer que le poids des sels ne doive pas être, même alors, sensiblement augmenté (1).

Minéralisation en sels et acide carbonique réunis, contenue dans 6,000 grammes, soit 6 litres d'eau.

TABLEAU DES ANALYSES.

Eau des Moulins.	De la source Côte-Longue.	Du torrent des Fabriques.
Air (oxygène et azote). Indéterminé.	(Traces).	Indéterminé.
Gaz acide carbonique libre. 0 gr. 024	0 gr. 030	0 gr. 032
Bi-carbonate de chaux. . 0 » 172	0 » 178	0 » 165
— de potasse, de soude. . . . 0 » 108	0 » 093	0 » 100
— de magnésie. . . 0 » 077	0 » 075	0 » 048
Sulfate de chaux. . . . 0 » 036	0 » 154	0 » 052
Silicate d'alumine, oxide ferrique, matière organ.	0 » 083	0 » 086
Totaux. 0 gr. 499	0 gr. 617	0 gr. 485

Toutes ces eaux n'ont accusé aucune trace manifeste d'iode, de chlore et d'acide phosphorique.

Résumé et conclusions. — Ces trois eaux sont très légères, très peu minéralisées, même insuffisamment en bi-carbonate de chaux et de magnésie pour subvenir normalement aux besoins de la digestion et au travail de l'ossification. Elles se recommandent à un égal degré comme eaux potables salubres, mais celles des ruisseaux *des Moulins* et *des Fabriques* auraient besoin d'être refroidies pour être employées utilement comme eaux potables. Celles *des Moulins* marquent plus de 15° centigrades au-dessus de zéro et celle *des Fabriques* près de 14°, la température de l'air étant de 22° à 24° au-dessus de zéro. Cette température excédente pendant l'été les rend peu agréables, fades et peu digestives. N'étant point encaissées, elles subissent naturellement l'impression de la température de l'air, chaude ou froide. A ce point de vue, l'eau de la source *Côte-Longue*, qui, bien qu'elle ait un peu plus de sulfate de chaux que les deux précédentes, possédant une température fixe de 8° à 9° centigrades, devra leur être préférée ; car la fraîcheur naturelle de l'eau est une recommandation excellente au point de vue de l'hygiène et des conditions de la digestion pendant les chaleurs énervantes de l'été.

Enfin, quel que soit le choix adopté, toutes ces eaux sont bonnes à remplir le but d'eaux potables, sous les conditions ci-après :

1° En faisant amener à une température fixe (au plus 11° centigrades au-dessus de zéro), par un séjour souterrain et par une canalisation bien conditionnée, les eaux provenant de torrents.

2° En procurant à toutes, soit à celles des torrents, soit à celles de la source naturelle de *Côte-Longue*, un supplément de minéralisation calcaire, en bicarbonate et phosphate de chaux, ce qu'on obtiendra en mettant

(1) La dissolution aqueuse ne peut avoir lieu qu'avec les schistes et seulement lorsqu'ils sont devenus friables et pulvérulents, encore est-elle très limitée. C. C.

en contact avec les eaux, dans leur réservoir et dans leur canal, une certaine quantité de cailloux calcaires brisés et d'os calcinés. Ainsi, on fera, au fond du réservoir, un lit de 15 à 20 centimètres d'épaisseur de graviers calcaires provenant de la même roche, et on tapissera de ces mêmes cailloux brisés toutes les parois du réservoir et du canal afférent, de manière à multiplier le contact des eaux avec ces cailloux. Des expériences que j'ai faites en mettant des cailloux brisés de *calcaire oxfordien coquillier* dans des vases pleins des trois eaux d'Epierre mentionnées dans ce rapport, me permettent d'affirmer qu'elles sont susceptibles de recevoir ainsi *une notable augmentation* de minéralisation calcaire. Je conseille de faire choix d'un calcaire de roche jurassique, *très coquillière et ferrugineuse*, laquelle sorte est, de plus, notablement phosphatée, alcaline et iodée. Le calcaire gris, très coquillier, de Chanaz, dit calcaire à *scyphia*, me paraît devoir bien remplir le but désiré. On trouve ce calcaire à Chanaz, vers les excavations pratiquées pour retirer le fer hydroxydé calcaire qu'on faisait servir naguère, à Cran, de castine pour la préparation de la fonte. Le mont du Chat, les rochers de Lémenc, à Chambéry, ceux de Challes et de Montmélian possèdent aussi le calcaire à *scyphia*; toutefois, il est moins riche en *coquilles et en spongiaires* que celui de Chanaz. J'ajouterai que les calcaires coquilliers sont *iodés* et qu'à ce titre ils peuvent fournir aux eaux le remède si utile contre les affections strumeuses et le goître dont on voit de nombreux cas dans la commune d'Epierre.

Chambéry, le 28 juillet 1862.

CH. CALLOUD.

HABITATIONS LACUSTRES DU LAC DU BOURGET

L'année dernière, MM. Desor, de Neuchâtel, Despine, d'Aix, Pillet, Rabut, de Chambéry, explorant à plusieurs reprises le lac du Bourget, ont reconnu sur ses rives cinq emplacements lacustres. L'un est au Bourget; le second, en face des rochers connus sous le nom de Saut-de-la-Pucelle, près de Tresserve; un autre existe entre Aix et Saint-Innocent; le quatrième, au fond de la baie de Grésine, et le dernier sous Châtillon. Comme il est juste d'accorder aux auteurs d'une découverte le privilège d'en faire part eux-mêmes au public, je laisserai à ces messieurs le soin de décrire leurs intéressantes trouvailles, et je me bornerai à consigner ici le résultat de mes propres investigations.

Mettant à contribution l'obligeance de M. le baron Michaud et de son fils, et guidé par leur connaissance approfondie du lac, j'ai visité les emplacements du Saut et de Grésine. Pour donner une idée de la richesse de ces deux points en débris de poteries, il suffit de dire qu'en explorant seulement la surface avec une petite pince, nous avons pu recueillir en deux jours et demi plus de trois cents pièces! Il est vrai que le temps était on ne peut plus favorable: depuis un mois, le ciel se maintenait d'un bleu obstiné; pas une ride à la surface de l'eau, si pure, si transparente, qu'à 25 pieds on distinguait les fragments de vases éparpillés en dehors des pilotis. Grâce à une température comme on en voit rarement en février, le niveau était d'un mètre plus bas qu'à l'ordinaire. Si, à deux ou trois mille ans en ar-

rière, le ciel avait cet éclat, l'air ces bouffées tièdes et parfumées, le lac cette coquetterie de tons cobalt et gris-perle, nous comprenons que des hommes aussi friands de la chair du lavaret que peu soucieux d'avoir maille à partir avec les sangliers ou avec les tribus ennemies, soient venus planter leurs pilotis près des rives abritées contre le vent du nord. La baie de Grésine, en particulier, est protégée contre la bise par une montagne et présente un fond de huit à quinze pieds très propice à l'établissement d'une bourgade lacustre. Aussi trouvons-nous à environ 200 mètres de la rive un vaste emplacement couvert de pilotis en chêne. Les fragments de poteries abondent; la plupart ont trente à quarante centimètres de longueur et appartiennent en général à la partie supérieure de grands vases à panse renflée. L'étude des courbes indique pour l'ouverture un diamètre de quarante, cinquante et même plus de soixante centimètres. Ces dimensions, rares dans les autres lacs, sont ici l'état normal. La terre est souvent d'un assez beau rouge et parsemée de grains siliceux. Autour du col s'enroule un cordon festonné, et des ondulations sillonnent le fond et le rebord. Parfois, au lieu de cordon, ce sont des lignes creusées parallèlement, ou des points creux marqués avec un outil à empreinte carrée, ronde ou triangulaire. J'ai recueilli quelques vases de moindres dimensions, presque complets, en terre grise ou noire, et d'un galbe élégant: le rebord s'infléchit en arrière, suivi d'un renflement que des méplats relient à une base étroite. Plusieurs fragments sont calcinés par un incendie qui a réduit en charbon un certain nombre de pieux. Au fond d'un vase était une pierre usée d'un côté, ayant servi probablement de polissoir:

Si l'emplacement de Grésine est intéressant pour le nombre et le volume des amphores, celui du Saut l'est peut-être davantage pour la variété des produits. Etabli à 120 mètres de la rive, il présente d'abord un fond assez uni, de trois à quatre mètres en moyenne, mais qui plonge tout à coup à une profondeur de sept à huit mètres. C'est précisément dans les parties un peu profondes, à quatorze pieds, que notre pince a ramené le plus d'objets curieux: quatre couronnes en terre, pour supporter les vases à fond pointu ou arrondi; plusieurs fragments de jattes et d'assiettes dont le rebord est perpendiculaire à la base; un petit vase à col étroit; un autre de la dimension d'une salière; des débris de poterie très fine, amincie parfois jusqu'à un millimètre, et d'un travail soigné. Dans la partie moins profonde, nous avons recueilli beaucoup de restes de grandes amphores, des pieux en chêne, et une pièce intéressante: c'est une longue traverse de plateforme, non équarrie; elle présente en trois points des mortaises faites maladroitement avec un instrument qui a déchiré le bois plutôt qu'il ne l'a scié ou taillé.

Ces débris, joints à ceux que j'ai recueillis sur les emplacements lacustres de Thonon, du Roselet, du Châtillon, et aux dons précieux de MM. Troyon et Morlot, seront groupés la semaine prochaine au Musée d'Anecy dans une armoire spéciale, avec accompagnement de croquis à l'aquarelle. Il est à souhaiter que le Musée de Chambéry et la collection naissante de Thonon mettent aussi bientôt à la disposition du public leurs richesses exhumées des lacs, ces produits qui donnent, depuis quelque années, aux musées suisses un cachet

singulier, en dehors de tout ce qu'on voit ailleurs, et bien propre à piquer la curiosité. Si les collections de Savoie ne rivalisent pas jusqu'ici avec la Suisse pour le nombre des instruments en silex, en bois de cerf, en bronze ou en fer, elles offrent toutefois assez d'éléments pour convaincre les incrédules, pour affermir les gens bien pensants dans leur foi aux lacustres, et pour intéresser le public aux mœurs, à l'industrie et aux arts de ces peuplades dont il y a dix ans à peine on ne soupçonnait guère l'existence. LOUIS REVON.

REVUE GÉOLOGIQUE SAVOISIENNE

SOMMAIRE. — Lory : *Rapport sur la réunion extraordinaire de la société géologique à St-Jean-de-Maurienne*. — Sismonda : *Carte géologique de Savoie, Piémont et Ligurie*. — Favre : *Carte géologique des parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc*. — Desor : *Orographie des Alpes*. — Ramsay : *Origine glaciaire de certains lacs*. — Henri de Parville : *Causeries scientifiques*.

J'ai promis de causer, de temps en temps, avec vous, des divers travaux scientifiques concernant la Savoie, qui se publient en France ou à l'étranger. Je viens tenir ma promesse et j'arrive les mains pleines.

Vous souvient-il d'une de mes *Notes géologiques sur la Savoie* (*Revue savoissienne*, mars 1861), dans laquelle, à propos du terrain anthracifère, j'ai classé en diverses catégories les géologues qui s'occupent de l'étude des Alpes. Les deux catégories extrêmes sont celle des conservateurs ou de l'ancienne école et celle des révolutionnaires ou de la nouvelle école. Dès lors la nouvelle école a porté un défi à l'ancienne. Elle l'a provoquée en champ clos, dans le fond de la vallée de l'Arve, entre Saint-Jean-de-Maurienne et Bramans.

Les champions de la nouvelle école sont accourus nombreux et pleins d'ardeur. Je puis citer Lory, Favre, Hébert, Studer, Vallet, Pillet, Stoppani et un grand nombre d'autres. Les maîtres de l'ancienne école ont fait complètement défaut. Ils ne se sont fait représenter que par deux ou trois jeunes élèves de l'école des mines.

Les études et les recherches n'en ont pas été moins scrupuleuses ni exécutées avec moins de soin. Les résultats obtenus ont été consignés dans un rapport très remarquable, rédigé par M. Lory : *Réunion extraordinaire de la Société géologique de France à Saint-Jean-de-Maurienne* ; 134 pages avec diverses coupes. Les conclusions se sont trouvées entièrement favorables aux nouvelles théories. Ces conclusions ont d'autant plus de poids qu'elles sont basées sur l'étude minutieuse de faits très bien observés et vérifiés par une réunion de quarante à cinquante géologues.

L'ancienne école ne s'est pourtant pas tenue pour battue. Un de ses champions les plus distingués, M. le professeur Angelo Sismonda, de Turin, a publié dans le courant de 1862, sa *Carte géologique de Savoie, Piémont et Ligurie*. Cette carte peut être considérée comme un manifeste de l'école. Manifeste brillant, exécuté avec talent, dénotant une profonde érudition, mais qui a le malheur de ne pas tenir suffisamment compte des observations nouvelles.

Quelques mois plus tard, vers la fin de 1862, paraissait la *Carte géologique des parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc*, par

M. Alphonse Favre, de Genève. C'est le manifeste de la nouvelle école. Ce manifeste, qui dénote tout autant de talent et d'érudition que le précédent, a sur lui l'immense avantage d'être parfaitement au courant de toutes les découvertes récentes et de mettre en relief toutes les conclusions qui en découlent.

L'infatigable professeur genevois ayant consacré vingt-deux ans à l'étude du massif du Mont-Blanc et ayant par ses nombreux travaux, largement contribué aux progrès de la géologie alpine, était mieux que personne à même de faire la carte d'une région aussi accidentée et aussi difficile. Il s'en est admirablement acquitté, et il a doté le pays d'un beau et excellent travail. Cette carte au 150 millième est parfaitement exécutée sous le double rapport de la gravure et de la coloration.

Elle est accompagnée d'une courte *explication*, résumé très clair et très net, contenant quelques vues nouvelles, surtout pour ce qui concerne les grès tertiaires dits grès de Taviglianaz.

L'auteur annonce, pour plus tard, un travail beaucoup plus étendu. Sa *Carte* et sa courte *Explication* font vivement désirer ce nouveau travail, qui certainement jettera un grand jour sur l'étude de nos belles montagnes.

Un autre Suisse, le professeur E. Desor, de Neuchâtel, s'est occupé de *l'orographie des Alpes dans ses rapports avec la géologie*. C'est une brochure in-8°, de 70 pages, avec une petite carte générale des Alpes. Cette brochure contient le résumé de diverses communications faites, pendant l'hiver de 1861-62, à la Société des sciences naturelles de Neuchâtel. L'auteur divise les Alpes en trente-quatre massifs cristallins dont cinq font plus ou moins partie de la Savoie.

— En novembre 1860, parlant du lac d'Annecy, je posais, dans la *Revue savoissienne*, les bases d'une nouvelle théorie sur le creusement des lacs alpins, par l'affouillement des glaciers au moment de leur grande extension. Dès lors cette théorie a fait son chemin.

Le professeur Capellini l'a développée dans ses cours à l'université de Bologne.

M. Ramsay, président de la Société géologique de Londres, dans un mémoire *sur l'origine glaciaire de certains lacs* (*On the glacial origin of certain lakes*) non seulement applique mon idée aux lacs alpins, mais l'étend jusqu'au nord de l'Europe et de l'Amérique.

M. Lyell, dans un ouvrage très remarquable qui vient de paraître : *Antiquités de l'homme* (*Antiquity of man*), expose aussi tout au long ma théorie.

Enfin, M. Lory m'écrit que seule la théorie des affouillements glaciaires peut rendre compte des phénomènes qui se sont produits, dans le bassin de l'Isère, pendant la période quaternaire. Il vient de présenter un mémoire sur ce sujet à la Société de statistique de Grenoble.

— Je ne puis mieux terminer cette revue, sous forme de causerie, qu'en vous signalant d'une manière toute spéciale les *Causeries scientifiques* d'Henri de Parville. Du reste, je ne sors pas de mon sujet, car le volume de 1862, seconde année, contient un long article, extrêmement intéressant, sur le tunnel des Alpes. C'est un aimable causeur que M. Henri de Parville. Prenez son livre et vous vous trouverez au courant de tous les grands travaux, de toutes les grandes découvertes, de

toutes les inventions utiles; cela sans peine, sans fatigue. Je n'ai jamais vu enseigner les choses les plus graves d'une manière aussi légère et aussi spirituelle. C'est vraiment le cas de dire qu'on s'amuse en s'instruisant. Faites-en l'essai et je suis sûr que tous vous serez de mon avis.

GABRIEL DE MORTILLET.

Milan, 5 mars 1863.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite.)

L'itinéraire d'Antonin donne deux parcours de Milan à Vienne et de Milan à Strasbourg par les Alpes graies. Ils se confondent de fait jusqu'à Albertville et de droit jusqu'à *Darentasia*, puisque le second nomme ensuite *Casearia*, sans faire mention d'*Oblimum*. C'est pourquoi, dans l'étude que nous avons faite de la section du Petit-Saint-Bernard jusqu'à Vienne, pour ne pas nous exposer à des redites, nous les avons discutés tous les deux ensemble sans distinction jusqu'à leur bifurcation, en les complétant par la carte de Peutinger, qui donne aussi toute la ligne de Milan à Vienne. Maintenant il nous reste à étudier la section entre Albertville et Genève sur le parcours de Milan à Strasbourg.

Nous préférons commencer par Genève, parce que la discussion des distances est plus facile. En effet, la section que nous venons de parcourir entre Vienne et Genève ne nous est indiquée depuis Aoste que par la carte de Peutinger. Si nous avons rencontré des difficultés dans la configuration locale, il n'y en avait pas du moins dans un texte unique. Celle que nous allons étudier de Genève à *Darentasia* par les stations de *Bautas* et de *Casuaria* ne nous est donnée que par l'itinéraire d'Antonin, dont on connaît les variantes, moins nombreuses toutefois que les opinions des auteurs sur leur application à cette section du parcours.

Le point le plus rapproché de Genève dans la voie des Alpes graies est bien Albertville. C'est donc vers le bassin d'Annecy et de Faverges qu'il faut diriger ses recherches pour rencontrer *Bautas* à xxv milles, soit 37,025 mètres. Les avenues ne manquent pas autour du lac; leur nombre même vient compliquer cette étude. Cependant la trouée de Chaumontet, entre la montagne de Mandallaz et les hauteurs de Poisy, se présente tout d'abord comme la sortie la plus naturelle.

1° Le système le plus simple semblerait donc de reprendre le parcours indiqué à l'article précédent et qui aurait fait double emploi par Viry, Marlioz, et de tourner à Sallenôve, par un vestige de pavés sur la gauche des Usses, puis à Mésigny ou Mont-Dragon et à la Balme-de-Sillingy. C'est la route qu'ont suivie, il y a plus de trois siècles, les religieuses de Sainte-Claire de Genève lorsqu'elles vinrent chercher un refuge à Annecy (1). Les 25 milles aboutissent à Meytet, où il y avait un temple, dont quelques inscriptions ont été transportées à Novel, chez M^{me} Garbillon. L'une d'elles semble rappeler un monument élevé aux divinités du pays et aux bourgeois *numinibus et vicanis bo...* Malheureusement la brisure de la pierre empêche de

lire le nom si cherché de cette localité à l'époque romaine. Une autre de moindre dimension se rapporte également aux *numinibus* sans donner plus d'éclaircissements. De nombreux débris de corniches, de colonnes avec chapiteaux y ont été découverts au commencement de ce siècle. En 1851, on a trouvé dans un champ un vase de terre contenant plusieurs objets en cuivre, que M. E. Serand a arrachés au creuset d'un fondeur pour en enrichir le musée d'Annecy. Ce sont des haches à ailerons, des faucilles, un large coutelas, des agrafes, des bracelets, qui semblent appartenir à l'âge du bronze. Au fond du vase se trouvaient dix kilogrammes de cuivre rouge non purifié.

On a trouvé dans les ruines féodales de la grande et de la petite Balme plusieurs monnaies romaines des Gordiens, des Philippes, de Trajan, de Valérien, etc. Les constructions autour des grottes sont évidemment du moyen-âge. Le château de la Bâthie a fourni également ses antiquités et plusieurs tombeaux. Mais aucun autre vestige d'ancienne route ne vient sur cette ligne faire suite à ceux observés vers Marlioz et Sallenôves.

En ne supposant le détour que depuis Chilly par Coucy, Mougny, La Combe et Sillingy, les 25 milles s'arrêteraient à Chaumontet. Ici encore, près de Ceizolaz, un plateau s'appelle *Dessous la ville*. On y a trouvé une quantité de vieux murs, de briques à rebords, des tombeaux, etc. Un embranchement de route qui de là tendait par Nonglard vers le Val-de-Fier, explique ces constructions dont l'importance est loin d'atteindre à celle de Meytet.

2° D'après les traditions locales, les plateaux de Marlioz, de Présilly, Neydens, Beaumont, étaient autrefois couverts de forêts. Les chartreux de Pomiers, en venant défricher ces parages, auraient les premiers ouvert une route par St-Blaise et Cruseilles (1). Auparavant on aurait gravi péniblement par Monnetier les crêtes du grand Salève, autant pour éviter les forêts adjacentes et les malfaiteurs qui s'y abritaient, que pour jouir du spectacle magnifique qu'offrent dans cette belle traversée les cours du Rhône et de l'Arve et le Mont-Blanc. Le nom de l'*Etraz* que porte encore ce chemin, rappellerait la *strata via*, comme *estrada* dans les langues méridionales, *stretten*, *street*, *straass*, dans celles du nord. Mais il ne faut pas abuser de cette étymologie. Dans plusieurs vallées de la Savoie, le nom d'*Etraz*, contracté d'*Etrans*, signifie une petite grange, de *stramen*, paille, chaume. L'exploitation des chalets, bien avant l'extraction de la poudre siliceuse, a nécessité une grande artère de communication; mais elle ne représente point une voie prétorienne. Celle-ci, pour être carrossable, ne devait pas, ce me semble, choisir les crêtes de la montagne la plus élevée de cette zone (1381^m). C'était déjà assez des obstacles que pouvaient opposer les contreforts du Salève, le Sion (793^m) et la Borne (794 et 850), ainsi que les combes des Usses et du Fier. Nous reviendrons sur ce tracé.

3° Quand on se rappelle qu'un certain nombre d'antiquités romaines ont été trouvées sous des chênes énormes, on est disposé à présumer que plusieurs des forêts défrichées par les religieux au moyen-âge n'existaient peut-être pas aussi épaisses à l'époque romaine, qu'elles ont pu s'étendre depuis les invasions, entre le

(1) Relation de la sœur Jeanne de Jussie.

(1) Grillet, I, 125; III, 125.

v^e et le x^e siècle, et qu'en ouvrant de nouvelles routes jalonnées par leurs maisons hospitalières, les moines rétablissaient des communications interrompues par la barbarie à quelque distance des lieux choisis pour leur retraite.

Les plateaux de Marlioz et Vers ont bien été autrefois couverts de forêts, et cependant le souvenir d'une voie romaine s'y est conservé. Si, d'après quelques archéologues, les inscriptions et autres monuments romains trouvés à Pinchat, près de Carouge, indiquaient là une voie romaine (1), elle aurait pu avoir suite au bas de Collonge et de Beaumont, et de là à travers le Mont-Sion par Andilly ou Copponex, avec un pont sur les Usses vers le Chosal, entre Châtillon et les Goths : elle serait remontée par Cologny ou Hartaz, Roussy, et redescendue le long du flanc occidental de Mandallaz vers la Balme ; ou bien de Roussy elle aurait pu traverser le village de Mandallaz et par Elunet longer le flanc oriental de la même montagne jusqu'aux bains romains de Bromines.

On a trouvé des tombeaux et une urne romaine à Châtillon, un canal formé de larges briques à rebords sur le plateau de Choisy. Plusieurs parties de cette route sont encore assez fréquentées ; mais elles n'ont aucun caractère romain. Toutefois on peut remarquer sur les deux flancs de Mandallaz, au bas de la forêt ou dans la plus haute lisière des champs et des prés, une ligne droite, d'une pente uniforme, quelquefois encore à l'état de chemin ou de sentier, d'autres fois comme simple broue avec ligne de vieux arbres. Ces chemins peuvent avoir été contemporains ou même antérieurs aux Romains, ainsi que celui du Salève. Car les lignes de montagnes, comme celles des rivières, ont dû servir de boussole aux voyageurs. Nous l'avons vu pour le Vuache. Ce parcours donne 25 milles jusqu'à Crans.

4^e Si l'on examine maintenant la route actuelle de Genève à Annecy, on peut observer une ligne plus courte encore que celle qu'elle a remplacée, plus régulière et mieux nivelée que celle des Chartreux de Pomiers. Elle ne passe point à St-Blaise, comme cette dernière, mais au bas du coteau ; elle se confond quelquefois tantôt avec l'une tantôt avec l'autre, mais elle se distingue encore souvent par un restant de tranchée et des lignes d'arbres.

Toutefois aucun monument vraiment romain n'a encore été découvert sur ce parcours, au moins jusqu'aux Usses. Les tombeaux d'Étalle et de Noyeray étaient en dalles sans autre objet. Les fortifications de Cruseilles, sur une longueur de près de 400 mètres, sont du moyen âge.

A l'est du pont en fil de fer, il y a eu trois passages sur les Usses. Le plus rapproché et le plus rapide peut avoir fait suite à la route de Pomiers. Le plus éloigné est moderne. Celui du milieu avait un nivellement convenable, mais les ruines des culées ne sont pas anciennes ; si elles ont succédé à un pont romain, elles n'en ont gardé aucun souvenir.

La continuation de cette ligne paraîtrait d'abord très naturelle au bas de Cuvat ; mais la descente à Proméry n'a point de vestiges anciens ; puis à la combe du Fier, il fallait encore ajouter celle des Viérans. Il est plus probable que la route aura toujours suivi les coteaux de

St-Martin et de Pringy, où nous retrouvons trois anciens tracés, outre ceux des deux dernières routes.

Celui qui du nord tend directement vers l'église de Pringy s'appelle encore la *vi des Romains* et va passer au bas d'un plateau appelé le *Paradis* (chez M. E. de Lagrange). C'est un ancien cimetière dans lequel on a trouvé à différentes reprises plusieurs squelettes portant des bracelets en bois avec filets en bronze, d'autres avaient des bracelets en bronze et étaient entourés de vases (4).

Dans le *Champ du recours* (chez M. Buttin), le pavé romain a été découvert à peu de profondeur et tout à côté un genre de sépulcre assez rare. C'était un cube de grès tendre, de 1^m,20 de carrure et fendu par le milieu. A l'ouverture des deux moitiés, on trouva dans une cavité carrée, de 0^m,66 pour les deux réunis, une belle urne cinéraire en albâtre avec couvercle et anses, haute de 0^m,45, remplie d'ossements calcinés, et de chaque côté des fioles dites lacrymatoires.

Les entrepreneurs de la route ont signalé plusieurs tombeaux formés de dalles ou de pierres plantées autour des squelettes et couverts de larges briques. Les ossements calcinés étaient noyés dans la cendre avec des vases, des tasses, des bouteilles en argile, des biberons en terre noire très grossière, des soucoupes en terre de Samos, des fioles en verre. Sur le fond d'une assiette, on lisait le nom du potier ONALISIO. La plupart de ces objets sont au musée d'Annecy (2).

La direction de cette route ne pouvait tendre qu'au pont actuel de Brogny. En mesurant tout ce parcours de Genève par Neydens, etc., on trouve les 25 milles au bas d'Annecy-le-Vieux.

(Sera continué.)

DUCIS.

CAUSERIE

Mon cher Directeur,

Vous savez que M. de Jussieu, archiviste du département de la Savoie, vient de publier un annuaire plein de bons renseignements. Le *Courrier des Alpes* a dit, en rendant compte de ce travail, que M. Palluel avait été parmi nous l'inaugurateur de ce genre de publications. Je crois devoir relever cette erreur. Bien d'autres ouvrages du même genre avaient paru en Savoie avant ceux de M. Palluel ; seulement les titres ne portaient pas les noms d'*Annuaire* ou d'*Indicateur*, mais au fond c'était la même chose. L'étiquette seule différait. L'étiquette, vous ne l'ignorez pas, est une affaire de mode ; les *Almanachs* et les *Calendriers historiques* sont devenus des *Annuaire*s ou des *Indicateurs* comme les apothicaires sont devenus des pharmaciens. Je ne vous parlerai pas de ceux qui se sont produits dans toute la Savoie avant l'an XII de la République française, date du premier annuaire Palluel ; je ne vous dirai qu'un mot de ceux qui ont été imprimés à Annecy.

Je ne rangerai pas parmi ceux-ci l'*Almanach géographique du commerce*... Annecy, 1757, 1758, 1759, 1760, 1761, parce que ce nom de lieu est ici un pseudonyme. Mais je vous signalerai le *Calendrier de Savoie* qui était imprimé à Annecy, chez C.-M. Durand, imprimeur du roi, depuis l'année 1775, à ma connaissance, jusqu'en 1790 ; charmant petit in-12 dont les pages sont encadrées de filets et qui, après les renseignements utiles, faisait aussi la part de l'agréable ; par exemple, en donnant des problèmes sur l'histoire de Savoie, une bonne notice sur l'inscription antique de Talloires, le portrait du roi gravé en taille douce, etc. Il faisait concurrence aux *Etrennes historiques de Savoie*, publiées et imprimées à Chambéry, par Lullin, à la même époque. Je n'aurai garde d'oublier les *Etrennes patriotiques ou Manuel du citoyen, dédié aux habitants du départe-*

(1) *Bulletin de l'Association Florimontane*, I, 275. *Revue savoisienne*, 1862, 25.

(2) Extrait des notes de M. E. Serand.

(1) *Bulletin de l'Institut national genevois*, VI, page 7.

ment du Mont-Blanc, 1793, par André Charles, habitant à Thonon, membre de la Société patriotique des amis de la liberté et de l'égalité y *séante et agréée* à celle d'Annecy, imprimées par C.-M. Durand. La continuation était annoncée comme devant paraître après l'organisation du Mont-Blanc.

Enfin il y a encore, dans une autre spécialité du même genre, les *Etrennes religieuses* de Burdet, 1800, 1801, 1802.

— Je lis toujours très attentivement la *Revue* : j'y ai vu dans un article historique sur Ripaille, de M. Lecoy de la Marche, que l'évêque de Lausanne, Guillaume de Challant, commis à l'exécution de la bulle de Jean XXIII, put consacrer l'église des Augustins le 10 décembre 1410. Cela n'est pas d'accord avec les documents que M. Dufour a transmis à la Société d'histoire de Chambéry, et dont on peut lire les titres ou indications sommaires dans le volume V des Mémoires de cette Société (pag. vii et suivante). Il y a, en effet, parmi ces documents, une bulle de Jean XXIII, du 2 juin 1410, qui charge l'évêque de Lausanne d'approuver la fondation du monastère de Ripaille, et un acte de consécration de l'église du même prieuré, faite par l'évêque de Genève, Jean Bertrand, en présence d'Amédée VIII, le 17 septembre 1410. Il suffit d'indiquer ces différences au consciencieux auteur de la notice historique sur Ripaille pour qu'il vérifie où est l'erreur.

— J'ai vu, avec plaisir, dans le numéro de janvier, une liste des trésoriers généraux du Genevois et des châtellains d'Annecy. On ne saurait trop et trop tôt publier des matériaux semblables qui sont utiles à tous les travailleurs. M. Glover a inséré dans les Mémoires de la Société savoisienne d'histoire (tom. VI) une liste des baillis, gouverneurs, châtellains et juges du Chablais dont vous pourriez reproduire les noms et les dates. La *Revue* deviendrait ainsi un recueil précieux pour les amis de l'histoire locale, qui y trouveraient réunis des renseignements qu'on ne sait où chercher lorsqu'on en a besoin. C'est à ce titre que je vous envoie aujourd'hui les armes de quelques villes du département de la Haute-Savoie :

ANNECY : *De gueules à une truite d'argent, posée en bande.*

ALBY : *D'azur à un pont d'argent accosté de deux tours de même.* J'ai vu les armes de cette ville blasonnées avec un fond de gueules et le pont d'or.

BONNEVILLE : *Ecartelé aux 1^{er} et 4^e quartiers de gueules à la croix pleine d'argent, aux 2^e et 3^e de gueules à trois pals d'or.* Ce sont les armes de Savoie et de Faucigny.

CHAUMONT : Voici un bourg dont les armes ont été données de bien des manières différentes :

D'azur à trois cailloux d'argent (archives de la Chambre des comptes);

De sinople à trois pierres marines d'argent (Besson, manuscrit);

D'argent au mont de sinople à 5 pointes (LITTA, Familles italiennes); on trouve ailleurs : à 7 pointes.

CLERMONT : *De gueules à deux clefs d'or posées en sautoir accompagnées d'un mont d'argent mouvant de la pointe* (Besson). On trouve encore ces armes blasonnées de la manière suivante : *De gueules à deux clefs d'or, au chef d'argent chargé de trois monts de sinople.*

COLLONGES : *D'azur à une fleur de lys d'or, au chef cousu de gueules à la croix pleine d'argent* qui est de Savoie.

CRUSEILLES : *De gueules à une coquille d'argent en abyme.* On trouve quelquefois la coquille d'or.

EVIAN : *D'azur à un poisson d'argent qui avale un petit poisson de même, posé en fasce, au chef cousu de Savoie.* Je les ai vues avec un chef d'argent abaissé sous le chef de Savoie qui alors n'est plus cousu.

FAVERGES : *De gueules à un fer de cheval d'argent en abyme.* On trouve quelquefois le fer d'or.

FLUMET : *De gueules à deux clefs d'or adossées et passées en sautoir.* J'ai lu quelque part avec une seule clef d'or contournée et posée en pal.

LA ROCHE : *Cinq points d'azur équipolles de quatre points d'or.*

RUMILLY : *De gueules à l'aigle d'argent membrée et bequée d'or* (Besson), ou bien *de gueules à l'albanais* (sorte d'oiseau essorant) *d'argent membré et bequé d'or.*

SALLANCHES : *De gueules au chevron renversé et ondulé d'argent.* Ce sont deux rivières mouvant des angles supérieurs de l'écu et confluant en pointe. C'est une allusion aux deux Sallanches qui se réunissent près de la ville qui porte leur nom.

SAMOENS : *Ecartelé aux 1^{er} et 4^e quartiers de gueules à trois pals d'or qui est du Faucigny, et aux 2^e et 3^e d'argent à une montagne à 7 pointes au naturel surmonté d'un sapin de sinople.* Allusion au nom latin *Septem montes*.

SEYSSSEL : *De gueules à un S d'argent chargé d'une rose au cerf d'or passant entre deux.* Il faut avouer que cet énoncé est bien peu intelligible. Dans l'ouvrage des Familles italiennes déjà cité, l'écu de Seyssel est encore représenté d'une manière plus curieuse. Dans un paysage au naturel, on voit un cerf au naturel avec une housse blanche sur laquelle se détache en noir un S et au-dessus une petite croix alézée. Tout cela n'est guère héraldique.

TANINGES : *Ecartelé en sautoir à dextre et à senestre d'azur, en chef et en pointe de gueules à trois chevrons d'argent, ceux du chef renversés; sur le tout de Savoie.* Ces armes sont à enquerir.

THONNS : *D'azur à la herse d'argent, ou bien de gueules à la herse d'or.*

THONON : *Parti d'or et d'azur* (Besson), ou *parti d'argent et de sable* (document cité par M. Lochon).

UGINES : *De sable au gril d'argent*; on trouve aussi *de gueules au gril d'argent*. C'est le gril de saint Laurent qui est le patron d'Ugines.

— Je termine par un mot de philologie qui vous prouvera une fois de plus l'attention que je porte à vos travaux. M. Revon, en parlant du mot *Balme*, qui en Savoie signifie *grotte*, ajoute : certains paysans fantaisistes prononcent *Barmes*. Ce n'est point là, je crois, une affaire de fantaisie. Le changement de l'*l* en *r*, est un fait très fréquent en général. Il est une règle constante après l'*a* pour la plupart des patois de notre Savoie où l'on dit : *carma* pour calmer, *Arby* pour Alby, *armana* pour almanach, *varsa* pour valser, etc. Cela ne s'est-il pas produit, du reste, dans le français où, par exemple, d'*ulmus*, dont les Italiens ont fait *olmo*, nous avons fait orme et ormeau ? Je laisse aux lecteurs de la *Revue* le plaisir de multiplier les exemples.

Agrérez, etc.

RABUT FRANÇOIS.

Dijon, 1^{er} mars 1863.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENT DE M. C. DUNANT.

Séance du 12 mars 1863.

Après le dépouillement de la correspondance fait par le secrétaire, M. Ducis a donné quelques détails sur un fauteuil antique trouvé à La Rochette (Savoie); le dossier de ce fauteuil est orné de différents caractères dont la plupart sont inconnus. Le même membre a fait une communication sur une inscription enclavée dans le portail de l'église de La Muraz, et il a ensuite donné lecture d'un mémoire sur les voies romaines des environs d'Annecy.

M. Revon a présenté les nombreux débris lacustres qu'il a retirés du lac du Bourget et qui forment une collection de 300 échantillons environ.

À la fin de la séance, la réunion a nommé membre correspondant de la Société, M. Charles Calloud, chimiste de Chambéry; elle a voulu reconnaître ainsi tous les services rendus à la Société Florimontane par M. Calloud, dont les savants travaux ont souvent enrichi les colonnes de la *Revue savoisienne*.

Les dons et échanges suivants ont été déposés sur le bureau :

- 1^o *Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts du Var*; 1860-61;
- 2^o *Revue des Sociétés savantes*;
- 3^o *Revue du Lyonnais*; février 1863;
- 4^o *Revue archéologique*; mars 1863;
- 5^o *Bulletin mensuel* de la Société centrale d'agriculture de la Savoie; n^o 1 et 2 de 1863;
- 6^o *Revue scientifique italienne*, publiée à Milan par M. G. de Mortillet;
- 7^o *L'Union magnétique*, de Paris;
- 8^o *Le Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé; n^o de février 1863;
- 9^o *De la nécessité de protéger les animaux utiles*, par M. Globber, de Berlin; 2^e édition; don de MM. Victor Masson et fils, éditeurs;
- 10^o *La Flore valaisanne*, par M. d'Angreville; Genève, 1863; don de l'auteur;
- 11^o *Le Léman*, journal de Thonon;
- 14^o *Le Glaneur savoyard*.

Pour extrait :

Le Secrétaire, JULES PHILIPPE.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

—
EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

—
La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

—
La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

—
France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

—
On ne reçoit que des abonnements annuels—
Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Notice historique sur Ripaille (suite), par M. A. Lecoy de la Marche. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Revue artistique, par M. L. Revon. — Chronique.

NOTICE HISTORIQUE SUR RIPAILLE EN CHABLAIS

(Suite.)

II

Notre précédent article avait déjà paru, lorsque l'extrême bienveillance de Mgr l'Evêque d'Annecy, en qui les études historiques trouvent depuis longtemps un protecteur aussi empressé que savant, nous a mis à même de compléter certaines indications au moyen de notes précieuses qui sont en sa possession, et qui ont été tirées des archives du couvent de Ripaille avant la Révolution. En exprimant l'espoir de voir combler un jour la lacune que présente la charte de fondation mutilée dont il a été question, nous ne pensions pas le voir sitôt réalisé. On nous permettra donc de revenir brièvement sur cet acte important. Les notes prises sur un double intact de la pièce fournissent les renseignements suivants :

Les mille florins de rente assignés, dans l'origine, par Amédée VIII, à l'entretien du prieuré des Augustins étaient à prendre sur les chatellenies de Thonon, de Rivoire, d'Allinges, d'Hermance, de Gex, de Chillon, de La Tour, de Vevey, de Morges, d'Entremont, de Saint-Maurice et d'Evian. Sur cette somme, vingt florins devaient être payés le jour de la Saint-Michel à chaque religieux, et trente au prieur, pour leur vestiaire. Douze ou tout au moins dix des religieux devaient être prêtres. Le prieur avait l'entière administration des personnes et des biens du monastère ; il devait en rendre compte chaque année au chapitre. En outre, il avait le droit de justice ecclésiastique et séculière sur tous les individus de la dépendance du couvent, en quelque lieu que ce fût (*omnimodam ecclesiasticam et secularem punitionem habent*). Les chanoines étaient déclarés indépendants de l'évêque de Genève ; ils devaient, dans la suite, élire eux-mêmes leurs prieurs, mais le prince se réservait la nomination du premier.

Amédée augmenta encore ces privilèges en concédant aux religieux de Ripaille le pouvoir de construire un moulin sur l'eau d'Oncion, sans aucune charge ni redevance, et à l'endroit qui leur serait le plus com-

mode ; en leur abandonnant, pour leur affouage, cent cinquante poses de bois dans la forêt dite *Lonnaz*, entre Thonon et le *Liaudi* ; enfin en unissant à leur maison, par lettres-patentes du 20 mai 1416, la chapelle de St-Bon, proche de Thonon.

Nous avons dit que la retraite de ce prince à Ripaille n'était nullement une abdication, comme l'avaient cru quelques-uns, et nous avons cité, pour le montrer, un jugement important rendu par lui-même dans cette résidence, en 1438. D'autres actes, impliquant davantage encore, s'il est possible, le plein exercice de la souveraineté, achèvent de le prouver : le 7 août 1435, à Ripaille, Amédée conclut le mariage de Louis, marquis de Saluces, avec Isabelle, fille du marquis de Montferrat, à laquelle il donne quinze mille florins d'or ; le 12 juin 1436, à Thonon, il passe un traité avec ce même marquis de Montferrat (1) ; le 21 juillet de la même année, il reçoit, à Thonon, l'hommage de Charles, duc de Bourbon et d'Auvergne (2) ; le 15 septembre 1437, à Ripaille, il donne un sauf-conduit à l'empereur et au patriarche des Grecs, qui devaient traverser ses Etats pour se rendre à Bâle (3) ; enfin le 23 décembre, même année, se célèbre à Ripaille le mariage d'Aimée de Montferrat avec Lusignan, roi de Chypre (4).

En faudrait-il autant pour nous autoriser à conclure que le duc de Savoie, après sa retraite de 1434, continua de mener une vie active, au milieu de ses conseillers intimes, composant l'ordre naissant de St-Maurice ? Et ne devient-il pas superflu de citer l'acte même par lequel Amédée, en se retirant à Ripaille, crée son fils Louis prince de Piémont et lui confère une sorte de lieutenance générale, acte où il se réserve une autorité pleine et entière, entendant expressément garder jusqu'à sa mort toute l'administration de ses Etats (5) ?

Ce point acquis, il est facile d'élucider la question

(1) Guichenon, tome II, p. 59.

(2) Capré, *Traité historique de la Chambre des Comptes de Savoie*, p. 145.(3) Senebier, *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève* (1779), p. 91.

(4) Guichenon, II, 59.

(5) « *Addidit in iis tabulis multas exceptiones ut auctoritatem suam sartam tectam conservaret, utque integra administratio, dum in vivis esset, ad ipsum pertineret.* » (*Amédée pacifique*, p. 65.)

du proverbe et de la conduite que menèrent les nouveaux habitants de Ripaille.

En effet, ces derniers, n'étant point assujettis à la vie claustrale, pouvaient parfaitement conserver le train de grand seigneur auquel ils étaient habitués précédemment, sans pour cela s'adonner à une débauche que leur âge et leur caractère rendent d'ailleurs invraisemblable. Eussent-ils réellement donné naissance au proverbe, il ne faudrait pas encore l'entendre dans un sens défavorable. Moreri, qui écrivait deux siècles après, n'attache pas au mot *faire ripaille* d'autre signification que celle de jouir des plaisirs de la campagne. Le *Dictionnaire de Trévoux*, un peu postérieur et édité aux portes de la Savoie, révoque en doute l'origine de cette locution, et prétend qu'elle est inconnue dans le pays, ainsi qu'en Piémont. Cette assertion cependant est en désaccord avec Addison, qui cite comme existant de son temps (au XVII^e siècle) le proverbe italien « *andare a Ripaglia* » à peu près analogue au nôtre. Les autres raisons données par le même ouvrage sont aussi peu satisfaisantes : Ménage lui-même ne s'en contente pas. D'un autre côté, il est difficile de voir dans *Ripaille* une contraction de *repaissaille*, étymologie reproduite par un de nos plus récents dictionnaires, peu scrupuleux du reste en matière d'histoire (1).

Cette locution proverbiale, se rencontrant dans la langue des deux pays qui avoisinaient la Savoie, semble donc réellement un vestige du nom de notre village du Chablais. Mais c'est là tout : et, comme nous venons de le dire, cette origine, fût-elle plus clairement démontrée, ne prouverait en rien la vie désordonnée des chevaliers de Ripaille. Tant d'abus de langage, tant de variations dans l'acception des mots se produisent d'un pays à l'autre, d'un siècle au suivant, que la simple exagération du sens d'une expression populaire n'a rien qui doive surprendre : ce sont toujours les termes les plus usités qui changent le plus dans leur forme et dans leur signification. Voltaire, à qui la langue française doit plus d'une altération, n'a pas peu contribué à répandre celle-là : il est peut-être le premier qui ait entendu par *faire ripaille* mener une vie de plaisirs et qui ait prêté au mot une idée désavantageuse. Ce petit abus servait les besoins de sa cause : tout le monde connaît les vers peu flatteurs et peu véridiques que, du fond d'une solitude assez voisine de celle d'Amédée, — et où lui-même ne vécut pas de manière à faire taire les mauvaises langues — le patriarche-philosophe adressait à la mémoire du prince-pape (2).

Mais Voltaire n'a pas réfléchi, comme l'observe Se-

(1) Plus bas, dans le même article, le même dictionnaire, qui est celui de Bescherelle (1861) change d'avis, et dit : « Cette façon de parler, lisons-nous dans l'*Étymologie des proverbes français* par Bellinghen, a pour auteur Amédée septième du nom... lequel se retira en 1459 à Ripaille, lieu solitaire des appartenances d'un prieuré de l'ordre de St-Maurice, jadis fondé par ses prédécesseurs et rebâti par lui-même au rivage du lac de Genève, à une demi-lieue de Thonon. »

En quatre lignes, sept erreurs ! Et l'on nous vantera l'exactitude des Dictionnaires !

(2) Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée !

Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,

nebier (1), que cette expression ne fait allusion qu'au site riant de l'ermitage, et à la vie heureuse que les ermites devaient y mener. Ainsi à l'origine, et encore dans l'esprit de Senebier, au milieu du dix-huitième siècle, elle n'avait d'autre portée que celle que lui attribue Moreri. D'ailleurs, la table d'Amédée VIII et de ses compagnons pouvait sembler relativement somptueuse aux gens d'alentour, qui vivaient beaucoup plus simplement, et qui voyaient sans doute emporter à Ripaille les meilleures denrées du marché de Thonon.

« Il n'est pas étonnant, remarque judicieusement un historien de Savoie, que des villageois parmi lesquels l'opulence était inconnue vissent du faste, du luxe, une table splendide, dans l'aisance convenable à un prince entouré de ses principaux conseillers (2). » Le proverbe né chez eux put donc s'appliquer, à la rigueur, au train de vie de leur souverain, mais encore une fois sans entraîner aucune appréciation malveillante. Il servit d'arme et de point d'appui à la calomnie, qui s'en empara en le dénaturant.

La calomnie n'avait même pas attendu Voltaire, ni l'invention du proverbe, pour s'attaquer au duc Amédée. Au milieu du concert d'éloges que font entendre les contemporains de ce prince, il se rencontre deux voix dissonnantes : mais il est facile de réduire ces témoignages à leur juste valeur. Le Pogge et Monstrelet, voilà les deux sources premières où ont puisé tous ceux qui ont médité de la retraite d'Amédée.

Le Pogge, de Florence, auteur à l'esprit satyrique, prétendit que le changement d'habit du duc de Savoie était un secret artifice pour arriver à la papauté (3). Mais la position élevée que cet écrivain occupait auprès d'Eugène IV, dont Amédée fut le compétiteur sous le nom de Félix V, nous permet de suspecter son impartialité : quoique Félix ne fut qu'un antipape, il faut reconnaître que, dans ces malheureux jours de schisme, la division des esprits, la vivacité de la lutte, engendraient chez les adhérents de l'un et de l'autre parti des appréciations réciproquement défavorables. Celle du Pogge paraît d'autant plus dénuée de fondement, que, l'année de la retraite du duc de Savoie, l'Eglise avait la paix, et le concile de Bâle était réconcilié momentanément avec le pape Eugène ; ce qui enlevait tout espoir et tout prétexte aux convoitises dont le trône pontifical pouvait être l'objet.

Monstrelet s'exprime ainsi au sujet d'Amédée : « Et se faisaient lui et ses gens servir, en lieu de racines et d'eaux de fontaine, du meilleur vin et des meilleures viandes qu'on pouvait rencontrer (4). »

Il est certain qu'ils n'avaient jamais fait vœu de se nourrir de racines et d'eau claire, et il n'est nullement surprenant, comme nous l'avons expliqué, que les meilleurs mets leur fussent réservés. L'imputation est

Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être pape et cessas d'être sage ?
Lieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant ;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais aussi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

(1) *Histoire littéraire de Genève*, tome I^{er}, p. 55.

(2) *Frézet*, II, 55.

(3) *V. Guichenon*, p. 478.

(4) *Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, II, 100.

bien faible, et n'implique même pas l'idée de débauche. Encore faut-il en rabattre : Enguerrand de Monstrelet, gouverneur de Cambrai pour le compte du duc de Bourgogne, qui était un des princes les plus hostiles à Amédée, devait parler de celui-ci dans les mêmes termes que son maître, et il se trouve à cet égard dans les conditions du Pogge (4).

Aux allégations de ces deux auteurs, qui ailleurs, du reste, parlent avantageusement d'Amédée VIII, il faut opposer l'accord des autres contemporains. Olivier de la Marche, qui tenait également à la cour de Bourgogne, a été beaucoup plus impartial. « Cestuy Felix, dit-il, vesquit avec François et Bourgougnons, et si sagement se gouverna au temps des divisions de France que son pais de Savoye, était le plus riche, le plus seur et le plus plantureux de ses voisins (2). » Mais il y a des textes plus précis sur la vie du prince dans sa retraite : Raphaël Volaterra dit expressément qu'il fut choisi pour le pontificat à cause de la renommée de ses mortifications (3). Eneas Silvius, secrétaire du concile de Bâle et pape plus tard sous le nom de Pie II, rapporte ainsi l'élection de Félix V qu'il avait eu l'occasion de voir à Ripaille même : « Il y en eut un qui eut plus de voix que les autres : c'est le très-excellent Amédée, duc de Savoie, doyen des chevaliers de St-Maurice de Ripaille, dans le diocèse de Genève; les électeurs, considérant qu'il était alors dans le célibat et que sa conduite était celle d'un religieux, le jugèrent digne du gouvernement de l'Eglise. » Et après un long éloge de ce prince, il ajoute « qu'il ne portait d'habits que ceux qui étaient nécessaires pour se garantir du froid, et ne mangeait que ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim (4). » Ici aussi, faisons la part de l'exagération : Amédée ne vivait certainement pas en anachorète de la Thébàide, et les prélats de Bâle, qui voulaient l'opposer au pontife légitime, avaient tout intérêt à vanter sa sainteté. Mais la singularité même de leur choix, et l'espoir qu'ils avaient de faire agréer à l'Europe leur audacieuse tentative en l'élisant, lui intrus, complètement étranger aux ordres, indiquent bien qu'il menait une vie irréprochable et que le fait était de notoriété publique.

Ainsi les jours s'écoulaient à Ripaille dans le calme, et dans un loisir occupé. Le nouveau château s'élevait vis-à-vis et au midi de l'église des Augustins : sa façade principale, située au nord-est, du côté opposé à Thonon, était flanquée de sept tourelles crénelées, alignées sur le même plan, distantes de vingt-neuf pieds de Savoie les unes des autres, et engagées à moitié dans la construction. Un logement uniforme était attenant à chacune d'elles. Leur hauteur, y compris la toiture conique qui les surmontait, était de cinquante-huit pieds : leur diamètre de huit, et l'épaisseur de leurs murs de deux et demi. Mais la première du côté du lac était plus élevée de quinze pieds, un peu plus large aussi, et con-

tiguë à un grand pavillon carré qui formait comme la tête de ce long corps de bâtiment : c'était l'habitation du doyen, comprenant au premier étage une chapelle en forme de rectangle voûté d'arêtes. La façade postérieure donnait sur sept jardins, affectés à chacun des sept logements, et séparés par un mur (1). Dans l'enclos du couvent, le duc avait fait planter de chênes un vaste terrain, que traversaient en tout sens de larges allées, distribuées en étoiles irrégulières (2). Sous ces ombrages, les chevaliers venaient deviser ou méditer aux heures de réunion, vêtus de la robe ou du chapeyron gris qui composaient, avec la croix d'or suspendue au cou, le costume distinctif de l'ordre naissant. A l'extrémité de chaque avenue du parc, ils apercevaient un bourg ou une ville du pays de Vaud, et en-deçà l'immense plaine bleue du Léman. Site enchanteur, bien fait pour la vie studieuse ou contemplative ! Amédée avait choisi en connaisseur.

Et pourtant il s'arracha aux douceurs de cette paix, lorsqu'une députation du concile de Bâle vint le chercher pour poser sur son front une tiare usurpée. Il résista, raconte le P. Monod, et versa un torrent de larmes, en opposant des difficultés sur les serments à prêter, sur l'habit, la barbe d'ermite dont il ne voulait pas se défaire, sur les bonnes relations qu'il avait eues jusque là avec le pape Eugène ; mais enfin on lui fit croire qu'il s'agissait du salut de l'Eglise, et il céda. Il serait difficile, d'après ces diverses circonstances, de suspecter sa bonne foi et de le taxer d'ambition. A cette époque de désordre, où des prélats accréditaient l'idée de la supériorité du concile sur le pape, où les consciences troublées flottaient incertaines entre Bâle et Rome, la conduite qu'on voit tenir au duc de Savoie semble naturelle. Toutefois son erreur, ou, si l'on veut, sa faiblesse ne lui portera pas bonheur : son administration ne sera point complètement sans tache, et la tiare tiendra peu sur sa tête.

L'intronisation d'Amédée ou de Félix V se fit en grande pompe dans l'église des Augustins de Ripaille, et non, comme le raconte Guichenon et plusieurs autres après lui, dans l'abbaye de St-Maurice en Valais. Cette méprise résulte sans doute d'une mauvaise lecture du procès-verbal de la cérémonie, où il est dit que celle-ci eut lieu « à l'église du monastère de St-Maurice, de l'ordre de St-Augustin, fondée dans la dite solitude, » (c'est-à-dire dans celle de Ripaille) (3). Une telle désignation pouvait en effet prêter à confusion pour un œil peu attentif. Assis sur le grand autel, le nouveau pape donna aux assistants sa bénédiction solennelle, après que le décret de son élection lui eût été remis, le 17

(1) Guichenon (p. 479) traite d'infidèles les mémoires de Monstrelet, d'Alain Chartier et autres écrivains éloignés de la Savoie, n'ayant pu être au courant de ce qui s'y passait. Paradin, quoique faisant l'histoire particulière du pays, les a copiés. Voyez aussi à ce sujet les *Mémoires de Beaulacré*, tome II.

(2) Livre I^{er}, ch. 6.

(3) « *Ob abstinentiæ clarique nominis famam invitatus in concilio Basiliense pontifex factus.* » Guichenon (p. 497) a réuni encore d'autres témoignages favorables à Amédée.

(4) *De concilio Basiliense*, II, 107.

(1) Nous tirons ces indications de plans qui furent dressés plus tard, mais où l'on peut reconnaître l'état primitif des lieux. La grande tour conserva le nom de *tour du pape Félix*.

(2) Quelques-unes de ces allées avaient trente pieds de roi de largeur.

(3) « *Presentato sibi, die videlicet Jovis 17^o mensis decembris 1459, decreto electionis predictæ... ad ecclesiam monasterii sancti Mauricii, ordinis sancti Augustini, in dicta solitudine constitutam processerunt, eundem electum intronisaverunt, ipsum super altare majus elevantes, etc.* » V. Guichenon, preuves, p. 316. La consécration de cette église de St-Maurice de Ripaille, que nous avons rapportée précédemment, d'après Besson, au 10 décembre 1410, aurait été faite par l'évêque de Genève, le 17 septembre de la même année, d'après le document signalé par M. Rabut dans le dernier numéro de la *Revue savoissienne*.

décembre 1439. Le 6 du même mois, il avait rédigé son testament, pièce importante que Guichenon n'a publiée qu'en partie, et qui réglait l'avenir de l'établissement de Ripaille.

Par cet acte, le duc ordonnait que le monastère et la maison des chevaliers seraient compris dans une même clôture, formée par un mur ou par une forte haie entourée d'un fossé; que l'élection des chevaliers, quand il y en aurait à remplacer, serait réservée à lui et à ses successeurs, avec le conseil des autres membres de l'Ordre; que les nouveaux élus seraient pris parmi des gens d'honneur, d'un âge avancé, d'une prudence et d'une probité consommées, qui se seraient distingués dans les expéditions guerrières ou les conseils des princes, et qu'ils seraient considérés comme les principales lumières de l'Etat pour les affaires importantes de la politique; qu'ils auraient un libre accès à l'église du monastère de Ripaille pendant l'office divin, et que les chanoines seraient leurs directeurs spirituels. Il léguaux chevaliers, pour leur procurer un entretien honnête et conforme à leur condition, un revenu annuel de dix-huit cents florins d'or du petit poids, de la valeur de douze gros chacun, savoir six cents pour le doyen et deux cents pour chacun des autres. Le doyen, qui était au choix du prince, devait prescrire aux chevaliers leur genre de vie, fournir la nourriture et le salaire des domestiques communs, entretenir les édifices. Enfin il était ordonné que si Amédée venait à mourir avant l'accomplissement des dispositions relatives aux revenus, à la clôture et aux fossés, son héritier universel serait tenu de les exécuter dans un délai de deux ans (1).

Avant de partir pour Bâle, Félix V, par bulle du 4 janvier 1440, nomma doyen des chevaliers de St-Maurice de Ripaille Claude du Saix, seigneur de Rivoire. Par deux autres actes du 6 du même mois, il émancipa, à Thonon, ses deux fils Louis et Philippe, et institua le premier duc de Savoie, de Chablais et d'Aoste (2): c'était, cette fois, une véritable abdication. Alors on vit affluer à Ripaille des prélats et des ambassadeurs qui venaient prêter obédience à leur élu, et l'inviter à se rendre à Bâle. Grillet fait une énumération exagérée des princes et des pays qui le reconnurent pour pape, et range dans ce nombre la France, l'Angleterre, la Castille, Milan, les cantons suisses, l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, la Savoie, le Piémont et les chevaliers de l'ordre Teutonique (3). A ce compte que serait-il resté dans l'obédience du véritable chef de l'Eglise, d'Eugène IV? Il est certain cependant que le roi de France Charles VII, dans l'assemblée tenue à Bourges le 2 septembre 1440, défendit à tous ses sujets de reconnaître pour pape « Monsieur de Savoie » bien que celui-ci lui fût uni par les liens du sang; que le roi d'Angleterre, Henri VI, écrivit de Windsor au conseil de Bâle, pour l'exhorter à ne pas se séparer d'Eugène IV (4); enfin que la majeure partie de la chrétienté resta fidèle à ce dernier.

(1) Les articles du testament omis par Guichenon (preuves, p. 303) se trouvent dans *Amedeus pacificus*, p. 37. Il existait aux archives de Ripaille des doubles intacts de cette pièce.

(2) Guichenon ne parle point de ces actes, dont les deux premiers se trouvent dans *Amedeus pacificus*, p. 164 et 167, et dont le troisième se voyait aux anciennes archives de Ripaille.

(3) Grillet, III, 95.

(4) Cette lettre est à la bibliothèque de Genève. Voy. Senebier, *Catalogue raisonné*, etc. p. 104.

Nous n'avons pas à suivre Félix V depuis le jour où il partit pour Bâle accompagné d'une nombreuse noblesse et de quelques-uns des ermites de Ripaille. Disons seulement que, dans sa nouvelle puissance, il n'oublia pas l'établissement qu'il avait fondé et enrichi. Par une sentence arbitrale qu'il rendit en 1446 dans le couvent de St-Dominique-hors-des-murs, à Genève, il déclara que les habitants de Thonon, ainsi que ceux des villages de Ripaille et de Concise, seraient exempts de leydes, de gabelles, de péages, pour toutes les marchandises qu'ils transporteraient, par terre ou par eau, chez les Genevois, lesquels devaient jouir, de leur côté, d'une franchise réciproque (1). Le prieuré des Augustins fut, en 1448, l'objet d'une nouvelle faveur: il fut érigé en abbaye, et les évêques de Belley et de Sion, avec l'abbé d'Abondance, en furent nommés les *juges* ou *conservateurs* (2).

Quelques temps après, Félix redevenait Amédée et rentrait dans la retraite de son choix: sa démission, qu'il avait eu enfin le bon esprit de donner au mois d'avril 1449, rétablissait la concorde au sein de l'Eglise. Il passa le reste de ses jours dans le calme et la piété, conservant toutefois avec le titre de cardinal de sainte Sabine, l'administration des diocèses de Lausanne et de Genève, où il se rendait fréquemment. Il mourut le 7 janvier 1454, à Lausanne suivant Spon, à Ripaille selon Senebier, à Genève selon Guichenon: cette dernière version paraît cependant plus accréditée. Dans son testament, il avait exprimé le désir que son corps fût porté au monastère d'Haute-Combe et son cœur déposé dans l'église de Ripaille. Néanmoins ce fut dans cette dernière qu'on l'inhuma: les Augustins lui élevèrent un somptueux tombeau de marbre blanc; une vieille bible en parchemin, à ce que nous apprend Spon, fut déposée sous sa tête en guise d'oreiller. Sa vie peut se résumer dans ces mots d'Eneas Silvius, son contemporain: « Il laissa une réputation de vertu. Trop heureux prince, si les dignités ecclésiastiques n'eussent terni sa vieillesse (3)! »

A. LECOY DE LA MARCHE.

(La suite au prochain n°)

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite.)

Je n'avais pas abordé, dans les articles précédents, l'hypothèse de chercher *Condote* dans le bassin de Rumilly, parce que les résultats ne m'en paraissaient pas assez concluants. Engagé par M. Dufour, ancien avocat général, à faire une nouvelle étude sur ce pays intéressant, j'y consacrerai encore quelques lignes pour ne laisser aucun doute. De ma part, il n'y a aucun parti

(1) Titre des anciennes archives de Thonon.

(2) *Nos igitur qui dictum prioratum in abbatialem dignitatem duximus erigendum, discretioni vestrae per apostolica scripta mandamus quatenus vos, vel duo, aut unus vestrum, per vos, per alium seu alios, etiamsi sint extra loca in quibus deputati estis, conservatores et iudices, etc.* (Bulle donnée à Lausanne le 6 novembre 1448, et qui existait aux anciennes archives de Ripaille.)

(3) *Europa*, ch. 38.

pris. Qu'on trouve les deux stations qui jalonnaient la route d'Aoste à Genève, à moins de frais possible, j'y souscris le tout premier. Mais il est difficile d'éviter le lac du Bourget et les marais qui en forment le prolongement en Chautagne et vers Chambéry.

Partons donc de Genève, arrivons à Marlioz; nous connaissons le chemin. Supposons qu'au bas du Villard de Contamines ou vers le village des Sarrasins un pont nous fasse remonter à Sallenove, nous suivrons, en laissant Mésigny à gauche, une vieille route par Orgemond, Sublessy, Lacombe, Sallongy, le Villard de Saint-Eusèbe, le château de Chitry, Burnel, Verlioz, le pont de Coppet, et nous arrivons à Rumilly avec les 30 milles romains qui séparaient Genève de *Condate*. Mais cette ligne est loin d'être carrossable et n'offre aucun souvenir romain.

Et, si de Marlioz nous continuons par Contamines, Serrasson, Chilly et la droite de la Morge, les 30 milles sont absorbés au Mollard, près de l'embouchure du Chéran dans le Fier. Dans l'une et l'autre supposition, l'étymologie de *Condate* trouve une application évidente. Mais la tradition locale fait continuer la voie du val-de-Fier, dont nous avons parlé plus haut, vers Hauteville, d'où elle se serait bifurquée d'une part vers Nonglard ou Lovagny pour *Bautus*, de l'autre, en passant le Fier, elle aurait longé l'Annonciade, Germinay, Sales, et remonté la droite du Chéran pour le passer à Lupigny et arriver à Saint-Marcel.

Cette ligne ne manque pas d'antiquités. A Hauteville, on a trouvé des monnaies romaines d'argent et de moyen bronze, plusieurs lits superposés de ciment et de charbons au fond d'un réservoir. Les plaques de pierre blanche qui le recouvraient sont de la même nature que celles des bains romains d'Aix et n'ont aucune carrière aux environs (1).

En face, sur la gauche du Fier, dans le *Champ des Idoles*, il y avait, entre autres, un *sacrum* élevé *Aug. Vintio* par *Valerius Crispinus sacerdos vintii praefectus pagi*. A Germinay et à Sales, on a trouvé des colonnes, des vases, des monnaies de Faustine, de Marc-Aurèle, de Balbin, de Claude, d'Antonin, etc., des tombeaux gallo-romains, des inscriptions; on en peut voir encore à Sales un débris qui rappelle la province flaminienne et un bloc coniquer enflé, cannelé en spirale de 0^m,75 de diamètre. Il y a une suite de murs antiques vers la route, et les antiquités observées à Boussy semblent leur faire suite.

En admettant ce tracé, il faut renoncer à trouver *Condate* vers un des confluent, puisqu'il se mesurerait à Hauteville. Mais on pourrait rattacher à cette ligne un vieux chemin de Sallenove par Orgemont, Lacombe, Arzy, Quincy, Monthoux, Hauteville, et mesurer les 30 milles à Sales. Pas plus que le premier, ce troisième chemin ne se recommande ni par des antiquités ni par un niveau carrossable, au moins jusqu'à sa jonction avec celui que la tradition donne comme romain.

Quant à celui-ci, il devait communiquer par un *diverticulum* à Rumilly, vers le pont du Château-Fort, le seul dont l'érosion profonde du Chéran ait laissé des traces. Albanis Beaumont assure avoir lu dans la chapelle du château un débris d'inscription *Romillia*. Quel

rapport étymologique ce nom peut-il avoir avec la tribu rustique de *Romilia* ou *Romulea*, avec la déesse *Ruma*, ou enfin avec le consul ou le centurion *Romilius*? Ce sont des questions que je laisse à ceux qui les ont soulevées (1).

L'inscription *Reedificavit Domitianus*, qu'y a lue M. le baron Despine, relaterait un incendie ou toute autre catastrophe à laquelle la position fortifiée de Rumilly l'exposait dans les vicissitudes de la guerre (2). La campagne de Louis XIII en est une preuve dans les temps modernes. On m'a cité encore plusieurs autres inscriptions que je n'ai pu voir.

De Rumilly, il ne serait pas le cas de gravir le mont Cessens par la route du Sappeney, puisqu'à la descente sur Chindrieux on se trouverait encore en face du marais de Chautagne. Allons plutôt rejoindre le tracé de la tradition à Saint-Marcel. Ici, nous retrouvons un centre d'habitations allobrogo-romaines assez considérable; ce sont des ruines de bains, de tombeaux, des monnaies de Néron, de Galba, de Faustine, etc., des inscriptions sépulcrales.

D'après une inscription monumentale, un C. *Sennius* de la tribu *Vollinia*, *praefectus fabrorum*, aurait donné aux *Vicanis albinnensibus balineum, campum, porticus et aquas, jusque earum aquarum tubo ducendum*. On a retrouvé plusieurs débris de ce canal en plomb. Mais le vandalisme a passé par là. Malgré de généreuses réclamations, l'entrepreneur de l'église de Marigny a confondu, dans les matériaux de constructions, un grand nombre de blocs enrichis d'inscriptions ou d'autres ornements précieux à l'histoire (3).

De là, une ancienne route nous mène à Saint-Félix, Saint-Girod, les châteaux de Loches et de Grésy, Aix, le Viviers, Voglans et arrive au Bouvard avec 31 kilomètres de Rumilly; ce sont les 21 milles romains entre *Condate* et *Etanna*.

De Rumilly, une autre ancienne route longeait le coteau de Savoiroux, à droite de la route actuelle, et se confondait à Savigny avec l'*actus* qui venait de la Chautagne par la Chambotte, Antoger et Aix. On y rencontre les vestiges anciens de Martinay, les inscriptions et médailles nombreuses de Brailles, d'Albens et de Montfalcon, le camp romain d'Albens, long de 300 mètres et large de 100, environné de marais, et dont les fouilles révèlent un grand nombre d'antiquités. Je ne parle pas de celles d'Aix, du Viviers, de Voglans, elles sont assez connues et justifient abondamment le tracé que j'indique (4), et dont le parcours porte à la Mothe la distance de 21 milles de *Condate* à *Etanna*.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher quels rapports le mot *Etanna* peut avoir avec les localités où les mesures le placeraient; c'est la moindre difficulté. Il n'est pas aussi facile de contourner le lac pour se diriger vers *Augusta*. Nous retrouvons ici les mêmes obstacles qu'en Chautagne. On ne conteste pas aux Romains l'art de jeter des chaussées à travers les marais; l'essentiel est

(1) *Annuaire statistique du Mont-Blanc*, an XIII. Albanis Beaumont.

(2) Grillet, III.

(3) *Courrier des Alpes*, 16 octobre 1847.

(4) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, première série, I, 225, III, 599. — *Manuel de l'Etranger aux eaux d'Aix en Savoie*, par Constant Despine, 25. — *Revue archéologique*, 1857, XIV, 496. — *Revue savoisiennne*, 1862, 51.

(1) Manuscrits de M. Despine.

de retrouver quelques traces de ces constructions dont la forme et la solidité soient un certificat d'origine.

Or, aucune découverte de ce genre ne vient autoriser les mesures que j'ai indiquées, ni au Bouvard ni à la Mothe. Et en supposant même que le marais recouvre encore ces vestiges précieux, la mesure la plus courte dépasse celle de l'itinéraire romain. Je suppose que de Genève à Rumilly il n'y ait aucune difficulté, comme de Rumilly à la Mothe. On se rappelle ce que j'ai dit du passage de la montagne de l'Epine; je veux encore que ce soit une voie romaine; le parcours par Novalaise, Sainte-Marie d'Alvey jusqu'au pont du Guiers à Saint-Genis d'Aoste donne 26 kilomètres du Bouvard et 24 de la Mothe. Or, les 12 milles romains, on se le rappelle, n'équivalent au plus qu'à 18 kilomètres.

Le passage du Mont-du-Chat et celui d'Aiguebellette ont des vestiges évidemment romains. L'un des deux doit être la suite de la voie prétorienne des Alpes graies à Vienne. Mais l'un et l'autre dépassent en longueur celui de l'Epine. Il est donc superflu d'y recourir pour les rattacher à cet itinéraire. Alors, peut-on bien concevoir qu'entre ces deux passages, faisant partie, comme je l'ai établi précédemment, du parcours de Vienne à Milan, il y en eut un troisième, le plus élevé de tous, et indispensable au parcours de Vienne à Genève? Peut-on bien supposer qu'un chemin de Vienne à Genève doive, en passant par le mont de l'Epine, croiser à angles droits un chemin de Vienne à Lémenc qui passerait au Mont-du-Chat? Nulle part trouverait-on un pareil luxe de voies prétoriennes à travers une crête de montagne et dans un espace de 16 à 17 kilomètres entre la route du Mont-du-Chat et le chemin d'Aiguebellette? Que serait-ce donc si on ajoutait encore toutes les autres prétentions de routes anciennes jusqu'aux Echelles?

En conclusion, je maintiens donc le tracé, que j'ai discuté précédemment, par Yenne et Seyssel.

Cet incident vidé, je reviens à l'itinéraire de Genève à *Bautas* et je continue le n° 4.

Pour la satisfaction des partisans du chemin de l'Etraz, je dirai que depuis Genève par Etrembières, Monnetier, les contours du Salève, Cruseilles, etc., les vingt-cinq milles sont absorbés en face de Cuvat, bien avant d'atteindre à Pringy. D'ailleurs à quoi bon ce grand détour par Etrembières et Mornex pour revenir traverser tout le creux de Monnetier (684 mètres à 1360) et gravir le sentier si rapide des Treize-Arbres? Cette montée ne sera carrossable que par la route actuellement en construction. L'industrie privée a dû améliorer ces sentiers souvent dangereux, qui n'ont rien de romain. Sans doute une légion romaine pouvait fort bien surveiller le pays des plateaux du Salève; on aimerait à y rencontrer les assises d'un camp, comme on voit les ruines d'une station au Petit-Saint-Bernard, comme on voit aussi le camp espagnol au mont Saint-Jacques (Savoie); mais il n'y a rien de tout cela au Grand-Salève. Le magnifique sommet du Petit-Salève est un camp druidique plutôt que romain. Il est vrai que par Château-Blanc, le pont de Sierne, Veyrier, l'Escalier, etc., les vingt-cinq milles atteignent au pont de Brogny. Mais peut-on sérieusement prétendre que le *Pas-de-l'Echelle*, à l'Ermitage, représente la voie prétorienne de Milan à Strasbourg?

5° Sur un plateau adjacent parallèlement à l'est du Grand-Salève, et dont le point culminant est de 531 mètres moins élevé (1381-850), la tradition donne comme romaine une route empierrée, dans le genre de celle de Marlioz à Vers; la dalle de grès schisteux s'y rencontre plus fréquemment avec quelques carreaux de granit. Elle longe quelquefois les limites communales; alors elle occupe dans une largeur de 3 à 4 mètres le milieu d'une *area* légèrement taillée dans le sol, et qui elle-même atteint parfois jusqu'à 20 mètres de largeur. Elle suit ainsi dans un niveau carrossable une ligne assez droite, dont les chemins battus s'écartent de temps en temps, depuis Groisy par Fontaine-Vive, les Dupont, Lachat sur Arbusigny, Vachoux, Grange-Brûlée, puis entre Esserts et Esery vers Césarges où on la perd. Mais évidemment elle allait par Etrembières rejoindre la route romaine dont on connaît plusieurs vestiges sur la rive droite de l'Arve jusqu'à Genève.

A Groisy, on a trouvé un débris d'inscription, des tombeaux burgondes avec agrafes de ceinturon, etc. De là elle se rattachait probablement à la *vi des Romains* de Pringy par le haut de Villy-le-Pelloux, car les cotéaux accidentés de Charvonnex n'offrent aucun passage régulier. Sur cette ligne les 25 milles se comptent de Genève au Petit-Brogny.

Il est donc évident que, quelque soit celui des deux derniers systèmes que l'on adopte, on arrive à peu près au même résultat, à savoir que *Bautas* se trouvait dans la plaine des Fins d'Annecy. Si nous avons indiqué plus particulièrement le bas d'Annecy-le-Vieux, c'est que nous pensons que la station s'y trouvait, comme ailleurs, en dehors de la bourgade et que la voie continuait de ce côté sur la rive orientale du lac.

(Sera continué.)

DUCIS.

CAUSERIE ARTISTIQUE

Le goût des arts en Savoie. — Les nouvelles collections du Musée d'Annecy.

Depuis longtemps on s'est plu à répéter sur tous les tons, y compris celui de l'insulte, qu'en Savoie le sens artistique est réduit à zéro. A ceux qui posent avec tant d'aplomb cette affirmation il est inutile de répondre par de longues théories esthétiques; nous les inviterons simplement à se promener avec nous dans les rues, dans les collections, sur les montagnes, et à ouvrir les yeux et les oreilles.

Vous avez dû rencontrer parfois des bandes joyeuses de jeunes gens et de dames qui s'envolent, chaque dimanche, dans toutes les directions, qui gravissent les rochers en chantant une mélodie nationale, et, arrivés en face de quelque panorama des Alpes, s'arrêtent, émus, et poussent un cri d'admiration. Sont-ils dépourvus du sentiment du beau dans la nature, ceux et celles qui prennent ainsi toutes les semaines le bâton du voyageur et ne craignent pas de faire souvent quatre à cinq lieues pour contempler les œuvres du sublime Artiste?

Et si vous craignez, Messieurs les critiques, de fatiguer vos pieds dans les chemins de la montagne, contentez-vous d'aller sous les ombrages de la promenade un jour où la musique militaire se fera entendre. Jetez

d'abord les yeux sur ces toilettes à la fois si simples et si fraîches, pour vous assurer que le bon goût est au moins aussi développé ici que dans les autres départements de notre France; le paysan lui-même comprend les lois de l'harmonie des couleurs comme ne les comprennent pas bon nombre de bourgeois dans les grandes villes. Essayez maintenant de saisir au vol les conversations de ces personnes qui établissent des comparaisons entre la musique italienne et la musique française, qui apprécient un morceau avec la plus grande rectitude de jugement, et vous nous direz si le sens musical est nul chez les Savoisien. Mélez-vous aux groupes qui examinent un monument en construction, écoutez ces observations si pleines de bon sens pratique sur l'effet de tel ou tel détail d'architecture, et vous serez convaincus qu'à Annecy, comme à Chambéry, comme à Thonon, les gens sont loin d'être dépourvus de notions sur les règles de l'art monumental. Feuillotez les livres des bibliothèques publiques, afin de vous édifier sur l'aptitude des hommes de ce pays pour la poésie. Parcourez, enfin, les ateliers des peintres à l'huile et au pastel, des sculpteurs sur bois ou sur marbre; visitez les écoles de dessin ouvertes si libéralement par les municipalités en faveur de ceux qui espèrent, malgré vos ricanements, devenir un jour des ouvriers-artistes, et après cela vous essaieriez de soutenir que les Savoisien sont parfaitement étrangers aux arts plastiques.

Oui, le sentiment du beau existe en Savoie, le jugement du beau existe, la pratique des arts existe. Il manque seulement des collections publiques assez complètes pour fournir des modèles variés et pour faire connaître les manifestations du beau dans tous les temps et chez tous les peuples. Depuis quelques années, Chambéry possède un assez grand nombre de bonnes toiles; il est à désirer qu'à cette galerie de peinture, il s'en ajoute une pour la sculpture et les moulages. Au musée d'Annecy, on a tenu avec beaucoup de raison à former d'abord une collection complète des produits du pays en histoire naturelle et en antiquités; il ne restait donc pas de sommes disponibles pour les acquisitions d'objets d'art; aussi, jusqu'à l'année dernière, cette branche n'a été représentée que par cinq ou six tableaux anciens, une excellente scène pastorale de Lancret, deux peintures de Chevillon, dit l'Ange, et quelques autres toiles dues au pinceau de jeunes artistes annéciens. La sculpture était réduite au buste en marbre de Fabien Calloud, largement exécuté par un amateur d'Albertville, M. Levret; à une tête antique de bacchante, en marbre, et à un magnifique modèle du Colisée, par M. Conversi.

Il y a deux ans, profitant d'un voyage à Paris, j'ai adressé bien timidement à l'Empereur une lettre, afin d'obtenir quelques moulages du Louvre. La réponse a été l'envoi de treize reproductions de bustes et bas-reliefs, et de quatre moulages de statues: la Vénus de Milo, l'Antinoüs du Capitole, la Vénus de Médicis et la Vénus accroupie. Encouragé par ce premier acte de libéralité et soutenu par l'appui toujours dévoué de M. le Maire d'Annecy, j'ai demandé à S. Exc. M. le Ministre d'Etat une série d'œuvres provenant du musée Campana. Nous les avons reçues cette semaine, et elles sont déjà installées dans de nouvelles armoires; on y remarque une superbe collection de vases étrus-

ques, s'élevant à plus de 70 pièces, des bas-reliefs en terre cuite, une statue d'Harpocrate, en marbre, et quatre têtes également en marbre. On pourrait classer parmi les œuvres d'art, aussi bien que dans l'ethnographie, la collection complète, donnée par le prince Napoléon, des moulages de types de races exécutés pendant le voyage de S. A. I. dans les mers du nord; il y a là d'excellents sujets d'étude, soit pour ceux qui veulent apprendre à mouler sur nature vivante, soit pour le dessin d'après la bosse. Nous avons reçu à plusieurs reprises, du ministère de l'instruction publique, une quantité considérable de publications artistiques, entre autres les *Galleries de Versailles*, les *Trésors de l'art*, les *Loges de Raphaël*, des monographies d'architecture gravées et en chromolithographie. Les *Evangelies* de l'imprimerie impériale, don de M. Anselme Petetin, viennent prendre place dans cette énumération, de même que les 24 lithographies, dessinées et données par M. Terry, l'artiste à qui est confiée l'exécution de l'*Album* de la Haute-Savoie. — Enfin, employant au profit des beaux-arts une faible partie des sommes qu'une Municipalité éclairée alloue pour les collections d'histoire naturelle, nous avons acheté quelques belles gravures sur cuivre et à l'aquatinte, et plusieurs dessins originaux qui habitueront les élèves à une manière large et expéditive. L. REVON.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

Séance du 16 avril 1863.

Après avoir passé en revue les bustes, statues et poteries provenant du musée Campana et donnés par l'Empereur au musée d'Annecy, la Société entend une communication de M. Revon sur une inscription romaine récemment découverte à Concise, près de Thonon, et transportée au musée d'Annecy. L'inscription est inédite; d'après l'estampage qu'il a fait lui-même, M. Revon en donne la lecture suivante:

TRIB. PLEBIS

(Po) NTO. ET. BITHY (niae)

(P) ATRI PIEN (tissimo)

Il donne aussi quelques détails sur une urne cinéraire en verre recouverte d'une enveloppe de grès, et trouvée à Cruseilles.

M. Ducis communique une autre inscription provenant du cimetière de Sales, près de Rumilly, et qui est restée également inédite. Elle est ainsi conçue:

V. IVLLINA.

LAMINICA. PROVINC

Il redresse ensuite le texte d'une inscription mal interprétée jusqu'ici, et qui a été transférée du *champ des idoles* (commune de Marcellaz) au collège de Rumilly.

M. Replat donne connaissance de deux lettres inédites de saint François de Sales, conservées par M^{me} Berthet, à Sevrier, et dont il a pris une copie exacte. La première, datée d'Annecy le 18 août 1610 ou 1620, est adressée au duc de Nemours; la seconde, datée aussi d'Annecy le 20 septembre 1620, paraît avoir été écrite au gouverneur de Montmélian. Ces précieux autographes seront publiés dans le prochain numéro de la *Revue savoisienn*.

M. Lecoy de la Marche fait remarquer, à ce propos, que le projet d'érection d'un monument à saint François de Sales est en bonne voie; que plusieurs personnes, sans attendre l'ouverture de la souscription, offrent déjà leur concours, notamment M. l'abbé Martin, curé de Foissiat (Ain), dont l'empressement, ainsi que celui de ses paroissiens, a droit à un remerciement spécial. La commission instituée pour étudier le projet présentera prochainement son rapport.

M. Replat lit un fragment très intéressant de son ouvrage encore inachevé, *Bois et vallons*, concernant le château de Cusy

et la légende sanglante qui s'y rattache. C'est dans ce château même, entre les années 1455 et 1462, que l'auteur, d'après ses recherches, place l'assassinat commis par le sire de Montmayeur.

L'admission de M. Pillet, secrétaire de l'Académie de Savoie, au nombre des membres correspondants de la Société Florimontane, est prononcée à l'unanimité, sur la proposition de M. Serand.

Les dons et échanges suivants ont été déposés sur le bureau :

1° *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, 4^e série, tome II (journal d'Olivier Lefèvre d'Omerson); don du Ministre de l'instruction publique;

2° *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2^e série, tome V, 3^e livraison;

3° *Mémoires lus à la Sorbonne*, 1863, 2 volumes;

4° *Revue des Sociétés savantes*;

4° *Revue archéologique*; avril 1863;

6° *L'Union des arts*, de Marseille, 1863, tome I;

7° *Société littéraire et scientifique de Castres* (Tarn), 1862; mémoires;

8° *Revue du Lyonnais*; mars 1863;

9° *Société d'agriculture de Savoie*, bulletin mensuel de mars;

10° *Journal des connaissances médicales*; n° de mars et d'avril;

11° *L'Union magnétique*, n° des 10 mars, 25 mars et 10 avril;

12° *Description des fossiles du terrain crétacé des environs de Sainte-Croix*, par F.-J. Pictet, professeur à l'Académie de Genève, et Campiche, docteur en médecine et en chirurgie; 1858-1860. Don des auteurs, par l'intermédiaire de M. Ducret, professeur à Porrentruy;

13° *Atlas historique du département actuel du Rhône*, publié sous l'administration de M. le sénateur Vaissé par G. Debombourg, Lyon, 1862; un beau volume orné de cartes et de planches; don de M. Charvet, architecte;

14° *Mémoires de l'Institut national genevois*, tomes V, VI, VII et VIII; don de M. Gabriel Loppé;

15° *Chambéry sous la République et l'Empire*, notes et documents par M. Claret; don de l'auteur;

16° *Chansons en patois de J.-F. Ducros de Sixt*, avec traduction et notes, par H. Tavernier, juge de paix à Taninges; deux exemplaires, don de l'auteur;

17° *Collection reliée du journal le Temps* (année 1861) et du *journal le Siècle* (années 1859 et 1860); don de M. Louis Calloud;

18° *L'Abeille médicale*, de 1851 à 1857; don du même;

19° *Collection du journal la Science*; don du même;

20° *Le Mont-Blanc*;

21° *Courrier de Savoie*, n° 1 à 10;

22° *Le Léman*, journal de Thonon;

23° *Le Glaneur savoyard*.

Acquisitions du Musée d'Annecy pendant le 1^{er} trimestre de 1863.

DONS.

S. A. I. le Prince Napoléon. Types de races, 24 moulages sur nature vivante, exécutés par M. Stahl en 1856, pendant le voyage du prince dans les mers du Nord : bustes et membres d'Irlandais, de Groënlandais, de Danois, etc.

Ministère d'Etat. Collection provenant du musée Campana. Marbres : statue d'Harpocrate; bustes de femme, d'enfant, de Vénus, de jeune satyre. Vases grecques et étrusques. Terres cuites : lampes, bas-reliefs, figurines, urne cinéraire. En tout 83 pièces.

MM. Jean Genoud, à Thonon; Pâris, menuisier à Annecy; Garcin, à La Puya; Joseph Ducret, à Porrentruy. Minéraux et fossiles de Savoie.

M. le baron Michaud, à Tresserve. Antiquités du lac du Bourget. — Rondelles de bois d'ébénisterie. — Fossiles de Chanaz.

MM. Guérinand, maire à la Balme de Sillingy; Laurent Avet; Jacques Lavorel; Pacoret; baron d'Ivoire; Dumurgier, cordonnier. Médailles antiques et monnaies.

M. Dalloz cadet. Muscardin casse-noisette.

M. Raphoz, employé de la poste. Autour adulte.

M. Malassard, chef armurier au 79^e de ligne. Etui en métal employé par les dames chinoises pour protéger les ongles. Grand bâton d'encre de Chine, de Pékin.

M. André Levron, à la Puya. Pierre tumulaire de 1570, avec écusson, provenant de l'ancienne chapelle de La Puya.

M. Georges Jacquet, à Chosal. Vase gallo-romain en terre; urne

cinéraire en verre et son enveloppe en grès, fouilles pratiquées chez le donateur, en 1862.

M. Pacoret, horticulteur. Produits végétaux pour collection.

L. R. Poteries et pilotis lacustres du Léman et du lac du Bourget. — Estampes d'inscriptions. — Mollusques de Savoie.

ACHATS ET ÉCHANGES.

Plaques polies de bois cultivés dans les environs d'Annecy. — Fossiles de Bassy, de La Puya et de Sévrier. — Antiquités d'Annecy-le-Vieux et de Gillon. — Produits végétaux du jardin d'acclimatation du Hamma. — Curiosités et publications indiennes. — Bengali perlé. Combassou. Pada. — Lithophanies. — Coquilles et crustacés. — Préparations anatomiques. — Inscription trouvée près de Thonon. — Monnaies de Savoie. — Le violon de Crémone, gravure à l'aqua-tinte. Dessins originaux à la plume, par Fontanessi.

Acquisitions de la Bibliothèque publique.

Don de M. Terry, peintre, à Lausanne, 24 lithographies dessinées par le donateur d'après les compositions de M. Hesse.

Don du Ministère de l'instruction publique. Œuvres de Lavoisier.

Don de M. Joseph Ducret, professeur à Porrentruy. Minéralogie et géologie de Beudant; Botanique de Jussieu; Zoologie de Milne Edwards.

Voir, pour les dons de 1861 et 1862, la chronique et divers articles de la *Revue savoissienne*.

Achats. Planétaire à mécanique, globe terrestre, grand planisphère homologique, cartes topographiques de la Savoie. — Dictionnaires latins, grecs, allemands, espagnols, italiens. — Publications allemandes illustrées. — Figuer, *le Savant du foyer et la Terre avant le déluge*. — Girardin, *Leçons de chimie élémentaire*. — Tschudi, *le Monde des Alpes*. — Lamartine, *Œuvres*. — Charles Edmond, *Voyage dans les mers du Nord*. — *Revue critique des livres nouveaux*.

M. le directeur général des Archives de l'Empire ouvrira prochainement au public un musée paléographique et sigillographique. Le musée paléographique occupera dans le palais des Archives les appartements du premier étage. Après avoir vu les documents, le public descendra au rez-de-chaussée où il trouvera les empreintes de sceaux. Des vitrines montreront d'abord une suite de documents scellés dans toutes les formes en usage; puis une collection de matrices de sceaux, enfin un choix de 10.000 empreintes prises parmi les monuments les plus remarquables de la sigillographie. Des tiroirs, disposés comme des médailliers, contiendront toute la suite de la collection.

Les souscriptions recueillies jusqu'à ce jour en faveur de l'*Album* de la Haute-Savoie s'élèvent à 21,047 fr. Les divers frais sont évalués approximativement à 26,000 fr. On peut donc considérer l'œuvre comme en bonne voie.

Les *Gloires de la Savoie*, dont quelques chapitres ont été publiés dans la *Revue savoissienne*, viennent de paraître à la librairie Didier Monnet, à Annecy. Elles forment un beau volume in-8° de 350 pages (1). L'édition est presque entièrement absorbée par les souscriptions.

Un nouveau journal bi-hebdomadaire, non politique, le *Courrier de Savoie*, paraît à Chambéry depuis un mois. Il s'occupe d'hydrologie, d'agriculture, et donne des comptes-rendus de tribunaux.

L'*Abeille de Chamonix*, qui paraît seulement pendant la belle saison, est annoncée pour le 1^{er} mai.

Enfin, un journal musical, *Le Touriste*, vient d'être créé à Salanches, par M. Kerl, directeur de la musique de cette ville. Ce journal paraît le 10 et le 24 de chaque mois. Le 1^{er} n° contient un brillant pas redoublé de M. Kerl, intitulé *le Mont-Blanc*.

Nous souhaitons la bienvenue à ces publications qui marquent le mouvement littéraire et artistique en Savoie.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

(1) Se trouve à Chambéry, chez Baudet, libraire, sous les Portiques; à Paris, Clarey, libraire, rue de Seine, 40. — Prix : 3 fr. 50 cent.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Notice historique sur Ripaille (suite), par M. A. Lecoy de la Marche. — Bautas et Annecy, par M. Ducis. — Question du gottre et du crétinisme endémiques, par M. Ch. Calloud. — Lettre inédites de saint François de Sales — Bibliographie : *La Revue scientifique italienne*, rédigée par M. de Mortillet, de M. Jules Philippe. — Causerie. — Chronique.

NOTICE HISTORIQUE SUR RIPAILLE EN CHABLAIS

(Suite.)

III (1)

Les fondations d'Amédée VIII à Ripaille, n'étaient pas destinées à une longue existence. Aux quinzième et seizième siècles, nous sommes loin de ces âges de stabilité et de les gouvernements, les institutions, les abbayes vivaient cinq ou six cents ans, défiant les révolutions et les catastrophes. L'Europe toute entière s'agite; et c'est un spectacle singulier que ce grand déchirement de la société du moyen-âge, dont l'écho nous arrive avec des cliquetis d'armes, avec des cris de détresse, avec le bruit de ces détonations meurtrières que l'homme n'avait encore jamais entendues. Le Chablais, situé au centre de la lutte suscitée par les partisans de la réforme, exposé aux incursions des Bernois et de leurs alliés de Genève, est un des pays qui eurent alors le plus à souffrir; tandis que, tout à côté, Annecy et sa province demeuraient paisibles, grâce à la faveur dont jouissaient à la cour de France les ducs de Genevois-Nemours.

La prospérité de Ripaille se maintint jusqu'à l'invasion de 1536. Mais, dans cet intervalle, le monastère avait déjà perdu de sa discipline primitive, et un certain relâchement, presque toujours avant-coureur de la ruine, s'était introduit dans l'observance de ses statuts fondamentaux. En ce qui concerne du moins la gérance des biens conventuels, le prieur n'avait pas rendu avec régularité le compte prescrit chaque année, de sorte que les revenus n'avaient pas été employés exclusivement au profit de la communauté. C'est ce qui ressort d'une curieuse lettre d'Amédée IX, le Bienheureux, adressée

en 1468 à l'abbé de Saint-Maurice, et dans laquelle il prie celui-ci d'exiger la reddition des comptes omise, malgré ses admonitions répétées, depuis vingt-trois ans, soit par la faute du prieur, soit par celle des chanoines. Le couvent, disait le duc, était aussi mal régi au spirituel qu'au temporel, et l'excédant des ressources était plutôt emboursé qu'utilisé.

Quant au château, que les chevaliers continuaient d'habiter, il fut de temps à autre animé par la présence des princes. Le petit-fils d'Amédée VIII, Louis de Savoie, devenu roi de Chypre, d'Arménie et de Jérusalem, à la suite de son mariage avec Charlotte de Lusignan, avait été expulsé par les Turcs de ces diverses principautés; tandis que sa femme trouvait un asile à Rome auprès du pape Sixte IV, lui vint se retirer à Ripaille, où il mourut au mois d'août 1482, après avoir donné, dit Guichenon, de merveilleux exemples de piété et de constance dans ses infortunes (1).

Les bouleversements qui survinrent bientôt après amenèrent la disparition d'un bon nombre de titres, dont la privation nous empêche de connaître plus en détail cette période de l'histoire de Ripaille. Cependant les noms de quelques prieurs ou abbés sont encore parvenus jusqu'à nous: entre autres ceux d'Aymon et de Sébastien de Montfalcon, qui furent tous deux évêques de Lausanne (2).

Soutenus par François I^{er}, qui s'emparait pendant ce temps de la Savoie, les protestants de Berne envahirent, en 1536, les possessions septentrionales du duc Charles III. « Malheur, dit lui-même un écrivain de Genève, à ceux qui n'étaient pas de leur opinion ou qui ne se soumettaient pas immédiatement. Ils s'étaient mis à piller et à incendier les couvents, les châteaux et les églises avec une ardeur qui laisse loin derrière elle celle qu'on déploya depuis, en France, pendant la Révolution. Les routes étaient couvertes de familles, de gentilshommes, de religieuses, de moines, de prêtres qui cherchaient à gagner la côte du lac pour se réfugier en Savoie (3). » Telle était l'épouvante qui précédait les Bernois, que les autorités du Chablais, à leur approche, envoyèrent leur soumission pour épargner le pays. Cet acte de prudence sauva le château de Ripaille; mais le couvent et ses dépendances furent

(1) Des documents importants, que nous avons tout récemment recueillis à l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, venant encore ajouter aux détails contenus dans nos précédents articles, nous espérons livrer bientôt ce travail complété sous forme de volume, avec documents et lithographie.

(1) Guichenon, p. 544.

(2) Besson, p. 104.

(3) J. Fazy, *Précis de l'hist. de la Réforme de Genève*, I, 252.

saccagés, et les religieux dispersés. Le prieur Jacques de *Plastro* (du Plâtre) se réfugia, en 1544, à Saint-Maurice, et fut admis au nombre des chanoines de l'abbaye (1).

Les pillards brisèrent le tombeau d'Amédée VIII, dans l'espoir d'y trouver des trésors. Mais la famille de Merlinge recueillit en secret les ossements du duc fondateur : en attendant le jour où Emmanuel-Philibert (selon d'autres Charles-Emmanuel) devait leur donner à Turin une sépulture encore plus brillante que la première, ils furent conservés religieusement à Evian (2). Car cette ville, ainsi que tout le haut Chablais, au-delà de la Dranse, avait été occupée par les catholiques valaisans, et Ripaille, qui touche presque cette rivière, se trouvait précisément la dernière place du territoire pris par les Bernois.

Après avoir fait abattre tous les signes du culte romain, le Sénat de Berne arrêta que « les capitaux et biens-fonds légués aux églises seraient restitués aux familles desquelles elles provenaient en origine (3). » Il était plus facile de prononcer une pareille décision que de l'exécuter. Comment remonter jusqu'aux premières donations faites à tel ou tel monastère ? Comment reconnaître à qui devait revenir chaque maison, chaque vigne ou chaque rente ? Les Bernois avaient d'ailleurs un excellent motif pour laisser leurs lois à l'état de lettre morte en ce qui concernait Ripaille : ce lieu n'avait jamais appartenu originairement qu'à la Maison de Savoie, et il leur eût fallu le restituer à celui-là même qu'ils venaient de dépouiller. Ils s'attribuèrent donc, en même temps que beaucoup d'autres, les propriétés des Augustins, qui eurent à subir plus d'une détérioration.

Quand le traité de Lausanne (30 octobre 1564) rendit au duc Emmanuel-Philibert une partie du territoire enlevé à son prédécesseur, la religion réformée était implantée dans le Chablais. Son maintien fut, selon Grillet et plusieurs autres, une des conditions de la restitution. Mais c'est outrepasser, il nous semble, le sens du premier article du traité : il y est dit, en somme, que, les Bernois voulant imposer la conservation du culte établi par eux, au moins jusqu'à la réunion d'un concile général de la chrétienté, les députés du duc de Savoie ne purent y consentir ; les médiateurs se bornèrent alors à stipuler une clause ménageant à la fois les intérêts des deux parties, lesquelles devaient régler ce point d'un commun accord (4). Emmanuel-Philibert et ses successeurs n'étaient donc, à cet égard, liés par aucun engagement. Leur rôle était la tolérance, jusqu'à ce que les temps fussent mûrs pour le retour au catholicisme, qui devait s'opérer à la voix de saint François de Sales. Les biens ecclésiastiques vendus furent laissés, en vertu de l'article 5 des conventions de Lausanne (5), aux nouveaux propriétaires : mais nous verrons que les principales dépendances du prieuré de Ripaille ne se trouvèrent pas dans cette catégorie. Les baux et acensements conservèrent aussi leur effet.

Quant aux titres de propriétés, aux anciennes chartes des seigneuries et des monastères, celles qui avaient survécu au pillage avaient été emportées à Berne. Comme l'article 16 du traité en stipulait la restitution, le duc Emmanuel-Philibert, par procuration datée du 7 juin 1567, chargea trois de ses conseillers d'aller les reprendre dans cette ville, et d'en donner quittance à qui de droit.

En conséquence, Etienne Calet, procureur général au Sénat de Savoie, Florentin Detardi, procureur patrimonial à la Chambre des comptes, et Barthélemy Deville, secrétaire ordinaire de Son Altesse, prirent jour avec les députés bernois, qui étaient, de leur côté, Ambroise Imbrof, Pettermann Derlach, membres du Conseil privé de la république, et Nicolas Querlindem (ou Kerkendom), commissaire général de la ville de Berne. Le 24 juin, on fit le récolement et on dressa l'inventaire de tous les titres que l'on trouva aux archives de Berne concernant les bailliages de Thonon, Gex et Ternier ; puis il fut convenu que, si plus tard on découvrait d'autres documents de même nature, ils seraient également restitués de bonne foi (1). Cette dernière clause avait son importance, et peut-être l'aurait-elle encore aujourd'hui si, pour la recomposition des archives de la Haute-Savoie, il y avait à revendiquer, auprès de « Messieurs de Berne, » quelques pièces oubliées. En effet, soit que la meilleure partie des anciens titres aient été détruits, soient qu'ils aient été gardés, les restitutions faites aux députés de Son Altesse ne furent pas très importantes, ainsi qu'il résulte de l'inventaire même. L'article qui regarde Ripaille mentionne précisément un double de la fondation du prieuré analysée plus haut. Cette pièce, marquée A, est bien celle qui nous a servi à reproduire la première partie du texte de la fondation. Elle était jointe alors à plusieurs reconnaissances des biens des Augustins, faites tant avant qu'après l'occupation bernoise ; et cependant elle nous est parvenue seule et incomplète. Elle a donc dû être mutilée et celles qui l'accompagnaient ont dû disparaître soit dans le sac de Ripaille, survenu un peu plus tard, soit dans un des incendies du château de Chambéry, où tout ce qui restait avait été ensuite recueilli. Douze rôles de parchemin figurent en tête du même article de l'inventaire ; une note, ajoutée en marge, constate que huit d'entre eux seulement furent remis aux députés du duc de Savoie. Vient ensuite la mention de plusieurs autres actes ou volumes d'*extantes*, de *reconnaisances*, etc., indiquant un grand nombre de localités, sur lesquelles s'étendaient les droits du prieuré, et que nous avons énumérées plus haut (2). La liste des nouveaux contrats d'*albergement*, ou d'emphytéose, par lesquels le gouvernement de Berne aliéna les biens ecclésiastiques saisis, — et dont il dut rendre également les originaux, puisque le traité de Lausanne en consacrait l'effet — se trouve aussi dans cet inventaire ; mais aucun n'a trait aux dépendances de la maison de Ripaille.

La masse de ces dernières ent le sort de toutes les

(1) Archives de l'abbaye de Saint-Maurice, *Liber Sabaudia*, folio 4.

(2) Grillet, III, 199.

(3) Edit. du 24 décembre 1536, article 3.

(4) V. Documents relatifs à l'histoire du pays de Vaud, publiés par Grenus en 1817. Traité de Lausanne, article 1^{er}.

(5) Ibid.

(1) Voir aux archives de la Haute Savoie, le double de ces trois pièces, la commission, l'inventaire et la quittance.

(2) Voir chapitre I. Sur le même inventaire sont portés différents titres provenant des châteaux, couvents, cures et chapelles situés dans les trois bailliages de Gex, Ternier et Thonon, entre autres des abbayes de Filly, du Lieu, etc.

propriétés de l'ancien patrimoine de l'Eglise qui n'avaient pas été aliénées depuis 1536 dans les bailliages de Gex, Ternier et Gaillard, et dans le duché de Chablais : les couvents demeurant fermés ou ruinés, leurs biens furent donnés, en 1575, à l'ordre de Saint-Maurice. Celui-ci, qui avait abandonné son berceau et dont la prospérité grandissait en dehors du pays protestantisé, venait d'être uni par Grégoire XIII, trois ans auparavant, à l'ordre beaucoup plus ancien de Saint-Lazare. Sa richesse immobilière reçut l'accroissement que nous venons de dire en vertu de deux brefs du même pape, datés l'un des ides d'avril 1575, l'autre du vingt-quatrième jour de juin 1579. La même donation fut aussi concédée par Emmanuel-Philibert, grand maître de l'ordre, dans ses lettres-patentes datées de Turin le 7 avril 1576. Les chevaliers des Saint-Maurice héritèrent ainsi du prieuré des Augustins, en dépit de la clause prohibitive contenue dans sa fondation : nous avons plusieurs actes d'acensements et d'albergements faits par les premiers en vertu de cette concession, et concernant soit les revenus du prieuré, soit une partie de son entourage. Mais le Conseil de l'ordre ayant été transféré à Turin en même temps que le siège du gouvernement, l'éloignement des propriétaires ou la négligence des fermiers, ajoutés aux nouvelles guerres qui survinrent, achevèrent la ruine du domaine (1).

Le château d'Amédée VIII, fortifié de nouveau, était devenu une place de guerre et la résidence d'un gouverneur (2). Ripaille eut même un port, et Charles-Emmanuel, successeur d'Emmanuel-Philibert, pour se prémunir dorénavant contre les attaques de ses voisins de Genève ou de Berne, y fit équiper deux galères destinées à commander le lac Léman (3). C'était donner un prétexte à la reprise des hostilités, quand le moment en serait venu : car le traité de paix défendait aux deux parties d'établir « aucunes forteresses l'une contre l'autre, ni aussi aucuns appareils de guerre à une lieue près des frontières (4) ». Mais le duc n'attendait même pas la rupture pour revendiquer ses anciens droits sur Genève. En 1582, il dirigeait contre cette ville une expédition clandestine qui se lie à l'histoire de Ripaille, et que nous raconte ainsi Guichenon :

« Pendant que le duc travaillait en Italie à acquérir une ville rebelle au pape, Estienne de Festerne, seigneur de Compois, gouverneur du château de Tonon, faisoit une entreprise pour S. A. sur Genève, par le moyen d'un nommé Du Plan, bourgeois de Tonon, qui s'estoit retiré à Genève, et y avoit

« acheté une maison proche de la porte du lac, où il « faisoit hostellerie. Compois avait un frère gouverneur de Ripaille, où se faisoient les préparatifs nécessaires pour l'exécution de ce dessein : le duc y envoya Jean-Baptiste Vivalda, chevalier de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, lieutenant des arquebusiers de sa garde, suivi de 600 Provençaux, commandés par Espiard et Boucicaut, qui devaient se rendre à Ripaille secrètement. Les Bernois qui en eurent quelque vent, y mandèrent des gens pour s'en informer, à la sollicitation des Genevois. Le gouverneur de Ripaille fit cacher les soldats ; tellement que les députés de Berne, ne voyant point d'apparence d'armement, s'en retournèrent, et ainsi il y avait espérance que, le soupçon des Bernois levé, l'entreprise devoit avoir un bon succès. Mais quelques-uns des soldats de Ripaille, qui estoient de la nouvelle opinion, s'estant retirés à Genève, déclarèrent ce qui s'estoit fait, ce qui donna nouvel ombrage aux Genevois qu'il n'y eût quelque party formé contr'eux (2). »

La surprise ayant échoué, Charles-Emmanuel résolut d'attaquer Genève par la force, et fit avancer des troupes jusqu'à deux lieues des remparts. Le roi de France Henri III ayant déclaré qu'il protégerait la ville, le duc en fut pour ses frais et dut attendre une occasion plus favorable.

Dans une telle situation, la guerre ne pouvait tarder à se rallumer. Soudain elle éclate, plus terrible et plus désastreuse que la première fois. En 1589, Berne, Genève, et quelques autres cantons suisses, achetant cent mille écus le concours de la France, prennent l'offensive. Le Faucigny et le Chablais sont inondés de troupes et ravagés. Avant que le duc de Savoie ait eu le temps de réunir son armée, Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy, marche à la tête de dix mille hommes sur Thonon, qu'il prend en trois jours (1). Alors c'est le tour du château de Ripaille, cette place qui, au dire de Sancy, « estoit si bonne et si bien préparée, qu'elle pouvait souffrir deux mille coups de canons (2) ». Le gouverneur Borgo Ferrero n'avait que cent hommes enfermés avec lui. Il essaye une défense inutile. Le duc lui expédie des renforts, 1,500 chevaux, 1,000 hommes de guerre et 500 arquebusiers à cheval, commandés par le comte Martinengue. Mais une faible partie d'entre eux parvient à pénétrer dans la place : le reste est forcé de reculer. Une plus longue résistance devenait folie : le premier jour de mai, Ferrero capitule et sort, suivi de sa garnison, avec les honneurs de la guerre. Aussitôt le port est comblé, le château démantelé ; les remparts sont détruits, et les deux galères brûlées. Le village voisin de Concise devient lui-même la proie des flammes.

Quoique mutilé, le manoir princier qui avait vu tant de nobles réunions, tant de scènes intéressantes, resta debout cette fois encore. Il servit à loger le détachement de soldats suisses auquel Sancy confia la garde de ce champ de ruines. Mais, à dater de là, les beaux jours de Ripaille sont passés. En vain, par la vaillance de la noblesse savoisienne et le secours des Espagnols, Charles-Emmanuel rentre, dès la même année, en posses-

(1) A la fin du même siècle, une partie était réduite en friches.

(2) Parmi les gouverneurs de Ripaille, on trouve Louis de Brotty (1534), Guigues de Compois (1570), Philibert de Compois, fils du précédent (1585), Borgo Ferrero, dont il sera question plus loin (1589), et Charles de Compois (1608). V. *Mémoires de la Société d'hist. et d'arch. de Chambéry*, VI, 141. La famille des Compois, seigneurs de Festerne, remontait à Pierre de Compois, chevalier, vivant en 1244. Plusieurs de ses membres furent aussi gouverneurs de Thonon et des Allinges.

(3) C'est sans doute à cette époque qu'il faut rattacher la construction d'une tour engagée dans le mur d'enceinte, sur le bord du lac, un peu plus haut que les autres bâtiments. Dans l'intérieur de cette tour, où se voient encore des meurtrières, a poussé un arbre vigoureux dont le feuillage forme au-dessus un véritable toit.

(4) *Conventions de Lausanne*, art. 15.

(2) Guichenon, p. 711.

(1) *Ibid.* p. 720. En dix jours selon Grillet ; III, 415.

(2) Confession de Sancy.

sion de ses villes de Chablais. Le mal est trop grand : les fortifications sont partout renversées, il faut les raser entièrement ; les campagnes sont dévastées, on les laisse incultes ; les maisons religieuses qui auraient la liberté de se relever sont trop pauvres pour y parvenir. La confusion s'est introduite dans les propriétés, dans les droits ; et cette perturbation engendre une foule de procès, dont les arides dossiers viendront remplir, durant les deux siècles suivants, les vides malheureux faits dans les archives.

De nouvelles guerres entretenirent encore le trouble dans les pays repris par le duc de Savoie jusqu'à la conclusion de la paix de Lyon, en 1601. Le traité par lequel furent réglés alors les différends d'Henri IV et de Charles-Emmanuel portait, à l'article 14 : « Les sujets de l'une et l'autre part, tant ecclésiastiques que séculiers, non obstant qu'ils aient servy en party contraire, rentreront paisiblement en la jouissance de tous et chacuns leurs biens, offices et bénéfices, suivant ce qui est contenu par le septième article du traité de Vervins, sans que cela puisse être entendu des gouvernements (1). » S'appuyant sur cette clause, le conseil de l'ordre des SS. Maurice et Lazare délégua immédiatement un commissaire, pour aller rétablir ses possessions dans les baillages de Gex, Ternier, Gaillard, et dans le duché de Chablais. Thomas Bergera, « chevalier et receveur de la susdite sacrée religion et milice, » fut chargé de cette mission. Un acte du 30 juin 1601 lui donna le pouvoir de faire les instances, les enquêtes, les contrats et toutes les démarches nécessaires pour remettre les choses dans l'état où elles étaient avant les guerres, en vertu de la donation de 1576. Muni de cette procuration, il se rendit en Chablais, et trouva entre autres « les biens ruraux du premier lot de Ripaille reduictz presque en fryche, pour le mauvais menage des fermiers et admodiateurs, au grand prejudice et dommage de la dicte religion et de ses successeurs. » Le clos ainsi désigné consistait en « seze poses de vigne, tant servaguines roges que blanches, en quatre poses d'utins et trois poses de terre, cinq seyriers de prez et marest, le tout assis et situes aupres des tours et priore de Ripaille, jouxte et dans leurs confins (2). »

Ces terres n'étaient pas les seules qui fussent demeurées improductives depuis le passage des pillards, et les bâtiments voisins n'avaient pas été restaurés non plus. Pour y remédier, le 24 novembre 1603, Thomas Bergera céda le clos en albergement ou en emphytéose à « reverendissime et illustrissime messire Vespasien Gribaldi, archevêque de Vienne, » moyennant un cens annuel de six cents florins de Savoie, à la condition expresse que « le dict seigneur archevesque albergataire meliorerait de mieulx en mieulx les susdictz biens à lui aberges, en y faisant faire les melioransses necessaires, en bon père de famille. » Le commissaire de l'ordre s'en-

gageait de son côté « a maintenir et rendre les susdicts biens au dit seigneur archevesque debrigues et garantis envers et contre tous, de tout le temps passe jusques a present, a peyne de tous dampns et de toutes charges d'eviction estre tenu (1). » Par une transaction du même jour, l'archevêque Gribaldi s'affranchit des charges qu'il venait de contracter, et recéda l'albergement pour sa vie durant, moyennant six cents écus d'or, à « messires Garin Mugnier et Jacques Rebut, praticyens, bourgeois de la ville de Thonon. » On voit par ces différentes pièces que la reprise de possession donna lieu à plus d'une difficulté.

IV

Mais une restauration plus heureuse et plus efficace se préparait en même temps pour Ripaille. Déjà le saint prévôt de l'Eglise de Genève, François de Sales, avait entrepris avec ses missionnaires la conquête pacifique du Chablais. Dans l'espace de six ans, les conversions se multiplièrent, les églises se rouvrirent comme par enchantement. En 1597, le président Antoine Favre obtenait le rétablissement du culte catholique à Thonon (2). Les habitants des campagnes environnantes accouraient en foule aux instructions, et, dès l'année suivante, presque toutes les communes de la province, en rentrant dans le giron de l'Eglise, reprenaient leurs vieux usages, leurs mœurs, leurs libertés. C'était un peuple tout entier qui renaissait à son ancienne vie, après une léthargie de soixante ans. Une commission instituée par le duc de Savoie et dirigée par saint François de Sales, qui était muni des pouvoirs les plus étendus « fit dresser un inventaire de tous les revenus ecclésiastiques tant existants qu'aliénés par les Bernois, pour que, des sommes qui en proviendraient pendant trois ans, on relevât les autels, les églises et les presbytères. Toutes les cloches que les Bernois avaient fait transporter au fort des Allinges furent restituées à chaque paroisse. Le primicier d'Angeville dressa, avec l'avocat Marin, l'état de tous les bénéfices tels qu'ils étaient avant la réformation ; ils déterminèrent les sommes qu'exigeaient les réparations les plus urgentes, et se servirent des revenus non aliénés pour les faire exécuter (3). »

Comme on le voit, l'illustre saint ne borna pas ses soins à la prédication : il fut un véritable administrateur. On pressent que le souffle de résurrection répandu par lui sur tout le Chablais dut atteindre le couvent de Ripaille. En effet, la concession des biens ecclésiastiques faite en 1575 à l'ordre des SS. Maurice et Lazare venait d'être révoquée par un bref de Clément VIII ; les raisons de conservation qui l'avaient inspirée n'existaient plus. Les chanoines Augustins purent donc reprendre possession de leur domaine et rouvrir les portes de l'église élevée par Amédée VIII. Dès 1602, un de leurs prieurs, Thomas Pobel, qui réunissait plusieurs autres dignités, figure au sacre de François de Sales, promu à l'évêché de Genève.

Mais que ce rétablissement était loin d'être complet, et que d'obstacles l'entouraient ! Le bref révoqua-

(1) V. *Hist. de la réunion à la France des provinces de Bresse, Bugey et Gex*, par Jules Baux ; document, p. 78.

(2) Le voyageur qui a parcouru le Chablais a pu voir des vignes disposées en lignes symétriques et soutenues par des arbres morts fichés en terre, aux branches desquels s'entrelacent les ceps. Ces festons, enroulés quelquefois aussi à des arbres vifs, sont du plus gracieux effet. Tel est le genre de culture qu'on appelle *hutins* ou *hautins* en termes du pays. La pose est une mesure locale, usitée surtout aux environs d'Annecy, et équivalant à peu près au journal, qui dans le Chablais est de 36 ares.

(4) Acte d'albergement du *premier lot de Ripaille*. (Archives de la Haute-Savoie).

(2) Grillet, III, 446.

(3) Ibid. II, 25.

toire de Clément VIII paraît, d'ailleurs, n'avoir jamais reçu son entière exécution, puisqu'en 1619, et même plus tard, nous trouvons des revenus dépendant de la maison de Ripaille affermés encore par les chevaliers de Saint-Maurice, puisqu'en définitive ceux-ci possédèrent jusqu'à la Révolution un fief appelé la *commanderie de Ripaille*, pour la revendication duquel ils se prévalurent toujours de la donation de 1575 (1). La pénurie de prêtres et de religieux où se trouvait le diocèse, la grandeur des dommages à réparer et le peu de fonds qu'on avait à y consacrer, tout cela était encore autant de difficultés prolongeant une situation précaire. Aussi lorsque Thomas Pobel mourut, Charles-Emmanuel ne vit rien de mieux à faire que d'offrir le prieuré à François de Sales lui-même (2). Un horizon brillant fut prêt à s'ouvrir pour le monastère sous la direction active du vénéré prélat, qui venait de fonder précisément à côté de Ripaille la Sainte-Maison de Thonon. Mais des intérêts plus grands et d'un ordre plus général le réclamaient : l'éclat de son nom ne devait illuminer qu'un instant l'histoire que nous avons à retracer.

François remercia. Toutefois, voulant assurer à la fondation des ducs de Savoie une nouvelle ère de prospérité, il pria Charles-Emmanuel d'établir, en place des chanoines Augustins réduits presque au néant, l'ordre puissant des Chartreux (3), et d'unir au couvent de Ripaille celui de Vallon.

Quelques mots sur ce dernier sont nécessaires.

Dans une des gorges formées par les montagnes qui séparent le Chablais du Faucigny, sur le territoire de Bellevaux, s'élevait depuis une époque reculée le prieuré de Vallon. Cette ancienne Chartreuse a été l'objet d'une intéressante notice, publiée par M. Léon Ménabréa dans les Mémoires de l'Académie de Savoie (4). Nous la résumons en peu de mots, tout en complétant quelques-unes des indications qu'elle fournit. Il n'y avait à Vallon, dans l'origine, qu'une solitude (*eremus Valonis*) où se retirèrent en 1136 plusieurs disciples de saint Bruno, sous la conduite de frère Hugues, premier prieur. Une donation leur fut d'abord faite, en 1138, par les sires de Langin, de Ballaison, et consorts : elle les rendait maîtres de tout le *désert de Vallon*, avec ses appartenances et dépendances, c'est-à-dire d'un territoire déjà très étendu, comme on en peut juger par la délimitation contenue dans l'acte (5). La maison de Faucigny augmenta successivement leur domaine, et l'un de ses membres, Aymon, est appelé dans un de leurs titres le principal fondateur de leur établissement (6). Au XIII^e siècle, les comtes de Savoie les enrichirent à leur tour, et les placèrent sous leur juridiction. La faveur du comte de Bourgogne même vint les chercher, et ce prince leur accorda « six charges de grand sel en son pays de Sallins, à payer chescun an à la quinzaine de Pasques, pour porter à leur maison (7). » A la même époque, les Chartreux de Vallon

validaient eux-mêmes leurs actes, et passaient, moyennant un droit pécuniaire, les contrats de leurs hommes-liges (1). Ils rendaient la justice sur leur territoire, et avaient le droit d'appliquer toutes les peines, sauf le dernier supplice, réservé au souverain.

Ils nommaient, pour l'exercice de cet important privilège, un *juge*, un *procureur d'office*, un *greffier*, un *châtelain*, un *curial*, un *métral*, et divers autres officiers : ces nominations leur furent attribuées par une chartre de Philippe, comte de Savoie, donnée à Evian, le dimanche après l'Ascension de l'année 1284, et qui a échappé à M. Ménabréa (2). Une bulle du pape Jean XXII nomma gardiens ou conservateurs des privilèges de la maison de Vallon les évêques de Genève et de Lausanne. Ceux-ci frappaient d'excommunication, sur les réclamations ou les plaintes du prieur, tous ceux qui avaient porté préjudice aux religieux ou lésé leurs droits. La facilité avec laquelle on prodiguait alors cette peine en atténuait singulièrement la force : mais elle était encore un secours puissant pour la Chartreuse, dans les luttes que celle-ci avait à soutenir contre ses vassaux ou contre les seigneurs voisins. La sentence ne tardait pas d'ailleurs à être levée : comme il était difficile, en raison de l'éloignement, d'absoudre l'un après l'autre ceux qui l'avaient encourue, l'un des deux conservateurs conférait à cet effet les pouvoirs nécessaires au desservant d'une paroisse voisine ; par là on évitait à chacun les frais et la peine d'un déplacement. C'est ce qui résulte d'une procuration de cette nature donnée, en 1387, au curé de Mieussy par l'official de Tarentaise, délégué spécial de l'évêque de Lausanne (3).

Cet état prospère ne fut interrompu que par l'invasion bernoise en 1536. Toutefois, Messieurs de Berne ne prirent pas immédiatement possession de la terre de Vallon, la duchesse de Nemours l'ayant revendiquée comme une dépendance de sa souveraineté de Faucigny : c'est seulement en 1544 et 1545 que se rencontrent les premiers actes d'aliénation des biens de Vallon passés par les envahisseurs. A la faveur de la contestation soulevée par la duchesse, les religieux dépossédés eurent le temps de se réfugier dans la Chartreuse de Pommiers, au baillage de Ternier, seul monastère qui eût échappé à la ruine, et ils y demeurèrent jusqu'au rétablissement du catholicisme. Le prieur s'était retiré au Reposoir, où avaient été envoyés par précaution une partie des titres du couvent de Vallon, et le procureur à Mélan, d'où il data plusieurs actes d'albergement concernant des dépendances de sa maison à Boège. A la rentrée d'Emmanuel-Philibert dans le Chablais, tous les biens de Vallon qui n'avaient pas été aliénés par les Bernois furent vendus par un délégué du duc, Pierre Gautier, conseiller à la Cour des comptes de Savoie, pour la somme de deux mille quatre cents écus, valant chacun cinq florins, le 29 septembre 1569. Cette vente, ainsi que celle d'un certain nombre de domaines du Chablais qui eurent lieu en même temps, avait pour but de fournir les fonds nécessaires à la construction du fort de l'Annonciade, près de Rumilly.

En 1598, le général de l'ordre des Chartreux de-

(1) *Déclaratoires sur les biens de l'ancien patrimoine de l'Eglise* (Archives de la Haute-Savoie).

(2) L'abbé Marsollier, *Vie de saint François*, II, 49.

(3) Marsollier, *ibid.*

(4) Deuxième série, tome II, p. 241 ; 1854.

(5) *Mém. de l'Acad. de Savoie*, *ibid.*

(6) « *Iste Dominus Fulciniaci precipuus fundator domus fuit.* » Copie d'une donation faite par Aymon de Faucigny en 1138 (Archives de la Haute-Savoie).

(7) *Mém. de l'Acad. de Savoie*, *ibid.*

(1) V. la *Revue savoissienne*, du 15 octobre 1861.

(2) Sommaire des titres des fiefs du Chablais, art. de la Chartreuse de Vallon et Ripaille. (Arch. de la Haute-Savoie.)

(3) Orig. aux Archives de la Haute-Savoie.

manda au duc Charles-Emmanuel la réintégration des religieux dans leurs anciennes propriétés de Vallon; mais il ne put l'obtenir qu'en rachetant chaque bien en détail, et après plusieurs procès contre les détenteurs. Les Chartreux payèrent dans cette occasion, tant au souverain qu'à divers particuliers, pour frais de toute espèce, une somme de plus de deux cent mille florins. Lorsque des lettres-patentes du 4^{er} avril 1607, intérimées par le Sénat le 6 septembre de la même année, les remirent en possession régulière, ces vastes terrains, qu'ils avaient défrichés des siècles durant, étaient presque redevenus le *désert* de Vallon, et les bâtiments qu'ils avaient élevés n'étaient plus que des débris (1).

(Sera continué.)

A. LECOY DE LA MARCHE.

BAUTAS ET ANNECY

Les découvertes nombreuses faites entre le torrent du Fier et le lac établissent évidemment qu'il y avait là un grand centre de population dont les villages environnants d'Annecy-le-Vieux et de Gevrier n'étaient que le rayonnement.

Nos documents ne remontent pas au-delà du XVII^e siècle. Sans aucun doute, d'abondantes trouvailles auront été faites auparavant; les matériaux en auront été employés aux constructions d'Annecy; mais aucune chronique ne les a constatées. Fodéré et Della Chiezza sont les premiers qui parlent des richesses archéologiques de la plaine des Fins (2). Nous commencerons par là et nous ajouterons toutes les autres découvertes faites à Annecy-le-Vieux, etc.

En 1613, on a découvert aux Fins des chambres souterraines et bâties à l'antique. Elles contenaient des urnes pleines de vieilles médailles d'or, d'argent, de bronze; quelques-unes avec la légende connue P.M.EAT ROMA et le char triomphal. Le procureur fiscal et domanial Barfety en envoya une quantité au cardinal Maurice de Savoie. Il y avait aussi dans des niches des idoles de bronze portant l'effigie des dieux lares et plusieurs débris d'inscriptions romaines. On fit alors jouer la baguette et l'on trouva une quantité de métal. Le plafond de ces chambres souterraines était fait de grands et beaux carreaux de briques. Les murs qu'on y observait, sur la route d'Annecy à Genève, étaient larges et d'une grande solidité (3).

En 1614 et dans les années suivantes, on a trouvé aux avenues et dans le voisinage du faubourg de Bœuf, des pièces d'or et d'argent, des médailles de bronze de toutes grandeurs, des sépulcres avec ossements, de grosses pierres taillées en pyramides, en obélisques, d'autres creusées en forme de bassins, quelques-unes

(1) Toutes ces indications sont tirées des lettres-patentes de Charles-Emmanuel II, des Déclaratoires sur les biens de l'ancien patrimoine de l'Eglise, et de plusieurs autres pièces du fonds de Vallon, aux archives de la Haute-Savoie. L'église de Vallon renfermait autrefois les tombeaux des seigneurs de Ravoire. Le portail de cet édifice, transféré par les Bernois à l'entrée du temple qu'ils élevèrent à Habère-Lullin, fut ensuite rapporté à Thonon, puis placé dans la cour de la maison du marquis de Lullin, connue plus tard sous le nom de *maison des arts*, et aujourd'hui détruite.

(2) *Narration des couvents de Saint-François et de Sainte-Claire*, 995. *Corona reale di Savoia*, IV.

(3) Extrait d'un ancien manuscrit, conservé par M. E. Serand.

avec inscriptions, entre autres celle-ci : SEPVLTVRA PVBLI.

Dans la première partie du siècle dernier, on y a trouvé également des médailles d'argent, de cuivre, des urnes cassées, des tombeaux, des pierres sépulcrales, des fragments de statues, de larges tuiles et des pans de murs souterrains. On n'a conservé que l'inscription suivante :

CASTORI. ET POLLVC
G.ATEIVS . PECVLIAR
P.P. APOLLIN
EX STIPE DVPIA
FACIENDVM CVRAVIT

C'était un monument élevé à *Castor et Pollux*, au moyen d'une double collecte, par les soins de G. Ateius Peculiaris, pontife perpétuel d'Apollon (1). Vers le milieu du XVIII^e siècle, le peintre Vanhelfmont, bourgeois d'Annecy, avait fait une collection de près de 2,000 médailles trouvées dans les champs derrière Notre-Dame-de-Pitié ou achetées des enfants qui en ramassaient souvent dans les Fins. Il en avait vendu plus de mille à M. le comte de La Mellarède. Au même endroit, chez M. Carraz, on avait trouvé, en 1740, un gros pied de bronze (2).

A la même époque, dans un champ appartenant aux Dominicains, le minage ouvrit un caveau avec un plein vase de monnaies romaines en argent. Quelques années plus tard, on y trouvait encore des portions considérables de colonnes, de tombeaux, d'inscriptions, qui ont été perdues.

Au commencement de ce siècle, on a découvert, dans un champ appartenant à l'hôpital et dans un autre appelé le *Vernay*, des tombeaux avec squelettes, une quantité de médailles et de monnaies romaines. Elles ont été remises à M. le chanoine David, auteur de plusieurs recherches historiques restées manuscrites. Ses collections numismatiques ont été envoyées à Turin, à divers personnages.

En 1802, M. le baron Despine a trouvé au Vernay des médailles de Trajan, de Faustine, des Antonins, etc., des fragments de vases antiques, entre autres un avec cette inscription en relief sur l'anse : DICTA SABINA, peut-être celle mentionnée dans les Odes d'Horace. Il a signalé également vers les Iles, plusieurs grands bronzes, surtout des Antonins, vers des restes de gros murs (3).

Vers la même époque, dans les ruines de fondations d'une maison romaine, on trouve un buste de Minerve, en bronze doré, de trois pieds de haut, un autre un peu plus gros représentant un Gaulois revêtu du *sagum*, les cheveux épars sur les épaules et une corde nouée autour du cou, un fragment de vase couvert de bas-reliefs représentant des panthères, des bacchantes ornées de leurs thyrses, des lampes sépulcrales, des fioles lacrymatoires, des poulies en terre, des camées, des pierres de moulins portatifs en basalte, des monnaies consulaires et impériales (4).

(1) Besson, *Mémoires pour servir*, etc., 412.

(2) *Cahier pour l'intelligence des médailles*. Archives de la Société Florimontane.

(3) Manuscrits de M. Despine, père.

(4) Albanis Beaumont, *Description des Alpes grecques et cottiennes*, J, 346.

Dans un champ de M^{me} Burdallet, on a trouvé, en 1823, une tête de bacchante couronnée de feuilles de vigne, de lierre et de raisins, avec l'extrémité du pied gauche, une portion du bras et quelques doigts. Elle est en marbre blanc et de demi grandeur. Il y avait aussi un bas-relief en marbre, un fragment de moulin à bras, en lave, et plusieurs monnaies (1).

Une dizaine d'années après, une fouille mettait à découvert parmi les restes d'un édifice, avec des débris de futs, de chapiteaux, un parallépipède rectangulaire de 0,64 de hauteur sur 0,34 de largeur, en calcaire blanc de la Puyat. Sur la face antérieure, on a dessiné assez grossièrement deux vases séparés par un poteau surmonté d'une petite traverse qu'on prendrait pour une enseigne; sur la face supérieure les figures ont quelques rapports avec celles des anciens cadrans solaires horizontaux, mais sans divisions d'heures. En outre, le petit bassin du milieu ressemble à un *foculus* d'autel domestique et ne paraît pas avoir été destiné à porter un style (2).

En 1844, chez M. Bachet, on a mis à jour cette inscription :

APOLL
VIROTVT
T. RVTILL. BVRICVS

C'est un votif de *T. Rutilius Buricus à Apollon Virotutis*. Plusieurs autres fragments ont été employés à des constructions. Il y avait aussi des médailles de moyen bronze de Claude (3).

On a brisé en 1852 un marbre servant de marche au jardin Bocquet, près le collège. M. de Reydet y avait lu au commencement de ce siècle ce fragment d'inscription :

TRIBVN
AN TRAC
BIN TERRAET (4)

M. Serand l'a copiée ainsi avant sa destruction :

TRIBVN
VIIRVC
L VL

On peut voir encore ce débris, au bas d'un escalier, dans une ancienne maison en face de la cathédrale :

Q FVO
O ETGA

Et cet autre à l'angle de la maison Ruphy, rue Royale et rue des Boucheries : XIVLV; elle vient aussi des Fins.

On lisait celle-ci dans l'ancienne maison du séminaire, rue de Bœuf, n° 15 :

MVRV
PRIVATV
T I

Et dans la maison Rivollier, même rue, ce fragment

(1) *Bulletin de l'Association Florimontane*, I, 228.

(2) *Bulletin*, etc., I, 111.

(3) *Mémoire de l'Académie royale de Savoie*. Seconde série, I, xxvi.

(4) Manuscrits de M. de Reydet.

relatif probablement à un citoyen de la tribu Voltinia, celle des Allobroges :

MA
VOLT

En 1858, on découvrit encore au milieu des Fins plus de trente tombes, en plaques de mollasse. Une seule était formée avec quelque luxe de dalles en beau calcaire. Mais leur agencement, et surtout les débris d'inscriptions montraient évidemment une autre destination primitive. Elles ont dû faire partie d'un EX VOTO monumental élevé par..... ITIVS-ATTILLVS et dont les débris ont servi à abriter les restes d'un chef barbare. Sur la tranche extérieure d'une dalle plus mince et fruste, on lit en lettres plus petites et moins soignées : MER.AVG.G.SP.V.I

Je passe sous silence plusieurs autres objets qui ont été perdus, ainsi qu'un grand nombre de débris de poteries, de contrepoids de tisserands ou de pêcheurs en terre rouge, de bagues en argent avec chaton en cornaline et tête d'Esculape, de médailles et de monnaies de presque tous les empereurs romains, entre autres de Vitellius, Honorius, Pétrone Maxime, Avitus, Anthemius, Olybrius, Glycerius, Magnence, Romulus Augustule, mais surtout de Néron.

Il est rare qu'à l'époque du labour et au lendemain des pluies, on ne rencontre pas quelque objet d'antiquités dans la plaine des Fins.

Plusieurs dépressions de terrain n'ont pas d'autres causes que l'enfoncement des voûtes souterraines. Dans les temps de sécheresse, on peut distinguer dans le gazon plusieurs bandes plus arides que l'on croit marquer les fondations de gros murs ou peut être les rues de l'ancienne ville. Avec quelques fouilles il serait facile d'en retrouver le plan, surtout dans le plateau central, celui des plus abondantes découvertes, qui s'élève légèrement au-dessus du niveau de la plaine, dans l'espace d'un kilomètre carré.

Ce qui contribue à donner de l'importance à ce centre, ce sont les antiquités trouvées aux environs, la villa, l'autel, le théâtre et les tombeaux de Gevrier (1), le temple de Meythet (2), celui d'Annecy-le-Vieux, ainsi que les villas, les thermes, etc.

On lit encore au clocher cette inscription :

VI.O.MAXIMO
VINICIUS.SEVERV
O.ET.L.VINICI.LATINI
TRIS.SVI.NOMINEDAT
ARAM

C'était un autel dédié à Jupiter très bon et très grand par Vinicius Severus en son nom et à celui de son frère L. Vinicius Latinus.

On lit ces débris, incrustés dans le mur de la nouvelle église :

S.AV
M.PO
CIA

Ces lettres se rencontrent fréquemment dans les inscriptions pour exprimer les mots de *Cæs. AVgustus Pontifex tribuni CIA potestate*.

(1) *Revue savoissienne*, 1862, 9.

(2) *Revue sav.*, 1863, 22.

On lit cette autre, sur une maison voisine :

Q. POMILIV
ADIVTOR

Il y avait des *adjutores consulis, ab epistolis, à rationibus*, etc. (1), c'est-à-dire des adjoints, des commis, des employés d'intendants, etc. Le surnom de *Pomilius* lui venait probablement de sa petite taille.

D'après Guichenon, on lisait sur le seuil de la porte de l'église de Saint-Laurent, ces fragments :

LAVRI IPÆ LLINAR
FIDE DVPLA

Le mot *fides* exprimerait ici l'idée de secours, de patronage ou de garantie, à moins qu'il faille lire *stipe dupla*, comme nous avons vu plus haut.

Enfin, il a conservé ces lettres, lues sur un fragment de marbre :

ANN

Dans le clos de M. Rochet, au bas de l'église d'Annecy-le-Vieux, on a trouvé plusieurs tronçons d'anciens canaux en plomb, ainsi que des briques et des débris de poterie romaine. Plus bas, à l'abbaye, on lit aussi ce débris d'inscription : T.DEC.

Aux Barattes, dans une fouille que fit faire M. Replat, on trouva une salle de bains, dont le pavé, fait de larges dalles de marbre blanc, reposait sur une couche épaisse de *rudus*. Les conduits en terre cuite ressemblaient parfaitement à ceux d'Aix-les-Bains (2).

Chez M. Ruphy, il y avait un vaste caveau formé d'un mur très épais, entaillé lui-même de plusieurs niches. Plusieurs cellules superposées contenaient des amphores de différentes formes avec les marques COM, OLÆ, CALPVRNB, des coupes avec celle de OPRMIC en rond, de larges briques avec la marque CLARI. On y a trouvé aussi des colonnes, des chapiteaux, etc.

On peut y lire encore cette inscription qui constate les confins d'une propriété privée, comme celle des Fins :

MVR. PRIVAT
L. LICINI.
TITVRIANI.

Nous ne pousserons pas plus loin cette énumération, nous ne dirons rien pour le moment des bains de Bromines, de la Caille, des thermes de Menthon, des antiquités de Talloires, de Sevrier et autres environs du lac. Tout concourt à établir que la bourgade des Fins devait avoir autrefois presque la même importance que plus tard Annecy ; qu'elle occupait un espace triangulaire dont le sommet touche au faubourg de Bœuf et la base repose sur la ligne du Fier, espace couvert jusqu'à un mètre de profondeur d'une terre noire remplie de cendres et de charbons, résultats de l'incendie. Il est évident aussi qu'il n'y avait pas à Annecy-le-Vieux un ensemble d'habitations. C'étaient des *villas* éparses et séparées de la ville par une zone de terrain où l'on ne trouve aucune antiquité romaine, sauf quelques tombeaux d'une époque postérieure, puisqu'on trouve les mêmes aux Fins et à Gevrier par dessus les ruines

(1) *Notitia dignitatum imperii*.

(2) *Manuel de l'Etranger aux eaux d'Aix en Savoie*, planche V, fig. 4.

romaines. Cette dernière localité pouvait être une dépendance de la ville ; car d'après les fouilles de *Pompeia*, de Vienne et d'autres villes anciennes, le théâtre était souvent adossé au coteau voisin.

Maintenant, se dira-t-on, comment s'appelait cette ville située entre le lac et le torrent du Fier, entre Gevrier et le Petit-Brogny ? Quel était ce nom, qui a dû être mille et mille fois répété pendant des siècles dans toute la banlieue ? Aucune inscription ne nous l'a encore révélé. Aucun document ancien n'en parle. Seule la tradition locale l'appelle la plaine des Fins.

Le mot *finés*, dont la signification primitive vient des cordes dont on se servait pour mesurer (1), devint l'expression des confins d'un territoire. Les chartes du moyen-âge parlent d'Annessy comme d'une partie du *pagus albanensis*, qui, avec le *pagus gebennensis*, le *pagus falciniacus* et le *pagus alingiensis*, formaient la cité de Genève. Si le *pagus*, dont nous avons fait *pays*, correspondait à nos arrondissements, les *finés* en étaient une subdivision représentant à peu près nos cantons (1). Les *Fins*, expression d'une idée collective, ont pu rester le nom individuel de la ville qui en était le centre, comme la *Cité* à Aoste, en Piémont, comme la *Ciotat*, en Provence, comme les *Cités* de Paris et de Londres. Nous pourrions nommer encore *Finalium*, Final, près de Gênes et de Modène, *Fines*, Aveillane en Piémont, *Ad fines*, Pfin dans le canton de Thurgovie, etc. Ce dernier paraît signifier plutôt les limites d'un territoire.

Il y a plusieurs localités du même nom en Savoie ; on connaît les Fins d'Aix, de Faverges, de Seyssel, d'Evian, de Publier, etc. Je n'oserais affirmer qu'elles aient toutes la signification d'étendue territoriale ou celle de limites ; mais je les signale aux recherches de ceux qui pourraient éclairer la question en comparant les anciennes chartes, les traditions locales et les découvertes archéologiques.

Mais nous ne devons pas oublier que plusieurs auteurs ont donné à cette ville le nom de *Bautas*, et que le résultat des mesures itinéraires confirme parfaitement cette assertion.

(La suite au prochain n°.)

DUCIS.

QUESTION DU GOITRE ET DU CRÉTINISME ENDÉMIQUES

Chambéry, 6 mai 1863.

A M. le Président de la Société Florimontane.

Après m'être livré, avec suite, à des études sur les eaux, depuis quelques années, j'ai été entraîné dans des recherches sur la question du goitre et du crétinisme endémiques. L'examen des systèmes proposés ne m'ayant pas satisfait sur toutes les faces, j'ai considéré cette question comme non résolue. Persuadé d'avoir mis le pied sur une base qui a l'appui de bonnes déductions, je viens d'adresser à M. le président du Conseil central d'hygiène publique de Chambéry, officiellement provoqué à des recherches répétées sur cette question, l'exposé d'un nouveau système pour l'investigation étiologique de ces tristes infirmités, localisées dans quelques vallées dépendant des versants alpins.

Ce système, résumé en sept propositions que j'ai l'intention de soutenir dans une thèse, au prochain congrès

(1) Isidor. *De Orig.*

(2) Guérard. *Essai sur les divisions territoriales de la Gaule.*

scientifique de Chambéry, me paraît assez plausible pour que je le fasse connaître avant cette époque.

Sincèrement animé du désir de voir avancée une question encore pleine d'obscurité, et qui intéresse si vivement l'humanité, je n'éprouve nulle crainte de m'exposer à toutes les blessures du combat académique en mettant déjà au jour mes *propositions*, précisées seulement d'après quelques observations et des études spéculatives.

Le système que je veux soutenir, par *l'absence ou l'insuffisante proportion du calcaire assimilable* dans les eaux et par *les variations de sa présence* dans une alimentation compensatrice, me paraît parfaitement convenir à l'entente philosophique de la question, puisqu'il n'exprime aucune exclusion de cause locale d'*endémie* et de *préservation*, puisque j'y vois engagés localement aussi et l'*endémie permanente* et la *préservation conditionnelle*, autrement dit, le remède côtoyant le mal.

Les systèmes entrepris jusqu'ici, entraînés par la perspective unique d'une cause d'endémie locale, se sont arrêtés sur le seuil de la question parallèle, *la cause de la préservation locale*. De là, l'arrêt de la question, irrésolue par l'ombre laissée sur la face alterne; de là, dis-je, l'arrêt malheureux de la question, ensevelie ensuite dans la noble poussière des matériaux remués par de braves pionniers dont les louables efforts, applaudis par la science, resteront pour eux, malgré l'insuccès, un titre permanent de gloire devant l'humanité.

Je n'ai pas la prétention d'être plus heureux : cependant, j'ai une espèce de conviction que dans le point de vue ouvert par mes *propositions*, réside la clef de solution du problème de la cause primordiale de ces infirmités endémiques, qui sont *natives* seulement dans les terrains sédimentaires *altérés, infra-liasiques, triasiques et étrangers au système calcaire*, sous toutes les latitudes et altitudes, et sur toutes les configurations topographiques du globe où se trouvent ces terrains. Mes observations et mes instructions me portent à affirmer ce système.

A ces propositions, se trouve annexé un questionnaire dont je désire aussi la publication dans le journal de la Société Florimontane. Je ne l'ai posé que dans un but accessoire, ainsi pour recueillir, par les réponses que voudront bien me transmettre des hommes de bonne volonté et bons observateurs, ce dont je leur rendrai grâce, des matériaux supplémentaires pour une dissertation pratique. Je serai très aise de recevoir les réponses correspondantes aux questions posées avant l'ouverture du congrès scientifique de Chambéry, fixé au mois d'août prochain.

Agréer, etc.

Ch. CALLOUD.

SYSTÈME NOUVEAU POUR LES INVESTIGATIONS ÉTIOLOGIQUES DU GOÎTRE ET CRÉTINISME ENDÉMIQUES,

Communiqué à M. le préfet de la Savoie, président du Conseil central d'hygiène publique et de salubrité.

PROPOSITIONS.

1° L'absence ou la minime proportion des sels de chaux assimilables (carbonate et phosphate de chaux) dans les eaux des terrains alpins, utilisées comme eaux potables, *est la cause primordiale* du goître et des cachexies endémiques.

2° Pour que la *chaux carbonatée et phosphatée* des terrains procure à l'économie le bénéfice de l'ossification parfaite et des réparations organiques, il faut qu'elle soit apte à être dissoute par les eaux, comme elle l'est toujours, lorsqu'elle est le résultat d'un précipité pulvérulent ou d'un dépôt granulaire opérés tranquillement, tels que ceux qui constituent les assises calcaires non altérées.

3° Dès que la chaux carbonatée et fossilifère a été *altérée* par un événement géologique quelconque, par le contact ou le voisinage des roches cristallines, et convertie en marbre cristallin, en masse cuite et très dure, elle est entrée

dans un état d'*indifférence chimique* qui fait obstacle à sa dissolution dans les eaux. Dès lors, les terrains qui en sont formés ne fournissent *pas ou peu* de calcaire aux eaux et se comportent, à cet égard, comme les terrains étrangers au système calcaire.

4° Les roches gypseuses fournissent aux eaux une notable quantité de sulfate de chaux, *sel non assimilable*, mais susceptible de le devenir selon un régime alimentaire particulier qui le convertit, par une réaction chimique au sein de l'économie, en carbonate de chaux.

5° Les terrains mixtes à gypse et carbonate de chaux fournissent aux eaux de l'un et l'autre sel, mais ce dernier, cédant à la saturation des eaux par le sulfate de chaux, ne tarde pas à déposer : de là, des dépôts et concrétions tuffacées et des eaux uniquement gypseuses dont l'usage est apte à produire le goître.

6° Hors la condition de terrains, exprimée par la proposition 2°, qui fournit *normalement* aux eaux et conséquemment à l'économie les sels de chaux assimilables, *toutes les autres conditions de terrains sont de nature à engendrer le goître et les cachexies endémiques*.

7° Dans les conditions défectueuses de terrains, la *préservation provient* (mais souvent d'une manière irrégulière et accidentelle) du régime alimentaire qui modifie le sulfate de chaux, avec les eaux séléniteuses, et de la nature et qualité des aliments riches en chaux carbonatée et phosphatée, avec l'usage exclusif des eaux pauvres en calcaire.

Chambéry, 3 mai 1863.

CH. CALLOUD,

Secrétaire du Conseil central d'hygiène publique.

QUESTIONS POUR DOCUMENTS

A servir pour les investigations étiologiques du goître et du crétinisme endémiques, d'après les propositions ci-annexées.

1° Les eaux de torrents, ruisseaux et fontaines déposent-elles du tuf ou des concrétions *notables* dans leur trajet ou en s'éparpillant par leur chute dans les localités signalées pour le goître? Oui ou non pour les cours d'eau; oui ou non pour les fontaines.

2° Quel est le rendement moyen du lait, par jour, pour la vache laitière, tenue à l'étable, dans les communes ou hameaux spécialement infectés, soit hors le temps de l'inalpage?

3° Quel est le rendement du lait, par jour, pour la vache laitière tenue à l'étable, dans les communes ou hameaux totalement préservés du goître et crétinisme, soit hors le temps de l'inalpage?

4° Quel est aussi le rendement moyen de lait, par jour, pour la vache pâturant dans les montagnes pendant l'inalpage?

5° La ponte des poules offre-t-elle des différences sensibles dans les hameaux infectés ou préservés?

6° La consommation du lait en nature, pour la famille, ou sa conversion en petits fromages, pour le marché, est-elle plus en pratique dans les familles infectées que dans les familles préservées?

7° L'usage du vin ou du cidre, des fruits sucrés et acides est-il plus ou moins en pratique dans les localités infectées que dans les préservées?

8° Les enfants et les femmes participent-ils *notablement* à cet usage?

9° Quelle est la nature du pain consommé généralement dans les versants et les bas des vallées et sur les hauts plateaux habités?

De froment et de seigle? — De seigle et orge? — De seigle et vesces mélangés? — D'avoine ou d'orge ou de seigle seul?

10° Quelle est, en moyenne, la quantité d'eau pure

consommée par un sujet adulte (quotidiennement), travaillant à la terre dès le mois de mai au mois de septembre? Dire s'il y a, à cet égard, une différence dans les localités infectées ou préservées.

11° L'usage de gruaux, des pois, haricots, lentilles, fèves, des fruits légumiers et de la viande est-il plus considérable sur les plateaux élevés que dans les versants et le bas des vallées?

12° Observe-t-on une plus grande multitude de mouches et d'insectes ailés incommodes, de toutes sortes, sur les plateaux élevés, dans les hameaux et pâturages, que dans les terres des versants et dans le bas des vallées?

13° Jusqu'à quelle hauteur observe-t-on des poissons dans les cours d'eau importants? Sont-ils poissonneux également dans tout leur cours? Plus ou moins en haut qu'en bas? (Désigner ces cours d'eau.)

14° Dans les eaux de fontaine, usitées ou non usitées dans les hameaux goitreux, ainsi que dans les ruisseaux voisins, observe-t-on des crevettes, petits poissons, écrevisses et autres crustacés?

15° Les lacs élevés, dans les hauts plateaux, et les étangs sont-ils habités par des poissons ou des grenouilles? (Désigner les localités, leur altitude et leur plus ou moins grande distance des glaciers et nevés, s'il y en a à proximité.)
Ch. CALLOUD.

LETTRES INÉDITES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Nous publions les deux lettres inédites de saint François de Sales dont il a été question dans le compte-rendu de la dernière séance de la Société Florimontane, et qui ont été retrouvées chez M^{me} Berthet, à Sevrier.

La première paraît adressée au duc de Nemours, et porte le cachet épiscopal. On lit au dos : *A son Excellence :*

« Monseigneur,

« Puisque le S^r de la Valbonne est actuellement reçu au Sénat, et que V. E. a gratifié le S^r Arpeaud de la judicature de Genevois ; je la supplie très-humblement de favoriser le S^r Bouvard de l'estat de son avocat Fiscal ; l'assurant en toute vérité que la recommandation que ci devant j'ai faite de la personne et mérites d'icelui, se trouvera moindre que le sujet ne requéroit, et
« ne sauront faire un choix plus utile à son service que celui de cet homme là, vertueux, sçavant laborieux, et nourri es lettres par la grace de V. E., je prie N. S. qu'il vous prospère, Monseigneur, et comble votre grandeur de ses bénédictions, cependant je vivray heureux d'estre
« D. V. E.

Tres-humble et tres obéissant
orah^r et serv^r

« XVIII aoust 1620 Aneci

Franç^e E. de Geneve.

La deuxième est en italien, et paraît adressée au gouverneur de Montmélian :

« Ill^{me} Sig^r Oss^{mo},

« Ho pregato il Sig^r avvocato Bouvardo latore della presente, d'andar a Monmelliano per un negocio che è d'importanza, a me, es a Monssig^r di Calcidoina mio fr^{ello}, come intendera dal susdetto latore ; et perche havra egli forse bisogno della autorità di V. S. Ill^{ma} per riuscire io la supplico di conceder la dovè ne fossi mestier, per amor del Sig^r abbate di Abondanza

« che mi vuol tanto bene, et per amor d'Iddio dell'honor del quale in parte si tratta, in questo negocio ; et promettendomi facilmente questo favore dalla cortesia et generosità di V. S. Ill^{ma} finisco augurandoli ogni santa prosperita.

« In Annessi alli 23 di sep^{re} 1620

« Di V. S. Ill^{ma}

Humilliss^{imo} et aff^{mo} servitore

Franç^e Vescovo di Geneva.

BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE SCIENTIFIQUE ITALIENNE (1)

Rédigée par M. Gabriel de Mortillet.

Dans le courant de l'année dernière, nous avons déjà annoncé la publication de la *Revue scientifique italienne*, rédigée par notre ami et collaborateur, M. Gabriel de Mortillet. Nous n'avons pu alors que souhaiter la bienvenue à l'œuvre naissante, n'ayant pas sous les yeux un ensemble de travaux qui nous permit de porter sur elle un jugement raisonné. Aujourd'hui que tous les fascicules de l'année 1862 sont réunis en volume, il nous est donné de pouvoir louer et recommander sans crainte, aux lecteurs sérieux, la *Revue* de M. de Mortillet.

Le nom seul du rédacteur en chef de ce journal scientifique eût suffi pour le faire accueillir avec faveur par le monde savant ; mais, s'il faut dire toute la vérité, nous avions craint un instant que tout le talent de M. de Mortillet ne put pas triompher des obstacles sans nombre qui devaient se présenter dans l'accomplissement de la tâche qu'il avait entreprise. La science a aussi ses rivalités, ses jalousies mesquines ; dans ce champ neutre, où tous les esprits pourraient se rencontrer sans s'exposer à des luttes fratricides, il arrive assez souvent que des discordes divisent les champions d'un même parti. En Italie surtout, où la fusion n'est pas encore complète, ce danger était à craindre.

Mais, nous le constatons avec plaisir, nos craintes n'ont pas été justifiées. M. de Mortillet a su s'attirer les sympathies de tous les savants des principaux centres intellectuels de la péninsule, et tous lui ont prêté leur appui pour l'aider à mener à bien son excellente entreprise.

La *Revue scientifique italienne*, dans les six premiers mois de son existence, a résumé les travaux de toute catégorie qui se sont produits en Italie dans la dernière moitié de l'année 1862. Rien de ce qui intéresse l'homme studieux ne lui est resté étranger : mathématiques, physique, chimie, astronomie, météorologie, minéralogie, géologie, botanique, zoologie, philosophie naturelle, médecine, agriculture, industrie, archéologie, toutes les branches de la science enfin ont trouvé place dans ses colonnes, elle a tout embrassé.

Nous ne pouvons donc que féliciter notre ami et collaborateur du succès bien mérité qu'il a obtenu, et qui doit être pour lui un encouragement à continuer son œuvre utile non seulement à l'Italie, mais encore au monde savant tout entier.

JULES PHILIPPE.

(1) Cette *Revue* paraît mensuellement à Milan, via del Gesù, n° 11. Prix d'abonnement, 5 fr. pour l'Italie, la France, la Suisse et la Belgique, et 6 fr. pour l'Angleterre et l'Allemagne. A Paris, chez Savy, libraire, rue Hautefeuille, 24.

CAUSERIE

Dijon, le 19 avril 1863.

Je continue à vous donner quelques renseignements héraldiques sur le département de la Haute-Savoie.

M. de Foras va publier les armes des familles nobles dans un ouvrage splendide; occupons-nous seulement des autres branches. En vous donnant les armes des villes, j'aurais pu vous donner celles des provinces; mais elles sont si connues:

GENEVOIS: *Cinq points d'or équipollés de quatre points d'azur.*

FAUCIGNY: *De gueules à trois pals d'or.*

CHABLAIS: *D'argent semé de billettes de sable au lion de même armé et lampassé de gueules brochant sur le tout.*

C'est pour ce motif que je n'avais pas jugé à propos de vous en parler. Aujourd'hui, je vous blasonnerai les armes de quelques corporations religieuses.

CHAPITRE DE SAINT-PIERRE, à Annecy: *De gueules à deux clefs d'or passées en sautoir.*

CHAPITRE DU SAINT-SÉPULCRE, à Annecy: *D'argent à la croix longue de gueules mouvant de la pointe, chargée d'un Christ et d'un écu d'argent et accostée de deux croisettes à double traverse de gueules.*

COLLÉGIALE DE NOTRE-DAME, à Annecy: *D'azur à une étoile à huit rais d'or.*

COLLÉGIALE DES MACHABÉES, à Annecy: *D'azur à la croix double de gueules.*

CHAPITRE DE MEGÈVE: *De gueules à deux clefs d'or passées en sautoir, au chef cousu d'azur chargé d'un agneau passant d'argent portant un étendard de même.*

CHAPITRE DE LA ROCHE: *D'azur à la tête de saint Jean-Baptiste d'argent dans un plat de même.*

COLLÉGIALE DE SAINT-JACQUES, à Sallanches: *De gueules au chevron renversé et ondulé d'argent accompagné de trois coquilles d'or posées 1, 2.* Ce sont les armes de Sallanches avec des coquilles de saint Jacques pour brisure.

J'ai vu ces armes sur un sceau de cette collégiale, sceau dont je vous donne en passant une description sommaire.

Ce sceau paraît être du XIV^e ou du XV^e siècle. Il est ogival, de six décimètres dans sa plus grande dimension. On y voit dans une double niche gothique les statues de la Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et de saint Jacques qui porte un bâton de pèlerin et un livre. Au-dessous, les armes que je viens de décrire sont gravées sur un écu, et autour on lit la légende suivante:

S. (Sigillum) capli (capituli) ecce (ecclesie) sci (sancti) Jacobi de salacia (salancia) eben (gebennesi).

J'ai aussi vu l'empreinte d'un petit sceau rond où il n'y avait que les armoiries et la légende abrégée. La présence de deux saints sur le grand sceau ogival me fait présumer qu'il est postérieur à l'union du doyenné rural de Sallanches avec la collégiale de Saint-Jacques, union qui eut lieu en 1389. Quand vous publierez des dessins, je vous enverrai le *fac simile* de ces deux sceaux.

A propos, où en êtes-vous de l'affaire du grand sceau de la collégiale de Notre-Dame-de-Liesse? J'en possède une épreuve que je dois à notre confrère Serand. J'ai aussi dans ma collection l'empreinte d'un autre sceau de la même collégiale, qui est plus petit, rond et plus moderne. On y voit la Vierge debout, nimbée, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et sous ses pieds un écu aux armes de la collégiale; les mots de la légende sont:

SIGIL. LAUD. BTE MARIE LETE ANNES.

Je me souviens en ce moment d'un nom qui pourra figurer parmi les hommes de guerre de la Savoie, dans vos *Gloires*, c'est un nommé Hudry Claude, né à Fessy, qui, dans la guerre de l'indépendance des États-Unis, a été capitaine-commandant d'une compagnie équipée à ses frais. Je tiens ces renseignements de M. Hudry-Menos, rédacteur du *Glaneur savoyard*, qui se propose, je crois, de faire une notice sur ce personnage et qui pourra vous donner quelques détails. J'aurais été bien étonné qu'il n'y eût pas de Savoyards dans la guerre d'Amérique. Ils se sont battus partout; il y avait des Allobroges à Alesia, des Burgundes à Châlons-sur-Marne, des Savoyards aux croisades et dans la guerre de la ligue lombarde, dans les armées de l'empire contre les Turcs et dans celles de Typoo-Saib contre l'Angleterre; il y en avait à Crécy, à Pavie, à Wagram et à la Bérésina, à Inkermann et à Solferino.

Je viens de vous faire connaître un nouveau Savoyard; je vais presque vous en ravir un. Mon ami Dufour m'écrivait il y

à quelques jours, qu'en Italie, on regardait le pape Célestin IV comme Milanais. Il a lu à Bologne un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes, qui disent que ce pape est issu d'une famille milanaise, des Castiglione. Il pense que cela est bien établi dans une biographie de nobles milanais, qui est un ouvrage très sérieux. Reste à savoir si Castiglione est la traduction de Châtillon, ou Châtillon la traduction de Castiglione. Il serait bon de revoir, dans la *Corona reale* de Chiezza, quelles sont les raisons qui l'ont déterminé à faire un Savoyard de ce pape.

M. Letellier a signalé, dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, deux objets que je crois utile de vous faire connaître, comme ayant quelque intérêt pour Annecy. Ce sont deux médaillons brodés par M^{me} de Sévigné. L'un représente l'apothéose de son aïeule, M^{me} de Chantal, et l'autre, une visite de saint François de Sales au couvent de la Visitation. Le saint, suivi d'un prêtre, est dans le préau où il bénit sainte Chantal, pendant que trois sœurs, Mères Favre, Bréhard et Richet, se tiennent à l'écart.

Je vous indique encore en passant, dans une notice de M. Meplain aîné, juge au tribunal de Moulins, intitulée *Notice sur la législation civile et sur les jurisconsultes du Bourbonnais*, et insérée dans le *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier*, quelques pages sur le jurisconsulte Jean Miles ou Milles, qui a été premier président du conseil du Genevois, sous le règne d'Henri II. Un de ses livres, que possède sans doute la Société Florimontane, a été fait pour familiariser les hommes de lois du comté de Genevois avec les lois françaises. Il y en a eu plusieurs éditions. Voici le vrai titre, tronqué dans Grillet: *Style et pratique fondez, et successivement adaptez aux ordonnances royales et coutumes de France, compilez par monsieur Maître Jean Miles, premier président des pais de Genevoys et Faucigny*. Ce livre est précédé d'une épître à madame Charlotte d'Orléans, duchesse de Nemours, comtesse de Genesue et Geneuys, datée d'Annecy, 1^{er} janvier 1549.

Enfin, et pour le cas seulement où vous ne la connaissiez pas encore, je vous transcris ici l'inscription funéraire d'Eustache Chappuis qui était dans la chapelle du collège de Louvain. Je l'extrais d'un livre rare en Savoie: *Monumenta sepulcralia et inscriptiones publicæ privatæque ducatus Brabantæ. Franciscus Sweetius F.; Antverpiæ, 1613.* (Pag. 251).

INL. VIRO AC PIETATE INSIGNI D. EUSTACHIO CHAPUYS ANNECIA-
CENSI. PATRIA SABAUDO, I. V. DOCTORI, PRUDENTISSE. VIXIT.
ANNOS LVI DICESSIT XXI JANUAR. AN M D LVI. FUIT HIC D. CA-
ROLO V. IMP. A CONSILII SUPPLICUM LIBELLORUM MAGISTER ORDI-
NARIUS. ANNOS XVII. APIU AUGLIE BEGEM LEGATUS CONTINUUS DUO
COLLEGIA CUM HOC, TUM ANNESSIACENSE INSTITUIT, SUIQUE OPI-
BUS DOLAVIT.

J'ajoute, en terminant, quelques indications aux faits que vient de donner le *Léman*, dans son numéro du 29 mars, relativement aux projets d'ériger des statues à saint François de Sales et au président Favre. — Une des choses qui ont entravé le projet d'élever un monument à saint François de Sales à Chambéry, c'est qu'il n'était pas né dans cette ville.

La première idée d'un monument au jurisconsulte distingué qui a fondé l'Académie Florimontane, a été émise (et c'est justice de le faire connaître) par l'avocat Francisque De Lachenal, aujourd'hui conseiller à la Cour d'appel de Cagliari, qui en a fait la proposition, à l'occasion de la pose de la première pierre du Palais de Justice, le 27 mai 1850, dans un fort bel et assez long article, inséré dans les journaux de Chambéry de ce temps.

J'allais clôturer cette lettre quand votre bel ouvrage m'est arrivé. *Les Gloires de la Savoie*, dont la *Revue* avait déjà publié plusieurs fragments, sont une œuvre patriotique, élaborée avec patience et persévérance, une œuvre utile au pays, écrite avec le cœur, et en même temps avec beaucoup de convenance. Vous devez ressentir une joie, à la fois bien douce et bien profonde, de l'avoir accomplie et, en vous adressant avec mes remerciements, mes félicitations bien vives, c'est surtout de cette satisfaction intime que vous éprouvez dont je veux me réjouir avec vous avant de fermer ma lettre.

RABUT F.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENT DE M. C. DUNANT.

Séance du 7 mai 1863.

M. Ducis fait observer que dans le compte-rendu de la séance d'avril, on a omis de mentionner une lettre par laquelle M. de Caumont invitait la Société Florimontane à se faire représenter à la réunion des Sociétés savantes qui a eu lieu le 18 mars dernier à Paris. M. Ducis demande que l'on rappelle que la lettre dont il s'agit est arrivée trop tard pour donner le temps à la Société de prendre une détermination; il ajoute qu'ayant été délégué par la Société française d'Archéologie pour la représenter dans ce congrès, il aurait pu représenter aussi la Société Florimontane; mais ses occupations ne lui ayant pas permis de s'absenter, il a envoyé à M. de Caumont un volume de la *Revue savoisonne* de 1862.

Après cette communication, la réunion déclare accepter l'échange de publications avec la Société scientifique de Castres, qui lui a été offert par l'intermédiaire de M. Marignac, inspecteur d'académie à Annecy; le même échange est établi avec la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

M. Replat donne lecture d'un fragment de son ouvrage en préparation, intitulé: *Bois et vallons*.

M. Despine Alphonse lit quelques passages d'un mémoire très intéressant sur les mœurs des habitants de l'île de Sardaigne, composé sur des notes écrites par M. Despine, sous-préfet de Moûtiers.

M. Ducis communique à l'assemblée une inscription en lettres gothiques qui existe sur le piédestal d'une croix située près du pont de Nanay, dans la commune de Dingy-St-Clair; cette inscription, qui relate la date de l'achèvement du prieuré de Saint-Clair, est ainsi conçue :

REVERENDI PATRES ROBERTUS ET RODOLPHUS
DE MENTHON PRIORES
SANCTORUM BERNARDI ET CLARI
PERFECERUNT HUNC PRIORATUM
DEUM PRO IPSIS ORATE
ANNO CHRISTI 1501.

Le même membre donne lecture d'un mémoire historique intitulé: *Bautas et Annecy*. Ce mémoire, dans lequel sont relatées toutes les antiquités retrouvées dans les environs d'Annecy, est destiné à fixer le véritable emplacement de la ville romaine qui a précédé la ville moderne.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

- 1° *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 3^e trimestre de 1862;
- 2° *Revue des Sociétés savantes*, n° d'avril et de mai;
- 3° *Bulletin mensuel des séances de la Société centrale d'agriculture de la Savoie*, n° d'avril;
- 4° *Revue du Lyonnais*, n° d'avril;
- 5° *L'Union magnétique*, n° d'avril;
- 6° *Journal des connaissances médicales*, n° d'avril;
- 7° *Le Mont-Blanc*;
- 8° *L'Abeille de Chamoni*;
- 9° *Le Glaneur savoyard*;
- 10° *Le Léman*;
- 11° *Le Courrier de Savoie*;
- 12° *L'esprit des journaux*, de 1788 à 1810; don de M. Constant Despine, d'Aix-les-Bains.
- 13° *Lettre autographe de Sylvio Pellico*; don de M. Charles Burdet;
- 14° *Les Gloires de la Savoie*, par Jules Philippe; don de l'auteur.

Pour extrait :

Le Secrétaire, JULES PHILIPPE.

A l'occasion de la réunion du trentième congrès scientifique de France, qui aura lieu cette année à Chambéry, du 10 au 20 août, le comité chargé d'organiser cette solennité a eu l'heureuse pensée de préparer une exposition artistique. Cette exposition comprendra tous les objets d'art et de curiosité que recevra le comité, tels que tableaux, dessins, gravures, manuscrits, miniés, impressions et reliures anciennes, autographes curieux, ivoires, meubles sculptés ou à incrustation, objets d'art reli-

gieux, nielles, émaux, bronzes, produits de l'art céramique, armes, antiquités lacustres, romaines ou gauloises, etc. Une salle sera réservée aux ouvrages des artistes savoisiens décédés ou vivants, et chaque objet figurera sur le catalogue imprimé, avec le nom de son possesseur. Les frais de transport resteront à la charge du comité.

Nous ne saurions trop recommander à tous ceux de nos compatriotes qui possèdent quelque objet curieux, de répondre à l'appel qui leur est fait. Nous devons nous soutenir en tout et partout et ne pas oublier la devise: *Omnes omnium caritates patria una complexa est*.

L'*Album* de la Haute-Savoie, dont l'initiative a été prise par M. le Préfet, est en voie d'exécution. Le comité a arrêté dans sa dernière séance la liste des vues qui y figureront. Ces vues sont au nombre de cinquante.

L'artiste chargé des dessins est déjà à l'œuvre; il commence par Thonon et Ripaille. Après le Chablais, il croquera le Faucigny et successivement Saint-Julien et Annecy.

La subvention promise aux éditeurs, fixée à 26,000 fr., est à peu près couverte par les souscriptions. Il ne manque plus guère que deux ou trois mille francs qui ne tarderont pas à être recueillis. Les habitants des localités qui figurent dans l'*Album*, et qui sont directement intéressées à sa publication, ne manqueront pas de faire, en cette circonstance, acte de patriotisme.

L'Académie des sciences de l'Institut impérial de France, dans sa séance du 18 mai 1863, a procédé à l'élection d'un membre qui remplira la place devenue vacante, dans la section de physique générale, par suite du décès de M. Despretz.

Sur 35 votants, majorité 28, M. Edmond Becquerel a obtenu 42 voix, M. Foucault 9 et M. Jamin 2; il y a eu 2 billets blancs.

M. Edmond Becquerel ayant réuni la majorité absolue des suffrages, le président l'a déclaré élu.

Son élection sera soumise à l'approbation de l'Empereur.

Dans la séance du 18 mai de l'Académie des sciences, M. Duchartre a lu un travail sur la décoloration des fleurs de lilas. Il y a quarante ans, cette décoloration s'obtenait en plaçant des touffes de lilas arrachés dans une fosse profonde remplie de fumier et couverte par des paillassons. Depuis quelque temps M. Laurent aîné obtient le même résultat dans des serres exposées au nord, chauffées de 32 à 35 degrés par des thermosyphons.

M. Duchartre a fait le récit de quelques expériences personnelles, d'après lesquelles il attribuerait cette décoloration à l'hydrogène ozoné, agissant sur les pétales des fleurs de lilas pour en détruire le principe colorant.

Une trouvaille assez étrange vient d'être faite par le major Pappazolu, de Bucharest. Il s'agit d'un glaive ayant appartenu à Absalon. La lame de ce glaive porte, sur un des côtés, ces mots tracés en caractères hébraïques: « Cadeau de Gessur à Absalon, fils de David. Jeho, Jeho. » Du même côté est gravée l'image du sceau hexagone de David, et de l'autre quelques caractères dont le sens n'a pas encore été expliqué. Enfin, à la place correspondante à celle des caractères hébreux, on lit sur la face opposée de la lame ces mots gravés en or: « Titus accepit ex Jerusalem. » Ce glaive avait une poignée en or représentant par le haut une tête de guerrier couverte d'un casque à écailles, se reliant à une tête de dragon squammeux par une chaîne qui formait la garde. Le vieux moine possesseur de cette arme la tenait d'un janissaire entre les mains duquel elle était tombée, lors des troubles de Constantinople, en 1807. Dans un moment de détresse, il vendit la poignée et le fourreau qui était, assure-t-il, fait d'une espèce de peau de serpent et monté en or. Le haut de la lame en établit l'antique origine par une marque de fabrique tracée en caractères sémitiques.

Le *Moniteur* a enregistré cette « étrange trouvaille » et dans les termes qu'on vient de lire: ce n'est pas un motif pour que nous la considérions comme officielle; mais si non è vero è ben trovato.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. TRÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Notice historique sur Ripaille (suite et fin), par M. A. Lecoy de la Marche. — Bautas et Annecy (suite), par M. Ducis. — Archéologie : Voies romaines (suite), par M. Ducis. — Chronique.

NOTICE HISTORIQUE SUR RIPAILLE EN CHABLAIS

(Suite et fin.)

La détresse des deux maisons de Ripaille et de Vallon détermina Charles-Emmanuel à céder aux instances de saint François de Sales, et à décréter l'union proposée, qui devait sauver par une transfusion de sang la vieille fondation d'Amédée VIII. Un curieux manuscrit du dix-septième siècle, appartenant à M. de Foras, et intitulé *Fidelle relation de la fondation de la Chartreuse de Vallon*, mentionne ainsi le fait :

- Comment le parc de Ripaille a été donné à l'ordre.
- En ce temps Charles-Emmanuel, onzième duc de Savoie, voulant gratifier le dit ordre, luy donna le parc de Ripaille tout clos et environné de murailles, qui peut contenir environ cinquante journaux de terre (1) et une petite demy lieue de circuit avec tous les batiments et mazures estans en iceluy, à forme de ses patentes écrites en parchemin scellées du seau pendant en cire rouge, données à Turin le douzième octobre 1623.....
- Faut noter que tout ainsy que Vallon fut donné à l'ordre à l'instance d'Arducus, évesque de Genève, prélat digne d'heureuse et sainte memoryre, porté d'une singulière affection et bienveillance envers le dit ordre, de mesme le parc de Ripaille fut donné à l'ordre à l'instance et poursuite fort particulière du B. François de Sales, aussi évesque de Genève, qui au temps que la donation d'icelui parc se trouvait presque entièrement interrompue par divers événements de plusieurs mauvais affaires, se rendit lui-même solliciteur du dit affaire tant aupres de S. A. que de l'ordre, joustes ses lettres écrites à ce subet à notre R. P. dom d'Affringues général de l'ordre. (2)
- Grillet prétend que l'évêque de Genève installa les

Chartreux de Vallon à Ripaille en 1614. Mais nous voyons encore en 1619 un gouverneur, Charles de Compois, administrer la propriété donnée à ces religieux : il obtint même, cette année-là, de la Chambre des comptes une défense à toute personne de venir chasser autour du parc, à une distance moindre d'un quart de lieue; et le 20 mai 1620, un nouvel arrêt déclara les contrevenants passibles d'une amende de mille livres, payable au gouverneur de Ripaille pour l'entretien des murs du parc (1). D'ailleurs le transfert définitif des Chartreux ne fut ordonné que par lettres-patentes du 12 octobre 1623, suivies d'autres lettres du 24 avril 1624, et d'un procès-verbal de mise en possession par le président de La Roche, terminé le 26 mai de la même année (2).

Le couvent restauré prit le nom de *Chartreuse de l'Annonciade*; on le trouve aussi mentionné dans les textes sous les dénominations de *Chartreuse de Savoie*, *Chartreuse de Ripaille-Savoie*, *Chartreuse unie de Vallon et de Ripaille*, etc. Il embrassa le château, le parc, et une partie seulement de l'ancien domaine des Augustins, le reste ayant été laissé à l'ordre de Saint-Maurice ou antérieurement aliéné par lui. Encore les Chartreux eurent-ils à soutenir, pour faire reconnaître leurs droits, plusieurs procès contre les procureurs du même ordre, et d'autres contre les maisons de Compey et de Monthoux, qui avaient des prétentions sur Ripaille. Toutefois, ce qui leur fut attribué, joint à l'apport plus considérable du prieuré de Vallon, forma un ensemble important de territoire et de revenus, et ils purent ainsi remonter à un certain degré de splendeur.

Nous n'avons pas l'acte original de la donation de Charles-Emmanuel. Mais d'autres pièces comblent cette lacune, et nous permettront de reconstituer exactement l'état des biens dont jouissait la Chartreuse. Les seules clauses onéreuses imposées par le souverain furent des anniversaires et des messes quotidiennes que l'on célébra sans interruption tant que subsista le couvent. La Chartreuse restaurée se composa de dix religieux et de cinq frères, nombre égal à celui des anciens chanoines augustins.

Le dernier prieur de Vallon, dom Laurent de saint Sixt, continua de remplir le même office à Ripaille. Les

(1) Evaluation beaucoup trop faible, comme nous le verrons.
(2) V. *Compte-rendu des travaux de l'Académie de Savoie*, 1860-1864.

(1) *Mém. de la Soc. d'hist. et d'arch. de Chambéry*, VI, 141.

(2) V. les documents cités ci-dessus, aux archives de la Haute-Savoie, et Grillet, III, 200.

actes où l'on retrouve son nom l'intitulent successivement *prieur de Vallon*, puis *recteur de Vallon* et *prieur de Ripaille*, et enfin *recteur* ou *prieur des deux Chartreuses unies*. Ses premiers soins se portèrent sur l'appropriation du local, la réparation des édifices, l'embellissement et l'entretien du parc, selon ce que nous apprennent des *prix faits*, rédigés pour ces divers objets. Les tours, dont trois seulement subsistaient intactes, et l'intérieur du château, qui était presque en délabrement, furent laissés encore dans l'état où les avaient mis les Bernois (1) : mais pour les protéger, on rétablit partout des toitures. L'ancienne église servit provisoirement aux religieux, jusqu'en 1762, époque à laquelle ils firent construire celle qu'on voit aujourd'hui et qui n'a jamais été achevée. La disposition actuelle des bâtiments claustraux est de la même date. Mais, à leur arrivée, les Chartreux conservèrent le cloître tel que le représentent encore les plans de 1730 (2). Chacun décora sa porte de la devise de son choix, pratique constante qui sert à distinguer les unes des autres les cellules des fils de saint Bruno. Une de ces inscriptions frappa l'attention des évêques de Genève et de Belley, un jour qu'il étaient venus visiter Ripaille, quelque temps après l'installation des Chartreux. C'était un dystique :

« Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atra
Lumen, et in solis tu mihi turba locis. »

Les deux prélats admiraient ces vers et la pensée sublime de l'auteur, lorsqu'on leur apprit qu'ils avaient été faits par Tibulle, dans une intention bien différente de celle qu'ils supposaient. Alors ils admirèrent l'esprit d'à-propos qui avait sanctifié des paroles profanes (3).

Des fours, des granges, et d'autres bâtiments accessoires se construisaient en même temps. Des avenues, à moitié ensevelies sous les ronces, étaient rétablies, et les bois taillés (4). Le mur d'enceinte fut en partie renouvelé, et percé de portes à l'extrémité des principales artères : ce qui pourtant n'effraya pas toujours les maraudeurs. Un jour, en effet, le prieur traversait le parc avec son charpentier pour aller choisir des matériaux, lorsqu'ils découvrirent un nommé Maurice Guend « avec ung autre homme a eux incogneu, barbu » commettant des dégâts et coupant du bois. Dom Laurent invita les auteurs du délit à le suivre et à sortir par la porte ordinaire du parc, « à quoi le dit Guend et son compagnon n'auroient voulu obéir, ains se seroyent sauvés et retournés par dessus la muraille du dict parc, la quelle ils auroient escallés mesprisant les inhibitions et pe-nonceaux. » Ils eurent à comparaître pour cette affaire devant le juge-mage du Chablais, résidant à Thonon. Effectivement, le souverain avait fait mettre ses panonceaux sur les murs du couvent, et réservé au tribunal

du juge-mage toutes les causes de première instance intéressant les Chartreux (1).

A cette prérogative s'en joignaient encore d'autres. Les Chartreux avaient été exemptés, dans tous les États de Charles-Emmanuel, des droits de péage et de gabelle sur les objets d'usage domestique (2). En outre, une certaine quantité de sel était livrée chaque année au couvent de Ripaille par le gabellier général du duché, ce qui n'était pas une aussi mince faveur qu'on pourrait le croire. Nous ne nous représentons plus le prix qu'avait autrefois cette denrée aujourd'hui si commune, le sel, ni le rôle important qu'elle jouait dans la vie matérielle de nos pères. On en trouve la preuve à chaque pas, en Savoie surtout, dans les chartes, dans les légendes, dans les traditions populaires : à tel endroit du lac d'Annecy, par exemple, des fées protectrices voulaient construire un pont, mais elles se retirèrent du pays parce qu'on leur refusa le sel ; tel château des environs, bâti sur un rocher inaccessible, est l'œuvre des villageois de la plaine, à qui le seigneur donnait une livre de sel pour chaque *quarte* de sable apportée par eux. Quand Charles-Emmanuel octroya aux Chartreux de Ripaille « douze minots de sel de six-vingts livres chacun, payables de six mois en six mois par noble Michel Magnéran son moderne gabellier général, et tous autres qui lui succéderaient, lesquels seroient tenus faire délivrer le dict sel dans les greniers de la ville de Tonon (3), » cette concession rencontra une vive résistance dans le sein de la Chambre des comptes de Savoie. L'intérimement fut d'abord refusé, par les motifs que la libéralité était excessive, « attendu que douze minots reduictz en argent revenoient à trois-cent-soixante florins au prix du sel blanc, et a celluy du rouge a quatre-cent-soixante ; que tels entretiens et semblables, que tascheroient d'obtenir les autres, consumeroient une partie de la gabelle, etc. » Il fallut que le duc insistât : ce ne fut que sur son commandement exprès, formulé par lettres de jussion, et au bout de dix-huit mois de résistance, que la Chambre accorda, non pas douze, mais « quatre minots de sel, et par provision, pendant le bon plaisir de Son Altesse (4). » En même temps, les Chartreux recevaient toujours chaque année les six charges de grand sel dont le comte de Bourgogne les avait dotés au XIII^e siècle. A la suite de l'invasion bernoise, l'abbaye de Pommiers, où ils s'étaient réfugiés, avait joui de cette rente en nature, par autorisation du Sénat de Savoie. Depuis leur rétablissement à Vallon, les malheurs du temps et la négligence avaient fait tomber en désuétude le privilège, accordé jadis à leur maison, d'introduire dans le duché du sel de provenance étrangère, malgré les édits qui le prohibaient. Une fois transférés à Ripaille, n'osant plus amener chez eux les six charges qui leur étaient livrées à Salins, ils furent contraints de les vendre à bas prix dans cette ville même. Enfin, ils sollicitèrent et ils obtinrent de

(1) Nous trouvons seulement en 1702 une permission accordée au prieur de faire réparer la tour du pape Félix.

(2) Arch. de la Haute-Savoie, cadastre.

(3) Vie de saint François de Sales, par Cotelendi, 1686.

(4) « Seront tenus.... exserter et nettoyer une allée de trente pieds de roy de largeur, et de la longueur qu'est portée d'empuis la grande porte du parc du dict Rippallie jusques en l'autre murallie du dict parc, et ainsy que portent les margines soient pieux qui ont esté poses en la dicte allée.... tirer les bois y estantz, soit qu'ils consistent en chesnes, arables, espines, buyssons et aultres quelsconques, etc. » (*Prix fait pour les allées de Ripaille*, en 1625, arch. de la Haute-Savoie).

(1) *Information contre Maurice Guend pour les Chartreux*, en 1625. Lettres-patentes du 15 novembre 1596 (arch. de la Haute-Savoie).

(2) Lettres-patentes du 3 mars 1584 (ibid.).

(3) Lettres-patentes du 18 mars 1627 (ibid.). Le minot de sel était plus souvent de cent livres.

(4) Lettres de jussion pour l'intérimement des précédentes, 4 mars 1628 ; arrêt de la Chambre des comptes, 6 septembre 1628 (ibid.).

Charles-Emmanuel II, en 1672, une nouvelle permission de « faire conduire et transmacher dans les Etats du duc la susdite quantité, dès Salins en Bourgogne, pour s'en servir en leurs maisons de Ripaille et Vallon, tout ainsy et de mesme qu'il leur feust permis par le susdit arrest du Sénat de Savoye, sans encourir les peynes portées par les édits, à la condition de n'y commettre aucun abus et d'observer les précautions qui leur seroient présentées pour ce regard (1). »

Ainsi établie et protégée, la Chartreuse de Ripaille se maintint sur le même pied jusqu'au jour de sa destruction. L'existence des monastères dans les deux derniers siècles n'offre plus rien de bien intéressant. Au moyen-âge c'étaient de puissants corps, de véritables cités, mêlées à la vie intellectuelle et matérielle des peuples : alors, au contraire, ils s'isolent de la société, ou plutôt la société les isole. Ils sont encore de grands propriétaires, de grands cultivateurs, et c'est à peu près le seul lien qu'ils conservent avec le monde du dehors. Les documents qui subsistent pour cette période de l'histoire de Ripaille sont en assez grand nombre ; ils ne se composent guère que de procédures dénuées d'attrait. Ce lieu, jadis fréquenté des souverains, s'efface complètement de la scène politique. La Savoie tout entière subit, du reste, un sort analogue : sa grandeur décroît du jour où ses princes, par une déviation qui ne discontinuera plus, abandonnent leur antique berceau pour chercher des agrandissements au midi.

Nous nous contenterons donc de donner ici une liste des prieurs de la Chartreuse dont nous avons recueilli la mention dans les actes, et le tableau des possessions de cet établissement, telles que nous les trouvons au commencement du dix-huitième siècle.

1. Dom Laurent de Saint-Sixt, ancien prieur de Vallon ; procureur de la Grande-Chartreuse et administrateur du prieuré de Vallon en 1614 ; recteur ou prieur des Chartreuses unies de Vallon et de Ripaille 1623—1647 (2).

2. D. Pierre de Durcin, prieur de Ripaille, 1649—1662.

3. D. Charles-Emmanuel Jacques, 1663—1681.

4. D. Jean-Paul Lombardet, 1682—1687.

5. D. Antoine Bouchard, 1688—1689.

6. D. Jean-Baptiste Arnaud, 1691—1692.

7. D. Daniel Privé, 1692—1696.

8. D. Claude Guichenon, 1696—1699.

9. D. Luc de la Leuretière, 1699—1705.

10. D. Raphaël Ramel, 1708—1714.

11. D. Jean Griffon, 1715—1734.

12. D. Honoré Revoux, 1741—1745.

13. D. Laurent Favre, 1756—1767.

14. D. Jean-François Melos, 1786.

Des documents précis nous renseignent sur l'étendue et l'état du domaine des Chartreux. A Ripaille même, ils possédaient, y compris les bâtiments claustraux et l'ancien château d'Amédée VIII, un enclos d'environ 128 hectares.

Un dessin qui se trouve dans le *Theatrum Sabaudiae*, publié en 1726, nous représente les édifices, avec le

parc et les dépendances. Mais il n'en donne qu'une idée inexacte ; les distances, les proportions y sont fausses, et les tourelles mal placées ; tout y est arrangé pour la régularité et le coup-d'œil. On a un guide bien plus sûr dans le plan qui fut levé, à la même époque, pour les travaux de la mensuration générale de la Savoie : mais il faut tenir compte des modifications postérieures introduites dans l'édifice. L'état actuel des lieux nous fait d'ailleurs reconnaître leur état ancien. En arrivant de Thonon par le chemin qui passait au village de Concise, on se trouvait devant la porte principale du couvent, située au nord-ouest vers le lac, ayant à gauche une chenevière, à droite une maison servant d'hôpital pour les pauvres. Cette porte, aujourd'hui ombragée par deux puissants châtaigniers, donnait accès dans la grande cour, qu'entouraient sur ses trois autres côtés différentes constructions disposées en fer-à-cheval : à gauche, l'ancienne église et le cimetière, supprimés depuis 1762, avaient fait place à un pavillon réservé pour les hôtes notables du couvent ; du côté opposé, le pavillon d'Amédée VIII, avec sa tour, se reliait aux nouveaux bâtiments, de telle sorte que les six autres logis des chevaliers, avec leurs tours respectives, se trouvaient former par derrière un prolongement de l'aile droite ; au fond s'élevaient le cloître et l'église nouvellement reconstruits, celle-ci ornée d'une élégante façade où le marbre était prodigué. De l'autre côté de la cour, sur la droite, on trouvait les jardins correspondant aux sept logements d'Amédée et de ses compagnons. Les fossés subsistaient, à l'exception de l'espace recouvert par la cour et le cloître.

Le reste de l'enclos s'étendait au nord-est, à peu près jusqu'au village de Saint-Disdille. Derrière l'église s'ouvraient une seconde cour et un chemin conduisant aux dépendances du monastère, qui étaient : un moulin et une scierie ou *resse*, mis en mouvement par le ruisseau de la Bézière ; une lavanderie, une forge, deux granges, etc. Un peu plus loin on rencontrait la porte du parc, vaste bois de chênes d'une contenance d'environ 65 hectares (1), sillonné par neuf allées droites et larges, dans lesquelles s'élevaient plusieurs croix. Il était confiné par des prés et des vergers appartenant aussi à la Chartreuse, par le lac et par les hameaux de Saint-Disdille : ainsi, il se prolongeait presque jusqu'à la rivière de la Dranse. Un écrivain du temps, qui l'avait visité, en parle en ces termes : « Les Chartreux y ont ouvert de grandes avenues, où ils font régulièrement toutes les semaines la promenade qu'ils appellent leur *spatiament*. On vous fera remarquer de vieux chênes qui sont encore du temps d'Amédée VIII, c'est-à-dire qui ont vécu trois siècles. J'en vis au moins quinze ou vingt de cette date, il y a quelques années, quand j'allai me promener à Ripaille. Ce sont là de ces arbres vénérables que l'on peut regarder comme les rois des forêts (2). »

La propriété que nous venons de décrire était tout ce que les Chartreux avaient recueilli de l'héritage des chanoines augustins. Le reste des biens meubles ou immeubles dont avaient joui ces derniers formait la commanderie de Ripaille, et appartenait à l'ordre des

(1) Lettres-patentes de Charles-Emmanuel II, du 8 juillet 1673 (ibid.).

(2) Ces années sont les deux termes extrêmes où se rencontre, dans les actes, le nom de chaque prieur.

(1) Il est porté, dans le cadastre de 1750, pour une superficie de 480 journaux de Chablais, dont chacun est de 56 ares.

(2) Beaulacre, *Journal helvétique*, juin 1741.

SS. Maurice et Lazare, excepté ce qui avait été aliéné antérieurement par les chevaliers, par exemple la rente dite *des anniversaires de Ripaille*, et le lot albergé à l'archevêque Gribaldi (1). Ce terrain, désigné comme voisin des tours, se trouvait sans doute à l'opposé du parc, vers Thonon; car la Chartreuse ne possédait de ce côté rien au-delà des fossés du château. Mais les religieux avaient un fonds bien plus considérable provenant de leur ancien prieuré de Vallon. Il comprenait :

1° A Bellevaux, les montagnes du grand et du petit Souvroz, de Vésinaz, de Belmont (2), avec des prés, bois et rochers, en un mot tout ce qui avait dû composer l'*eremus Valonis*, superficie de plus de 1,000 hectares, sur laquelle la Chartreuse conservait la juridiction omnimode, le mère et mixte empire et tous les droits à elle concédés par Philippe de Savoie en 1284 (3). L'antique résidence des religieux située sur ce territoire, au lieu nommé encore aujourd'hui *l'abbaye*, avait été relevée de ses ruines, et on y venait souvent de Ripaille.

2° A Vallonnet, commune de Fessy, deux maisons et une tuilerie avec leurs entourages, provenant de la donation faite en 1222 par Thomas comte de Savoie.

3° A Thonon, une maison avec magasin située *rue de la Croix*, sur un emplacement acheté en 1283 de Gérard Chastrani; et deux petits clos aux portes de la ville, l'un appelé *Clos de Vallon*, acquis par un échange avec Amédée VIII, en 1433, le second au lieu dit *La Patenerie*, acheté en 1500 de noble Jean Joly.

4° A Mieussy, un bâtiment avec jardins et prés, acquis au xv^e siècle de divers particuliers.

5° A Lucinge, des champs et pâturages tant donnés que vendus par les seigneurs du lieu au xiii^e siècle.

6° A Vailly, une maison d'acquisition récente, destinée à servir d'asile aux religieux ou à leurs gens, lorsqu'ils allaient et venaient par les mauvais temps de Ripaille à Vallon ou *vice versa*; ce pied-à-terre se trouvait à moitié chemin entre les deux localités, distantes de six lieues l'une de l'autre.

A l'exception de ce dernier article, tout le domaine que nous venons de détailler, fut déclaré franc d'impôt comme acquis à la Chartreuse avant l'édit de la taille rendu par le duc de Savoie en 1580, et fut classé parmi les biens de l'ancien patrimoine de l'Eglise. Il formait un ensemble d'environ 3,714 journaux ou 1,368 hectares (4). La fortune des Chartreux comprenait encore des revenus annuels provenant également du prieuré de Vallon, et se composant de servis en argent ou en nature. Ces redevances, dont il serait difficile de fixer la valeur totale, à cause de leur diversité et de la variété multiple des monnaies spécifiées pour leur paiement, étaient à prendre sur des terres, vignes, prés, bâtiments, etc., situés dans les paroisses suivantes :

(1) V. ci-dessus, ch. III.

(2) Ces montagnes furent *albergées* par la Chartreuse, et ensuite réunies à son domaine.

(3) V. *Sommaire des titres des fiefs du Chablais*. Cent deux familles, à Vallon, devaient alors l'hommage-lige aux Chartreux.

(4) V. *Déclaratoires*, etc., aux articles des communes désignées, et registres cadastraux de 1750. Le journal y est compté pour 500 toises, de 7 centiares 37 décimètres chacune.

Bellevaux, Boège, Cervens, Fessy, Lucinge, Lully, Mieussy, Thonon, Vigny (1).

La Chartreuse de Ripaille ne fut dépossédée que par la Révolution. Les troupes françaises étaient entrées en Savoie le 22 septembre 1792, et, dès la fin de la même année, Thonon n'était plus qu'un chef-lieu de district du département du Mont-Blanc, en attendant qu'il devint une sous-préfecture de celui du Léman. Toutefois, nous trouvons des actes constatant l'existence du monastère jusqu'en 1793. Alors seulement il disparut. Ses dépendances furent vendues, comme biens nationaux, le 24 messidor an IV. On ne déboisa qu'une minime partie du parc. Les bâtiments furent convertis en ferme par les particuliers qui en firent l'acquisition. Ce qui subsiste aujourd'hui appartient aux fils du général Dupas, à qui la propriété avait été revendue en 1809. L'autel et les boiseries de la chapelle des Chartreux se voient encore dans l'église de Saint-Germain de Genève, où on les a transférés vers cette époque, et plusieurs autres débris du même édifice ont été dispersés pareillement à Lausanne ou aux environs.

Ainsi s'en est allée une des plus illustres fondations de la Maison de Savoie : l'éclat et la renommée qui l'environnaient n'ont pu la sauver de ce naufrage inévitable et général qui coupe court l'histoire de toutes nos anciennes institutions. A. LECOY DE LA MARCHE.

BAUTAS ET ANNECY

(Suite.)

A part l'itinéraire d'Antonin, aucun document ancien ne fait mention de *Bautas*. Saint François de Sales assure avoir lu dans un ancien manuscrit : *Extabat antiquitus apud Allobrogos civitas bovis à Gothis funditus eversa*. Ce texte va servir de trame à un commentaire pour la suite de cette étude.

Cet *antiquitus* accuse une vieille tradition recueillie probablement à l'époque du développement des franchises communales; car le mot de *civitas* ne remonte pas pour Annecy jusqu'à l'époque romaine, pendant laquelle les seules villes reconnues avec le droit de *cité* étaient *Vienna*, *Genava* et *Cularo*, appelée ensuite *Gratianopolis*. Les cités étaient divisées en *pagi* et le *pagus* en *finés*. Ce dernier titre semble fixer la place de *Bautas* ou des Fins dans la classification hiérarchique des localités de l'empire romain. La *civitas bovis*, explication plus ingénieuse que vraie du mot *Bautas*, ou même *Boutas*, est introduite là avec un vague souvenir par le faubourg de Bœuf, qui a été comme le trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle ville, pour affirmer de vieux droits de bourgeoisie contre la domination féodale des comtes de Genève au castel d'Annecy. On voit évidemment que la commune burgonde voulait s'appuyer par le nom de *Civitas* aux souvenirs du municipe romain.

Rien ne doit étonner dans une ville où la noblesse ne pouvait remplir les fonctions municipales, ni commander l'armée communale, dans une ville où le premier des syndics sortant de charge était nécessaire-

(1) Le détail est contenu dans les *Déclaratoires des servis ecclésiastiques*, articles de la Chartreuse de Ripaille.

ment colonel des quatre compagnies, comme les préteurs et les proconsuls romains dans les provinces de la République. Il y a là toute l'histoire des villes industrielles de la Flandre. Que pourrions-nous ajouter ? Si les communiens annéciens du moyen-âge continuaient les traditions de *Bautas*, celle-ci aurait bien mérité d'être une petite *civitas*, comme les quatre *cités* de Vallais qui, en cette qualité, ont laissé une adresse à leur patron C. Drusus (1), et qui néanmoins n'étaient reconnues qu'en réunion dans la seule *cité d'Octodure* (Martigny) (2); mais cette adresse, avant d'être arrêtée collectivement, a dû être proposée et votée dans chacune des quatre subdivisions par une assemblée, une *curia*. C'est, du reste, ce que viennent de démontrer pour les territoires subdivisionnels des grandes *cités*, les savantes recherches archéologiques de M. Léon Rénier (3). Si aucun titre d'organisation municipale n'a encore été découvert aux Fins, l'inscription de Meythet constate des *Vicani* qui ont une certaine importance, puisqu'ils sont nommés immédiatement après la divinité dans la dédicace d'un monument public.

Pour expliquer le *civitas bovis*, les humanistes du xvi^e siècle ne trouvèrent rien de mieux que de décomposer *Bautas* ou *Boutas* en *bov...tas* et de lire *bovis civitas*; sans réfléchir que cette contraction n'aurait pu avoir lieu que dans le langage vulgaire et après quelques siècles de décadence du latin. Tandis qu'au contraire ce mot disparaît dans les traditions locales et *Bautas* ne se retrouve plus que dans l'itinéraire d'Antonin, une pièce puisée aux sources officielles, qui conservent en général les types primitifs. Et de Rome à la distance des Alpes, ce document devait encore moins subir les altérations du patois local, s'il y avait eu lieu. Puis, comment expliquer par *bovis civitas* la variante *Baittas* du manuscrit de Florence du x^e siècle ? Je ne parle pas de celle de *Bantas*, du manuscrit de l'Escurial du xiii^e siècle, je suppose qu'on a confondu *n* avec *u*, ce qui est très facile dans les écritures du moyen-âge.

Fort de l'explication de *bov...tas*, on voulut même y voir une colonie égyptienne venant fonder une ville en l'honneur du bœuf Apis. Mais pour tirer une pareille conclusion, il faut autre chose que quelques statuettes de momies, voire même de la déesse Isis; car on en trouve assez dans des villes d'origine essentiellement gauloise ou romaine. Le culte d'Isis, introduit à Rome depuis la conquête d'Égypte, a pu se répandre dans l'Empire, comme celui de Mithra après les campagnes de Pompée en Asie. Et les chapiteaux figurés et historiés de la Balme-de-Sillingy et de Talloires mis en avant pour servir d'appui à cette opinion, sont tout simplement des ornements architectoniques très communs au ix^e siècle.

Puisqu'on en était à chercher une origine étrangère, autant valait-il y trouver une colonie de *Bauté*, l'une des six sectes philosophiques de l'Indostan.

Néanmoins, il y a une idée qui ressort de tout cela et qui est peut-être la seule historique, c'est celle du bœuf; car elle s'est conservée dans le faubourg de ce nom et dans le texte cité par saint François de Sales,

dont personne ne révoquera en doute l'érudition et la critique. Si la découverte du restant de l'inscription de Meythet, VICANIS BO..., venait à autoriser une variété orthographique dans le nom de *Boutas*, ce nom grec, signifiant bouvier, nous ramènerait au radical *bous*, bœuf; le *bootes* latin, signifiant le *Bouvier*, constellation, a une origine grecque; car la dérivation latine a produit *boviarum* et *bovillæ*. L'échange de *o*, *ou* et *au* n'est pas rare dans les noms primitifs de ces contrées (1). Le patois local viendrait en aide: le radical *bou* signifiant un bœuf ou une bouverie, se prononce *bou*, *baou*, *beu* et *buœu*, selon les vallées.

Ce pays était occupé par les Allobroges mille ans avant les premières colonies grecques en Gaule. Je ne pense pas que les Grecs ni les Romains aient appris à nos aïeux le nom de l'espèce bovine si nécessaire à l'exploitation agricole, ni même que l'introduction officielle de la langue romaine ait pu substituer universellement le nom latin au nom allobroge. Les variantes que j'ai citées prouveraient plutôt que le nom tiré du dialecte local ne différerait pas beaucoup des langues étrangères, et que l'expression de cette idée a peu varié dans la confusion des langues, précisément parce qu'elle était d'une application nécessaire au premier de tous les arts. Nous verrons plus loin une autre preuve de ce que j'avance ici. Néanmoins il n'est pas hors de propos de rappeler que *bous* en grec est aussi le nom d'une espèce de poisson. Je laisse aux amateurs d'histoire naturelle le soin de vérifier son identité avec celui des armoiries de la ville. Le *Boutas* aurait encore là une justification bien naturelle. Mais en tout cas le mot ne me paraît pas avoir une origine romaine.

L'échange des dentales *t* et *d*, que nous retrouvons assez souvent (2), nous permettait aussi de rapprocher *Boutas* de *bod*, maison, si, comme le prétend Bullet, ce nom était celtique au lieu d'être teutonique (3). A l'une ou à l'autre de ces deux origines se rapportent *Baud* et *Baut*, ville et village de la Bretagne, *Boutey*, *Baudin* et *Boudin*, noms d'un grand nombre de villages en Savoie et en Dauphiné.

L'orthographe *Baittas* pourrait se rapprocher de *Bed*, hommes (analogue de *bod*) (4), du grec *Baita*, tente en peau de bœuf, *bettaz* ou *baittaz*, maisonnette, petite grange dans les dialectes de nos montagnes. Ces noms ont une remarque analogique avec l'hébreu *beth*, maison, famille.

Avant que la civilisation romaine eut fait du plateau d'Annecy un lieu de plaisance et d'industrie, avec son théâtre, ses thermes, ses temples, ses villas, etc., *Baut* ou *Bath* aurait donc probablement commencé par l'exploitation agricole et lacustre. Le nombre des fermes aurait été assez considérable pour que les Romains l'aient latinisé au pluriel *Bautæ*, comme ailleurs *Bovillæ*, *Aquæ*, etc., puis *Bautas* à l'accusatif, comme point de tendance dans l'itinéraire. Elle ne serait pas la seule à revendiquer une pareille origine, qui remonte,

(1) Boccard, *Histoire du Vallais*.

(2) *Notitia provinciarum et civitatum Galliæ*.

(3) *Revue archéologique*, décembre 1862, 353.

(1) L'itinéraire d'Antonin écrit *lacum Lausonium*; une inscription locale porte *vikanorum lousonnensium*; la carte de Peutinger écrit *lacus losanensis*. Les Bauges s'appellent *Bovillæ* et *Boggæ* dans les chartes; la Bauche, *Boschia*; La Maurienne, *Morigenica*, etc.

(2) *Darentasia*, Tarentaise; *Dertona*, Tortone; *Thoron*, Doron; *Syrta*, Sidre; *Ceutrones*, Cendrones, etc.

(3) *Dictionnaire celtique français*, par Buttet.

(4) *Dictionnaire celtique français*, par Grégoire.

du reste, au premier, au plus utile et au plus noble de tous les arts. Outre *Bovillæ* et *Bovianum* en Italie, sans sortir de la Savoie, nous trouvons Chevaline, Vacheresse, Bergerie, Bozel, Arèches et même *Bovillæ* des Bauges, qui tous rappellent une des spécialités de la vie agricole. L'armoire du Bœuf, le faubourg de ce nom sont peut-être un souvenir des traditions primitives, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'étymologie forcée de *Bov...tas*, ni au bœuf *Apis* d'une colonie égyptienne.

Une fois détruite on a pu oublier le nom de la ville, c'était une individualité de moins; mais on aura conservé le titre qui intéressait et comprenait tout le canton *Fines*.

Mais si la découverte du reste de l'inscription *VICANIS BO...* de Meythet venait à y fixer la position de *Bautas* ou *Boutas*, conformément aux mesures itinéraires de la ligne de Marlioz et de Sallenôves, alors la ville dont nous avons décrit les monuments se serait appelée *Fines*, *Les Fins*, du nom que la tradition a toujours gardé à cet espace si riche en découvertes archéologiques, et la station romaine aurait pris son nom du village situé en face de l'autre côté du Fier, et qui a dû être assez important pour avoir un temple dédié *Numini...* et *Vicanis*, etc.

Comme on le voit, le champ des conjectures est encore vaste, même avec de nombreuses antiquités, lorsque, pour nommer une localité ancienne, les trois sources historiques, un document écrit, un débris d'inscription et une tradition ne concordent pas ensemble. Mais les mesures itinéraires circonscrivent déjà la question et réduisent toutes les prétentions à Meythet ou aux Fins.

Quant à Annecy-le-Vieux, on l'a dit plus haut, il n'est pas probable qu'il y ait eu autre chose que des *villæ*, et pour en rechercher les origines, qu'on me permette quelques considérations sur la configuration locale.

(La suite au prochain n°.)

DUCIS.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

Les antiquités de la station de Bautas ont été énumérées dans un article spécial.

Revenons maintenant à la voie romaine. Il est indubitable que les Allobroges avaient des chemins de chaque côté du lac. Mais aucune tradition ne rappelle une grande voie sur la rive occidentale. Seule une pierre milliaire de Constantin trouvée à Sevrier indique une ligne dont je n'ai pu trouver la suite nulle part que vers les Bauges, tandis qu'en plein moyen-âge la grande route se trouvait encore sur la rive orientale, et c'est bien là en effet que l'on retrouve le plus de monuments romains.

Depuis les Barattes on suit les vestiges d'une route qui peut avoir succédé, par des réparations successives, à la voie romaine. Le niveau de ce chemin avant d'arriver à Margeria correspond à celui que l'on reprend au grand Chavoire. La route n'a été probablement

abaissée au bord du lac qu'ensuite de l'éboulement des blocs que l'on exploite maintenant.

On peut encore admirer aujourd'hui les restes remarquables des thermes romains au bas de Menthon et du roc de Chère. Ils sont élevés d'environ 8 à 10 mètres au-dessus du lac. On peut donc présumer qu'à l'époque romaine le niveau n'était guère plus élevé que de 4 à 5 mètres. Le tracé que je viens d'indiquer est bien au-dessus de cette altitude.

Déjà en 1796, M. Cursillat avait trouvé dans sa vigne de Veyrier une médaille d'Antonin de l'an 145 de notre ère. Dans ce siècle on a découvert dans la même commune, à Moraz, plusieurs sarcophages en pierre, dont l'un de 2^m,25 de longueur, un clepsydre et des médailles en plomb. Dans la campagne de M. C. Dunand, le minage a mis à découvert en 1854 les restes d'une villa parmi lesquels on distinguait des tronçons de conduits rectangulaires comme aux Barattes. En 1830, au village de Lacombe, on a trouvé une grande quantité de petites monnaies d'argent, qui ont été partagées entre les musées d'Annecy et de Chambéry. Il y en a de celtiques et de romaines (1).

En 1786, les travaux agricoles mirent à découvert au roc de Chère, près des bains romains, un vase de terre rempli de monnaies romaines en argent. On en vendit à différents orfèvres d'Annecy pour plus de 20 écus pesant. Elles avaient de face une tête coiffée ou casquée et au revers un cheval, une syrène, un mouton, un bœuf ou une figure équestre. Parmi les légendes on distinguait ces lettres VOL... COOV... OMA (2).

La voie laissait les bains à droite et passait derrière le roc de Chère pour redescendre sur Talloires. Ici nous prenons sur le fait un détail de progrès social à l'époque romaine dans nos contrées. C'est la fondation d'un *horologium cum suo edificio et signis omnibus et clatris* par C. *Blæsius gratus*, de la tribu *Voltinia*, avec le salaire de l'esclave *ad id administrandum*.

Une pierre, servant d'escalier de l'abbaye au lac, porte l'inscription sépulcrale de *Rutilius celtus*, de la tribu *Voltinia*, monument élevé par son père.

Le chemin actuel qui, de Talloires, suit le lac vers la chapelle de la Maladière, n'est pas ancien. Sur la fin du siècle dernier, il était plus élevé d'au moins quatre mètres; c'est ainsi qu'il correspondait au niveau d'Angon. La largeur était de 10 à 12 pieds, d'après l'attestation des vieillards que j'ai pu interroger sur place en 1858.

L'aventure arrivée aux mulets chargés de la vaisselle de Lesdiguières et qui se précipitèrent dans le lac en 1600 vers la chapelle, ne prouve point, comme le prétend M. de Reydet, qu'une grande route était impossible par là. Le défaut accidentel d'un tronçon de route au XVII^e siècle ne peut préjuger l'état d'une voie romaine à quinze siècles de distance. Au reste, *ad abundantiam juris*, il y aurait encore sur le plateau de la Maladière deux vestiges de vieux chemins qui, avant l'exploitation de la carrière, pouvaient parfaitement correspondre à l'un des plus anciens murs de soutènement des vignes d'Angon, celui qui marque l'entaille de la vieille route. Et du côté de Talloires, ces vestiges

(1) *Mémoires de la Société académique de Savoie*, IV. Notes de M. Serand.

(2) Manuscrits de M. Despine.

ont pu rigoureusement se rattacher à une ligne qui passait derrière le chef-lieu de Talloires ou même à celle des Granges, détruite par le ruisseau et qui se réduit aujourd'hui à un sentier. Mais, je le répète, ce n'est qu'une conjecture qui ne nous est point nécessaire.

Le principe établi jusqu'ici de l'élévation de l'ancienne route de quatre à cinq mètres au-dessus du chemin actuel, a sa raison d'être jusqu'au bout du lac au niveau de Verthier. On peut s'en convaincre depuis les Balmettes où il en reste plusieurs vestiges. L'inclinaison de l'extrémité la plus rapprochée d'Angon n'était pas aussi forte qu'elle le paraît aujourd'hui, si on examine les vieilles entailles du roc qui font suite à la ligne de l'empierrement maintenant recouverte de terre.

La tradition place une petite ville ensablée sous le plateau de Verthier. De là la voie suivait très probablement le pied de la montagne jusqu'à Viuz, en face de Faverges. Le parcours public s'y est maintenu jusqu'aux derniers siècles qu'on a cessé de réparer les dégâts du ruisseau. C'est là qu'aboutissent du Petit-Brogny les xvii milles, soit 25,177 mètres qui séparaient *Bautas* de *Casuarina*. L'importance stratégique de cette station s'explique facilement par le croisé de quatre chemins. Son importance industrielle ne peut guère se constater qu'au xii^e siècle, où les chartes donnent le nom de *Fabricæ* au bourg du Château, dont les terres étaient séparées de celles du prieuré de Viuz par une zone appelée encore les *Fins*. Les médailles des empereurs Tibère et Sévère, les tombeaux maçonnés, les briques à rebords, la dépendance de Faverges à l'égard de Viuz sous le rapport spirituel, la direction de l'ancienne route, tout témoigne en faveur de la prééminence et de l'antiquité de Viuz sur Faverges. Mais dans aucune charte on ne trouve le mot de *Vetus* comme pour Annecy. Nous avons assimilé ailleurs Viuz à *Via*; telle est aussi l'interprétation donnée ici par un vieillard assez instruit. Néanmoins il ne serait pas invraisemblable de l'expliquer aussi par *Vicus*. Car si l'on compare les autres localités qui portent ce nom, on verra, par exemple, que Viuz-en-Sallaz et Ville-en-Sallaz semblent distinguer la *Villa* du *Vicus*; il en serait ainsi de Viuz et de la Chiésaz, deux anciens prieurés réunis aujourd'hui en une commune.

Quoi qu'il en soit de cette étymologie, gardons-nous de confondre, comme l'a fait Albanis-Beaumont, *Casuarina* avec *Cularo*, d'où Plancus écrivait à Cicéron.

Avant d'aller plus loin nous devons prévenir quelques objections. S'il fallait chercher *Bautas* en dehors d'Annecy, nous suivrions sur la ligne d'Etrembières, d'Arbusigny et de Groisy un chemin très fréquenté encore, il y a trois siècles, par le Plot, et en remontant la Fillière par Avierno; les mesures nous mèneraient de Genève à Villaz. On y a trouvé un débris d'inscription en l'honneur de Mercure. A part cela et la beauté du plateau, aucune autre découverte ne vient justifier cette solution. En outre la descente de Groisy et la montée d'Avierno n'étaient guères carrossables. De Villaz par Naves on rejoint un chemin taillé dans le roc sur la droite du Fier et continué jusqu'au pont sur deux arcades dont les voûtes sont évidemment romaines, comme la taille dans le roc. Une inscription vient confirmer ces observations : *L. Tincius Paculus per-*

vium fecit. Un dernier trait isolé pourrait se lire *L. ocum*, d'après l'excellente observation de M. Despine père.

Mais ce tronçon ne se rattache à aucune des catégories de routes exécutées *publicè* aux frais de l'Etat ou des provinces et dont on connaît la largeur officielle : 8 pieds pour la moindre *via*, 4 pour l'*actus*, 2 pour l'*iter*. Or, celui-ci varie de 6 à 13 pieds 1/2 romains dans un espace assez court. Si l'entrepreneur était déjà en défaut pour les 6 pieds, comment a-t-il joué de générosité avec le gouvernement en poussant à 13 1/2? Le *Curator viarum* aura-t-il admis cette compensation?

En outre, ce chemin n'a pas même le niveau qu'il était facile d'obtenir et qu'on retrouve dans tous les travaux de ce genre exécutés d'ordre public, comme celui de Saint-André au Val-de-Fier. Et si l'on observe attentivement le travail de *Tincius Paculus*, on se convaincra qu'il n'a fait qu'abaisser d'environ deux mètres le niveau d'un plus ancien chemin pour le rendre plus praticable, *pervium*. Car le cartouche de l'inscription pose dans la largeur d'un décimètre sur la taille inférieure. Et comme la ligne divisionnelle des deux tailles ne se remarque pas partout du côté du torrent, je présume que *Tincius Paculus*, en abaissant le niveau, a élargi quelquefois le chemin, dont la largeur normale était probablement de 6 pieds, comme on le voit sur les arcs.

Enfin ce personnage, avec ses trois noms indispensables à tout bon citoyen romain, me paraît être tout simplement un propriétaire de la localité sans caractère officiel; car s'il avait eu une mission légale, l'inscription n'aurait pas manqué de la constater avec tous ses titres. Toute l'épigraphie romaine est là pour appuyer ce principe.

Ce travail ne peut donc avoir été qu'une œuvre privée; ceci ne doit pas nous étonner: le pont actuel en est une autre, mais du xix^e siècle.

De là on ne rencontre plus aucun vestige qui puisse faire suite sur l'une des rives du Fier. Néanmoins il est probable que le chemin aura continué par le vallon de Menthon pour rejoindre la voie prétorienne. Le vieux chemin suivait une ligne assez droite sur le flanc occidental jusqu'aux Moulins.

On connaît le sarcophage de Bluffy avec inscription en petites lettres sur les bords (1), les cercles concentriques et le poignard en bronze trouvés à Perroix (2); le passage par ces localités n'a pu être qu'un *iter*. Il porte encore des traces de réparations du xvii^e siècle, mais elles ne se maintiennent que dans la direction de Saint Germain.

Deux autres suppositions peuvent être faites. L'une, d'une ligne qui, de Genève par Etrembières, Reignier, La Roche, Thorens, n'aboutit à Villaz avec les xxv milles que par le Foron-Devant. Outre les difficultés entre La Roche et Thorens par cette vallée, on a vu plus haut celles depuis Villaz.

L'autre s'appuie sur la voie romaine dont on connaît des vestiges sur la droite de l'Arve, et qui se confondait aux Houches avec celle qui, de la Tarentaise par le Bonhomme et Chamonix, allait à Martigny en Vallais.

(1) *Revue Savoisienne*, 1861, p. 68.

(2) *Id.* 1862, p. 97.

Or, en supposant qu'un embranchement s'en fut détaché pour passer le pont Saint-Romain sur l'Arve et se fut dirigé vers Saint-Pierre de Rumilly pour remonter la Borne, la mesure des 25 milles de Genève à *Bautas* atteindrait le village de *Ville*, entre le Petit-Bornand et Entremont. Les dégâts du ruisseau ont couvert là un ancien village; toutefois les travaux de l'agriculture n'ont amené la découverte d'aucun objet intéressant, sauf des débris de forêts.

Entre Saint-Pierre de Rumilly et le Petit-Bornand, il y a plusieurs tronçons d'un ancien chemin dans le roc taillé à la pointe seulement, et dont le niveau traverserait presque horizontalement la route actuelle vers l'oratoire de Bonlieu, creusé aussi dans le roc. Mais ce niveau se déforme ensuite par une montée rapide dans le contour de la même roche.

En remontant toujours la rive droite depuis Entremont, on trouve encore quelques tronçons d'anciens chemins assis sur des entailles dans le roc; mais elles sont assez frustes et ne présentent plus le caractère artistique romain ni le niveau convenable. Ce chemin a pu être un *actus*, qui tournait, comme aujourd'hui, Saint-Jean-des-Sixt pour descendre à Thônes; mais on ne rencontre plus d'anciens vestiges, non plus que de Thônes à Faverges, soit par Serraval, soit sur la gauche du torrent où le terrain est mouvant et marécageux, sauf depuis la mine de cuivre près du château de Nant-Bellet. La pente et l'étroitesse de ce pavé excluent toute prétention à passer pour la voie qui nous occupe. Néanmoins, du village de *Ville*, les mesures porteraient *Casuaria* au Chenet, en-delà de *Viuz-Faverges*. Ces vestiges correspondaient évidemment avec ceux qu'on retrouve de Cons à Verchères et qui portent encore le nom de *Vi des Romains*. La pente est du 15 au 20 pour cent. On a trouvé d'anciens tombeaux à Verchères, et le champ Bellon, *campus Bellonæ*, sur un monticule autrefois fortifié, commande le bassin de Faverges et le vallon de Tamié où continuait cette route, par Frontenex et les Prières, pour rejoindre à Tournon la grande voie prétorienne venant des Alpes vers *Mantala* et que nous avons décrite plus haut. Mais, sur le petit espace du plateau à Plancherine, la pente est forte de 1327^m à 587^m, et il n'est pas possible d'y découvrir un trajet carrossable. La pente est précisément celle du Nant-Bellet. Toute cette ligne était probablement un *actus* ou chemin raccourci pour rattacher la vallée de l'Arve à celle de l'Isère.

(La suite au prochain n°.)

DUCIS.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

Séance du 4 juin 1863.

M. le Président donne lecture d'une circulaire par laquelle S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique fait connaître que la distribution des récompenses qui seront décernées aux sociétés savantes, à la suite du concours de 1863, aura lieu dans les premiers jours d'avril 1864, et que les notices destinées à être lues dans cette réunion devront être transmises le 1^{er} février de la même année, *dernier délai*.

M. Jules Philippe donne communication d'une inscription en lettres gothiques, qui se trouve incrustée dans le mur extérieur du chœur de l'église des Ollières, et qui fait connaître la date de

la construction de cette partie de l'église, et rappelle le nom du fondateur; elle est ainsi conçue :

A.O.D.M.V.C.VIII

HVC.CHORV.FECIT

FIERI.D.MARTINVS.D.

BACHALICVRATVS.OLLE

M. Lecoy de la Marche lit une notice sur l'exécution du testament d'Amé III, comte de Genevois, intéressant l'église de Notre-Dame d'Annecy, et la monnoierie de ce prince.

M. Ducis donne lecture de la suite de son mémoire intitulé *Bautas et Annecy*.

M. Revon fait connaître à l'assemblée que le Musée des antiques vient de recevoir de M. Alphonse Despine deux bas-reliefs qui, depuis une époque reculée, étaient incrustés dans le mur d'une maison rustique d'Annecy-le-Vieux, et qui proviennent de l'église romane de l'abbaye de Talloires. Albanis Beaumont a prétendu à tort que ces bas-reliefs étaient des restes d'antiquités celtiques (1); ils représentent des sujets mythologiques qui n'ont pu encore être bien déterminés. Ils feront l'objet d'une note dans la *Revue savoissienne*.

Des remerciements sont votés à M. A. Despine.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1^o *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie* de Genève, t. XIII; 1863;

2^o *Revue des Sociétés savantes*, 3^e série, t. I^{er};

3^o *Bulletin de l'Union des arts de Marseille*, t. I^{er};

4^o *Bulletin mensuel des séances de la Société centrale d'agriculture de la Savoie*, n° de mai 1863;

5^o *Du Progrès dans les langues par une direction nouvelle donnée aux travaux des philologues et des Académies*; Paris, 1863; don de l'auteur, M. P. Boissière;

6^o *L'Union magnétique*, n° de mai 1863;

7^o *Journal des connaissances médicales*, n° de mai 1863;

8^o *Le Mont-Blanc*;

9^o *Le Courrier des Alpes*;

10^o *L'Abeille de Chamonix*;

11^o *Le Courrier de Savoie*;

12^o *Le Léman*;

13^o *Le Glaneur savoyard*;

14^o Collection de brochures et d'arrêtés municipaux; don de la Municipalité d'Annecy.

Pour extrait conforme :

Le Secrétaire, JULES PHILIPPE.

La *Vie de César* est en voie d'impression à l'imprimerie impériale. Elle aura trois volumes. Le premier est déjà prêt, on s'occupe du second; tous deux paraîtront ensemble. Le troisième paraîtra seul et plus tard.

La Société botanique de France se réunira en session extraordinaire à Chambéry, le 27 juillet prochain. Le but principal de cette session, qui durera une dizaine de jours, est l'exploration de la riche végétation du Mont-Cenis.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 12 juin, a décerné le prix fondé par feu M. Bordin à M. Eugène Boutaric, pour son mémoire sur la question proposée relative au *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais.

On annonce la mort du célèbre historien et philologue C.-A. Munch, lecteur (1837), puis professeur titulaire d'histoire à l'Université de Christiana, sa ville natale. Il est décédé à Rome où il étudiait les archives du Vatican. Les éditions d'anciens ouvrages danois, notamment du vieux recueil de légendes intitulé l'*Edda*, et ses grammaires des vieilles langues du Nord devinrent, selon le *Dictionnaire des contemporains*, le fondement d'une science toute nouvelle, la grammaire des langues du Nord comparées. Les dissertations sur la géographie et l'histoire de la Norvège sont justement estimées. Munch n'était âgé que de 53 ans.

(1) Voir *Annecy et ses environs*, p. 184, 2^e édition.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. TRÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoissienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Bautas et Annecy (suite et fin), par M. Ducis. — Les Troglodytes de la Savoie (suite), par M. L. Revon. — Archéologie : Voies romaines (suite), par M. Ducis. — La machoire humaine découverte à Moulin-Quignon, par M. Jules Philippe. — Chronique.

BAUTAS ET ANNECY

(Suite et fin)

La nature du terrain qui borde le lac, depuis le Pâquier jusqu'aux Barattes, accuse évidemment un séjour prolongé des eaux à une époque antérieure et sur une largeur de quatre à cinq cents mètres. On pouvait remarquer, il n'y a pas très longtemps encore, plusieurs dépressions de terrain, autrefois des flaques d'eau ou des langues marécageuses, aujourd'hui nivelées par l'agriculture ou pour de nouvelles constructions.

Des Barattes, si on contourne les atterrissements formés par les ruisseaux de Vinières et d'Annecy, on retrouve une dépression de terrain qui suit toutes les sinuosités du coteau jusqu'au Petit-Brogny. Le terroir est encore très humide, surtout à Novelle (*Novale*, terre nouvellement défrichée). Le sous-sol se compose d'une couche de galets disposés comme par un courant d'eau. Le canal devait laisser le Petit-Brogny à droite et tourner à gauche pour aller se déverser dans le Fier.

La tradition appelle encore *Viremolin* l'endroit où un moulin était mis en mouvement par la chute de ce cours. Si l'on tient compte de l'abaissement graduel du lac dont les eaux ont fini par se retirer de ce gué, de la poussée des terres du coteau supérieur, terres qui, n'étant plus emportées par le courant, ont comblé le canal, et enfin du nivellement obtenu par les travaux de l'agriculture, on ne sera pas même obligé de remonter bien haut pour retrouver l'époque où le canal était encore une langue marécageuse du lac.

D'après ces principes, le gué d'écoulement du lac vers l'extrémité sud, au bas du château, devait occuper une zone bien plus large, et le marais de Louverchie a pu être un prolongement du lac. L'écoulement accéléré par plusieurs canaux creusés plus profondément pour compléter le système de fortification des barrières successives d'Annecy-le-Neuf, a pu contribuer à faire baisser le lac et de dessécher le canal du nord. Les prolongements des ruisseaux d'Annecy-le-Vieux et de Vinières n'ont bientôt plus été que des canaux de dessèche-

ment, et ont laissé le nom de Barattes à l'espace qu'ils circonscrivent au bas de ce coteau (1). Mais avant ce changement, Albigny était peut-être une île ; on a trouvé tout près, dans le lac, une corniche antique avec ces lettres : T. M. (2).

Toutes ces découpures primitives du lac formaient des baies, des presqu'îles, et les deux grands dégoûtements du lac le long des deux coteaux étaient alimentés par plusieurs affluents qui, après avoir formé par leurs contours plusieurs îles, se réunissaient enfin les uns au canal du nord, les autres à celui du midi (3).

Îles et presqu'îles, c'est tout un pour le peuple dont l'imagination s'impatiente de l'analyse et de la division, et qui, dans sa phrase rapide, aime à exprimer des idées simples. Il appelle communément *île* toute langue de terre plus ou moins environnée d'eau, comme celles qui ne sont formées que par un confluent, quelquefois même les glières ou grèves d'une rivière qui n'est pas diguée ; probablement parce que les débordements des eaux y forment accidentellement des îles (4).

Les Allobroges devaient donc dire : les îles, en celtique *Enesy*, dont on a fait *Annessy*, en conformant l'orthographe franque à la prononciation, comme dans la même langue on a fait *Vannes* de *Venes*, capitale des Venètes (Morbihan) (5). L'a est resté toujours assez bref dans la prosodie locale pour motiver le double *n*. Néanmoins quelques chartes n'en mettent qu'un. Ou mieux, *Annessy* était peut-être la forme différentielle du dialecte allobroge.

Quoi qu'il en soit, toutes les anciennes chartes confirment exclusivement cette lecture. Le *c* n'a été substitué aux deux *ss* que dès le *xvi^e* siècle, alors que l'engouement des origines classiques avait fait imaginer un *Titius Anicius*, pour creuser le Thioux et bâtir Anneci. Je ne sais pas même si *Tincius Paculus*, de

(1) *Barât*, champ cultivé, en roman provençal, n'est qu'une conséquence de *Barad*, fossé d'écoulement. Mary-Lafon, *Tableau hist. et litt. des langues du Midi*, etc.

(2) Manuscrit de M. Reydet.

(3) Il en est de même pour l'autre extrémité du lac vers Doussard et Verthier : on appelle *îles* la partie marécageuse traversée par les affluents.

(4) On appelait autrefois *île* une maison, une localité séparée ou isolée par l'eau, par une forêt, par les rues d'une ville. C'est le sens du latin *insula*.

(5) *Dictionnaire celtique ou bas-breton*, par Grégoire. — M. Di-verrès, principal du collège d'Annecy et originaire de la Bretagne, m'avait fait observer le premier cette étymologie.

Dingy-Saint-Clair, n'était point accusé aussi d'avoir creusé l'autre Thioux et planté le Pâquier? Aymar du Rivail voulut aussi donner son étymologie d'*Amnicium*, pays traversé par une rivière, *amnis* (1). Mais en ce cas, c'est le Thioux, assez mal traduit par *Tertius*, qui aurait dû laisser son nom à la ville, et non pas le terme générique. C'est ainsi que *Octodurus*, *Darentasia*, *Bergintrum*, *Darentiaca*, *Durotincum*, *Axuenna*, *Isara*, tiraient leur nom de la rivière près de laquelle ces villes étaient situées. Le nom générique n'est employé que dans ce sens : *Inter-annes*, Interamne, ville d'Italie, Entrèves, *Interaquas*, en Savoie.

Celle d'*Annexum aquis* n'est pas plus soutenable, ayant contre elle les anciennes chartes et les lois de la filiation des mots dans les langues (2).

Après les Latins, les Grecs. La plaine d'Annecy est presque environnée d'eau par le lac, le Fier et les canaux, et, dit encore Fodéré, qui a recueilli toutes les opinions de son temps, quelques-uns imaginèrent le mot grec *nissi*, îles (3). Excellente idée, mais qui n'était juste ni dans l'explication grammaticale, ni dans l'application. Car si *nesos* signifie île, *anesos* en est le privatif. Aussi se mit-on à écrire Nissy ou Nussy, comme s'il eût été possible de répudier la première syllabe en possession dans les chartes de huit siècles!

Il aurait été plus grammatical de reconnaître une préposition ou un article avec le pluriel, *en nesois* vers les îles, ou *ai nesoi*, les îles, que l'on prononce encore à Athènes *ennissis*, *énissi*, presque comme les Bas-Bretons dans leur dialecte. Mais ce pluriel ne s'applique pas à l'île unique dans laquelle se trouvait la ville des Fins. Il ne s'agit donc pas d'elle. Du reste, elle a un nom, peut-être deux, *Bautas* ou *Fines*, c'est assez. Les habitants de cette ville ont dû parler tous les jours des îles et presque les formées par les contours des canaux dès leur naissance, des maisons, des fermes dont ils étaient ainsi isolés. Et c'est là seulement et non pas au centre de la ville qu'on peut justifier l'appellation d'*îles* au pluriel.

En outre, si le nom d'Annecy, quelle qu'en fut l'origine, avait été primitivement celui de la ville des Fins, les ruines de cette ville auraient dû s'appeler Annecy-le-Vieux en face des progrès d'Annecy-le-Neuf. Or, le nom de Fins a été exclusivement celui de cette plaine couverte d'antiquités, et le nom d'Annecy-le-Vieux ne s'est appliqué d'abord qu'à la partie orientale du coteau nord jusqu'à Albigny; comme celui d'Annecy-le-Neuf depuis Albigny jusqu'au coteau méridional. C'est donc entre les deux coteaux et dans ce que j'ai appelé les franges du lac qu'il faut trouver les îles si bien désignées par leur nom grec ou celtique.

Nous avons déjà observé une assez forte analogie entre *Bautas* et *Boutas*. Les rapports nombreux du celtique et du grec ont été constatés par plusieurs philologues, et expliquent l'usage que faisaient les Gaulois des lettres grecques, au rapport de Jules-César (4).

Nous avons aussi constaté la possibilité d'une colonie grecque; mais rien de plus.

(1) *De Allobrogibus*, 59.

(2) *Revue savoisienne*, 1861. Nous sommes loin cependant d'adopter toutes les conclusions de l'auteur.

(3) Narration des couvents de Saint-François et de Sainte-Claire.

(4) *De Bello gallico*, I, 29.

Entre deux étymologies analogues, la plus vraisemblable nous paraît la celtique. C'est dans la même langue que *Genava* ou *Genabum* vient de *Cen-Avon*, tête de l'eau; *Pennolucos* de *pen-loc*, pointe du lac, traduit en roman par Cabolay, Capolay; *Talgeria* de *tal*, front, hauteur, *ger*, *wer*, gué, rivage, ou *gær*, *ker*, village. Le *Roc de Chère* est un pléonisme en deux langues.

Les Grecs ni les Romains n'ont pas à revendiquer ici des noms bien antérieurs à leurs colonies ou à leurs conquêtes. L'occupation gauloise est de mille ans antérieure à la colonie grecque de Marseille, qui a précédé de quatre siècles les Romains en deçà des Alpes (1).

C'est en vertu des mêmes principes que je repousse également l'étymologie teutonique *an ach*, vers l'eau, proposée par M. Menabréa (2), et supposant dans *anachium* le *c* que l'on ne trouve pas avant le xvi^e siècle. S'il ne s'agissait que du *Chatel et borg d'Annessieu*, œuvre de la féodalité, nous ne ferions peut-être pas difficulté d'en rechercher l'origine dans la langue des envahisseurs, et le mot composé *anneczen*, arroser, nous permettrait d'approcher de l'orthographe primitive. Mais le burgonde et le franc, dialectes teutoniques, n'ont pu s'introduire en Savoie qu'aux invasions du v^e siècle. Or, Annecy-le-Neuf est essentiellement lié d'origine à Annecy-le-Vieux. Tous les deux ont la même raison étymologique de remonter au-delà de l'époque romaine.

On a vu les monuments que les Romains ont laissés à ce dernier, parmi lesquels le débris d'inscription ANN... reproduisait peut-être le nom celtique latinisé. L'autre n'en est pas complètement dépourvu.

En 1779, M. Brunier, faisant travailler à des mines sous le château, trouva une pleine coupe de chapeau de monnaies et de médailles romaines d'argent, de cuivre, quelques-unes fourrées, la plupart de Néron, comme celles trouvées aux Fins en 1614 (3). En 1835, on a découvert aux Balmettes une statuette de momie à 1^m,80 de profondeur. En creusant pour les fondations du quai du jardin public, on trouva dans la vase quantité de briques à rebords. L'une d'elles portait l'impression d'une patte de chien, comme celles trouvées à Menthon. En 1855, le curage des canaux d'écoulement du lac a amené une pêche de près de 6,000 médailles de diverses époques, dont 1,108 ont été acquises par le Musée, parmi lesquelles 47 sont romaines. Il y avait également des sceaux, des poignards, des fragments d'armes, des débris de lances, des bijoux de divers métaux, des vases, des clefs, etc. (4).

Ce qui fait encore conjecturer l'existence d'autres monuments, absorbés peut-être par les constructions du château, c'est une pierre milliaire de l'époque de Constantin ou de Constance, découverte à Sévrier, sur la route romaine qui conduisait aux Banges, après avoir passé probablement au bas de la côte sur la gauche du Thioux.

Nous ne savons rien des scènes de désolation au milieu desquelles *Bautas* ou *Fines* ont succombé, ni de l'époque de cette destruction. Faut-il en accuser les Goths, d'après le manuscrit cité par saint François de

(1) Nous leur devons néanmoins Bromines, du grec *bromos*, puanteur, et un certain nombre de mots encore en usage dans les patois.

(2) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, IX, 288.

(3) Notes de M. le baron Despine.

(4) *Bulletin de l'Association florimontane*, I, 62.

Sales ? Rien ne s'y oppose. La catastrophe n'aura pas eu lieu à la grande invasion de 407, puisque la rive gauche du Rhône fut épargnée alors. Mais en l'année suivante, le Goth Sarus, lieutenant de Stilicon, au service d'Honorius, battit dans la Viennoise le soldat de fortune Constantin, débarqué de la Grande-Bretagne et prétendant à l'empire des Gaules. Les Burgondes et les Goths auxiliaires prirent part à cette lutte. Ces derniers se portèrent sans doute à quelques excès, car Sarus dut céder devant une réaction locale, et ses troupes furent même rançonnées par les Bagaudes en repassant les Alpes.

Si la ville de Baut ou des Fins ne fut pas complètement ruinée au passage des Goths, elle a pu l'être dans les deux guerres soutenues par les Burgondes contre Clovis et ses enfants (1), ou dans l'invasion des Lombards en Savoie, en 571. Mais la survivance d'Annecy-le-Vieux concourt à prouver qu'il était bien différent de la ville détruite dont le nom disparaît dans l'histoire. Cette disparition même établirait aussi que la destruction de la ville a eu lieu avant l'établissement définitif des Burgondes, puisqu'ils n'en ont guère conservé de souvenir, et conséquemment qu'elle a été l'œuvre des Goths, vengée par les Bagaudes, ancienne agrégation armée des Alpes occidentales qui ne cessait de lutter contre la domination étrangère (2).

Les tombes en plaques de mollasse du pays que l'on trouve fréquemment par-dessus les ruines romaines, à Gevrier, aux Fins, aux deux Annecy, dans la plaine entre la route de Genève et Novel et dans les environs, sont peut-être des monuments de cette lutte. D'autres cependant les attribuent aux Sarrasins, par le motif que ces tombeaux ne contiennent que des ossements. La conservation de tout autre objet aurait paru idolâtrique aux enfants d'Ismaël.

Après le passage du fléau, les débris de la population restèrent cantonnés aux environs de la ville fumante, surtout dans les îles, à peu près comme les Allobroges qui, à la faveur de ces îles ou villages lacustres, avaient continué quelquefois, sous Jules-César, la lutte d'indépendance soutenue contre ses prédécesseurs (3).

Pour les envahisseurs parlant burgonde et franc, le nom celtique d'Anesy n'était plus qu'un nom local admis par l'usage, sans aucun retour vers son étymologie ou sa signification primitive. Aussi, après quelques siècles d'occupation, il n'est pas étonnant de voir les notaires du moyen-âge écrire *Annessiacum* (4) avec la finale indiquant l'idée de localité, comme ailleurs ils ont

fait *Camberiacum*, *Luciacum*, de *Camera*, *Lucia*. L'orthographe *Annessie* conservée dans un ancien sceau de Notre-Dame-de-Liesse et celle d'*Annessium burgum* dans une charte font présumer qu'on a pu dire aussi *Annessia* avant *Annessiacum*.

A mesure que le niveau du lac baissait, la frange marécageuse reculait, et le village du vieux Annecy se trouvait de plus en plus éloigné des îles et presque des îles qui lui avaient donné son nom. Mais le fait n'en est pas moins palpable ; car les limites de cette ancienne paroisse, qui comprennent encore presque tout Albigny, tenaient ainsi la moitié de la largeur du lac, surtout lorsqu'il pointait vers les Barattes et au bas de Vinières.

Les îles du midi, devenues plus consistantes, furent exploitées pour l'industrie. Le progrès de la population fut assez considérable pour que la bourgade fût déjà, au x^e siècle, le siège d'un décanat rural (1), c'est-à-dire qu'elle reprenait dans l'organisation diocésaine l'importance que le titre de *Fines* avait eue dans le système municipal romain.

La charte citée plus haut nous est encore un témoin de cette importance. On sait que Lothaire, roi de Lotharinge, pressé par le pape Adrien II de reprendre sa femme Tiedtberge, ou au moins de lui assigner de quoi s'entretenir selon sa condition, si, pour des causes légitimes, elle était obligée de vivre séparée de lui, donna à cette reine infortunée plusieurs domaines dans les diocèses de Grenoble, de Belley, de Maurienne, de Genève, de Lausanne et de Besançon (2). Evidemment Lothaire lui offrait l'occasion de s'éloigner de la Cour pour le laisser vivre en liberté avec sa concubine Valdrade.

Chaque groupe de ces terres devait avoir pour centre un castel ; c'est ainsi du moins qu'on doit le supposer de la part du roi pour pallier les apparences d'une répudiation, sinon pour la sûreté de la reine dans ces siècles malheureux, où les dernières invasions allaient marquer le paroxysme de la barbarie.

Dans le *pagus* de Genève, Annecy est nommé le premier, puis Balmont ou Beaumont, Talloires, Doussard, Marlens et Veyrier. Quoiqu'on n'y fasse aucune distinction d'Annecy-le-Vieux et d'Annecy-le-Neuf, il est évident qu'il s'agit de ce dernier, qui a été si longtemps un fief royal de Bourgogne et le chef-lieu du Genevois. Du reste, Annecy-le-Vieux n'a aucune trace d'ancien château qui puisse approcher, entre autres, des bas murs de la grande tour, une des plus anciennes constructions du château d'Annecy-le-Neuf, jusqu'à la hauteur d'environ huit mètres. Le nom de *Tour de la Reine* est peut-être un souvenir du séjour de Tiedtberge. Néanmoins je ne veux pas donner à cette conjecture plus d'importance que n'en a la légende d'une reine du pays, qui ne peut se rapporter qu'au troisième royaume de Bourgogne.

Lorsque M. Menabréa dit qu'au xii^e siècle Annecy n'était encore qu'un village médiocre, etc. (3), il n'a sans doute en vue que les cabanes groupées autour du *Castrum* et dont l'ensemble formait la *Curtis*, propriété rurale des comtes de Genève. Mais cette *Curtis* devait être déjà bien considérable, puisqu'en 1132 la chapelle du château fut agrandie comme église paroissiale de

(1) L'inscription trouvée au château d'Allamand, près d'Evian, se rapporte à la seconde guerre. Elle rappelle le rachat des Brandobrices par Godomar II, sous l'unique consulat de Mavurtius, l'an 527 de notre ère.

(2) A. Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, II, ix, III, 1.

(3) Suidas II, Troyon, *Habitations lacustres*, 168. La prétendue distinction entre les Allobroges et les Allobriges est sans fondement. Suidas écrit Allobriges comme Polybe parlant d'Annibal à son passage dans les Alpes et non pas sur le Rhin. On conçoit cette variété orthographique chez les auteurs, si l'on observe que l'*u* grec employé par Ptolémée se prononçait tantôt *i*, tantôt *u*, soit *ou* pour les Latins. Du reste, la description de Suidas représente parfaitement les lacustres reconnus dans les lacs allobroges de Genève, d'Annecy, du Bourget, d'Aiguebellette.

(4) Charte du roi Lothaire en 867. Muratori, *Antiquités italiennes*, II.

(1) Grillet, I, 268.

(2) D. Bouquet, VIII, 412.

(3) *Bulletin de l'Association Florimontane*, 1856, 186.

Saint-Maurice, et qu'elle a suffi telle quelle jusqu'à la Révolution française. En dehors des colons, serfs et autres serviteurs de la *Curtis* qui formèrent le premier groupe d'habitations autour du château, il faut tenir compte aussi de cette population mouvante de marchands, d'artisans, qui cherchait la liberté du travail et de l'industrie au milieu des guerres féodales et des invasions étrangères, et qui souvent ne l'obtenait qu'en se mettant sous la protection du châtel. Elle engageait sa liberté au profit de sa sécurité.

Le christianisme se trouve à toutes les origines du moyen-âge. Cette population cosmopolite a cherché ses consolations autour du sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Joie, de *letitiâ*, qui deviendra la collégiale de Notre-Dame-de-Liesse, avec tour romane, jubé et trois nefs, et conséquemment plus remarquable que l'église du château, composée d'une nef à plusieurs étages par suite des agrandissements (1). Mais le droit d'asile n'est guère respecté au passage des hordes armées. Aussi le seigneur du châtel obtiendra l'*avouerie* des églises. Toutefois ce noyau d'artisans n'oubliera pas ses premières aspirations; il deviendra la bourgeoisie turbulente qui, les grands dangers une fois passés, après l'écoulement des dernières hordes sarrasines, hongroises ou normandes du X^e siècle, voudra reprendre ses libertés confiées pour un temps à la sauvegarde du seigneur comte. Et de là sortiront ces *franchises communales* qui ont assis la base du tiers-état.

On sait le résultat des immunités ecclésiastiques. Les évêques restèrent investis de la juridiction féodale des cités dont ils avaient été les *défenseurs* sous les derniers empereurs romains. Les comtes gardèrent les campagnes. Les comtes de Genevois, déboutés de leurs prétentions sur Genève par les concessions des empereurs d'Allemagne aux évêques et par les traditions municipales de la ville, réservèrent leurs affections pour Annecy-le-Neuf. Les franchises favorisèrent le développement de la ville, qui dut reculer trois fois ses barrières, jusqu'à ce qu'enfin elle rencontrât, au-delà du plus grand contour du Thioux, un souvenir de l'ancienne ville, peut-être le *forum boarium*, qui devint le faubourg de Bœuf de la ville moderne d'Annecy.

Il n'entre pas dans mon plan de passer en revue les établissements industriels, les maisons religieuses, les institutions chevaleresques, l'organisation municipale et militaire et les franchises communales qui ont contribué au progrès et au développement de cette ville pendant le moyen-âge (2).

Sous la maison de Savoie-Némours, Annecy eut, comme auparavant Chambéry, une Chambre des comptes et un Conseil de justice, dont le ressort comprenait non seulement le comté de Genevois, mais encore les baronies du Faucigny et de Beaufort.

Chef-lieu d'un décanat de 96 paroisses, Annecy était la seconde ville du diocèse; elle devint la première en recevant l'évêque, le clergé et les ordres religieux de Genève, lorsque cette ville brisa définitivement les derniers liens politiques et religieux qui la rattachaient à la Savoie pour tourner ses regards vers la Suisse.

La fondation universitaire du cardinal de Brogny à

Avignon, en 1424, fut faite après que les Genevois eurent refusé l'érection d'une université par l'empereur Charles IV, en 1365. Eustache Chappuis assura mieux le succès de sa fondation universitaire à Louvain par celle du collège d'Annecy en 1549. Saint François de Sales voulait faire de sa nouvelle ville épiscopale ce que les empereurs avaient projeté pour Genève, c'est-à-dire un centre littéraire et scientifique. Mais les guerres de cette époque n'ayant pas permis l'établissement d'une université, il ouvrit, de concert avec le président Favre, l'Académie Florimontane, la plus ancienne en deçà des Alpes, 1607.

J'ai marqué la place qu'a pris Annecy en Savoie au commencement des temps modernes. Elle change alors son nom en celui d'*Annecy*, et sort du domaine de l'archéologie.

DUCIS.

LES TROGLODYTES DE LA SAVOIE

(Deuxième article).

Les débris de l'industrie humaine découverts dans nos grottes établissent déjà la certitude que dans tous les siècles on y a cherché un refuge. Prouvons maintenant qu'à une époque reculée ces excavations n'ont pas seulement présenté un abri d'un jour à quelques individus, mais qu'elles ont fourni un domicile attitré, une demeure où l'on comptait s'installer le plus longtemps et le plus confortablement possible.

Dans la plupart des grottes que nous avons visitées, en particulier celles du bassin d'Annecy, les parois offrent des entailles rectangulaires ayant 10, 15, 20 centimètres de côté sur une profondeur de 3 à 8 centimètres; quelques-unes sont rondes ou triangulaires. Parfois elles se suivent d'assez près, selon une ligne horizontale, et dans les grottes élevées il y a plusieurs lignes à environ deux mètres l'une au-dessus de l'autre. Dans tous les cas où ces alignements existent, ils se reproduisent exactement au même niveau sur la paroi opposée. Ne voyez-vous pas là des creusures faites pour recevoir les pontrelles d'un plancher plus sain et plus commode qu'un sol humide et inégal? Et les lignées qui se succèdent dans la hauteur des excavations les plus vastes ne sont-elles pas les traces d'une suite de planchers et de chambres susceptibles de recevoir une société nombreuse?

D'autres fois, lorsque les grottes étaient petites, avec un sol plat et sec, je n'ai point trouvé de ces lignes régulières, mais seulement quelques entailles à droite et à gauche de l'ouverture, comme si l'on voulait dissimuler l'entrée par une cloison verticale.

On pourra objecter que les entailles étaient peut-être destinées à recevoir tout simplement des échafaudages d'ouvriers carriers dans les temps modernes; à quoi nous répondrons que ces dernières se distinguent toujours par les stries que creuse le ciseau et par une teinte plus claire du roc taillé à une époque récente, tandis que les creusures en question offrent la même teinte que le reste de la paroi et ne montrent pas les stries faites par un outil bien aiguisé.

Si vous le voulez bien, escaladons ensemble la montagne de Veyrier, qui avoisine Annecy, pour constater la présence des entailles, leurs diverses dispositions et leur usage probable.

(1) Manuscrits recueillis par E. Serand.

(2) Voir Besson, *Mémoires pour servir à l'histoire des diocèses de Savoie*; Grillet; Jules Philippe, *Annecy et ses environs*.

Vous voyez ce grand four, cette gueule noire ouverte dans un rocher vertical et qui semble inaccessible : c'est la *Bornale des Sarrasins*. Après s'être hissé le long d'un couloir, on arrive à des constructions du moyen-âge en petit appareil, formant un mur posé hardiment sur le bord d'un rocher, de manière à ne laisser qu'un étroit passage entre eux et les flancs de la montagne. De là on monte à la grotte par un sentier horripilant, une sorte de cannelure qui va en diminuant de largeur, si bien qu'aux derniers pas il y a juste de quoi poser un pied devant l'autre ; à gauche, une paroi à pic sans une anfractuosité ou un buisson pour se retenir ; à droite, un précipice !... Reposons-nous des émotions et du vertige sur cette grande pierre plate qu'on appelle *la table des fées*, et qui, vue de la plaine, présente un faux air de dolmen. En face de nous, se déroule un panorama ravissant ; le lac étend sa nappe de cobalt sur laquelle apparaît, comme une bande d'un vert émeraude, le bas-fond d'un emplacement lacustre, le Châtillon. Décidément les troglodytes ont fait preuve de bon goût en venant se percher ici, en face de leurs voisins les lacustres, dont ils pouvaient voir errer les pirogues creusées dans un tronc de chêne pour relier à la rive les bourgades aquatiques. Dans cet enfoncement de rochers des hommes sont venus établir leur demeure, des hommes de chair et d'os comme nous, ayant les mêmes passions, donnant aux uns leur amour, aux autres leur haine ; professant, comme on l'a fait toujours, une dévotion assidue pour leur personne, mais adorant aussi, il faut le croire, quelque chose de plus relevé : on ne peut pas être athée quand on contemple les spendeurs du lac d'Annecy. — Ces gens-là venaient-ils du nord ou du midi ? Étaient-ils débonnaires ou, comme l'ogre, amateurs féroces de la chair fraîche ? Leurs dames étaient-elles des Cornélie ou aimaient-elles à se charger les bras, le cou et les oreilles d'affiquets en bronze et en défenses de sanglier ? Nous bouleverserons un jour le sol des cavernes pour vous dire si l'on y trouve des engins de destruction à l'usage des hommes et des fanfreluches pour l'ornement de leurs moitiés. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ce temps-là on avait déjà la bosse de la constructivité et de l'habitativité, comme vous allez le voir.

À droite et à gauche de l'entrée, une longue rainure verticale semble avoir été pratiquée pour y faire glisser une clôture à coulisse. Au fond, dans un petit espace triangulaire, deux rainures analogues, exactement en face l'une de l'autre, s'élèvent depuis le sol jusqu'à une hauteur de 1^m,50. N'est-ce pas le système de porte glissant de haut en bas, que l'on emploie de nos jours pour fermer les caisses renfermant le charbon ou les légumes ? Remarquez ensuite, à trois ou quatre mètres d'un sol inégal, ces entailles rectangulaires, creusées l'une vis-à-vis de l'autre à l'origine de chaque enfoncement, comme pour fermer celui-ci par une cloison verticale ou pour établir un plancher ; et, dans les réduits abrités contre le vent du nord, cette base du roc taillée à plat comme si l'on voulait y installer une couche commode ; à droite, un second compartiment dont on a évidemment abattu les inégalités de l'entrée pour permettre à un homme d'y pénétrer debout. Cette chambre a une tablette sculptée dans la pierre, dans le genre des autels d'ermitages, sur une

longueur de deux mètres et une hauteur de 1^m,30 ; au fond, encore une niche à provisions, avec ses traces de clôture. Examinez enfin, à l'entrée de la grotte, ce foyer en hémicycle, dont la pierre est calcinée, et qui était placé de manière à éviter que l'appartement fût envahi par la fumée. — Ces travaux sont-ils l'ouvrage d'un carrier venu là au risque de se casser le cou pour exploiter des pierres qu'il trouverait plus facilement au bas de la montagne ?

M. Eloi Serand, qui a eu l'obligeance de me guider dans l'exploration de la Bornale, a trouvé sous le sol quelques traces de charbon, des ossements, un fragment de poterie grise et dure, postérieure à l'époque romaine ; un morceau de vase verni que l'on peut rapporter au xv^e siècle, car il est identique à certaines poteries de même époque pêchées dans la Seine et dont M. Arthur Forgeais, de Paris, a fait hommage au Musée d'Annecy. La même collection possède une médaille fourrée, de Posthume, découverte en 1846 par M. l'abbé Montagnoux sous la *pierre aux fées*. Des fouilles plus profondes nous feront peut-être exhumer un jour des poteries contemporaines des lacustres, comme on l'a fait au Salève. LOUIS REVON.

(Sera continué.)

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite et fin.)

La voie prétorienne avait sa direction toute tracée sur la rive orientale du lac, comme nous l'avons vu, et dans la combe de Faverges par Marlens et Ugines à Albertville, où la pente n'est que de 7 pour 1000. Mais, comme on l'a déjà observé, il est plus rare de trouver des vestiges de voies romaines dans les plaines que dans les montagnes. Les premières, usées par les chariots, ont dû subir de nombreuses réparations ; les secondes, fréquentées par les piétons, ont résisté plus longtemps.

Il n'est pas impossible néanmoins de conjecturer le tracé de celle qui nous occupe. En partant de *Viuz*, on peut suivre des marques de vieux chemins au Chenet, à Marlens, où l'on a fait en 1780 une riche découverte de monnaies romaines, d'après M. Despine. Depuis Sonay on rencontre, entre l'ancienne route qui monte à Ugines et la nouvelle, deux autres lignes dont l'une me semble représenter le tracé romain, au bas du coteau d'Ugines, vers les Fontaines, où elle traversait la Chaise pour continuer sous les ruines du château de Lavoëx ou de Chabod par une taille dans la roche schisteuse, et de là sous Marthod et Thénésol, où se voit encore l'inscription sépulcrale de *L. Cassius Bassus Valenti...* et de son épouse *Duronia*. L'ancienne route continuait par Pallud ; mais elle ne représente guère une voie consulaire, surtout à la descente sur Albertville. Je présume qu'elle n'a été pratiquée qu'après la destruction de la *via munita* sur les bords de l'Arly.

Les Romains, qui ont jeté des chaussées non seulement à travers les marais de la Verpillière, de Bourgoin, de Chautagne et de Lémenc, mais contre les débordes-

ments de l'Arbonne au Bourg-Saint-Maurice, et du Chiriac à Gilly, ainsi qu'en témoignent les inscriptions locales ; qui ont laissé les travaux remarquables du Val-de-Fier et de la Val-d'Isère ; les Romains n'auront pas forfait à leurs principes pour trois kilomètres le long de l'Arly. Mais il est arrivé à leurs routes quelquefois ce qui arrive aux nôtres un peu plus souvent.

Le torrent d'Arly est, du reste, coutumier du fait. Les registres des paroisses environnantes rapportent de nombreux ravages dans lesquels il a emporté routes, maisons et habitants. Le mandement de Beaufort qui, comme ancien fief du Faucigny, ressortait du conseil du Genevois, prétexta les inondations fréquentes d'Arly et la difficulté de se rendre à Annecy par le tour de Tamié, pour se faire annexer à la division judiciaire de Chambéry, comme il l'était déjà à cette province sous le rapport administratif (1). L'effet ne tarda pas à appuyer cette demande. En 1740, l'Arly couvrait toute la vallée jusqu'à la hauteur des premiers villages (2).

Il y avait donc primitivement une grande route sur la droite de cette rivière, et les chemins de Pallud et de Tamié ne venaient qu'à défaut.

Le trajet d'Albertville à Moûtiers est connu. Mais ici se présente une grave difficulté. Les *xxiii* milles qui séparent *Casuarina* de *Darentasia* n'arrivent que vers Fessons-sous-Briançon. Cependant la position de *Darentasia* est bien fixée à Moûtiers (3). Si on les compte de là, on arrive au bas d'Ugines. Le confluent de la Chêze ou Chaise dans l'Arly avait bien pu laisser au village voisin un nom dérivé de cet accident. On appelle encore Outre-Chaise le village qui se trouve en face sur la rive droite de ce ruisseau. Il ne serait point invraisemblable d'y retrouver *Casuarina*. Mais de là à Viuz-Faverge, il y a encore plus de dix kilomètres d'excédant.

Le système du col de Tamié n'y changerait rien ; car le détour à Plancherine égale, s'il ne dépasse pas, celui d'Ugines. Du reste, le rapprochement qu'on a voulu faire entre *Casuarina* et Chevron n'est pas soutenable. Les chartes que j'ai eues à ma disposition établissent ainsi la généalogie du nom de Chevron : *Caprædunum*, *Chabredunum*, *Chibredun*, *Chipvron*, Chevron. C'est le nom d'un monticule, *dun* en celtique, couvert de broussailles pour le pâturage de la chèvre, *Capræ*, et sur lequel les seigneurs de ce nom élevèrent au moyen-âge leur castel, dont les ruines s'appellent aujourd'hui Château-Vieux. Les antiquités romaines ne se trouvent qu'à Mercury, comme je l'ai dit plus haut. Et le prétendu CIVARO, d'où Placus écrivait à Cicéron, n'est pas autre chose que CVLARO ou Grenoble (4).

Il y a donc évidemment ou altération de chiffres ou omission de station. Le manuscrit d'Orléans, en mettant *xxiii* et *xviii* pour *xxiiii* et *xvii* ne change rien à la question. Les variantes du manuscrit de l'Escorial sont encore moins rassurantes, on va en juger :

<i>Darentasia</i> .	M ^o del'Escorial.	M ^o d'Orléans.	Tous les autres.
<i>Casuarina</i> .	XVIII = 28,159	XXIII = 34,063	XXIII = 35,544
<i>Bautas</i> .	XXX = 44,450	XVIII = 26,658	XVII = 25,177
<i>Genava</i> .	XV = 22,215	XXV = 37,025	XXV = 37,025
	LXIII = 94,784	LXVI = 97,746	LXVI = 97,746

(1) Archives communales de Beaufort.

(2) Notes du châtelain Carsey, de Marthod.

(3) *Revue savoissienne*, 1861, 71.

(4) D. Bouquet, *Script. rerum francic.* I.

La situation de Genève est connue, ainsi que celle Tarentaise. Entre ces deux extrémités j'ai indiqué les lignes les plus anciennes, les plus carrossables et qui me paraissent présenter le plus d'authenticité. Il s'agit en ce cas de comparer leur longueur totale avec celle des itinéraires.

En suivant de Moûtiers la route actuelle jusqu'à Faverges, puis sur la rive orientale ou occidentale du lac jusqu'à Annecy, et de là par Crans, Sallenôves, Marlioz, Viry et Genève, on compte de 112 à 113 kilomètres. Si d'Annecy on suit la route actuelle par Cruseilles et le Sion, ou par Groisy, Arbusigny et Etrémbières, comme je l'ai indiqué ailleurs, on n'a que 109 à 110 kilomètres, et c'est bien, je crois, la plus courte. Et cependant, elle dépasse encore de 12 kilomètres l'itinéraire romain. Je ne parle pas de la ligne du pont Saint-Clair, qui n'est pas admissible comme voie prétorienne. Evidemment, il y a : 1° ou omission d'une station ; 2° ou échange de chiffres entre les différents manuscrits ; 3° ou un déplacement successif des deux stations intermédiaires, devenues, comme on le voit, responsables l'une de l'autre.

Le manuscrit de l'Escorial surtout fait naître l'idée d'un changement successif des stations, qui, pourtant, ne s'expliquerait guères sans la substitution des noms des bourgades près desquelles les bureaux venaient se fixer.

Les 22 kilomètres représentant les *xv* milles entre *Genava* et *Bautas* placeraient cette dernière à Marlioz, ou à La Caille, ou chez Dupont par Arbusigny, ou à La Roche par la gauche de l'Arve, ou à Baudin entre la Côte-d'Hyot et Bonneville par la droite de l'Arve. Ce nom semble présenter quelque analogie avec celui de *Bautas*. Mais aucun monument ne vient justifier l'une ou l'autre de ces suppositions. Néanmoins, pour satisfaire la juste curiosité du lecteur, nous ajouterons que, selon l'Escorial, les *xxx* milles jusqu'à *Casuarina* se mesureraient, dans ces systèmes, de Marlioz ou de La Roche à Mercier, au bas de Vesone, en deçà de Viuz-Faverge ; de chez Dupont par Annecy, ou de Baudin par les Siz et Thônes, à la chapelle du Chenet au-delà de Viuz, et enfin de La Caille à Ugines, en face d'Outre-Chaise, qui pourrait avoir la prétention de représenter étymologiquement *Casuarina*. Ce système, du reste, n'aboutit à aucune solution, puisque la longueur de cet itinéraire reste toujours la plus inférieure aux distances réelles, et qu'aucune hypothèse ne peut faire aboutir *Darentasia* à Moûtiers.

La confusion des chiffres semble plus probable. Nous allons donc essayer de composer avec ces éléments des itinéraires qui représentent la distance véridique.

Darentasia

<i>Casuarina</i>	XXIII = 34,063
<i>Bautas</i>	XXX = 44,450
<i>Genava</i>	XXV = 37,025
	115,518

Cette supposition se rapprocherait de la ligne de Marlioz, Sallenôves, etc., et placerait *Bautas* à Meythet, *Casuarina* à Césarches. On se rappelle qu'à Meythet se trouvait le monument dédié aux *Vicamis Bo...* peut-être de *Boulas*. Quant à Césarches, il reproduit pres-

que évidemment *Casuarina*. Mais de là à Moutiers, il y aurait plus de 3 kilomètres d'excédant sur la distance réelle, même après avoir absorbé en mesure l'emplacement des villages-stations. En voici une autre :

<i>Darentasia</i>	
<i>Casuarina</i>	XVIII = 28,139
<i>Bautas</i>	XXX = 44,430
<i>Genava</i>	XXV = 37,025
	109,594

Dans ce système, *Bautas* est aux Fins d'Annecy, *Casuarina* à Albertville. Mais il est peu probable que cette dernière station fût aussi rapprochée de celle *Ad Publicanos*. J'ai établi ailleurs qu'elle devait se trouver à Gilly ou Aydiar-Dessous, qui ne sont éloignés que de 3 kilomètres d'Albertville.

Il faut donc recourir à l'hypothèse d'une omission. L'itinéraire d'Antonin, de Milan à Vienne, et la table Théodosienne placent à XIII milles à l'ouest de *Darentasia* la station d'*Obilunum*. J'ai prouvé qu'elle se trouvait vers Albine de la Bâthie, entre Moutiers et Albertville. En supposant que cette station dût avoir aussi sa place dans l'itinéraire d'Antonin, de Milan à Strasbourg, puisqu'il se confond avec les précédents jusqu'à Albertville, nous aurions ce tableau :

<i>Barentasia</i>	
<i>Obilunum</i>	XIII = 19,253
<i>Casuarina</i>	XVIII = 28,139
<i>Bautas</i>	XVII = 25,177
<i>Genava</i>	XXV = 37,025
	109,594

Les chiffres présentent la même conformité aux mesures réelles et les stations sont convenablement distancées. *Obilunum* est à Gubigny, entre Albine et la Bâthie, *Casuarina* est à Viuz-Faverges, *Bautas* au Petit-Brogny, soit aux Fins. Ce système réunit surtout l'autorité du plus grand nombre des manuscrits, sauf pour le premier chiffre XXIII ; mais il est facile de présumer que le second x était un v dont les deux traits se sont trop prolongés, ou que le premier était le m final de *Casuarina*, et que le second s'enjambait avec la première unité pour faire x/III.

(La fin au prochain n°.)

DUCIS.

LA MACHOIRE HUMAINE DÉCOUVERTE A MOULIN-QUIGNON

Le 28 mars dernier, M. Boucher de Perthes trouvait dans une des couches inférieures du terrain d'alluvion exploité comme carrière de cailloux à Moulin-Quignon, près d'Abbeville, la moitié d'une machoire humaine à côté de deux haches en silex. Ce n'était pas la première fois que l'on trouvait des débris d'ossements humains dans le terrain qui renferme les traces d'une période antéhistorique, et déjà on avait prouvé surabondamment que l'homme avait été contemporain de l'*Elephas primigenius* et d'autres espèces d'animaux qui ont disparu de la surface de notre sol. Mais, jusqu'à ce jour, aucun ossement humain n'avait été découvert dans le terrain de transport de la

Somme, riche en objets fabriqués par les hommes. Aussi, ne faut-il point s'étonner si la découverte de M. Boucher de Perthes eut un grand retentissement ; immédiatement accoururent sur les lieux des savants français et anglais, entre autres MM. de Quatrefages, Desnoyers, Delesse, Pictet et Falconer, qui reconnurent l'authenticité de la machoire en question, et convinrent qu'elle était un fossile du terrain diluvien de Moulin-Quignon.

Cependant, le savant anglais, M. Falconer, qui avait semblé en premier lieu partager l'opinion de ses confrères, de retour à Londres, publia dans le *Times* une lettre dans laquelle il déclarait, qu'après un mûr examen, il considérait les haches trouvées avec la machoire comme fabriquées récemment, et que par conséquent il devait traiter l'os fossile d'apocryphe. Il ajoutait qu'une dent, qui lui avait été donnée par M. Boucher de Perthes, et provenant du même terrain, venait prouver sa nouvelle assertion par les signes évidents de récente formation qu'elle portait sur elle.

La lettre de M. Falconer fit grand bruit ; les savants se partagèrent en deux camps ; les Anglais suivirent le drapeau de M. Falconer, mais les Français, on doit le dire à regret, prirent en majorité le parti de.... rire de leur trop crédule compatriote ; ils cédaient en cela à une habitude que l'on ne parviendra jamais à déraciner.

Il se trouva toutefois des hommes sérieux qui pensèrent qu'une question aussi importante méritait d'être étudiée avec soin, et qu'il ne fallait point jeter avec tant de légèreté le ridicule sur un savant aussi distingué que M. Boucher de Perthes, dont la vie tout entière a été consacrée à des recherches archéologiques du plus haut intérêt. Un jury, composé des naturalistes et des paléontologistes les plus distingués de la France et de l'Angleterre, fut donc formé dans le but de donner une solution définitive à la question soulevée par la découverte faite à Moulin-Quignon.

MM. de Quatrefages, Milne Edwards, Desnoyers, Lartet, Falconer, Prestwich, Carpenter, Busk, etc., se rendirent sur le terrain exploré ; ils firent exécuter des fouilles sous leurs yeux ; ils discutèrent sur place le mérite des découvertes de M. Boucher de Perthes ; si bien qu'en fin de compte, Français et Anglais reconnurent unanimement que la machoire humaine, qui avait soulevé la tempête scientifique des deux côtés de la Manche, était en tous points orthodoxe et que l'illustre archéologue d'Abbeville avait bien remporté une nouvelle victoire.

M. Milne Edwards, chargé de faire connaître le résultat de l'enquête à l'Académie des sciences, a terminé son rapport comme suit :

« La nouvelle découverte de M. Boucher de Perthes pourra donc, sans contestation ultérieure, prendre place à côté de celles de Schmerling, de Tournal, de M. Lartet, de M. de Vibraye, et des autres paléontologistes qui ont constaté précédemment des faits du même ordre. »

Le résultat de l'enquête à laquelle a donné lieu la machoire de Moulin-Quignon n'est pas seulement précieux au point de vue purement scientifique, mais il prouve encore qu'il ne faut pas se presser, ainsi qu'on le fait trop souvent, de tourner en ridicule les recherches qui se rapportent aux âges antéhistoriques.

Cette branche des études archéologiques est née à peine, et chaque jour des faits nouveaux viennent lui donner le droit de cité dans le monde savant.

Lorsque M. Boucher de Perthes commença à appeler l'attention des naturalistes sur les haches en silex qu'il trouvait dans la vallée de la Somme, bien peu consentirent à le suivre dans les conjectures qu'il tirait de ses découvertes; mais dès lors, il a fait de nombreux prosélytes; la question des habitations lacustres a été soulevée, et dans les contrées du Nord de l'Europe, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en France, en Italie, partout de nombreux savants se sont appliqués à faire sortir du sein de la terre et des eaux des données historiques déjà très précieuses sur les populations dont l'existence est antérieure aux âges connus.

Ils recueilleront dans l'avenir la récompense de leur dévouement et de leurs travaux.

JULES PHILIPPE.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

Séance du 9 juillet 1863.

M. le président fait connaître à l'assemblée que, par sa lettre du 7 juin dernier, M. le président de la Société suisse des sciences naturelles a invité les membres de la Société Florimontane à prendre part à une réunion scientifique qui doit avoir lieu les 24, 25 et 26 août prochain à Samaden (Suisse).

L'assemblée charge M. le secrétaire de remercier la Société suisse des sciences naturelles du marque de sympathie qu'elle a bien voulu lui donner.

M. J. Replat donne lecture de la suite de son travail, intitulé *Bois et Vallons*.

M. Eloi Serand offre à la Société deux panneaux sculptés, de la part de M. Golliet, greffier à Albertville. L'un de ces panneaux représente un personnage qui doit appartenir à la famille des Lornay, si l'on en juge par les armes sculptées au bas, et qui sont de gueules au lion d'argent, à la bande d'azur brochant sur le tout et chargée d'une rose d'or mise en chef pour brisure. Les Lornay ont fourni plusieurs membres distingués au clergé savoyard; l'un d'eux, Guillaume III, fut évêque de Genève en 1388.

Des remerciements sont votés à M. Golliet.

M. L. Revon met sous les yeux de la Société :

1° Une plaque de marbre blanc sur laquelle est gravée l'inscription suivante :

HIC R : FIL · SVOS ALTHEVS IN PACAE.

Cette inscription, trouvée à Gruffy et dont les caractères appartiennent au VIII^e siècle, peut se lire ainsi : *Hic recondidit filios suos Altheus in pace*. Un Altheus, évêque de Sion, vivait au commencement du VIII^e siècle;

2° Un crâne, une assiette et trois vases trouvés à Pringy, près d'Annecy, dans un monticule de sable où l'on a déjà découvert des tombeaux gallo-romains;

3° Des fragments d'une urne cinéraire en verre contenus dans un vase en terre, trouvés à Albens dans une tranchée du chemin de fer.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1° *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*; 4^e trimestre de 1862;

2° *Bulletin de l'Union des arts de Marseille*, livr. de juin 1863;

3° *Bulletin mensuel des séances de la Société centrale d'agriculture de la Savoie*; juin 1863;

4° *Revue des Sociétés savantes*;

5° *Revue archéologique*, n° de juillet 1863;

6° *Revue du Lyonnais*, n° de mai et juin 1863;

7° *L'Union magnétique*, n° de juin 1863;

8° *Journal des connaissances médicales*; n° de juin 1863;

9° *Notice historique sur Ripaille en Chablais*, par M. Lecoy de la Marche; 1863; don de l'auteur;

10° *Cenno sulle ricchezze minerali dell'isola di Sardegna*, etc., par M. E. Marchese; Cagliari, 1862; don de l'auteur;

11° *Note sur la concentration au moyen du froid des eaux minérales naturelles*, par M. B. Pichon; Chambéry, 1863; don de l'auteur;

12° *Inventaire des titres et papiers trouvés dans les archives de l'insigne abbaye et monastère d'Entremont*; manuscrit donné par M. Jean Dalloz;

13° *Le Mont-Blanc, le Courrier de Savoie, l'Abeille de Chamonix, le Léman, le Glaneur savoyard*.

Pour extrait conforme :

Le Secrétaire, JULES PHILIPPE.

Notre collaborateur, M. Lecoy de la Marche, archiviste de la Haute-Savoie, vient de faire paraître une *Notice historique sur Ripaille* (1) dont une partie seulement a été publiée dans la *Revue savoissienne*. Ce travail intéressant, accompagné de documents inédits, est divisé en quatre chapitres, dans lesquels est retracée en un style clair et précis l'histoire de l'illustre retraite d'Amédée VIII.

M. Lecoy, en vrai et sincère archéologue, cherche d'abord l'étymologie du nom de *Ripaille*, qu'il trouve dans un adjectif de latinité barbare : *ripalis* ou *ripalius* : *ripaille*, fréquentatif de rive; il nous montre cette localité comme étant une propriété des princes de Savoie, jusqu'au moment où le premier de nos ducs y fonda un prieuré de moines Augustins, par acte du 23 février 1410.

L'auteur fait ensuite l'historique des circonstances qui accompagnèrent la retraite d'Amédée VIII à Ripaille; il dépeint la vie des seigneurs-moines, et prouve par des faits incontestables que c'est à tort que l'on a accusé ces nobles religieux de mener une vie sensuelle; il retrace en quelques pages l'histoire de l'élévation du duc de Savoie au pontificat et les événements qui en furent la suite; puis, il nous fait assister aux luttes de toute sorte qu'eut à soutenir Ripaille depuis l'époque où les armées bernoises ravagèrent le Chablais, jusqu'au jour où la Révolution vint mettre fin à l'existence religieuse du célèbre monastère.

Le nouveau travail de M. Lecoy intéressera non seulement nos compatriotes, mais encore le lecteur étranger à nos contrées qui y trouvera l'histoire impartiale d'un lieu dont le nom a eu un si grand retentissement.

Acquisitions du Musée d'Annecy pendant le deuxième trimestre de 1863.

ACHATS ET ÉCHANGES.

Bec-fin aquatique. Chevalier à boyeur. Colin. Nids de roitelet à triple bandeau et de mésange longue queue; œufs d'oiseaux. — Antiquités de Savoie. — Modèles industriels; modèle en relief de la machine de Watt. — Peinture à la gouache par Hartmann. — Paillettes d'or du Fier. — 200 fossiles de Savoie et du Piémont.

ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE.

Don du *Ministère d'Etat. Correspondance de Napoléon I^{er}*, tome XII. — *Collection de sceaux*, tome I.

Don de M. Louis Macon, à Genève. *La Suisse*, revue littéraire et artistique, 1863. — *Amara*, poésies de Louis Rambaud. — Deux ouvrages scientifiques.

Don de M. Margueret. Carte du vicariat de Vizagapatam, lithographiée par le donateur.

Don de la *Ville d'Annecy*. Collection d'arrêtés municipaux.

Don de M. A. Lecoy, archiviste. Sa *Notice historique sur Ripaille*, 1863.

Don de M. Durand, libraire à Turin. Trois beaux ouvrages in-4° imprimés à Parme : *Esopo*, grec-latin; *Anacréon*, id.; un volume contenant 20 types de langues étrangères.

Achats. *Le Tour du Monde*, journal des voyages, hebdomadaire. — *Année géographique*, par Vivien de Saint-Martin. — *Cartes de l'état-major sarde* : feuilles de Saint-Gingolph, Seysel, Ruffieux, Moûtiers, Mont-Iseran.

(1) Dépôt chez les principaux libraires de la Savoie.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Testament d'Amédée III : l'église Notre-Dame d'Annecy ; la monnaie des comtes de Genevois, par M. Lecoy de la Marche. — Lettres sur le congrès scientifique de Chambéry, par MM. Ducis et Lecoy. — Récolte du jalap au Mexique, par M. Trippe. — Archéologie : voies romaines (suite et fin), par M. Ducis. — Funérailles en Sardaigne, par M. Félix Despine. — Chronique.

TESTAMENT D'AMÉDÉE III

L'ÉGLISE NOTRE-DAME D'ANNECY — LA MONNAIE DES COMTES DE GENEVOIS

Les archives de la Société Florimontane contiennent une certaine quantité d'anciens documents qui n'ont pas encore été dépouillés, et qui dorment en attendant le jour. Pour commencer, nous en faisons connaître aujourd'hui un des plus intéressants, qui éclaire deux points obscurs de l'histoire des comtes de Genevois : 1° la sépulture d'Amédée III, ainsi que l'agrandissement apporté par lui à l'église de Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy ; 2° l'endroit où ce prince et son successeur firent battre monnaie au quatorzième siècle.

Quelques historiographes ont avancé que le comte Amédée III transforma l'antique chapelle de Notre-Dame, qui existait seule dans l'origine sur l'emplacement de l'église, en basilique à trois nefs, et fit creuser son tombeau dans le chœur. Mais comme certaines parties du clocher qui nous reste sont antérieures à l'époque de ce prince, et que d'un autre côté cette tour est trop importante pour avoir appartenu à une simple chapelle, la transformation en question semblerait déjà avoir eu lieu plus tôt. Amédée introduisit en effet dans l'église une modification nouvelle, mais moins considérable ; et le document dont nous parlons en révèle précisément la nature. Cette pièce contient les clauses du testament d'Amédée III relatives à Notre-Dame-de-Liesse, et le procès-verbal de leur exécution par sa veuve Mathilde de Bologne et ses fils Robert et Pierre, ou du moins par les trois délégués que ceux-ci nommèrent pour la circonstance, en 1371.

Le comte, dans son testament, ordonne à son héritier de fonder et de construire, si lui-même ne réalise pas ce projet de son vivant, « une chapelle dans l'église de Notre-Dame-de-Liesse d'Annecy, et dans la dite chapelle le tombeau où il veut être enterré, de la

manière qui convient à sa condition (1). » Trois messes, dont une grande, devront y être célébrées chaque jour pour le repos de son âme et de celles de sa femme, de ses prédécesseurs et de ses successeurs : dans ce nombre, il y en aura une de la Sainte-Vierge, une du Saint-Esprit, et une des défunts. A chacune d'elles se fera la commémoration de saint Antoine. « Si la chapelle, ajoute le prince, n'est pas terminée au moment de notre mort, nous voulons que ces offices soient célébrés, jusqu'à son achèvement, au maître-autel de la même église (2). »

Amédée ne choisit donc pas sa sépulture dans le chœur de Notre-Dame, mais dans une chapelle spéciale construite soit aux alentours du chœur, soit le long d'un bas-côté de la nef. Il agrandit ainsi l'édifice : mais il n'indique en aucune façon, comme les testateurs ne manquaient pas de le faire en pareil cas, qu'il l'eût précédemment rebâti. Au contraire, il parle de l'église comme possédant un maître-autel, et, par conséquent, comme ayant acquis son développement, depuis une époque indéterminée.

Il affecte ensuite à l'entretien de sa fondation une rente annuelle de soixante livres genevoises, à assigner par son héritier sur ses propres revenus. Le patronage de la chapelle est entièrement réservé aux comtes de Genevois. Un recteur est institué pour la desservir, sous l'obligation expresse de demeurer dans la ville d'Annecy (3). Enfin, chaque année, le jour de l'Assomption, il devra être fait, toujours dans la même chapelle, une *done* ou distribution de quatre deniers à chaque pauvre d'Annecy, et, la veille de Noël, vingt-quatre indigents recevront chacun un corset blanc (4).

Telles sont les dispositions qu'exécutèrent, le 5 septembre 1371, Humbert de Naves, juge de Genevois, Jean Mossures et Guillaume de Crans, commissaires désignés par la veuve et les enfants du comte. Après

(1) « *Unam capellam in ecclesia beate Marie Lete de Anesiaco, et in ea monumentum seu tumulum nostrum in quo sepelli volumus, et ibidem nostram eligimus sepulturam, quam per dictum heredem nostrum fieri volumus et jubemus secundum decentiam status nostri.* »

(2) « *Quod dicte tres misse modo et forma quibus supra celebrantur in magno altari dicte ecclesie integritel quousque dicta capella sit completa.* »

(3) « *Quod ipse rector in villa Annessii moram faciat continuam* »

(4) « *Una dona sive elemosina. viginti quatuor corsetos albos.* »

avoir arrêté que les aumônes seraient réparties par le recteur même de la nouvelle chapelle, ils assignèrent et remirent entre les mains de ce dernier, sur son serment solennel d'en faire l'usage prescrit, la quantité de revenus nécessaire à l'accomplissement des legs qu'on vient de voir, formant une somme annuelle de 85 livres, 13 sous, 4 deniers genevois. Dans cette évaluation, la done de l'Assomption est comptée pour 16 livres, 13 sous, 4 deniers ; ce qui porte les pauvres gratifiés chacun de 4 deniers au nombre de mille. Les vingt-quatre corsets sont estimés 9 livres, soit 7 sous et 6 deniers chacun. Le vêtement bon marché ainsi désigné correspond vraisemblablement à la *colte*, ou habit de dessous, en usage du douzième au quatorzième siècle.

Les trois commissaires ne parlent nullement de l'érection du tombeau et de la chapelle, et on ne voit point de fonds assignés pour ces travaux ; ce qui laisse entendre qu'ils étaient terminés en 1371, et peut-être même avant la mort du comte, arrivée en 1367. L'église ainsi enrichie par Amédée III devait être portée à un plus haut degré de splendeur par Robert de Genève, son fils et l'un de ses exécuteurs testamentaires, qui devint anti-pape sous le nom de Clément VII, puis érigée en collégiale par Benoît XIII, en 1395. On peut voir le détail de ces faits dans la notice sur Notre-Dame-de-Liesse écrite par l'abbé Magnin, aujourd'hui Mgr Magnin, évêque d'Annecy.

A ce propos, on se rappelle avoir lu, l'année dernière, dans la *Revue savoissienne* (1) qu'un petit monument en fer, représentant les trois patrons de l'église, la Sainte-Vierge, saint Antoine et saint Maurice, et portant la légende *Notre Dame de Annessie*, monument dont il existe seulement une empreinte moderne sur cire au Musée d'Annecy, venait de passer par les mains de M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, qui avait bien voulu nous demander quelques indications à ce sujet. Ce précieux débris, emporté d'Annecy il y a un certain nombre d'années, a fini par être acquis pour le Musée de Turin. M. Delisle nous a fait remarquer depuis que ce n'était pas là, comme on l'avait cru, un sceau proprement dit de l'église Notre-Dame, mais une matrice avec laquelle on frappait de petites plaques de plomb, servant d'*enseignes* de pèlerinage. Ces enseignes étaient portées par les pèlerins comme emblèmes ou signes de reconnaissance (2). Celle dont il s'agit, quoique se rattachant assez bien par ses figures et ses caractères au milieu du quinzième siècle, ne nous semble dater cependant que des premières années du seizième : car saint Maurice, qui y est représenté, n'a dû être adjoint aux deux anciens patrons de la collégiale, la Vierge et saint Antoine, que lorsque la vieille église, bâtie sous son invocation près du château, fut réunie à celle de Notre-

Dame ; et cette union fut faite par Jules II, qui ne monta sur le trône pontifical qu'en 1503 (1).

Le procès-verbal d'exécution du testament d'Amédée III se termine par le détail des revenus affectés à sa fondation dans l'église de Notre-Dame. L'énumération comprend des redevances annuelles, tant en argent qu'en nature, les unes prises sur la *leyde* des blés et les droits de pesage que les comtes de Genevois percevaient dans Annecy (2), les autres payables par différents particuliers dans la même ville, dans les châtellenies de Thônes et de Cruseilles, et dans le mandement de Chaumont. C'est dans cette dernière partie de l'acte que nous trouvons une indication précieuse et tout à fait nouvelle, relative à la monnaie du comte.

Amédée III est le premier prince de sa maison qui se soit permis de battre monnaie, en dépit des droits régaliens que possédait sur toute l'étendue de son diocèse l'évêque de Genève (3). Celui-ci, à la nouvelle d'une pareille infraction, protesta. Le 17 août 1356, Guillaume de Menthonnay, chanoine de Besançon, et Rodolphe de Mura, official de l'église de Genève, remirent au comte une protestation écrite d'Alamand de St-Jeoire. Amédée fit répondre, par le chanoine Etienne de Compey, qu'il était prêt à soumettre l'affaire à un arbitrage. On ne sait pas bien ce qui en résulta sur le moment ; mais le comte paraît avoir abandonné plus tard sa tentative, pour la renouveler en dehors du diocèse de Genève, dans la partie de ses domaines qui était sous la suzeraineté de la Maison de Savoie (4).

Toujours est-il qu'un atelier monétaire, établi dans un lieu soumis à la juridiction épiscopale, fonctionna pendant assez longtemps. Les nombreuses monnaies d'Amédée III et de Pierre, son successeur, retrouvées successivement aux environs d'Annecy ne peuvent que confirmer le fait. Quelques-uns ont placé l'établissement au château même de cette ville, la principale résidence du comte. Une tradition locale, conservée jusqu'à nos jours dans la dénomination de *Château de la monnaie*, semblait désigner au contraire les ruines d'un vieil édifice, d'origine inconnue, situées à environ six kilomètres d'Annecy, au milieu des marais du village d'Epagny. M. Serand, archiviste de la Société Florimontane, en écrivant une note iconographique sur les monnaies des comtes de Genevois (5), avait recueilli cette indication, sans pouvoir en déterminer le degré de certitude. Il citait seulement un passage de Levrier, portant que les députés de l'évêque de Genève, chargés de faire des représentations au comte sur l'émission de sa monnaie, vinrent trouver celui-ci au château de la Balme, où il se trouvait alors (6). Le château de la Balme était à peine à deux kilomètres de l'emplacement désigné par la tradition : l'on pouvait penser qu'Amédée avait construit sa monnaie à proximité d'une de ses maisons de campagne, et qu'il était venu dans cette

(1) N° du 15 février 1862, chronique.

(2) Le rapport de M. Alfred Maury à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres (séance publique annuelle du 31 juillet 1863), contient précisément quelques mots à ce sujet : « Les pèlerins rapportaient ces plombs comme les témoignages de leurs méritants voyages. Ils s'en servaient comme de sauf-conduits et presque comme de passeports. Dans ce temps de guerres continuelles, il n'y avait que la religion d'assez forte pour inspirer le respect de l'humanité Louis XI ne faisait en réalité que se conformer à une coutume dévote de son temps, en attachant à son bonnet la médaille de Notre-Dame-de-Cléry. C'était pour témoigner de sa présence à des lieux révérents, et non par avarice, qu'un signe de si modeste valeur décorait son chef royal. »

(1) Besson, p. 417.

(2) Le premier article consiste en 20 *coupes* de grain, moitié blé, moitié avoine, à la mesure d'Annecy, évaluées 25 livres genevoises.

(3) Voir aux archives de Genève plusieurs prestations d'hommage des comtes aux évêques, une entre autres faite en 1346 par Amédée III lui-même.

(4) Levrier, *Hist. des comtes de Genevois*, I, 221 ; Guichenon, *Hist. de la Maison de Savoie*, I, 411.

(5) Bulletin de la Société Florimontane, 1855.

(6) Levrier, *ibid.*

dernière surveiller l'exécution de son entreprise. Toutefois, aucun texte positif n'éclairait la question. Le document que nous venons d'analyser fait mention, à trois endroits différents, de deniers et d'oboles de Poisy en Genevois (*Poysi* ou *Poysaci gebenn*). Or, ce village est situé près de celui d'Epagny, à la même distance d'Annecy; le bâtiment ruiné, appelé par les gens de l'endroit *Château de la monnaie*, se trouve précisément sur la limite des deux, et pouvait parfaitement dépendre, au quatorzième siècle, de Poisy, quoiqu'il dépende aujourd'hui d'Epagny. Il serait donc difficile de conserver un doute à cet égard. La tradition populaire, qu'il faut toujours contrôler, mais ne jamais négliger, se trouve ici confirmée.

L'hôtel monétaire du comte de Genevois n'offre plus qu'un grand quadrilatère recouvert de broussailles et de gazon, ayant un mètre de hauteur sur vingt-cinq ou trente de côté. Un manuscrit sur les antiquités de Savoie, déposé à la Bibliothèque savoisonne par M. le docteur Despine, donne quelques renseignements sur l'état de ces ruines au siècle dernier : « Le château, y est-il dit, était de forme carrée, environné de murs et de larges fossés toujours remplis d'eau. Au milieu est une espèce de cour, qui, il y a plusieurs années, fut labourée pour chenevière; en creusant, on entendit un bruit sourd comme sur une voûte; on n'alla pas plus bas, et on ne put découvrir ce qu'était cette espèce de cave qui était au-dessous. » N'est-ce pas là une nouvelle preuve de la destination de l'édifice, et n'en acquerrait-on point de plus significatives encore si l'on pratiquait des fouilles en cet endroit? Si l'on s'étonne qu'un établissement de ce genre ait été placé dans un lieu marécageux, écarté, presque clandestin, à une demi-lieue de la plus proche résidence seigneuriale, et qu'il n'existe pas de mentions plus fréquentes ou plus connues de cette monnaie de Poisy, il faut se rappeler que l'entreprise du comte de Genevois avait un caractère d'usurpation, de délit féodal, et qu'en outre elle n'eût ni succès ni durée. Toutefois, la dénomination de *monnaie de Poisy* s'était assez répandue pour être encore en usage en 1374, quelques années après la mort d'Amédée III. Le comte Pierre continua peut-être lui-même d'utiliser la monnaie construite par son prédécesseur, quoiqu'il y ait lieu de croire, d'après d'autres traditions, qu'il en fut créé une nouvelle au château d'Annecy, ou comme Guichenon le rapporte, sur le territoire relevant du comte de Savoie.

A. LECOY DE LA MARCHE.

LETTRES SUR LE CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE CHAMBÉRY

Chambéry, le 16 août 1863.

Mon cher Directeur,

Deux mots à la hâte sur le Congrès, car je crains que ma lettre ne vous arrive trop tard pour la *Revue*; et d'une autre part on a à peine le temps de se recueillir après sept heures de séance les jours ordinaires, et au milieu des visites et des excursions les jours de fête.

Mercredi marquera dans les annales de nos réunions. M. de Lesseps passait à Chambéry: on l'entraîne au congrès, où il tient pendant trois quarts d'heure tout l'auditoire haletant sous le charme de ses communications fréquemment applaudies. M. Challe, au nom de l'institut des

Provinces, lui présente une médaille frappée en son honneur. L'occasion ne pouvait être meilleure pour la lui remettre.

A la demande du bureau, M. de Lesseps reprend les parties les plus intéressantes du discours qu'il venait de prononcer à la réunion des actionnaires du canal de Suez. à Paris; cette fois c'étaient des tonnerres d'applaudissements à chaque pointe qu'il lançait à l'opposition égoïste des Anglais contre une œuvre étonnante qui ouvre l'Orient au commerce et à la prépondérance publique de la France, qui amène la colonisation sur les bords du canal et conséquemment la civilisation chrétienne dans l'isthme de Suez. La Savoie sera reconnaissante à l'Impératrice d'avoir fait dédier à saint François de Sales une des trois églises érigées au milieu de ces nouvelles colonies.

Depuis bientôt six ans M. Baruffi, de Turin, stimulait l'appui moral des congrès en faveur de cette œuvre colossale. Cette fois c'est le fondateur de l'œuvre qui parlait de ses luttes et de ses succès. A voir cette figure énergique et cordiale en même temps, à cet accent de conviction qui timbre sa parole, on sent toute la force et la persévérance de caractère capable de mener à bonne fin ce travail gigantesque.

A nous maintenant. Le congrès s'est ouvert dans la section d'archéologie et d'histoire par la question des lacustres, que j'avais annoncée l'année dernière à celui de Saint-Etienne. Jamais pareille discussion n'avait occupé les congrès scientifiques de France. La primeur en revient à notre petit congrès historique d'Annecy en 1856.

Cette intéressante question a rempli deux séances de section, obtenu des communications dans deux séances générales, et s'est terminée aujourd'hui par la pêche au scaphandre dans le lac du Bourget.

Un convoi spécial nous amenait ce matin sur les bords du lac; vingt-cinq barques pavées nous transportent à l'abbaye royale d'Haute-Combe. Après la messe, un souvenir et une prière sont donnés à ces morts illustres qui furent nos comtes, nos ducs et nos rois, qui furent nos gloires dans les cabinets et sur les champs de bataille et dont quelques-uns sont couronnés de l'auréole des saints.

L'Académie impériale de Savoie avait fait préparer un excellent déjeuner sur les bords de la fontaine intermittente, dont l'eau glacée tempérerait la chaleur des meilleurs crus de Savoie. Le gouverneur d'Haute-Combe nous offre le café au nom de Sa Majesté Victor-Emmanuel II dans les appartements royaux. Immédiatement après on se jette dans les barques qui vont former un grand cercle vers la baie de Grésine. Au milieu, M. le marquis Costa de Beauregard dirigeait les explorations du plongeur armé du scaphandre. L'eau était si limpide que l'on pouvait facilement suivre sa marche et même distinguer les objets dans la vase.

Pendant que tous les regards s'attachaient à la découverte du mobilier de nos ancêtres les Allobroges, abîmé, il y a quelque mille ans, dans les eaux après l'incendie de leurs forteresses lacustres, deux représentants des progrès artistiques et industriels du XIX^e siècle vinrent nous surprendre un instant et ajouter à nos émotions. C'était le bateau à vapeur d'Aix à Lyon, qui le dimanche fait la promenade du lac pour les baigneurs, c'était surtout le chemin de fer, sortant du tunnel de Saint-Innocent, traversant les bords du lac comme un de ces dragons fabuleux qui vomissent des flammes, et rentrant dans le tunnel de Brison comme une apparition fantastique. Jamais congrès n'avait joui d'un pareil spectacle. Les barques nous ramènent à Aix où, après la visite d'un musée celto-romain, un dîner nous attendait au Casino. Je ne vous dirai rien des toasts d'Haute-Combe et du Casino, tous plus courtois, plus chaleureux, plus patriotiques les uns que les autres. Dans les discussions scientifiques comme dans les épanchements du cœur, nos nouveaux compatriotes ont compris

et apprécié le caractère savoyard, et le congrès aura fait faire un grand pas à l'annexion morale, un instant retardée par le dédain insultant d'écrivains ignorants ou dépourvus de jugement. Il marquera surtout dans les congrès de France par trois faits hors ligne : les lacustres, question neuve en archéologie; le canal de Suez, destiné à rapprocher l'Orient de l'Occident; le tunnel des Alpes que nous allons voir après-demain. Ducis.

A M. Jules Philippe, directeur-gérant de la *Revue savoisienne*.

Chambéry, 19 août 1853.

Mon cher ami,

Ne pouvant vous rendre compte de toutes les séances intéressantes qui se sont succédé depuis l'ouverture de la trentième session du Congrès scientifique, tenue dans cette ville, je veux au moins vous adresser à la hâte quelques mots sur la charmante journée d'hier, qui nous laissera de longs souvenirs. Dès cinq heures du matin, environ cent cinquante membres du Congrès prenaient place dans le train spécial que la compagnie du chemin de fer avait mis à notre disposition, et fuyaient sur l'aile de la vapeur vers ce fameux Mont-Cenis, dont les gigantesques travaux stimulaient notre curiosité. La verdoyante vallée de l'Isère, les rochers fantastiques de la Maurienne défilèrent sous nos yeux comme des visions incertaines, et, au bout de deux heures, nous débarquions sur le sol hospitalier de Saint-Michel. Là, revenus complètement à la prose, nous n'eûmes rien de plus pressé que de savourer, dans la gare, le copieux déjeuner qui nous avait été préparé et dont le besoin se faisait généralement sentir. Aussitôt après, sept larges véhicules, trainés chacun par sept chevaux vigoureux, nous hissèrent de Saint-Michel à Fourneaux, où nous attendait la plus gracieuse réception.

Introduits dans l'une des salles de l'atelier par M. Sommeiller, l'habile ingénieur chargé de la direction du percement du côté de Modane, nous avons pu entendre de sa bouche le récit des efforts et la description des procédés grâce auxquels il n'y aura bientôt plus d'Alpes. Les applaudissements, contenus par l'intérêt saisissant qui s'attachait à ces paroles si savantes et si simples, ont éclaté à la fin avec une rare unanimité : ils portaient du cœur. En sortant de la salle, tapissée de verdure et de fleurs, pavoisée aux couleurs françaises et italiennes, nous avons été accueillis, dans la cour, par une sonore fanfare, jouant les airs nationaux des deux pays. Cette musique, plus harmonieuse que celle de beaucoup de villes de Savoie, s'est recrutée parmi les ouvriers employés au tunnel : ces braves gens vont ainsi réjouir, chaque dimanche, les échos des environs.

Vous décrire un à un les appareils et les machines que l'on nous a fait examiner, serait une tâche au-dessus de mes forces et en dehors de ma compétence. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est la simplicité de ces instruments de perforation, en apparence si compliqués; mais encore fallait-il les imaginer. C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. La force de l'eau dérivée de l'Arc met en mouvement des *compresseurs*, au moyen desquels l'air est soumis à une pression de six atmosphères. Cet air comprimé est transmis par des conduits hermétiquement fermés, et sans perdre de sa puissance d'impulsion, jusque dans le tunnel, dont l'ouverture est cependant de deux cents mètres plus haute que la dérivation de l'eau. Là, il met en mouvement des machines dites *perforateurs*, munies d'une espèce de lance, qui, en frappant le roc vif deux ou trois cents fois par minute, finit par y creuser des trous assez profonds. Dix machines pratiquent simultanément et en sens divers des cavités semblables; puis on introduit dans celles-ci la mine, qui emporte des quartiers de rocher plus ou moins considérables. Mais que ces déblais semblent peu de chose

quand on les compare à la montagne qu'il s'agit de percer! On avance en moyenne d'un mètre par jour, et le tunnel doit avoir une longueur de près de 13 kilomètres, dont à peine trois sont exécutés, tant du côté de Bardonnèche que du côté de Modane. Quelle œuvre de patience, de persévérance et d'audace! Mais M. Sommeiller est un autre de Lesseps : les obstacles ne font qu'irriter son courage; il espère accélérer de plus en plus, par de nouvelles découvertes, l'achèvement de son œuvre, et ne se reposera que lorsqu'il aura réuni ses deux patries, comme il les appelle, la France, où se trouve aujourd'hui sa ville natale, et l'Italie, dont il est citoyen.

Nous nous sommes enfoncés sous cette voûte sombre que recouvrent 1600 mètres de montagne. Les ouvriers, portant des lampes fumeuses, ressemblaient aux nochers du Styx introduisant dans les enfers une myriade d'ombres pressées les unes contre les autres. L'entrée du tunnel avait disparu depuis longtemps pour nous lorsque nous sommes arrivés au fond : une atmosphère pesante nous étouffait, malgré la quantité d'air amenée du dehors par des tuyaux spéciaux; car les compresseurs servent à double fin, ils donnent à la fois le mouvement aux machines et l'air respirable aux ouvriers. Chacun de nous ramasse à la hâte un fragment de quartz, souvenir précieux des entrailles de la terre, et n'a rien de plus pressé que de revenir au jour. Le premier éblouissement passé, nous redescendons aux ateliers, les uns par le sentier aux mille contours, les autres par un escalier de trois ou quatre cents marches (chemin plus court, mais bien plus fatigant), et quelques privilégiés dans un wagon, que son propre poids entraîne sur une pente effrayante de trente ou quarante centimètres par mètre. Ce mode de locomotion a lieu, comme sur le chemin de fer de la Croix-Rousse, à Lyon, au moyen d'un câble reliant ensemble deux wagons, dont l'un monte tandis que l'autre descend, et qui se font contre-poids. Ce n'est pas là le spectacle le moins singulier, au milieu de ces merveilles de l'art et de la nature.

La musique nous suivait partout, et, prenant des sentiers à elle connus, nous devançait pour nous surprendre à chaque détour par ses éclatantes symphonies. Une jeune et gracieuse Marseillaise, qui accompagnait résolument le Congrès dans toutes ses courses, eut l'idée de faire une collecte pour les infatigables artistes de la montagne : en un instant, dans le chapeau de M. Albert de Costa, qui lui offrait le bras, elle réunit plus de deux cents francs. La science n'est donc pas toujours égoïste, et une bonne œuvre couronnait admirablement une belle journée.

Le buffet de la gare nous réunit encore le soir, à Saint-Michel, après une visite archéologique à l'église et aux vieilles tours de cette ville. Dans ce local trop étroit, hélas! pour d'aussi nombreux convives, les toasts les plus chaleureux, les remerciements les plus cordiaux furent prodigués à M. Sommeiller et à M. Challe, vice-président du Congrès, qui nous dirigeait. Puis l'excursion finit comme elle avait commencé... dans les boîtes somnifères de la compagnie Victor-Emmanuel.

Que n'étiez-vous là, mon cher ami, vous et nos autres collègues? Vous eussiez assisté, en outre, au triomphe de notre très cher et très savant vice-président, l'abbé Ducis, dont le talent aussi modeste que solide a remporté le prix proposé par l'Académie de Savoie, pour le meilleur répertoire archéologique d'un arrondissement. C'est un succès dont nous devons tous être fiers, et qui n'a pas été le seul obtenu au Congrès par notre infatigable dénicheur de voies romaines.

Quant à moi, plein des souvenirs du Mont-Cenis, j'ai rappelé au Congrès, dans la séance du lendemain, qu'un autre héros avait percé les Alpes, ouvert la route de l'Italie, réuni des nations sœurs; et cela, au dixième siècle, sans machines et sans capitaux, avec le seul aide de Dieu

et de la charité. Vous devinez que je veux parler de saint Bernard de Menthon, dont vous savez que je m'occupe. Quel beau sujet de comparaison, et que ne m'aviez-vous prêté, pour ce jour-là, votre chaude éloquence !

Enfin, la Florimontane, quoique représentée par un petit nombre, n'aura pas joué un rôle inutile dans ces grandes assises de la science provinciale fondées par M. de Caumont. Un jour, elle pourra y figurer avec plus d'éclat encore, si elle a le bonheur de voir le Congrès se réunir à Annecy.

A bientôt le plaisir de me retrouver auprès de vous, et de vous donner des détails plus intimes. Votre dévoué,

A. LECOY DE LA MARCHE.

FUNÉRAILLES EN SARDAIGNE

Seanno me rendit témoin des préparatifs d'un ensevelissement. A cette occasion, Rossano me dit que l'usage des chants autour du lit du moribond était général en Sardaigne et qu'après le dernier soupir ces chants continuaient au milieu de sanglots déchirants. Plus tard, j'assistai à cette triste cérémonie : il s'y agissait d'une jeune fille. Les parents, en pleurs, se tenaient agenouillés autour du lit et le chant funèbre commença avec l'agonie. La mère et les sœurs de la jeune fille disaient : « Voyez cette enfant ! elle était si fraîche lorsque, en avril dernier, reverdissaient nos prairies. C'était elle qui conduisait les danses. Ses compagnes l'aimaient, car elle était bonne. — Chère fille, reprend la mère, tu fus la plus jolie fleur de mon jardin. Le vent qui s'élève des bois parfumés de Milis m'était moins agréable que ton haleine, alors que, penchée sur ta natte, je recueillais les soupirs que, dans un doux rêve, ton sein laissait s'échapper de tes lèvres roses. Puis l'une des sœurs chantait : Cara Ritta, ma bien-aimée, pouvais-je avoir une meilleure amie ? Toi seule tu m'endormais dans mon berceau de liège, etc.... » Les hommes avaient aussi leurs louanges : c'était la taille svelte et ferme comme un vigoureux olivier, ou les yeux noirs de l'enfant, ou son pied bien fait, ou sa main blanche que si souvent ils avaient pressée durant la danse. C'était aussi la beauté de son teint, ses lèvres gracieuses où l'amour plaçait de si douces promesses ; puis tous, en chœur, répétaient un refrain qui résumait les éloges mérités par la brune enfant de Cuglieri.

Le médecin et le prêtre entrèrent ; déjà la mort les avait précédés ; la scène se prononça plus déchirante. La vieille mère se frappait la poitrine ; les sœurs gémissaient ; les hommes pleuraient et moi-même, bien qu'étranger, je me sentais ému. « Tout est fini, » dit le docteur. Alors, à l'aide d'une étincelle du foyer, on alluma la lampe des morts, suspendue au pied du lit, et le dernier chant commença : « Pauvre enfant, sanglotait la mère, pourquoi nous quittes-tu ? L'amour de ta mère ne te suffisait donc plus ! Pourquoi nous quittes-tu ? N'avais-tu pas des sœurs et des amies heureuses de t'entourer de soins et de caresses ? Et Garino, ton *sposce*, ne devait-il pas partager ta vie ? Pourquoi nous quittes-tu ? etc. »

Les chants continuèrent. Je me retirai laissant cette famille libre dans sa douleur. Ces adieux, ces reproches si affectueux envers le mort varient avec son ca-

ractère, son âge, sa qualité et aussi avec le génie populaire : car, tous, ils sont spontanés et improvisés. Auprès du lit mortuaire d'un père de famille, je me rappelle avoir entendu les paroles qui suivent : « *Babu caru, Babu dissu guru meu* (père chéri, père de mon cœur) ; pourquoi es-tu mort ? N'avais-tu pas un cheval, de l'orge pour le nourrir ? Bon père, n'avais-tu pas un fusil, un couteau de chasse, tes flasques remplies de poudre et de balles ! Pourquoi es-tu mort ? N'avais-tu pas de la salade dans ton jardin, du froment dans ton grenier, des troupeaux dans tes pâturages ? *Babu meu, Babu caru*, pourquoi es-tu mort ? etc. » Cette douleur qui s'exhale en sentiments affectueux, pénétrés de respect, oubliant les vivants pour tout rapporter à la mémoire du mort, a quelque chose de profondément touchant. Elle émeut tous les cœurs. A moi surtout, elle rappelait la poésie qu'un grand écrivain a su jeter sur les derniers soupirs des sauvages de l'Amérique : et je me demandais si le véritable cri de l'âme, la douleur sincère, la nature enfin n'étaient pas là plutôt que dans cet isolement, respectueux sans doute, mais froid et morne dont la civilisation entoure le lit d'un mourant.

Avant que la rigidité de la mort ne se soit étendue sur le cadavre on lui ferme les yeux et la bouche. Les jambes sont liées par un cordon de soie et les mains croisées sur la poitrine. Le visage est lavé avec soin et rasé lorsqu'il s'agit d'un homme. La dépouille mortelle est revêtue des plus beaux habits. Le visage reste découvert. Un voile de gaz est jeté sur tout le corps. S'il s'agit d'une jeune fille nubile, on l'habille en épouse, déposant dans sa main une branche de palmier et sur sa tête une couronne de fleurs. Le corps est placé dans la salle d'entrée, les pieds tournés vers la porte et un flambeau allumé est posé dans la main du mort. Les parents et amis sont appelés à venir réciter quelques prières. Puis, l'heure de la sépulture arrivée, le corps, placé dans une bière découverte, est transporté à sa dernière demeure. Souvent l'ensevelissement, plus solennel encore, n'a lieu que la nuit, à la lueur d'un grand nombre de flambeaux.

Dans certaines localités, les parents se font eux-mêmes un devoir d'accomplir tous les préparatifs de ces tristes cérémonies : cependant, presque partout, on trouve des femmes gagées, les *Arcaba doras*, qui satisfont à ces soins douloureux. FÉLIX DESPINE.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite et fin.)

Avant de terminer ce mémoire, on me permettra de consigner ici incidemment une conjecture. Après la défaite des Centrons, des Graiocèles et des Caturiges, à son passage au mont Genève (1), Jules-César a pu dans ses voyages subséquents traverser les Alpes chez les deux premiers peuples, où plus tard furent établies deux voies romaines. Dans cette supposition, son chemin le plus court en sortant des vallées de l'Isère ou de

(1) De Bello gall., I. 10.

l'Arc pour se rendre par Genève dans le nord-ouest de la Gaule, était celui que nous venons d'étudier. Or, on a voulu voir dans Césarches, entre Albertville et Ugines, et Césarges, entre Mornex et les Esserts, deux camps de César, entre lesquels Agrippa aurait trouvé l'indication de la section de voie romaine que nous venons de parcourir. Ce sont, en effet, deux plateaux fortifiés naturellement, l'un au confluent du Doron dans l'Arly, et l'autre à celui du Vaison dans l'Arve. Mais aucune découverte sérieuse n'est venue encore appuyer cette conjecture.

Nous ne quitterons pas Albertville sans rappeler un fait historique relatif à la bifurcation qu'y formait la voie des Alpes graies. La fusion des races cosmopolites qui composaient l'empire romain ne s'effectuait pas plus dans l'armée que dans l'administration civile. De fréquentes collisions avaient lieu surtout entre les cohortes étrangères qui servaient d'auxiliaires aux légions. Souvent elles prenaient fait et cause pour les provinces soulevées. Lorsque Vitellius eut passé les Alpes pour se rendre à Rome, il licencia les Gaulois volontaires. Il renvoya dans l'île de Bretagne la quatorzième légion, dévouée à Othon, mais en lui laissant, pour la contenir, les indomptables cohortes bataves, dont il voulait aussi se défaire. Et pour l'empêcher de prêter main forte à une nouvelle insurrection des Viennois, il la fit diriger par la route des Alpes graies, de Milan à Strasbourg. Après une collision avec les cohortes, à Turin, la légion partit seule, laissant ses feux allumés, qui incendièrent une partie de la ville. Arrivés sur les bords de l'Arly, les plus exaltés dirigeaient leurs enseignes vers la station des *Publicains*, pour aller par *Mantala*, *Lemencum*, etc., soutenir le mouvement viennois. Mais enfin la discipline l'emporta, et l'on fit route par *Casuaria*, *Baulas*, Genève, etc. (1).

Nous avons terminé l'étude des voies dont les itinéraires nous sont parvenus. Outre l'intérêt qui s'attache à connaître le degré de fréquentation des provinces, à suivre la stratégie du peuple-roi dans les voies de communications, les chiffres des distances leur donnent une importance géographique, en permettant de fixer l'emplacement des villes et villages qui servaient de stations.

Nous avons encore plusieurs autres chemins romains ; mais, en l'absence de tout itinéraire, leur étude n'offrirait que le premier de ces avantages.

Ainsi, les deux cités de *Darentasia*, Moûtiers, et d'*Octodurus*, Martigny, qui ont porté les noms de *Forum Claudii Ceutronum* et *Forum Claudii Vallensium*, formaient la province des Alpes graies et pennines et communiquaient directement par le col du Bonhomme, entre les *Mons Mercurii* et *Mons Jovis*, par les vallées de Montjoie ou de Contamines et de Chamonix, sans sortir du territoire de la province, dont une des limites est encore conservée au Montfort de la Forclaz du Prarion (2).

J'ai dit un mot de celle qui remontait l'Arve. La pierre milliaire, les inscriptions et les tombeaux d'Annemasse sont connus (3).

(1) Tacite, *Hist.* II, 66.

(2) *Congrès scientifique de Grenoble*, II, 395. *Mémoires de l'Académie impériale de Savoie*, V. *Revue archéologique*, 1859, page 358.

(3) Manuscrits de M. Despine. *Revue savoissienne*, 1861, p. 68.

La rive méridionale du Léman aura été longée par une voie. Les inscriptions de Concise, de Douvaine et autres objets de la même époque n'y auront pas été isolés (4).

Les deux cités allobroges de *Cularo*, ou Grenoble, et de Genève devaient communiquer non seulement par *Viruntia*, Voiron, et le long du Rhône, comme nous l'avons vu, mais par la zone orientale du territoire allobroge. Ainsi de Grenoble une voie aura remonté l'Isère pour rejoindre au confluent de l'Arly celle que nous avons vue en dernier lieu. Un embranchement se détachait des bords de l'Isère pour remonter la vallée de l'Arc, et plusieurs tronçons ont été observés soit près de la Chapelle-Blanche et Détrier (2), soit entre Hermillon et les eaux de l'Echaillon en Maurienne, soit de Bessans au passage du col d'Arnaz en Piémont (3).

J'ai signalé plus haut celle qui de Bultas allait aux Bauges par Léchaud. Les lettres brisées de la pierre milliaire de Sevrier semblent reproduire les noms de *Nepotianus* ou *Leontius* qui ont été consuls les années 301, 344 et 350, à l'époque des empereurs Constant et Constance. Un autre embranchement y tendait par Viuz-la-Chiésaz, où l'on trouve encore assez d'antiquités, entre autres, des poids coniques percés au sommet comme aux Fins.

Parmi les différentes lignes dont j'ai discuté la valeur, sur lesquelles j'ai exprimé quelques doutes ou que j'ai cru devoir écarter à cause de leur étroitesse ou du défaut de nivellement, quelques-unes peuvent avoir été des *actus* ou des *itineraria*. Il resterait à faire une étude particulière des unes et des autres afin d'arriver à une classification hiérarchique d'après leur largeur relative.

En attendant que je puisse continuer ce travail, j'indiquerai dans ma carte ces chemins, mais sans donner à leurs tracés l'importance et l'exactitude des voies dont nous connaissons les itinéraires et les stations. DUCIS.

RÉCOLTE DU JALAP AU MEXIQUE

M. Trippe, l'un des bienfaiteurs du musée d'Annecy, nous adresse de Tampico une lettre dont nous extrayons les détails suivants :

Entre la Vera-Cruz et Tampico se trouve la ville de Zacualtipan. C'est là qu'arrive des montagnes circonvoisines la majeure partie du jalap mâle et femelle ; les commerçants l'achètent par quantités variables, depuis quelques livres jusqu'à plusieurs quintaux, selon que l'Indien a été pauvre et isolé dans son travail, ou que plusieurs d'entre eux se sont réunis, munis de vivres et de tout l'attirail nécessaire, et qu'il y a eu aussi plus d'intelligence et de courage de la part des chercheurs.

On rencontre, à diverses distances de la ville, des bourgades peuplées d'Indiens descendant en droite ligne de ceux qui occupaient ces mêmes lieux lors de l'arrivée de Fernand Cortez. Tout le pays en deçà des Cordillères, formant un versant sur le golfe du Mexique, était alors occupé par leurs ancêtres, hommes doux et hospitaliers comme le sont généralement les peuples pauvres.

(1) Grillet, II. *Revue savoissienne*, 1863, 31.

(2) *Congrès de Grenoble*, 1857, 536 ; *Mémoires de l'Académie impériale de Savoie*, V.

(3) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, IV, 491.

Les terres intertropicales sont loin d'être en toute saison couvertes de fleurs et de verdure. A part le temps des pluies, qui dure de juin à septembre, elles sont le plus souvent inondées d'un soleil dévorant, qui calcine le sol, sur lequel on ne trouve en certains endroits que des broussailles épineuses et des plantes grasses aux mille formes. Mais si la végétation est suspendue pendant ces longs mois de sécheresse, en revanche l'arrivée des pluies lui imprime une activité surprenante. Tout verdoie, tout pousse à vue d'œil. Bientôt les nouvelles tiges, ne pouvant plus supporter le poids de leurs rameaux, s'inclinent vers la terre et forment avec d'autres branches une suite d'entrelacements inextricables. Avec de semblables réseaux, vous jugez de la difficulté que l'on éprouve à pénétrer dans ces forêts, où l'on rencontre aussi des reptiles venimeux, des moustiques, des moucheron avides de sang, des insectes qui enfoncent la tête dans les chairs et y restent fixés. Vous pouvez apprécier, d'après cet aperçu, les embarras et les dangers auxquels sont exposés les chercheurs de jalap, et comprendre que le prix excessif auquel revient cette plante sauvage n'a rien de surprenant.

L'Indien qui se dispose à aller à la découverte du jalap est pauvre, et c'est le manque de tout qui lui donne le courage nécessaire pour vaincre les obstacles. Il a un teint cuivré tirant sur le noir, un nez large et saillant, la figure sans expression, mais il se distingue par les belles formes de son corps. Grâce à ses vêtements en peau couleur amadou, s'il se tient immobile au milieu des bois on peut être très près de lui sans l'avoir aperçu, tandis que nos habits à couleurs tranchantes lui font souvent remarquer un Européen à plus d'une lieue. Il ne recherche jamais la société de l'homme de race blanche ; il le craint comme un être supérieur, mais lui accorde facilement sa confiance, si l'Européen veut tant soit peu prendre la peine de la mériter.

Le chercheur de jalap est souvent nu jusqu'à la ceinture ; son pantalon en cuir, grillé par le soleil, ne lui descend qu'à mi-jambe. Son pied est chaussé d'une bande de gros cuir qu'on appelle *guaraches* ou *sandalias*, fixée comme nos patins par des lanières. Pourvu de quelques instruments, d'un sac, d'un peu de maïs qui suffira à sa nourriture pendant plusieurs jours, il s'avance vers les montagnes, recherchant de préférence les endroits où nul homme n'a encore pénétré, parce que là il espère une plus abondante moisson.

Arrivé sur les lieux, toujours accidentés, entrecoupés de plateaux, de ravins, de précipices, de montées et de descentes, il porte ses regards sur tous les buissons, sur tous les arbustes. Le jalap a pour tige une liane déliée comme un fil de fer. Au moment de la floraison, celui qui est connu sous le nom de *hembra*, femelle, s'annonce par de petites fleurs à cloche d'un violet triste, au port humble, ayant à l'ouverture un pouce de diamètre ; la feuille est d'un vert sale. Le *macho*, ou mâle, offre le même aspect, mais sa cloche tire sur le rose. Les cousins et petits cousins de cette famille de *convolvulus* varient aussi dans leur couleur respective, et les feuilles sont plus dentelées.

Lorsque l'explorateur découvre cette liane, qui s'élance fort haut sur les arbres ou se traîne sur la terre, il la suit des yeux jusqu'à la naissance, enlève les plantes épineuses qui l'entourent, puis, avec son outil, il pratique une large ouverture pour l'extraire. Au milieu de

son travail il est inquiété par un tigre, par un serpent, et quelquefois il arrive que l'Indien ne reparait plus dans sa demeure.

Les tubercules du jalap, employés en médecine comme purgatif violent, sont classés en diverses catégories. La première qualité prend le nom de *limoncillo*, limon, citron, parce qu'elle affecte souvent la forme de ce fruit ; mais la forme n'est pas l'essentiel, car elle peut être accidentée par la nature du terrain, quoique l'on ait toujours la même qualité distinguée par sa couleur, ses gerçures, et surtout par sa pesanteur. Une espèce est connue sous le nom de *hembra*, femelle, par opposition au mâle, *macho*, qui est beaucoup plus abondant, mais d'une qualité bien inférieure, car sous un même volume il contient beaucoup moins de gomme purgative. La matière sucrée entre facilement en fermentation par la simple exposition à l'air chaud. Cette fermentation, passant rapidement à l'état vineux, puis à l'état acétique, altère la nature de la résine, qui est bientôt livrée à l'évaporation. ce qui en diminue le mérite et donne des morceaux légers et sans vertus. Pour sauver son bien de la destruction, le chercheur de jalap n'a d'autre moyen que de le faire immédiatement sécher, au fur et à mesure qu'il récolte. Voici comment il s'y prend. A l'aide de branches fichées en terre, il fait un vaste entonnoir d'un mètre d'élévation. Il place horizontalement d'autres branches par dessus pour constituer une espèce de claie, et ferme tous les interstices inférieurs par un enduit de boue, laissant seulement une ouverture dans le genre de celle d'un fourneau. Il place le jalap sur la claie, allume un peu de feu, et ne fait sécher les tubercules qu'à l'aide de la fumée. — Le tubercule du *macho* est quelquefois d'une grosseur prodigieuse, jusqu'à 15 et 20 pouces de long sur 6 à 7 de diamètre vers le centre ; il est de forme un peu ovoïde, mais la partie inférieure s'allonge en pointe. Cette espèce doit être également mise à sécher sans interruption dans les 24 heures qui suivent son extraction. Pour y arriver plus vite, on le coupe par tranches de 2 à 3 doigts d'épaisseur qui, mises à plat, sont quelquefois recoupées encore. Il faut plusieurs jours pour le séchage ; les morceaux déjà secs sont remplacés par d'autres nouvellement arrachés et quelquefois apportés de loin. S'il y a plusieurs Indiens, les uns s'occupent de l'extraction, les autres du transport ; ils ont pour point de mire la fumée qui indique le lieu de l'opération. C'est là qu'ils se réunissent à la nuit pour prendre un peu d'une maigre nourriture et quelques heures de repos, sans pourtant suspendre le travail du séchoir.

Quelle existence ! me direz-vous. Eh bien, elle a ses charmes, je le sais par expérience. Pendant les cinq premières années que j'ai passées au Mexique, combien de fois n'ai-je pas couché à la belle étoile, n'ayant d'autre nourriture qu'un pain de maïs cuit sous la cendre, une peau pour matelas, ma selle pour oreiller. Séparé du brouhaha du monde, environné des grands tableaux de la nature, l'homme trouve dans cette vie aventureuse des jouissances que méconnaît l'habitant des villes. Libre de toutes les petites passions qui nous avilissent, l'Indien ne connaît pas l'envie, l'ambition, l'avidité, qui sont le fléau des villes et qui ne portent jamais leurs pas vers ces montagnes.

TRIPPE.

CHRONIQUE

La trentième session du Congrès scientifique de France a été tenue à Chambéry, du 10 au 19 août. L'impression du n° d'août de la *Revue* a été retardée de dix jours pour porter à nos lecteurs un premier aperçu des travaux du Congrès.

Les dons et échanges suivants ont été déposés sur le bureau de la Société Florimontane depuis sa dernière séance :

1° *Notes et observations sur l'origine de la domination des comtes Guigues à Grenoble et dans le Graisivaudan*, etc., par M. l'abbé Trepier; 1863. Don de l'auteur;

2° *Recherches chimiques sur l'action des eaux d'Aix en Savoie, dans le traitement des paralysies*, par M. le docteur César Gaillard; 1863. Don de l'auteur;

3° *Bollettino archeologico sardo*; n° de janvier, février et mars 1863;

4° Notice biographique sur M. Aimé Burdet, don de M. Ch. Burdet;

5° *Revue archéologique*, n° de juillet et d'août 1863;

6° *Revue du Lyonnais*; juillet 1863;

7° *Revue des Sociétés savantes*;

8° *Bulletin de l'Union des arts*, de Marseille;

9° *Journal des connaissances médicales*; n° de juillet 1863;

10° *Atti delle Società italiana di scienze naturali*, vol V, fasc. III.

11° *Bulletin mensuel des séances de la Société centrale d'agriculture de la Savoie*; n° de juillet 1863;

12° *L'Union magnétique*, n° du 25 juillet 1863;

13° *Le Mont-Blanc*;

14° *Le Courrier de Savoie*;

15° *L'Abeille de Chamonix*;

16° *Le Léman*;

17° *Le Glaneur savoyard*.

Nous avons la satisfaction d'annoncer que sur la proposition de M. le docteur Bouvier, d'Annecy, la Société de botanique de France a décidé, dans sa réunion du 27 juillet dernier qui a eu lieu à Chambéry, qu'elle viendrait tenir sa session extraordinaire à Annecy, en août 1865.

M. Camille Dunant, d'Annecy, conseiller de préfecture de la Haute-Savoie, président de la Société Florimontane, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il était déjà décoré de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

M. William Currie, célèbre bibliophile anglais, vient de mourir à Nice. Il a légué à l'Ambrosienne de Milan sa riche collection de livres imprimés avant le xvii^e siècle.

Le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale, après avoir été fermé pour le classement de la collection du duc de Luynes, est rendu au public.

« La collection du duc de Luynes, dit le *Siècle*, qui se compose d'armes antiques, de vases étrusques, de médailles et d'objets analogues, a pris place au milieu des curiosités que la bibliothèque possédait déjà, mais on n'a rien changé au classement qui en avait été fait par le savant donateur. On y remarque une très grande quantité de monnaies grecques, asiatiques, etc., entre autres une de ces pièces de Sinope que Diogène avait contrefaites, car on se rappelle que le Cynique avait été faux monnayeur avant de devenir philosophe. Puis des pièces gauloises, dont une à l'effigie de Vercingétorix, le héros des Arvernes, et une pièce parisienne qui porte le serpent, emblème du fleuve qui entourait l'antique Lutèce. »

D'après un relevé statistique qui vient d'être publié, il existe en Allemagne et en Suisse 27 Universités qui comptent ensemble 19,069 étudiants. Les Universités les plus fréquentées sont celles de Berlin, 2,708 étudiants, et de Vienne, 2,123. Les moins fréquentées sont les Universités suisses de Bâle, 93 étudiants, et de Berne, 50.

La Commission de la carte des Gaules a fait transporter au Musée de Narbonne une grande et magnifique borne milliaire, qui se trouvait dans la rivière de l'Aragal, près de Saint-Couat

(Aude), et qui avait été divisée en plusieurs fragments pour faciliter aux piétons le passage de ce petit torrent. — Cette borne, maintenant restaurée, indiquait la vingtième milliaire en partant de Narbonne vers Toulouse, et se trouvait, par conséquent, placée à trente mille mètres environ de cette première ville. L'inscription, parfaitement conservée, offre les noms et les diverses dignités de l'empereur Auguste, fils de Jules César. C'est le seul monument complet de ce genre qui existe dans le midi de la France.

Un habitant de Versailles, M. Suriau, vient en mourant de léguer à l'Académie française une somme de 25,000 fr. dont le produit annuel sera consacré à l'institution d'un prix de vertu analogue à ceux qui ont été fondés par le baron Montyon.

M. l'abbé Cucherat a publié une petite notice sur une découverte qui a été faite dans le département de Saône-et-Loire. Près de Paray, on a trouvé dans un champ qui avait fait partie l'an dernier d'une forêt voisine, un large fragment de tuile romaine; et sous cette tuile on a recueilli des coins métalliques ayant servi à fabriquer de la monnaie.

Les sujets gravés sur ces coins représentent les empereurs Tibère, Caligula et Claude. Les légendes en font foi aussi bien que la ressemblance de l'image.

L'authenticité de ces coins est prouvée par la fidèle reproduction des types si connus et la présence d'une tuile romaine. Quant au reste, dit M. l'abbé Cucherat, chacun sait que les Romains battaient monnaie jusque dans leurs expéditions militaires. Rien n'empêche de supposer au centre des *Auterci Brannovices* de César le passage de leurs armées, qui ont tant sillonné notre Gaule avant Constantin.

L'Aquarium du Jardin d'acclimatation de Paris vient de s'enrichir de plusieurs espèces de poissons d'eau douce des plus rares et des plus précieuses. Ce sont : un silure, des lottes, des feras, des ombres et des méris-truites-ombres. Ils sont adressés par l'établissement impérial d'Huningue.

Cet établissement, dû à l'initiative du professeur Coste et dirigé aujourd'hui par M. Coumes, l'habile ingénieur des travaux du Rhin, a été fondé en vue du repeuplement de tous nos cours d'eau. Daus ce but, on récolte, sur des poissons destinés à la consommation, des œufs qui sont expédiés gratuitement et lorsqu'ils sont près d'éclore, à toute personne qui en fait préalablement la demande. C'est ainsi que le Jardin d'acclimatation a reçu cette année trente mille œufs de truites, saumons, ombres, que les visiteurs ont vus avec le plus vif intérêt se développer sous leurs yeux.

Les poissons qui composent le dernier envoi, arrivés en bon état, conservent tout l'éclat de leur couleur et font aujourd'hui l'un des plus beaux ornements de l'Aquarium.

L'un des réservoirs renferme des feras, des ombres, des truites, espèces qui vivent dans nos lacs, ainsi que les méris de truite saumonée et d'ombre-chevalier, animaux de nouvelle création dus à la fécondation artificielle, et qui réunissent les qualités des deux espèces dont ils proviennent.

Dans un autre bac, on voit des jeunes lottes, remarquables par leur forme, leur enveloppe tigrée et leur mode de natation qui se rapproche de celui des anguilles. La chair de ces poissons est fort estimée, et le foie surtout, puisqu'il a donné lieu à un dicton populaire fort ancien.

Un troisième compartiment contient le silure (*silurus glarius*), surnommé la baleine d'eau douce, qu'à diverses reprises les naturalistes ont tenté d'importer dans nos eaux. Autrefois, cependant, il habitait les fleuves de France.

Ce poisson, dont les formes grossières, rappellent celle des animaux antédiluviens, est remarquable par son genre de vie et par la taille gigantesque qu'il acquiert. Sa bouche, largement fendue, est garnie de longs barbillons qui l'avertissent de l'approche de sa proie, tandis qu'il est enfoncé dans la vase pour dissimuler sa présence.

On le rencontre surtout en Allemagne, en Hongrie et en Turquie, où les paysans se nourrissent de sa chair dont la saveur peut être comparée à celle du veau, tandis qu'ils se servent de sa peau en guise de vitres, et qu'ils en couvrent des instruments de musique. La graisse est utilisée pour la cuisine et pour l'éclairage.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Bois et vallons (fragments), par M. J. Replat. — La mythologie du Rhin, de M. X.-B. Saintine, par M. J. Philippe. — Une vallée de Savoie, par M. Ducis. — Chronique.

BOIS ET VALLONS

Sous cet titre, M. J. Replat vient de mettre la dernière main à une spirituelle étude historique et pittoresque des environs d'Annecy, dont lecture a été donnée dans plusieurs séances de la Société Florimontane. Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux lecteurs de la *Revue savoisienne* la primeur de quelques chapitres de cette nouvelle production d'un écrivain qui leur est sympathique. Nous choisissons ceux qui ont trait aux vallées de Thônes, si belles et si peu connues.

J. P.

Thônes, en patois *Touno*, dérive du celtique *Town*, mot qui signifie *assemblage de maisons*. L'heureuse position de ce bassin, au débouché de plusieurs hautes vallées, au point où celles de Serraval et du Grand-Bornand se relient à la vallée d'Alex, a dû en faire de toute antiquité un campement de montagnards, un centre de population. Assise au milieu de prairies que traversent de nombreux cours d'eau, la ville est placée au revers de la Tournette, et au pied de la montagne de Saint-Colomban. A sa base et jusque vers le milieu de sa hauteur, la Tournette est couverte de forêts, de chalets, de pâturages; mais en s'approchant de la crête, ses roches revêtent la couleur grise des moraines; et ses pentes abruptes sont sillonnées par des coulées de glace.

La montagne de Saint-Colomban, qui se profile de Thônes à La Clusaz, est au contraire, de la base à la cime, parée de tous les atours des bois et des clairières.

Si Thônes a été jadis une station celtique, on peut dire en vérité que cette ville est aujourd'hui une colonie américaine, constellée de Parisiens. Entrez au cercle (la petite cité a son cercle) et vous y trouverez ce que vous cherchiez vainement dans toute autre ville de Savoie, de France et de Navarre, les ports de mer exceptés: vous y trouverez le *Journal des Etats-Unis*.

Les Tounins sont, comme La Fayette, les hommes des deux mondes. Ils s'embarquent pour la Nouvelle-Orléans aussi facilement que nous partons pour les vendanges. Puis, de retour au pays, ils y dotent des établissements d'utilité publique, et font ainsi le plus noble usage d'une fortune noblement acquise par leur travail et leur intelligence.

Donc nous aimons Thônes et ses naturels, et ses Américains aussi, et ses Parisiens encore.

Mais nous aimons pareillement les Villards et toutes les vallées charmantes dont Thônes a l'honneur d'être le chef lieu.

On leur avait donné, en 1815, le nom de *Vallées-Royales*, par un motif à peu près semblable à celui qui fit nommer Bordeaux *la Ville du douze mars*. Elles méritaient l'épithète car elles sont royalement belles; et belles dans toutes les saisons, même à l'époque où le soleil d'hiver diamante leur manteau de neige.

Cependant, pour les voir dans toute leur splendeur, il convient de choisir le moment où l'on coupe les foins. Alors, des Villards à Saint-Jean-de-Sixt, la route forme une longue avenue tout enguirlandée par les grappes de cerises. Les prés sont émaillés de grandes marguerites et de pensées sauvages. Ici des champs de lin aux fleurs bleues; là, des landes couvertes de genêts dorés.

Sur toutes les pentes, à l'ombre des noyers, dans les traînées de lumière, se dessinent les mâles figures des faucheurs aux bras nus.

Des femmes s'appuient sur leurs rateaux, pour regarder qui passe; ou bien, elles reposent mollement groupées autour de la corbeille qui renferme le déjeuner des hommes.

Puis, des clameurs lointaines, prolongées, éclatent sur les hauteurs: les appels des faucheurs et des pâtres se répondent d'une cime à l'autre.

Partout, dans ces montagnes, l'air a des tressaillements de vie.

Au sortir de Thônes, sur la route des Villards, les amateurs des lointains pittoresques font une halte au premier pont. Les arbres riverains, en se croisant d'une berge à l'autre, forment une voûte profonde et légère; ses arceaux moirent d'ombres tremblantes les flots tumultueux du Nons.

Cependant nous avons pris un sentier qui grimpe à travers prés; il contourne les roues écumantes de plusieurs moulins superposés, et il nous conduit au seuil de la maison de la Tour. Cette demeure est bien humble, bien modeste, mais nous l'honorons plus que le palais des rois: elle a abrité pendant quelques heures la royauté du génie. Ici, Jean-Jacques a passé la plus belle, peut-être la seule heureuse journée de sa vie. L'étage supérieur de la maison a été reconstruit récemment, à la suite d'un incendie. Le rez-de-

chaussée a été respecté par le feu. L'écusson de la famille Galley de St-Pierre, chargé d'étoiles et de croisants, est sculpté sur le portail de la cuisine. Cette pièce bien noire, bien enfumée, avec des bancs de pierre dans l'embrasure de la fenêtre, est telle encore qu'au temps de Rousseau. C'est la fameuse cuisine de la grangère, celle où il a fait un si bon diner. Ecoutez plutôt :

« Nous dînâmes dans la cuisine de la grangère, les deux amies assises aux deux côtés de la longue table, et leur hôte entra deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! Quel souvenir plein de charmes ! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais souper des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité.

« Après dîner nous fîmes une économie : au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger acheter notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur en jetai les bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visais si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disois en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! Comme je les leur jeterois de bon cœur ! »

Le cerisier a survécu longtemps encore à ce beau jour de fête : il a été abattu il y a une vingtaine d'années.

Du manoir de la Tour, en allant encore à travers les prés-bois, on vient toucher barre au pont de la Vacherie. Ses margelles arrondies, son cintre aigu indiquent une construction du moyen-âge. Une de ses rampes aboutit à une ancienne chapelle, l'autre à une scierie escortée d'un moulin et aux premières habitations des Villards.

Les Villards ! un des plus jolis villages que l'on puisse rencontrer dans les Alpes. La plupart des maisons, élégantes et propres, sont dans le pur style oberlandais. Partout larges galeries, avec découpures, festons et astragales, dont la forêt voisine et le charpentier local ont fait les frais principaux ; mais leurs rustiques parois renferment souvent confortable et bon goût. Derrière plusieurs fenêtres, vous apercevez des rideaux en toile, sinon d'une grande finesse, du moins d'une entière blancheur. Dans une logette, à deux pas d'une étable, nous avons trouvé lit d'acajou, armoire à glace, au-dessus du lit une fraîche couronne de noces : la mariée et la fleur d'oranger arrivaient de Paris, le tout battant neuf.

Les carrefours sont ornés de petits oratoires. L'un d'eux a pour bénitier une conque marine : encore un souvenir de l'Amérique !

Au-devant des habitations, sous la galerie ou la fenêtre, sont disposées des tablettes pour servir de supports à des pots de fleurs. L'innocente passion de l'œillet ou de la giroflée est du reste très répandue dans toutes ces vallées. Presque pas de chalet qui n'ait un beau rosier sur sa porte. Les Villards ! Quel charmant pays !

Un ancien magister, en veste de bure et en sabots, nous signale les curiosités de l'endroit. Ce *Dominie Sampson* n'est pas fier, point jabot, du tout point universitaire : aussi la connaissance est bientôt faite ; tout son bagage scientifique est mis de bonne grâce à notre disposition ; et il nous apprend comme quoi M. l'abbé pense avoir fait la trouvaille d'une pierre druidique.

Le menhir serait gité dans un bois voisin du chalet des Genans.

Pour atteindre ce chalet, il faut traverser la rivière, escalader ensuite le premier gradin du Saint-Colomban. La profonde ravine où coule le *Nons* est tout animée du joyeux mouvement des moulins, des scieries, des nombreuses chutes d'eau. Arrivés sur le plateau de la rive gauche, nous rencontrons une bonne femme et lui demandons le chemin du chalet. « Allez toujours, dit-elle, vous le trouverez assez. » Reconnaissons d'une indication aussi complète que rassurante, nous lui demandons encore dans quel bois se trouve la grosse pierre, la pierre de M. l'abbé ? — « Puisque vous allez chez Genans, la Mélanie vous la montrera assez ! » Un peu plus loin, nous abordons une seconde, puis une troisième femme : mêmes questions ; réponses identiques, finissant toujours par ces mots : « La Mélanie vous la montrera assez ! »

Le chalet de *Cujus* finit par se montrer sur la lisière de la forêt ; il faut presque le toucher pour le voir, tellement il est assombri par les voiles des sapins. Un jeune gars quitte ses chèvres, et après dix minutes d'ascension sur des pentes de gazon humides et glissantes, il nous conduit auprès d'un bloc énorme, rongé par le temps, troué par les pluies, couvert d'une triple couche de mousse et de cryptogames. Une autre pierre est superposée. Deux sapins ont planté leurs racines dans le caillou antique et pittoresque.

Est-ce bien un menhir ou un dolmen ? Comme toujours, le doute est permis. Mais si nous ne reconnaissons pas la pierre sacrée des Druides, à notre retour au chalet nous avons le plaisir de faire connaissance avec la Mélanie : sa toilette est simple, mais de bon goût, et deux diamants scintillent à ses oreilles. Cette aimable jeune femme nous fait les honneurs du chalet. Après nous avoir introduits dans sa chambre, elle nous offre des cerises et du beurre sur des soucoupes en porcelaine, et de bon cœur. Son agreste boudoir est paré de fleurs et de gravures. Nous y remarquons entre autres deux vues de New-York. Mélanie, toutefois, n'est jamais allée en Amérique : mais elle a été élevée à Paris ; elle a passé dans cette Babylone quatre de ses belles années.

A l'âge heureux où l'on garde encore toutes les illusions de l'esprit et du cœur, comment cette charmante femme a-t-elle pu reprendre la rude existence d'une fille des montagnes ? Sa figure ouverte et enjouée nous porte à croire qu'elle a bravement accepté sa vie nouvelle. Mais n'a-t-elle point quelques regrets ? Sa pensée jamais ne voyage-t-elle du côté des horizons lointains ?

Rappelez-vous, ô Mélanie, le châtimement de la femme de Lot, coupable seulement d'avoir regardé derrière elle ! Puis, sachez-le bien, ô Mélanie ! tous les plaisirs des grandes villes ne valent point l'air pur de votre chalet. Leurs nuits les mieux parées, les plus bril-

lantes, les plus folles, pâlisent devant la sérénité de nos Alpes sous un ciel étoilé.

De la galerie du chalet, le regard embrasse une partie de la vallée. J'avais entendu parler de la tombe de *La Marmotta*. C'est une légende des Villards. On raconte qu'une jeune bergère a été assassinée et ensevelie dans la montagne. Sur la terre qui la recouvre l'herbe jamais ne pousse, la neige en hiver jamais ne tombe. Je demandai à un vieillard où était ce lieu maudit. Il savait la légende, mais il ne connaissait pas l'endroit. « Cette histoire, ajouta-t-il, est bien ancienne, et les vieux n'ont pas vu cela. » Cette simplicité nous charme ; nous serrons la main du vieillard, sans oublier les doigts mignons de dame Mélanie... et au revoir, bonnes gens du chalet !

Deux ou trois maisonnettes, semées dans les champs de trèfle rouge, couronnent le plateau qui sépare le bassin des Villards de celui du Grand-Bornand.

Au dernier tournant de la montée, on a une belle vue d'ensemble de la vallée de Thônes : c'est une longue corbeille de verdure, brusquement relevée à son extrémité par les pentes massives de la Tournette. Sur la droite, les majestueuses aiguilles des Aravis percent l'azur du ciel de leurs pointes grisâtres ou blanches de neige.

Au revers du plateau, le paysage revêt un caractère encore plus alpestre. Les prairies sont découpées par des écharpes de sapinières et de nombreux châlets. Le fond du tableau est un vaste hémicycle formé par les flèches de pierre qui s'élancent du Mont-Fleuri. Une descente longue et rapide aboutit au torrent de la Borne, à l'entrée de la gorge d'Entremont.

Ici, l'on quitte les zones lumineuses pour les ténèbres d'une *via mala*.

Resserrée entre des montagnes qui d'une hauteur immense tombent perpendiculairement sur le fond du défilé, la Borne furieuse lance ses eaux sauvages et ses flots d'écume dans un chaos de rochers. Les flancs de la gorge sont couverts de sombres forêts, ou sillonnés de noires excavations. Si le temps est pur, une étroite bande azurée fait seule pénétrer dans ces abîmes un peu des clartés du ciel ; mais si le brouillard court sur les cimes latérales, les eaux bouillonnantes prennent des teintes crépusculaires, et les sapins, attachés aux parois de rochers, ressemblent à une procession de fantômes.

Quelques-uns de ces arbres ont poussé sur des blocs dans le milieu du torrent, et ils étendent leurs grandes ailes d'un bord à l'autre. Vers le milieu du défilé, des tourbillons de fumée jetés par une charbonnière complètent les noirceurs du paysage.

Cependant les Alpes sont toujours et partout la terre des contrastes.

Sur le bord du sentier, à l'endroit le plus désolé, s'élève un petit oratoire, et sa grille est parée d'une gerbe de bluets aux larges fleurs. Puis, au-dessus de la charbonnière, haut, bien haut, dans la rampe d'un pâturage où les chèvres elles-mêmes refuseraient de grimper, est perché un chalet qui paraît servir d'habitation ; ses poutrelles de couleur dorée ressortent vivement sur le fond obscur des futaies qui l'encadrent.

Mais qui donc a pu avoir l'idée de bâtir dans un lieu

pareil ? Evidemment, ce chalet ne peut être que le palais d'une bergère au bois dormant.

Après une demi-heure de marche, la vallée s'ouvre au pont des *Etroits*. On débouche dans une prairie triangulaire où chevaux et poulains paissent en liberté, côte à côte avec les vaches. Bientôt on découvre le village, un peu plus loin l'ancienne abbaye, et l'on descend à l'auberge de l'*Epée couronnée*.

Cette enseigne, empruntée au moyen-âge, rappelle les hôtelleries d'Ecosse et les romans de Walter-Scott. Il est vrai qu'à l'*Epée couronnée* on ne rencontre pas des chefs de clans ni des dames errantes ; mais on y trouve des truites délicieuses.

La *Sainte-Maison* d'Entremont appartenait à des chanoines de l'ordre de St-Augustin. Fondée et dotée en 1225 par Amédée comte de Genevois, elle fut supprimée en 1770.

Les possessions de cette abbaye étaient très étendues : outre les bois, les eaux et les montagnes de la vallée, elle comptait dans son domaine des terres situées à La Roche, au Grand-Bornand, à Pers, à Amancier, à Passeirier, à Poisy, à Ténésol, des moulins à Crans près d'Annecy, des vignes en Faucigny, à St-Sigismond et à l'Hôpital-sous-Conflans.

Les cures du voisinage lui devaient d'ailleurs diverses prestations. Ainsi, par un acte du 12 novembre 1437, le curé de Saint-Pierre-de-Rumilly promet de donner gîte et de recevoir une fois l'année le seigneur abbé d'Entremont avec six chevaux, honorigiquement et suivant la condition du seigneur abbé.

Le curé d'Amancier était soumis à pareille redevance.

L'abbaye avait omnimode juridiction et seigneurie haute, moyenne et basse, mère, mixte, empire et dernier supplice.

Le 13 mars 1370, les hommes de la Forclaz se reconnaissaient taillables à miséricorde du seigneur abbé.

Le 1^{er} mars 1382, Durerius Choussard fut condamné à avoir la tête coupée, et après à être enterré, pour avoir baillé un coup de bâton sur la tête de Pierre Chrespin.

La sentence fut prononcée par le juge de l'abbaye, devant la grand'porte du monastère, auquel lieu l'on avait accoutumé de rendre la justice. Il est juste d'ajouter que Pierre Chrespin était mort du coup de bâton que Choussard lui avait baillé.

En 1384, le Conseil du comte de Genève adressa des lettres aux châtelains de Thônes, de Rumilly et de La Roche pour qu'ils eussent à reconnaître l'excès commis par des particuliers de Rumilly, qui avaient forcé les portes du château de la vallée d'Entremont, où était détenu prisonnier Nicod Cubat, accusé d'homicide.

En 1403, Jean Girod de Pellaz avait été mis en prison pour avoir dérobé certaine doloire à Henry Suglard, et pour l'avoir frappé d'un coup de pierre à la tête. Girod ayant rompu la prison, il fut condamné à être pendu par sentence du juge de l'abbaye.

En 1404, le même juge tient des assises devant la maison forte du Crest au Petit-Bornand, et condamne à l'amende de vingt solds certains hommes de la Pesse, pour avoir, dans le but de prendre des poissons, tari et épuisé l'eau qui va au moulin.

Au xv^e siècle, diverses transactions furent passées

entre l'abbé et divers individus qui avaient conduit leurs bestiaux sur les pâturages de la Sinisse. Outre l'amende encourue, et en réparation de leur faute, les délinquants se soumettaient à faire offrande d'une chandelle de cire allumée au grand autel de N.-D. d'Entremont.

De cet usage est dérivée une locution populaire ; on dit d'un homme qui doit payer une sottise : « Cela lui coûtera un beau cierge. »

En 1682, l'abbé Granery accordait un permis de chasse et de pêche à R^d Déléan, curé du Petit-Bornand. Cet abbé Granery avait restauré le couvent : aussi, ses armoiries sont sculptées partout, à l'intérieur et à l'extérieur des murs.

L'ancienne abbaye sert aujourd'hui de presbytère ; mais les bâtiments, qui autrefois étaient très vastes, ont été détruits en majeure partie. A côté de l'église, et sur une plate-forme plantée de tilleuls séculaires, on retrouve de nombreux débris de l'antique splendeur du couvent, des toroboles, des chapiteaux couverts d'écussons que le temps a rendus indéchiffrables.

Les stalles des chanoines sont découpées comme des dentelles, et surmontées d'un réseau de légères guipures.

A côté de l'autel, tout chargé d'or, on remarque deux statues grossières, l'une de saint Ruph, l'autre de saint Augustin, et dont le style appartient à l'époque de la fondation de l'abbaye.

Le portail est gothique-roman ; mais la porte est beaucoup moins ancienne ; elle date du commencement du dernier siècle. Un fer de mulet est cloué sur cette porte, avec l'inscription : « *Hæc nota erat in antiquâ 1723.* » Ce qui veut dire que le fer du mulet était déjà dans l'ancienne porte de l'église, et qu'il a été replacé dans celle refaite en 1723.

Or, voici la légende. Certain soir, un baudet chargé de reliques vient frapper à la porte du couvent. Le frère sacristain dormait, ou peut-être s'était-il attardé à l'auberge de l'*Epée couronnée*. Le mulet avait hâte de déposer son fardeau dans le sanctuaire ; il s'impatiente, frappe à coups redoublés, et finit par enfoncer la porte ; mais il y a laissé son fer.

Le reliquaire est encore d'une grande richesse. Il renferme une châsse de sainte Colombe et un coffret d'argent avec des incrustations de pierres précieuses. Ce coffret porte une inscription en lettres onciales. On remarque aussi une madone dont le sein est à jour, mais couvert d'une vitrine, et derrière cette vitrine est placée une petite bouteille où sont quelques gouttes de lait miraculeux.

J. REPLAT.

LA MYTHOLOGIE DU RHIN

PAR M. X.-B. SAINTINE.

Les bons livres deviennent de plus en plus difficiles à trouver, malgré l'avalanche de volumes qui pleut sur la France chaque jour :

Apparent rari uantes in gurgite vasto.

Ils apparaissent rares, aussi rares que les beaux jours en hiver, au milieu de ce gouffre immense où se pressent et s'étouffent ces myriades de feuilles de papier noirci.

C'est qu'en effet nous sommes entrés dans une mau-

vaise saison littéraire. La littérature, comme toutes les choses qui se rattachent à l'humanité, a ses heures de grandeur et ses moments de défaillance ; comme la terre elle a son printemps, son été, son automne et son hiver.

Aujourd'hui, je ne crains pas de le dire, elle est recouverte d'un linceul qui étouffe ses germes ; un vent glacial a desséché ses fleurs qui sont tombées dans la boue ; l'arbre de science et d'esprit se repose ou se recueille : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne produit presque plus de ces fruits si doux à savourer, de ces fruits qui ont le don de rafraîchir et de nourrir l'intelligence.

Depuis de nombreuses années, combien d'hommes nouveaux se sont fait connaître par des œuvres littéraires réellement sérieuses ? Point ou presque point. Le roman, sous les formes les plus astucieuses, a envahi le monde des lettres ; la reine aux camélias a détrôné le roi Voltaire, et la maison Alexandre Dumas et C^o a accaparé toutes les affaires intellectuelles.

Mon intention n'est pas de rechercher ici les causes de cette dégénérescence littéraire ; je ne veux que la constater, afin de faire apprécier à mes lecteurs toute la joie qui s'empare des esprits sérieux lorsque, au milieu de ce chaos d'œuvres insignifiantes, surgit un livre dont le fond est instructif, et par conséquent utile. Je ne veux pas parler d'un livre essentiellement savant, hérissé d'arguments et produit d'études les plus approfondies ; il faut se résigner à n'en plus voir de ce dernier genre, car aujourd'hui, pour être lu, un écrivain est obligé de couvrir sa science sous les dehors d'un style léger et brillant ; la science profonde, pour ne pas être entièrement repoussée, doit faire des concessions à l'esprit du siècle ; elle doit se contrefaire si elle veut avoir droit de cité dans la république de lettres ; bien plus, il faut, pour qu'on l'accepte, que souvent elle recouvre son visage du masque de la folie.

C'est pourquoi je dis que les hommes qui aiment à appliquer leur esprit à l'étude des livres sérieux, accueillent avec joie toute œuvre littéraire qui, même sous une forme légère, a un fond instructif et utile.

Au nombre de ces productions malheureusement trop rares, je demande la permission aux lecteurs de la *Revue savoissienne* de choisir pour le leur présenter, un petit volume de 300 pages in-8°, qui a pour titre *La mythologie du Rhin et les Contes de la mère-grand*, par M. X.-B. Saintine.

A celui qui s'effraiera de la première partie de ce titre, je dirai que la seconde doit le rassurer complètement. Chacun sait, d'ailleurs, que l'auteur de *Picciola* a un style des plus attrayants, et qu'il ne saurait faire de la science sans entourer son œuvre comme d'une atmosphère douce et agréable dans laquelle l'esprit des lecteurs se meut sans effort.

Le Rhin, ce fleuve splendide chanté par tous les poètes allemands, a de tout temps été une barrière et, par conséquent, un point de halte pour les peuples conquérants de cette partie du monde qui comprend l'Europe et l'Asie ; si, dans les âges reculés, il vit s'arrêter sur ses bords les hordes des barbares du Nord et de l'Est, aujourd'hui encore il est le point de mire des nations européennes ; il est comme un drapeau sacré sur lequel chacun porte un œil attentif et jaloux ; il est une limite formidable qu'aucun peuple

n'ose franchir. Les anciens habitants de ses rives avaient été bien inspirés en l'appelant le *dieu Rhin* !

L'importance historique du grand fleuve est donc immense, et tout ce qui se rattache à lui, comme faits politiques et comme tradition, mérite d'attirer l'attention.

M. Saintine, qui n'est ni un historien ni un savant (c'est lui du moins qui nous l'apprend), n'a point voulu retracer les grandes annales du dieu Rhin, ce qui, du reste, avait déjà été fait avant lui. Il a pensé avec raison qu'il y avait encore quelque chose à faire pour compléter l'histoire intime du fleuve célèbre, et il s'est appliqué simplement à étudier les religions des anciens peuples riverains, soit des Celtes, pour y retrouver l'origine des croyances ou des préjugés populaires d'aujourd'hui : de là *La mythologie du Rhin et les Contes de la mère-grand*.

Cette étude n'est pas seulement intéressante pour les populations rhénanes, mais aussi pour nous tous Français et Germains, puisque les Celtes occupèrent la Gaule et la Germanie.

M. Saintine, dans la première partie de son livre, nous retrace les différentes transformations subies par les croyances religieuses des Celtes.

Ce fut d'abord le culte des astres, « sorte de sa-
« béisme qui, cependant, n'excluait pas l'existence
« d'un Dieu créateur, mais non régulateur de toutes
« choses. » Dieu fainéant qui avait créé le monde sans
vouloir se donner la peine de le gouverner.

Ce système religieux convenait à ces peuples nomades, qui arrivaient de contrées lointaines, de l'Inde peut-être, et qui devaient forcément rapporter le bien et le mal et adresser leur prière aux seules choses toujours présentes à leurs yeux : le soleil, la lune, les étoiles, leurs compagnons inséparables dans leurs pérégrinations lointaines. N'ayant comme les marins que les astres pour se guider, ils diviniserent ces globes de feu dont l'existence leur paraissait tenir du prodige, et qu'ils s'imaginaient avoir été placés là exprès pour éclairer leur route.

Mais lorsque ces peuples envahisseurs eurent cessé de mener leur vie nomade, le culte des astres ne leur parut plus rationnel. Ils portèrent leurs regards plus près d'eux, s'adressèrent à la terre, et firent des arbres leurs idoles préférées.

Cette transformation dans les croyances religieuses des anciens Celtes marque évidemment une première tentative de vie sédentaire, comme le fait observer très judicieusement M. Saintine. « Les arbres ne
« manquaient pas, chacun eut le sien. Ne pouvant
« l'emporter avec soi, on s'habitua à vivre près de
« lui. — L'homme pouvait y adosser sa cabane ; le
« troupeau y dormir à l'ombre. »

L'arbre devint alors la marque de la propriété, un signe de ralliement pour la famille, un signe d'autorité qui n'a, pour ainsi dire, rien perdu de sa valeur dans les temps modernes. L'arbre sert encore de nos jours à délimiter la propriété ; on plante encore l'arbre natif à la naissance d'un enfant, et le *mai* désigne encore la demeure du chef de la commune.

Si l'on cherchait bien, on retrouverait l'origine de nos moindres usages domestiques dans les coutumes de nos plus vieux ancêtres.

Après un certain temps (quelques centaines d'années

peut-être) les Celtes abandonnèrent le culte des arbres ; les Druides apparurent dans les sombres forêts, et le chêne sacré resta comme le seul souvenir de l'ancien culte.

D'où vinrent les Druides, quelle fut leur origine ? Nul ne le sait précisément. Les opinions sont très partagées à cet égard, et M. Saintine, en bon conciliateur, cherchant à les faire accorder toutes ensemble, arrive à cette conclusion que les Druides sont originaires des mêmes contrées d'où étaient partis les Celtes primitifs ; seulement ceux-ci n'avaient emporté des bords de l'Indus et du Gange que « quelques rêves
« d'un naturalisme malsain, propagés hors du temple
« par la foule des faux docteurs, tandis que c'est dans
« le temple même, c'est-à-dire dans les conférences
« suprêmes de l'initiation, que les Druides avaient
« connu la vérité, la vérité vraie au sujet de la di-
« vinité. »

Et cette vérité est la même que celle qui a été proclamée par les religions les plus avancées : *un Dieu unique ; l'immortalité de l'âme ; récompense ou châ-
timent dans une autre vie.*

Cette première époque de l'existence des Druides fut la plus pure ; la serpe d'or ne se teignait pas encore du sang de victimes humaines, et elle ne servait qu'à détacher de l'arbre sacré le *gui* aussi vénéré.

Mais le fanatisme de ces populations barbares força bientôt la caste des prêtres à marcher de concession en concession.

Le peuple voulut des oracles, et les Druides se divisèrent en trois classes : les *druides* proprement dits, philosophes et savants ; les *devins*, qui étaient chargés de faire parler le chêne sacré ; les *bardes*, poètes inséparables de l'autel.

Puis, on fit aussi des chevaux des oracles, et de fiers coursiers, à la robe entièrement blanche, furent nourris dans des enceintes sacrées pour être consultés
« dans leurs tressaillements subits, dans leurs hennis-
« sements, dans un moment de surprise ou d'effroi. »
Après les chevaux-prophètes (transition un peu brusque) vinrent les femmes. Les druidesses furent créées, qui s'élevèrent bientôt à un haut degré d'influence.

Enfin, comme l'imagination de l'homme ne s'arrête jamais dans ses exigences, nos pères ne se contentèrent plus d'un culte si simple et si débonnaire ; il leur fallut voir couler le sang sur l'autel et consulter des entrailles encore chaudes. La serpe du druide se plongea d'abord dans la gorge des animaux nuisibles, tels que le loup, l'ours et le lynx ; puis, elle immola les animaux domestiques, et un beau jour, suivant une progression qui pouvait être prévue, elle se plongea dans le cœur de victimes humaines.

A dater de ce jour, le règne des druides entra dans sa seconde époque : le sacrificateur remplaça le philosophe des anciens temps, et le sang humain effaça sur les pierres druidiques les principes excellents de la religion primitive.

JULES PHILIPPE.

(La fin au prochain n°.)

UNE VALLÉE DE SAVOIE

Lorsqu'on descend d'Ugines à Albertville, on aperçoit de l'autre côté de l'Arly une arête de montagne cou-

verte de forêts. Elle cache aux regards l'ouverture d'une vallée très étendue, dont la plupart des voyageurs ne soupçonnent pas l'existence. À l'extrémité méridionale de cette crête se montrent encore deux ruines de tours, derniers restes du château-fort de Cornillon, dont le mandement comprenait les châteaux du Barrioz à Queige, de Césarches, des Lavoëx, de Marthod et de l'Epigny. La corniche de Césarches sert comme de premier étage à la cime de Cornillon. Entre le plateau de Césarches et celui de Ventnou une profonde crevasse laisse un passage au torrent du Doron, qui descend en grondant de la vallée de Beaufort pour se jeter dans l'Arly.

Malgré l'étroitesse de cette gorge, deux auteurs, M. le comte Vignet et M. l'avocat Replat, se sont permis d'y faire passer Annibal avec tout l'attirail de son armée. Entraîné par leur exemple et aussi, il faut bien le dire, par un sentiment de gloriole locale, j'ai commis à mon tour ce péché de jeunesse. Et pourquoi pas ? Henri IV y a bien séjourné en octobre 1600, et si la neige l'a surpris un jour au col du Cornet, d'où l'on descend en Tarentaise, elle ne l'a point empêché de passer outre, pas plus qu'aux généraux français, espagnols et autrichiens, qui y ont conduit de nombreux corps d'armées dans les siècles précédents et même au commencement de celui-ci.

Sans nous prononcer définitivement sur Annibal, nous ferons, si vous le voulez bien, une excursion de touriste, ou mieux, d'antiquaire, dans cette vallée cachée.

Sur la carte géographique, la vallée de Beaufort est le plus court chemin pour passer les Alpes. Sur place c'est autrement. En attendant que la route départementale s'achève, nous laisserons à gauche l'oasis de Queige. Le pays ne s'ouvre guère qu'au-delà du Villard sur la plaine de la Pierre. De là, il se divise en trois vallées, celle d'Hauteluze, au nord, arrosée par le Dorinet, celle d'Arèches, au sud, que parcourt l'Argentine, et la vallée centrale de Beaufort, traversée par le Doron. Celle-ci se subdivise elle-même en trois autres vallées, celle de la Gittaz, de Roselenc et de Trécols. Mais ces dernières, comme celles de Pont-ça-le-Mont et des Amis, au-dessus d'Arèches, ne sont habitées que dans la saison de l'alpéage. La superficie du canton est de 245 kilomètres carrés.

Le nom le plus ancien de cette contrée est *vallis Lucia*. A laquelle des deux cités romaines de Genève ou de Tarentaise se rattachait-elle ? c'est ce qu'on ne pourrait préciser, bien que les plus fortes probabilités soient pour la seconde. Mais topographiquement elle n'appartenait ni à l'une ni à l'autre ; car son sommet touche au col du Bonhomme, qui séparait les deux comtés de Genève et de Tarentaise ; elle est entourée de part et d'autre d'une barrière de hautes montagnes et n'a pas d'autre débouché qu'au-dessus d'Albertville.

Le chemin romain du Bonhomme, *Mons Mercurii*, qui reliait les cités de Tarentaise, d'Octodure et de Genève, avait vue sur les extrémités du pays de Luce ; il est difficile que les Romains ne l'aient pas connu. Néanmoins, jusqu'ici les découvertes romaines sont presque nulles à Beaufort. On conserve bien au village de Praz un cippe funéraire d'un type assez romain ; mais il est sans inscription. Quelques tronçons de chemins taillés dans le roc ressemblent aussi aux *actus* romains. Le plus remarquable, comme œuvre d'art, est celui de la

Portettaz, en allant de Beaufort aux Fontanus. Il a deux mètres de largeur, comme celui de la Marzellaz. Mais la taille en est plus régulière, plus polie, plus fine. Du côté du torrent, s'élève un trottoir de 0^m,40 de hauteur et de largeur ; il est même taillé en bassin comme pour servir de siège. Contre la montagne, une entaille, à la hauteur de 0^m,45, semble destinée à laisser passage à l'essieu d'un charriot. La facture de ce tronçon se distingue parfaitement d'un élargissement qu'il a subi en amont dans un changement de direction postérieur à la taille primitive. Il se distingue à plus forte raison des autres tronçons taillés bien plus tard après la mine.

On sait que le village des Oultars (*Altaria*) dans la commune de Passy, avait deux autels dédiés au dieu Mars, ainsi que l'attestent deux belles inscriptions encastées aujourd'hui dans le clocher de Passy. Beaufort a aussi son village des Oultars (*Altaria*) dans les chartes. Sur le même plateau s'éleva au moyen âge le *Castrum de Altaribus* avec les *Curtis* et les *Curtilles* burgondes de part et d'autre. Cette similitude de noms, la position remarquable du plateau, les débris de constructions que le labour y découvre, me font présumer que dans l'avenir les fouilles y mettront au jour quelque antiquité romaine.

Les noms de localités y sont celtiques, latins, mais surtout burgondes et francs. La population est en grande partie burgonde par le type physique, le caractère et le langage.

Les trois paroisses de Beaufort, d'Hauteluze et d'Arèches ont un patois très articulé, sans aucune de ces aspirations que l'on rencontre fréquemment dans les vallées voisines de Faucigny et surtout de Tarentaise. Celui de Queige a beaucoup plus de douceur, et celui du Villard plus de mollesse.

Le fondateur du premier royaume de Bourgogne avait donné la vallée de Luce à saint Jacques, premier évêque de Tarentaise, au commencement du v^e siècle.

Bien avant le x^e siècle, la puissante maison de Beaufort avait là son premier manoir (1), sur un tertre en forme de cône tronqué, adossé vers le nord à la montagne entre le Villard et Hauteluze. C'était une enceinte de murs flanquée de sept tours. Il reste encore trois de ces dernières, dont une assez endommagée par la foudre, un pan d'une quatrième, et j'ai vu autrefois les fondations d'une cinquième. Les murs de la plus forte tour ont 4 mètres d'épaisseur et sont percés intérieurement d'escaliers dérobés pour communiquer avec les différents étages. Sur les petits plateaux adjacents au nord, se groupaient les cabanes des colons et autres serviteurs de ce nid féodal, dans un carré de près de 500 mètres, aujourd'hui presque couvert de broussailles.

L'ancienne chapelle se rattachait à des traditions relatives à l'invasion sarrasine, qui y a laissé de nombreux souvenirs ; les murs étaient tapissés d'*ex voto*.

L'infatigable auteur de *Platon Polichinelle* et de tant d'autres ouvrages politico-religieux, a composé une partie de ses écrits pendant qu'il habitait les ruines majestueuses de ce Beau-Fort, d'où sont sorties, non seulement les deux branches de la famille de ce nom éteintes en Savoie, mais encore celles qui se sont fixées

(1) Le parrain de saint Bernard de Menthon, né en 923, était Bernard de Beaufort, de *Bellaforti*.

en France, en Belgique, en Angleterre, et celle qui est allée en Palestine pendant les croisades.

Rien n'enflamme l'imagination comme le spectacle magnifique de cette région alpestre, vue des *Châteaux* (c'est le nom vulgaire du vieux manoir). Le Grand-Mont qui sous des neiges presque perpétuelles recèle des cristaux et de riches mines de cuivre et d'argent autrefois exploitées ; le bloc majestueux de *Piéra Menta* (pierre limite), ancienne borne des chalets de Beaufort et de Tarentaise ; le massif d'Outray, derrière lequel se cachent encore des cristaux et plus loin, dans le prolongement des mines de cuivre et d'argent sous le lac de la Girottaz et les crêtes dentelées qui nous séparent de Contamines et de Megève, les deux vallons d'Hauteluce et d'Arêches, avec leur anthracite, leur asphalte, leurs ardoises ; les gradins superposés des Avinières, du Bersend, de la Bettrière et de l'Entru ; les autres plateaux des Curtillats, des Oultars, des Villes-Dessus, de la Salle, de la Marzelle, et ces doubles thermopyles qui mènent au magnifique vallon de Roselenc, etc., cela est d'un effet grandiose.

Trois autres petits castels, ceux de Hauteluce, des Oultars et de La Tour-du-Villard formaient le mandement féodal. Je n'ai pas trouvé de ruines anciennes au Châtellard. Les deux armoiries assez riches que l'on voit à la maison Duc-Jacquet, proviennent du castel du Grey, une des dépendances du grand château de la Salle. A l'extinction de la famille de Cornillon dans celles de Beaufort et de Blancheville, le château de Queige fut séparé de ce mandement pour compléter celui de Beaufort.

Les deux apôtres du pays, saint Jacques de Tarentaise et saint Maxime de Riez, ont laissé leurs noms aux deux paroisses dont ils sont devenus les patrons, *ecclesiæ Sancti Maximi in Lucia et Sancti Jacobi in alta Lucia*. La puissance féodale des barons de Beaufort étendit insensiblement le nom de leur manoir à tout le mandement, à toute la vallée et spécialement au bourg principal, qui s'appela Saint-Maxime de Beaufort. Dès le xvi^e siècle le nom primitif ne se retrouve plus dans les chartes que lorsqu'il s'agit de Saint-Jacques de Hauteluce.

Au xiii^e siècle, la maison de Beaufort faisait ailleurs de nombreuses acquisitions, notamment à Ugines, dans la val d'Isère, en Tarentaise et même en Piémont. Elle vendit à celle de Faucigny son vieux manoir et la moitié de la châtellenie située sur la rive droite du Doron. On éleva alors le château de la Grand'Salle pour être le centre de l'autre moitié, sur la rive gauche. Mais cette dernière ne tarda pas à devenir la propriété de la maison de Faucigny, ou plutôt du Dauphin de Vienne, qui avait épousé l'unique héritière des barons faucignerans. Toutefois la baronie de Beaufort resta sous la souveraineté des comtes de Savoie.

Les Dauphins étendirent aux baronies de Faucigny et de Beaufort les franchises et libertés des autres parties de leurs Etats. Ils établirent à Saint-Maxime de Beaufort des foires et des marchés, et s'attachèrent le pays par d'autres faveurs encore, au point que de nombreuses alliances croisèrent les familles dauphinoises et savoyardes. Aussi, lorsqu'au milieu du xiv^e siècle, la Maison de Savoie voyant le Dauphiné lui échapper pour arrondir le royaume de France, fit échange des enclaves qu'elle y avait contre celles qui en Savoie rele-

vaient des Dauphins, les habitants du Faucigny et de Beaufort refusèrent énergiquement d'adhérer à cet acte politique. Le comte de Savoie mit une armée sur pied pour conquérir ses nouveaux sujets, elle fut dispersée ; une seconde fit le blocus du pays en s'emparant de toutes les issues par lesquelles on pouvait recevoir du secours du dehors. Force fut bien alors de se soumettre. La prise de possession eut lieu avec tout le cérémonial usité à cette époque, entre les commissaires delphinois et savoyards. A Beaufort, tous les chefs de famille durent prêter le serment de fidélité devant l'église à deux mains levées, mais à la condition stipulée dans l'acte, de conserver toutes les libertés et franchises accordées par les Dauphins. La même représentation eut lieu successivement en Faucigny où les commissaires se rendirent de Beaufort par le *passon* du Mont-Joly, *per passum Juris*.

J'ai dit plus haut que cette vallée de Luce avait été l'objet d'une donation à l'évêché de Tarentaise. Mais les comtes de Genevois, comme suzerains des seigneurs de Faucigny et de Beaufort ou autrement, y avaient fait des acquisitions et molestaient les archevêques. Le nom de *marchionatus Lucie*, le marchon de Luce (*mark*, frontière), qu'on trouve dans les chartes, accuse un pays limitrophe et sujet à des conflits de juridiction. Toutefois les archevêques, dotés sur la fin du x^e siècle du comté de Tarentaise par Rodolphe III, se prévalurent contre les prétentions des comtes de Genevois sur la vallée de Luce, de la donation primitive, *totam vallem Lucie B. Jacobo in sua fundatione donatam*, et jamais de la donation rodolpheine ni de l'investiture qu'ils en recevaient des empereurs d'Allemagne, comme suzerains de la Bourgogne.

Ce n'était pas seulement avec les comtes genevois que les archevêques comtes de Tarentaise avaient des démêlés ; c'était encore avec les Dauphins de Vienne, héritiers des barons de Faucigny, suzerains d'abord, puis acquéreurs de la châtellenie de Beaufort. Après bien des débats sur le patronage des églises, sur les familles liges, sur les droits de leyde aux foires et marchés, sur les fourches patibulaires, etc., le pouvoir immédiat de l'archevêque fut réduit au chef-lieu et circonscrit au confluent du Doron et de l'Argentine jusqu'à la forêt des Avinières, *quidquid est inter aquas usque ad nemus*. Mais le Dauphin, comme le comte de Genevois, fut obligé de reconnaître pour la banlieue la supériorité de l'archevêque qui leur défendit toute exécution capitale dans le mandement. C'était, sur une plus petite échelle, ce qui se passait ailleurs dans les villes épiscopales, dont les évêques gardaient la juridiction, en laissant aux comtes celle des campagnes (1).

C'est depuis lors que les seigneurs de La Salle élevèrent leur *domus fortis* de Randen comme une menace permanente contre le bourg de Saint-Maxime, situé entre les deux eaux. Mais, par contre, la bourgeoisie du chef-lieu eut toutes les prétentions de celle des plus grandes villes du moyen-âge. Les actes publics distinguaient avec soin les bourgeois, manants et habitants de la ville de Beaufort. Parmi leurs privilèges, il faut noter celui de pouvoir monter aux différents étages des maisons carrées de cette époque par une tour

(1) C'est pour cela qu'en Italie le nom de *contadino*, sujet d'un comté, *contado*, est devenu synonyme de campagnard.

ronde murée. Il y a bien des années, je comptais encore une vingtaine de ces tours ogivales des XIV^e et XV^e siècles, qui ont bientôt toutes disparu. Et tel est l'empire de l'habitude, qu'aujourd'hui encore on appelle *Cliens* non seulement les habitants des communes voisines qui viennent alper leur bétail dans les montagnes de Beaufort, mais même tous les étrangers qui y affluent pour les foires et marchés.

(La fin au prochain numéro.)

DUCIS.

CHRONIQUE

Dans sa séance du 3 septembre 1863, la Société Florimontane a reçu au nombre de ses membres correspondants, M. Frédéric Lock, chef de bureau au ministère de l'instruction publique, à Paris.

Nos lecteurs n'ont pas perdu le souvenir de la catastrophe arrivée en 1820, dans une ascension du docteur russe Hamel au Mont-Blanc. Piqués dans leur amour-propre par ce voyageur, les guides s'engagèrent dans un couloir qu'ils étaient d'avis d'éviter, à cause des dangers qu'il présentait. Une avalanche tombe et entraîne avec elle trois malheureux guides; les plus actives recherches faites pour retrouver leurs cadavres restèrent en pure perte, et l'on se résigna à les abandonner dans leur tombeau de glace.

En 1861, c'est-à-dire quarante et un an après la catastrophe, des guides ramassèrent au bas du glacier des Bossons plusieurs débris humains, un crâne auquel adhéraient encore des chairs et les cheveux, un bras, une main, revêtus de leurs chairs avec tous ses téguments, comme si la victime eût été engloutie la veille.

À côté de ces débris, on trouva des lambeaux de linges de toile, de vêtements de drap, de guêtres en cuir, un chapeau, etc. Tous ces débris ont été reconnus par les témoins survivants de la catastrophe pour appartenir aux trois malheureux guides.

L'année dernière, le glacier rendit encore plusieurs lambeaux de ses victimes, un tibia, une seconde main, des parcelles de cervelle, un chapeau, un gigot de mouton, des débris de volaille, le tout bien conservé. Cette année, le glacier a continué à rejeter des débris; une troisième main a été ramassée, avec une lanterne, un fragment de panier d'osier, une aile et une cuisse de pigeon avec leurs plumes. On s'est rappelé que le docteur Hamel avait acheté des pigeons vivants à Sallanches qu'il voulait lâcher sur le Mont-Blanc pour une expérience.

Tous ces débris, qui prouvent d'une manière irréfutable la marche des glaciers et permettent d'en préciser le mouvement, ont été recueillis avec soin par M. de Catelin, commissaire spécial de Chamonix, qui en a consigné la découverte dans des procès-verbaux authentiques.

Ces procès-verbaux et celles de ces tristes épaves qui offrent le plus d'intérêt ont été remis à M. le Préfet, à une récente tournée dans cette partie du département, pour être déposés au Musée d'Annecy, où l'on peut les voir.

En outre que ces débris viennent appuyer la théorie de Mgr Rendu sur la poussée des glaciers, ils témoignent encore de la merveilleuse puissance de conservation de la glace qui rend intacts des cadavres après quarante et un an de séjour.

Plusieurs journaux ont reproduit un article du docteur Hoefler, dans lequel ce savant prétend démontrer que les constructions lacustres doivent être attribuées à des castors et non à des hommes.

L'honorable docteur fonde son opinion : 1° sur ce que les castors abondaient en Helvétie; 2° sur le genre des habitations, semblables à celles des castors, peu éloignées des rivages; 3° sur l'absence d'ossements humains et la présence d'ossements de castors.

Si l'article en question n'est pas un *puff*, nous aimons à croire que le docteur a voulu se permettre une petite plaisanterie; aussi n'en parlons-nous qu'à titre de curiosité. Ce serait être par trop naïf que de s'attacher à combattre les raisons sur lesquelles M. Hoefler appuie son opinion; nous préférons croire qu'un castor peut, avec sa queue, enfoncer, dans un terrain pierreux,

un pilotis de 8 à 10 mètres de hauteur et large en proportion, que de nous donner la peine de prouver le contraire.

Nous acceptons cependant la comparaison des anciens habitants des villages lacustres avec les castors, si l'on veut donner une idée générale des constructions sur pilotis et faire un simple rapprochement qui peut avoir sa raison d'être.

Cela nous rappelle une réponse que fit Napoléon III à M. Replat, président de la Société Florimontane, lors du passage de S. M. à Annecy en 1861. Après avoir écouté attentivement M. Replat, qui lui parlait des habitations lacustres, l'Empereur s'écria : « Mais c'était donc des castors, vos habitants de lacustres ! »

On comprend en quel sens l'Empereur entendait faire la comparaison. M. Hoefler a peut-être eu connaissance de cette réponse, et elle lui aura suggéré l'idée d'un nouveau système pour se donner le plaisir de faire un peu d'opposition; souvent on gagne à ne pas être de l'avis de tout le monde, même à propos de *lacustres*.

Par suite des récentes discussions qui ont eu lieu à l'Institut, sur l'âge des monuments hébraïques, il a été décidé que M. de Sauley, accompagné de l'abbé Michon, et de M. Salzemann, photographe, se rendraient en Orient, où ils visiteront Jérusalem et quelques-unes des anciennes cités bibliques.

Les recherches de ces archéologues distingués jeteront peut-être un jour définitif sur cet art hébraïque, dans lequel quelques-uns voient un art indigène contemporain de la civilisation juive, tandis que d'autres ne le considèrent que comme un art en décadence et une pâle imitation des monuments grecs. L'expédition partira le 8 octobre.

Les plus anciens objets du Musée des Souverains au Louvre datent de l'an 488, et ils furent trouvés dans le cercueil de Chilperic. Ces objets consistent en un glaive dans son fourreau, une grosse boule de cristal de roche, huit bijoux d'or, une hache, un poignard et deux petites médailles d'or. Vient ensuite le fauteuil de Dagobert, qui date de l'an 658.

En faisant fouiller un tumulus, situé au château de Kercadie, en Carnac, M. Lefebvre, préfet du Morbihan, et M. René Galles, ont découvert un des plus beaux dolmens, à galerie, connus jusqu'à ce jour.

La crypte sépulcrale se compose d'une chambre quadrangulaire mesurant trois mètres de côté sur un peu plus de deux mètres cinquante de hauteur, et d'une galerie longue de dix mètres et dirigée vers le sud-est. On a trouvé dans l'intérieur une assez grande quantité d'ossements et de charbons; de nombreux fragments de poteries, trois grossières pendeloques en chiste micacé et un grand collier en serpentine, très gros et de forme rectangulaire, sept grains de collier en jaspe, dont l'un, très beau, n'a pas moins de deux centimètres de diamètre, et une petite celta en matière ressemblant au jade, bijou fort remarquable précisément à cause de sa dimension qui ne dépasse pas 33 millimètres.

Dans l'ancienne ville de Concordia, située à un mille de Portogruaro (province de Venise), sur la rive droite du fleuve Lemene, on a découvert un amphithéâtre, dont l'étendue n'est pas encore connue.

Il est certain que les murs mesuraient quatre pieds de largeur. En poussant les excavations jusqu'à la profondeur de dix pieds, on a trouvé un casque d'or avec cette inscription : *Legio X — XXXIII — Cesare imperante*; un piédestal en bronze admirablement travaillé et haut de six pieds, avec cette inscription : *Amulio Tito Concordiensi honoris causa. Anno X, Cesare imperante*, et enfin une épée ornée de pierres précieuses, qu'aucun homme n'est assez fort pour soulever avec les deux mains. Le concours des curieux est grand et les excavations continuent.

On annonce la mort : à Dijon, de M. Frautin, membre de l'Académie de cette ville et de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, auteur des *Annales du moyen-âge* et d'autres travaux scientifiques; à Padoue, de M. Virgilio Trettenero, professeur d'astronomie, auteur de travaux remarquables, parmi lesquels *Le Catalogue de deux zones d'étoiles fixes*.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIÉ.

ON S'ABONNE

—
EN FRANCEPar un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

—
La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

—
La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

—
France 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PATABLE D'AVANCE

—
On ne reçoit que des abonnements annuels.—
Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Une vallée de Savoie (suite et fin), par M. Ducis. — La mythologie du Rhin, de M. X.-B. Saintine (suite et fin), par M. J. Philippe. — Le congrès de Fribourg, par M. Ducis. — Note sur Antoine Favre et sa famille, par M. l'abbé Martin. — Chronique.

UNE VALLÉE DE SAVOIE

(Suite et fin)

Ensuite de sa réunion aux États de Savoie, Beaufort avait fait partie, en 1361, de l'apanage de Jacques d'Achaïe, rentré en grâces auprès du Comte-Vert. Après l'acquisition du Genevois par la Maison de Savoie, à la mort de Robert de Genève (l'antipape Clément VII), ce pays fut donné, ainsi que le Faucigny et Beaufort, en apanage à Philippe, puis à Janus de Savoie, qui n'eurent pas de postérité.

En 1514, cette partie septentrionale de la Savoie fut érigée en duché en faveur de Philippe, fils de Jean-Sans-Terre, souche de la branche des Genevois-Nemours, qui résida au château d'Annecy, y établit un conseil de justice, présidé avec tant d'éclat pendant quatorze ans par l'auteur du *Code fabrien*. Beaufort fut alors détaché de la judicature de Bonneville pour ressortir de celle d'Annecy jusqu'en 1737, où les inondations d'Arly, entre Ugines et L'Hôpital, servirent de prétexte pour l'annexer à Chambéry sous le rapport judiciaire comme il l'était sous le rapport administratif dès les invasions espagnoles du xvii^e siècle.

J'ai signalé déjà les marchés, foires et franchises, accordées par les dauphins de Vienne, en augmentation de celles octroyées au xiii^e siècle par la Maison de Beaufort. Pour s'attacher leurs nouveaux sujets, les comtes et les ducs de Savoie durent confirmer et étendre progressivement ces libertés et accorder beaucoup d'affranchissements personnels ou de famille. On peut constater quatorze de ces actes de 1368 à 1578. Aussi, lorsqu'en 1536 François I^{er} prétendit à l'hommage du Faucigny et lança plusieurs colonnes armées dans les Alpes, les habitants de Sallanches, de Beaufort, de Tarentaise et de Maurienne firent une énergique résistance. Le corps français qui remontait l'Isère, sous le commandement du marquis de Chabot, fut repoussé de Conflans à Chambéry par le régiment de Tarentaise.

Victor-Amédée II et Charles-Emmanuel III peuvent bien être considérés comme les derniers démolisseurs

du régime féodal en Savoie par les édits d'affranchissement et la généralisation du cadastre déjà établi dans plusieurs communes. Lorsque le second eut permis, en 1772, à tous les habitants de la Savoie de s'affranchir des redevances féodales, ceux de Beaufort et de Sallanches furent les premiers à répondre aux idées libérales du souverain. Vingt-quatre heures après la publication de l'édit, les quatre communes du mandement de Beaufort votèrent la vente des forêts communales jusqu'à la concurrence de 100,000 livres anciennes, dont 60,000 suffirent à désintéresser le marquis de Villecardel de Fleury.

L'amour de la liberté est très naturel aux habitants des montagnes, cantonnés dans leurs barrières formidables et exaltés par le spectacle grandiose de la nature. Aussi le régime communal s'y est développé plus rapidement qu'ailleurs aux dépens du système féodal.

La paroisse de Saint-Maxime de Beaufort se divisait pour le civil en plusieurs quartiers ou *communitates*, ayant droit de propriété et d'administration qu'elles exerçaient chacune par leurs deux syndics élus annuellement et responsables des intérêts qui leur étaient confiés : c'étaient entre autres l'école, la chapelle, le four banal, le guêt, l'alpéage et les biens-fonds, dont les revenus étaient affectés à ces différents services. La réunion de ces petites communautés dans leurs intérêts généraux prenait le nom de *Universitas Bellifortis*. C'était en miniature une prétention aux États unis de la Suisse. La ville seule avait quatre syndics et un conseil qui s'assemblait solennellement au son de la plus grosse cloche, déterminé par autant de tintements qu'il y avait de conseillers. Deux procureurs des œuvres pies étaient chargés de ce qui regarde aujourd'hui les conseils de fabrique. Le curé, élu par la paroisse, prenait part à plusieurs actes administratifs.

Ce n'est qu'au xvii^e siècle que l'organisation communale subit quelques modifications. Les quartiers ne conservèrent qu'un procureur chacun et purent concourir à la formation du conseil communal à la tête duquel il n'y eut plus que deux et enfin un seul syndic. C'est alors aussi que Nicolas Buttardin, agrimensur juré, confectionna le premier cadastre avec mappe de la commune (1645).

Ces idées d'indépendance municipale reconnaissent, comme ailleurs, leur inspiration dans les traditions primitives de l'organisation ecclésiastique. La paroisse de Saint-Maxime avait conservé intact jusqu'au

xvi^e siècle le droit de patronage de son église. L'élection du curé se faisait par le clergé, le conseil, les syndics, les procureurs et les chefs de famille assemblés sur la place des halles devant l'église. Après le contrat civil passé avec la commune, l'écu allait demander l'institution canonique à l'archevêque de Tarentaise. Autour du curé, comme *primus inter pares*, se groupaient les prêtres du pays, dont les uns avaient le titre d'*Altariens* ou desservant les douze autels secondaires de l'église, les autres celui de *Chapelains*, parce qu'ils étaient pourvus de l'une ou de plusieurs des cinq chapelles de la ville ou des dix-huit de la campagne. En dehors de leurs bénéfices personnels, ces ecclésiastiques s'étaient organisés de temps immémorial en collégiale, sous le nom de *Vénérable communauté des prêtres altariens et chapelains de Saint-Maxime*. C'était probablement un souvenir de l'abbaye de Lérins, d'où sont venus les premiers missionnaires du pays, saint Honorat, saint Jacques et saint Maxime. Le *monasterium* de Moûtiers n'a pas d'autre origine. Mais ce qui certainement ne venait pas de la sainte maison de Lérins, c'est l'exclusion des étrangers d'après une de leurs règles. *Ecclesia Bellifortensis nescit extraneos*. Ils étaient tenus d'aider le curé dans le service de la paroisse, avec droit à trente-cinq réfectoires par an à sa table. Les oblations et les fondations en faveur de cette communauté augmentèrent beaucoup pendant les luttes que la paroisse dut soutenir contre l'abbaye de Saint-Maurice en Valais. Dans la transition de Jules II à Léon X, cette dernière, privée d'une partie de ses collectes par le cardinal Schiner, évêque de Sion, parce qu'elle était alliée du duc de Savoie, avait obtenu, en cour de Rome, l'union de Saint-Maxime de Beaufort. Un procès s'ensuivit avec la commune patronesse primitive, et, grâce à la division des ayants-droit, ce procès était encore pendant au souverain Sénat de Savoie lorsque le pays fut occupé, en 1792, par le général Montesquieu. Pendant cet intervalle, l'abbaye, lorsqu'elle ne pouvait faire accepter ses élus en face des résistances locales, accensait la cure à deux prêtres du pays ou vendait *ad actum* le droit de patronage à la commune.

Malgré ces faits regrettables dont le commencement avait coïncidé avec l'explosion du protestantisme, l'esprit de foi s'y maintint très vivace. Dans les grandes calamités des xiv^e, xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, comme les guerres, les épidémies et les mauvaises saisons, il n'était pas rare de voir trois à quatre cents personnes aller en procession non seulement aux sanctuaires de la vallée, mais jusqu'à Moûtiers, à Saint-Bon, à Notre-Dame de Myans, etc. A la suite des nombreuses pestes qui ont sévi pendant ces quatre siècles, la population avait été considérablement réduite. Le mouvement d'émigration pour remplir les vides s'est continué du nord au midi. On peut s'en convaincre en comparant les registres de baptême des différentes communes limitrophes de Faucigny, de Beaufort, de Tarentaise. Ceux de Beaufort datent du concile de Trente, en exécution de ses prescriptions, par les soins du duc de Nemours, et donnent à chaque acte trois et souvent quatre générations.

Les religieuses dominicaines, chassées de Genève, furent accueillies à Notre-Dame des châteaux de Beaufort en 1536. Après leur départ, les Dominicains d'Annecy continuèrent à desservir le sanctuaire sous le pa-

tronage des ducs de Nemours, puis firent l'acquisition de ce qui restait de l'ancien château-fort en échange d'une maison avec clos destinés à l'agrandissement du collège d'Annecy. L'union canonique de la chapelle au monastère des Frères prêcheurs est de 1614, la même année que saint François de Sales confia le collège aux Barnabites. Dès lors les Dominicains partagèrent avec les chanoines de Moûtiers, les Capucins et les Jésuites les stations quadragésimales de la paroisse de Saint-Maxime de Beaufort.

L'instruction publique y était très développée. Le chef-lieu avait un petit collège communal pour les cours de latinité jusqu'en troisième inclusivement et pour toutes les classes primaires. La direction en était confiée préférablement à un prêtre du pays à la nomination du curé, du syndic et du procureur de l'église. L'enseignement était gratuit pendant onze mois. Dans la plupart des hameaux d'autres fondations permettaient aux plus jeunes enfants de suivre l'instruction primaire pendant les rigueurs de l'hiver. Ils revenaient à l'école centrale dans la belle saison, sans nuire à l'ordre de leurs études; car les instituteurs des villages, formés eux-mêmes à ce *grand collège*, comme ils l'appelaient (*si parva magnis componere licet*) continuaient à en suivre la direction: c'était pour eux l'*Alma mater*. Et les jeunes gens ne rougissaient pas de la fréquenter de longues années lorsque la position de leur famille le permettait.

Je n'ai pu compléter les tableaux scolaires des époques précédentes. Mais dans toute la première moitié du xix^e siècle, la vallée de Beaufort avait quarante-cinq écoles sur une population moyenne de 6,200 personnes. La commune de Beaufort, de 2,500 âmes, avait pour sa part vingt écoles. La salle d'asile n'a été créée que quatre à cinq ans avant l'annexion.

En face de cette statistique, il n'est plus permis de s'étonner que tous les habitants de cette vallée sachent lire et que sur cent il y en ait nonante-trois qui sachent écrire. Et cette lacune s'observe surtout parmi les femmes âgées, dont l'enfance a traversé les troubles de la grande Révolution ou les premières guerres du consulat et de l'Empire.

Ces chiffres ont leur éloquence; je les recommande à certains publicistes de Paris, en les invitant à venir dans nos montagnes entendre parler le français dans un accent plus pur que celui de plusieurs fonctionnaires qui disaient être venus pour nous civiliser.

Dans ces pays de montagnes il n'y a pas seulement des marmottes; les recherches des naturalistes y avaient signalé sur la fin du siècle dernier à Arêches et Hauteluce de l'anthracite aujourd'hui en pleine exploitation; du fer oxydé et du plomb argentifère à Beaufort, à Hauteluce et au Villard. Depuis bien longtemps on exploitait au Grand-Mont un filon puissant de cuivre pyriteux et de cuivre gris. Les brocards et la fonderie se trouvaient à Arêches. Le passage des troupes espagnoles en 1703 a mis fin à ces travaux. La plupart des fosses sont aujourd'hui effondrées. Une carrière d'argent a été aussi exploitée dans les montagnes d'Hauteluce. Les plus anciens albergements que l'on connaisse de ces mines sont d'Amédée VIII, en 1418, et de Janus de Savoie, en 1470.

En 1662, le marquis de Villecardel de Fleury vendit à Son Altesse Royale son palais de Turin pour servir

d'hôtel aux ambassadeurs étrangers, au prix de 16,000 ducats, en paiement desquels le duc de Savoie lui inféoda le mandement de Beaufort et toutes les minières du pays. Après plusieurs refus suivis de sommations réitérées, la Chambre des comptes de Savoie se résigna à entériner l'acte, mais elle fit une opposition expresse à l'aliénation des minières.

On y trouve aussi plusieurs bancs ardoisiers. Les meilleurs sont ceux d'Hauteluce et d'Arêches. C'est de cette dernière localité que venaient les ardoises dont était couvert le toit de l'ancien cercle d'Aix-les-Bains. Elles correspondent à la même couche que celles de la Roche-Cevins. Le gypse d'Arêches et d'Hauteluce est exploité avec succès. Mais la cuite du poudingue est de moindre qualité avec l'anhracite qu'avec le bois. Les cimes d'Outray et du Grand-Mont ont des cavernes dont les voûtes sont tapissées de cristaux. Quelques particuliers en ont vendu à Chamonix et à Genève. Le mode d'extraction qu'ils ont employé est exactement celui qui était usité dans les Alpes au temps de Pline le naturaliste (1).

J'ai cité plus haut la vente des forêts communales pour l'affranchissement définitif du pays. On peut juger de la richesse et en même temps de la nullité de l'industrie forestière de cette époque par le prix de 12 sous que se vendait la toise de forêt, c'est-à-dire, 0,60 les 7^m, 37 carrés. Les choses ont bien changé depuis. Pendant les trente années qui ont précédé l'annexion, ce sont les forêts de Beaufort qui ont fourni le plus grand nombre de planches exportées en France par les radeaux sur l'Isère. Il était temps qu'un système protecteur vint arrêter cette destruction des forêts de sapin si longues à se former.

Au-dessus du niveau actuel de la végétation du sapin on trouve la tourbe en abondance. Il paraît que le fonds des bassins tourbières a été fourni par des débris de végétaux assez considérables ; car on y découvre parfois de longues pièces de bois couchées horizontalement. L'extraction de la tourbe est absolument nécessaire à l'exploitation des alpages. Dans la commune de Beaufort 36 montagnes, chacune de 80 vaches en moyenne, fabriquent pendant près de trois mois de la belle saison deux fromages gruyères par jour, plusieurs autres variétés telles que Brezecu, boudanes, vacherins, etc., et une quantité de beurre qui se vend à part aux marchés d'Albertville. Aucune de ces montagnes n'appartient à la commune ; conséquemment l'usage de l'exploitation à fruits communs ou proportionnels n'existe pas. Les revenus de deux seulement sont affectés à des services publics ; l'une était autrefois la propriété du collège et l'autre celle des pauvres familles pour quelques distributions périodiques chaque année.

On compte vingt autres montagnes de même valeur à Hauteluce. Celles du Villard ne fabriquent pas le gruyère. Le miel de ces montagnes est aussi blanc que celui de Chamonix. Il a été primé, ainsi que les fromages, dans plusieurs concours agricoles. Malheureusement, les meilleurs producteurs ont une apathie excessive pour l'exposition.

Les chalets, les forêts, les carrières minérales sont une compensation à l'infécondité relative du sol arable, qui produit à peu près tous les grains des autres vallées

de Savoie, mais en quantité inférieure à la consommation locale. Il serait le cas de relever ici une des erreurs de la spéculation agricole.

Les terres noires d'alluvion peuvent illusionner quelque temps l'agriculteur ; mais elles s'usent à donner un grain qui n'aura jamais la solidité, la pesanteur ni l'abondance qu'on obtient dans les terres rouges des plateaux à mi-côte, tandis que les pâturages tendres de cette marne engraisée donnent aux produits laitiers une abondance et une saveur remarquable. Je ne parle pas des autres terres maigres, légères et froides, formées de la pulvérisation des roches granitiques. Il serait temps que l'on étudiait la *vocation*, c'est le mot, de chaque terrain. Elle est aussi essentielle pour le bien-être physique que la vocation professionnelle pour le bien-être moral de la société. Je vais plus loin. Les qualités des grains farineux que j'ai signalées, on les obtient à une puissance bien plus élevée dans les terres argileuses et calcaires des rives droites de l'Arly et de l'Isère. Ces différentes vallées sont admirablement fournies pour se compléter les unes les autres par l'échange de leurs productions respectives. Eh bien, c'est à n'y pas croire : plusieurs propriétaires de la montagne bouleversent et usent leurs terres pour en tirer un grain d'une valeur et d'une quantité toujours inférieures à celui de la plaine ; et plusieurs propriétaires de la plaine s'efforcent aujourd'hui de former des fruitières dont les produits n'atteindront jamais en valeur ceux des chalets de la montagne, attendu qu'entre les terres et l'atmosphère il se fait un travail chimique duquel dépendent, malgré tout le travail de l'homme, les qualités fondamentales des produits agricoles. Je ne prétends nullement parquer d'un côté tous les champs ni de l'autre tous les prés ; mais je crois qu'on se fourvoie dans un monde un peu renversé. Je sais qu'il est bien agréable pour un propriétaire d'avoir dans sa campagne un peu de tout. J'admets aussi que la dépense et la peine du labour sont moindres dans les terres légères de la montagne ; mais cette différence de prix est loin de compenser celle des produits ; et à moins de se résigner à végéter toujours dans une médiocrité que le moindre accident peut changer en misère, il faut avoir l'énergie de ne cultiver que sa spécialité et dans la plus large mesure possible. On le peut à Beaufort plus qu'ailleurs. J'ai toujours remarqué que plus les agglomérations des maisons en villages sont fortes, plus la propriété est divisée, plus les différentes pièces d'une ferme sont dispersées et conséquemment d'une pénible exploitation. C'est le genre qui domine en Tarentaise et en Maurienne. Le contraire se voit à Beaufort, où chaque campagne forme le plus souvent un tout arrondi, qui ne se partage jamais et au centre duquel le propriétaire habite isolément avec sa famille.

Il est temps donc que pour la richesse publique on remette chaque chose à sa place. Une véritable mission incombe sur cette question aux comices agricoles.

Je n'ai point la prétention d'être agronome. Ces observations ne sont qu'un souvenir des leçons élémentaires de géologie que j'ai été chargé de donner, pendant quelques années, dans un autre collège. Je m'étais attaché au côté pratique de cette science. Et si j'ai empiété un instant sur une question qui est en dehors de mes attributions, je me hâte d'en sortir. Toutefois, comme je désire sincèrement le progrès de l'a-

(1) *Natur. hist.*, xxxvii, 2.

gricuture, je ne saurais donner un meilleur conseil aux amateurs que de leur indiquer comme lecture les ouvrages de M. P. Joigneaux, entre autres *La Chimie du cultivateur*, *Les Prés et les Champs*, *Instructions agricoles*, *L'Art de produire les bonnes graines*, *Conseils à la jeune fermière*, *Légumes et Fruits*, etc. Je ne sache rien d'aussi pratique, d'aussi adapté au développement intellectuel de ceux à qui il s'adresse, sans aucun de ces termes par trop scientifiques qui font frissonner même les bons caractères. Il va sans dire que ces ouvrages sont accessibles au plus médiocre porte-monnaie.

Dans cette esquisse rapide sur la vallée de Beaufort, j'ai omis un grand nombre de faits qui ne peuvent trouver place que dans une histoire détaillée.

Près de quinze ans avant l'annexion, un agronome de Toulouse a décrit dans un journal agricole tous les assolements de labour et toute la manutention des chabets de Beaufort. Dans un coup d'œil sur les mœurs locales, il a recueilli la tradition de Gargantua dont les faits et gestes étaient racontés par le menu détail pendant les longues veillées d'hiver. La configuration locale devrait beaucoup à ce géant aussi puissant au moins que les géants de la Mythologie grecque. M. Martegoute pense que c'est pendant son séjour à Lyon et ses courses de naturaliste dans les Alpes de Savoie que Rabelais aurait emprunté l'idée de son œuvre aux contes populaires de ce pays.

On me permettra de ne pas remonter si haut en citant quelques-uns des noms honorables de la vallée.

Beaufort est la patrie de Bernard de Beaufort, parain de saint Bernard de Menthon, qui a accompagné ses parents dans la vallée d'Aoste, x^e siècle;

De Jean de Beaufort, chancelier de Savoie, premier président du conseil suprême de justice à Chambéry, qui a rédigé avec Nicod Festi de Sallanches les *Statuta Sabaudia*, sous Amédée VIII;

De plusieurs autres membres de la même famille, qui, d'après Louis della Chiesa, ont occupé les premières charges à la cour de Savoie;

De François Blanc et Humbert Martinet, prieurs des Dominicains de Chambéry, xvi^e siècle;

De Bruet, commissaire des guerres en Genevois, xvii^e siècle;

De Maxime Blanc, surintendant des mines de Beaufort;

Des nobles Jean Crépin et Claude-Antoine de Granier, châtelains et bienfaiteurs de la paroisse;

De Pierre Lombard, second fondateur du collège et de l'œuvre des pauvres, xviii^e siècle;

Du chanoine Vibert, docteur en théologie, auteur d'une biographie abrégée des rois de France en vers français et latins;

De V. Doix, professeur de théologie à Thonon, bienfaiteur de la paroisse et fondateur de l'école de Veigy en Chablais;

De son neveu J.-Ant. Doix, capucin, auteur de *Mémoires*, etc., utiles à la jeunesse inconsidérée;

De MM. Tharin, curé de Bellecombe, Vibert, Gachet et Blanc, curés de Beaufort, de l'abbé Viallet, etc., qui tous ont laissé des notes historiques très précieuses sur le pays;

De Viallet, riche cultivateur de Saint-Domingue;

De Cornu, banquier à Paris;

De Bouchage, banquier à Toulouse;

De Pierre-Antoine Favre, fabricant à Lyon, aïeul de l'avocat Jules Favre, député;

Du chanoine Girard, réformateur des études en Savoie, vicaire-général de Chambéry, désigné évêque d'Aoste, xix^e siècle;

Du chanoine Frison, supérieur du grand-séminaire et vicaire-général de Tarentaise;

Du chanoine Ducis, professeur de théologie à Moûtiers, qui a laissé de précieux manuscrits;

De M. Tissot, second fondateur de l'école de Boudin à Arêches;

De l'abbé Bugand, professeur et principal du collège royal de Conflans, puis d'Albertville;

Hauteluce est la patrie de Jean et Pierre Ducis, trésoriers des comtes de Savoie aux xiv^e et xv^e siècles. Jean-François Ducis, membre de l'Institut et successeur de Voltaire à l'Académie française, quoique né à Versailles, était encore propriétaire à Hauteluce;

Du curé Pierre Ligeon, docteur en théologie, orateur distingué, bienfaiteur de la paroisse de Macot, en Tarentaise, xviii^e siècle;

De M. Bal, officier supérieur militaire sous le premier Empire;

De D. Claude Bal, bénédictin, auteur du rétablissement du sanctuaire de Notre-Dame des Châteaux;

Le Villard a produit Aplagnat Satre, riche armateur en Bretagne au siècle dernier, et dans celui-ci, le célèbre médecin Maigrat.

Je ne puis mieux terminer que par Mgr Martinet, né à Queige, évêque de Tarentaise, puis archevêque de Chambéry.

J'omets toutes les honorabilités encore vivantes, selon le vieil adage : *Lauda post mortem*. Ducis.

LA MYTHOLOGIE DU RHIN

PAR M. X.-B. SAINTINE

(Suite et fin)

La Gaule était depuis longtemps déjà sous la domination des Romains qui poursuivaient à outrance les druides sacrificateurs, que sur la rive germane du grand fleuve les autels druidiques suaient encore du sang humain. Pendant de longues années le Rhin resta la limite de deux civilisations bien différentes l'une de l'autre, de deux peuples qui s'épiaient, qui surveillaient réciproquement leurs moindres gestes.

M. Saintine profite de cette halte de l'invasion romaine pour nous faire assister aux scènes de la vie intime du peuple de la rive germane, et dans un chapitre intitulé *Visite à la terre des aïeux*, il fait la description des cérémonies dont on accompagnait les principaux actes de la vie chez les Francs-Saliens, qui occupaient déjà les bords du Rhin en attendant de fondre à leur tour sur la Gaule.

Que de pages charmantes nous aurions à faire connaître à nos lecteurs, si nous avions le loisir de citer textuellement ce chapitre ! On verrait avec quelle habileté M. Saintine a su extraire des mœurs relativement sauvages de ces anciens peuples tous les instincts sociaux qui s'y trouvaient. Nous ne savons rien d'aussi attrayant que ce travail qui consiste à dépouiller un peuple primitif de son enveloppe grossière, pour mettre à découvert ces instincts que Dieu a placés dans

le cœur de tous les hommes sans acception de race ; une pareille analyse est non seulement intéressante pour celui qui la fait, mais elle est aussi pleine de charmes pour le lecteur.

Quelles leçons ne pourrions-nous pas tirer, nous autres hommes d'une époque de grande civilisation, de ce contraste frappant que relève avec délicatesse M. Saintine dans les cérémonies dont on entourait chez les Francs-Saliens deux des événements les plus marquants des phases de la vie humaine : le mariage et la mort ! Aujourd'hui on célèbre par des réjouissances folles l'accomplissement du mariage, et des pleurs inondent la tombe d'un être cher. Nos ancêtres ne procédaient point de la sorte : la jeune fille qui allait être liée pour sa vie à un homme passait par des épreuves morales souvent terribles.

« Vêtue de noir, une couronne de feuillage sombre sur la tête, la mariée marchait au milieu des siens, courbée en deux comme sous le poids de pensées accablantes. Une matrone, placée à sa gauche, lui mettait sous les yeux une nappe blanche ; c'était un linceul, le linceul dans lequel elle devait être ensevelie un jour. A sa droite, un druide entonnait un chant, au rythme solennel, où étaient longuement énumérés tous les tourments, toutes les angoisses qui l'attendaient dans son ménage. »

Jusqu'au moment où elle passait dans les bras de son époux, tout était tendu de noir aux yeux de la jeune mariée. Mais pour la mort, nos pères n'avaient que des chants d'allégresse ; ils se réjouissaient devant la mort, qui affranchit l'homme de tous ses maux ; ils n'avaient que des pleurs à lui donner quand il poursuivait son temps d'épreuves. »

Et nos pères avaient raison.

Cependant les légions romaines finirent par traverser le Rhin, et avec elles les dieux de Rome. Mais ceux-ci ne parvinrent pas immédiatement à faire leur piedestal des hôtels druidiques : Jupiter eut à compter avec Teutatès. Les dieux les plus frivoles pénétrèrent bien sur le territoire germain, mais ce fut sous le couvert de quelque divinité des sombres forêts ; la masse avait l'air de les accepter, et en secret elle retournait au pied du chêne sacré où l'appelait la voix austère de ses anciens prêtres. Il y eut comme un compromis passé entre les deux religions.

Sur ces entrefaites, les dieux de Rome se trouvèrent en face d'adversaires qui se déclarèrent nettement leurs ennemis. Les plus puissants des peuples de l'extrême nord, que les Romains désignaient sous le nom d'hyperboréens, les Scandinaves, à force de traverser en tous sens la Germanie, avaient laissé quelques-unes de leurs bandes sur différents points du territoire, et notamment dans les îles du Mein, du Weser et du Necker. Leur dieu suprême, Odin, avait bientôt étendu son domaine, et lorsque l'Olympe romain se fut introduit subrepticement dans le sein des contrées allemandes, le dieu scandinave trouva l'occasion de consolider son pouvoir en se proposant pour adversaire déclaré des envahisseurs. Alors les druides germains se réunirent à lui, et la religion nouvelle eut à opposer aux légions des dieux latins des masses aussi compactes de divinités de toute espèce. Le dieu unique des Germains n'étant pas assez fort pour se mesurer avantageusement

avec Jupiter et sa suite, on se mit sous la protection d'Odin et de tous ses terribles coadjuteurs. Ce fut le commencement de l'ère des druides de la troisième époque ; dès lors la théogonie scandinave étendit sa puissance sur les bords du Rhin et dans toutes les contrées germaniques.

M. Saintine consacre la fin de la première partie de son livre à faire ressortir les points principaux de cette curieuse mythologie scandinave, dont l'histoire sacrée commence à la création du monde pour finir au grand jour de la désorganisation universelle. Car on retrouve dans ces croyances religieuses, à côté de nombreuses données grossières, les traces des principes fondamentaux sur lesquels reposent les religions modernes de l'Europe, depuis la création de la lumière jusqu'aux prédictions apocalyptiques. Du reste, tout tend à prouver que les hommes et leurs croyances ont eu un point de départ unique, l'Orient. De là, l'espèce humaine s'est répandue sur le reste de la terre conservant en tradition les premières idées religieuses, qui n'ont jamais pu être entièrement effacées malgré tous les changements de forme qu'on leur a fait subir.

Nous avons dit que le dieu Odin et ses satellites se posèrent ouvertement en adversaires de Jupiter. Longtemps, sur le territoire germain, les deux religions restèrent en présence, sans que les efforts des soldats romains pussent entamer profondément les divinités farouches des grandes forêts druidiques ; si bien qu'après l'invasion de la Gaule par les Francs et les Bourguignons, les proconsuls de Rome, épouvantés de cet événement et redoutant des représailles, cessèrent leur propagande armée en faveur de leurs dieux énervés ; les druides germains devinrent presque libres de leurs mouvements. « Une longue trêve fut consentie entre tous les cultes, avec quelque défiance de part et d'autre, il est vrai. Odin eut ses autels distincts de ceux de Jupiter ; on éleva un temple au dieu Thor (1) en regard de celui du dieu Mars ; si Bacchus, Diane, Apollon eurent leurs jours fériés, il en fut de même pour Bragi (2), pour Frigg (3), pour Freya (4). »

Mais un jour, suivant l'heureuse expression de M. Saintine, des pêcheurs du Rhin, occupés à retirer leurs filets, entendirent des voix courir sur la surface du fleuve en murmurant les noms de Jésus et de Marie. C'était le christianisme qui poursuivait ses conquêtes, renversant tout sur son passage sans armes apparentes ; c'était l'idée de Jésus qui faisait son chemin à travers la terre, sans le secours du marteau de Thor ni de la foudre de Jupiter, et qui forçait bientôt Clovis à se prosterner au pied de l'instrument de supplice sur lequel avait expiré le promoteur de l'émancipation et de la réhabilitation des hommes.

Les dieux de la Germanie et avec eux leurs confrères de tout le nord de l'Europe signèrent un traité d'alliance pour lutter contre cet adversaire invisible et pourtant si terrible ; au grand jour de la bataille, ils

(1) Thor était le fils d'Odin ; il était chargé de porter les foudres, et eut pour mission de faire la chasse aux géants. Il portait sur lui trois objets précieux qui le rendaient invincible, un marteau, des gants de fer et un baudrier de vaillance.

(2) Bragi était le dieu de la poésie et du beau langage.

(3) Frigg était la première épouse d'Odin.

(4) Freya était la seconde épouse d'Odin ; c'était la protectrice des amoureux.

tonnèrent tous ensemble; leur foudre éclata avec fureur; le reflet de leurs épées éblouit un instant les habitants des sombres forêts; leurs cris de guerre couvrit tous les bruits de la nature. Et après?... Après on ne retrouva presque plus de trace de cette armée extraordinaire; les dieux avaient été abimés. On rencontra bien par-ci par-là quelque divinité fugitive qui essayait de se faire adorer; mais l'Olympe avait disparu sans savoir par quelles armes il avait été frappé: une croix seule s'éleva sur le champ de bataille qu'elle sembla commander avec une puissance irrésistible.

Dès lors, les peuples les plus rapprochés du Rhin acceptèrent la *bonne nouvelle* comme une manifestation du vrai Dieu. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que la fusion des idées religieuses s'opéra sans quelques embarras et d'un seul coup. Le christianisme, quoique à un moindre degré que les religions antérieures, dut aussi compter avec les populations germaniques qui, tout en ayant perdu leurs dieux, n'en conservaient pas moins au fond de leur cœur un souvenir des anciennes cérémonies druidiques. C'est ainsi qu'après avoir converti les saints en dieux, ils leurs dressèrent des autels et leurs sacrifièrent des victimes humaines.

Ce mélange des vieilles et des nouvelles idées dura assez longtemps; cela devait être ainsi en Allemagne plus que partout ailleurs, grâce au caractère mystique des populations du Nord. Et lorsqu'avec Witi-kind tomba le dernier rempart important du druidisme, vaincu par le principe chrétien, l'idolâtrie régna encore pendant des siècles sur les bords de l'Oder et de la Sprée, au milieu des Prussiens, et perpétua « dans les bas fonds du monde allemand les croyances mythologiques... » Si l'on ajoute à cela que les soldats des croisades rapportèrent de l'Orient la tradition des gnomes, des péris et des ondines, on trouvera l'origine de toutes les croyances superstitieuses qui dominent encore aujourd'hui en Allemagne, et auxquelles M. Saintine a consacré les derniers chapitres de son livre.

Cette partie de la *Mythologie du Rhin*, bien que la moins savante, est celle où l'auteur s'est montré le plus habile à décrire et à raconter. Ce récit, mêlé de légendes, eut paru monotone sortant d'une autre plume que celle qui a écrit *Picciola*; mais M. Saintine a reçu de la nature le don de rendre attrayantes les traditions les plus communes et les plus simples, et tel qui écouterait avec indifférence narrer dans le langage ordinaire les faits et gestes des descendants des dieux scandinaves et d'autres lutins de cette espèce, suit avec le plus grand intérêt, dans la *Mythologie du Rhin*, le récit des ébats et des tours malicieux des Sylphes, des Elfes, des Nixes, des Ondines, des Kobolds, des Killecroffs et *tutti quanti*.

Nous n'essaierons pas de suivre M. Saintine dans ses excursions au monde des fées et des diabolins; nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à son livre, s'ils veulent apprécier toute la valeur de cette œuvre de science et d'esprit.

Notre tâche est achevée, car nous ne nous sommes proposé que de payer un humble tribut de reconnaissance à un écrivain qui a su conserver sa plume vierge des banalités littéraires de notre époque. Forcé par le peu d'espace qui nous est réservé dans ces colonnes de n'essuyer qu'à grands traits le plan de la *Mythologie du*

Rhin, souvent nous avons regretté de n'en pouvoir citer textuellement plusieurs passages qui eussent donné une idée plus complète de son mérite. Mais comme à l'impossible nul n'est tenu, nous croyons avoir rempli entièrement notre devoir, et nous acclamons une dernière fois l'œuvre de M. Saintine comme une œuvre forte et utile, comme une protestation contre le courant actuel qui entraîne fatalement le monde littéraire.

JULES PHILIPPE.

LE CONGRÈS DE FRIBOURG

A LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Lyon, le 20 septembre 1863.

Encore un Congrès. Vous savez que pendant celui de Chambéry j'ai reçu pour la Société Florimontane l'invitation d'assister au Congrès bisannuel que devaient tenir à Fribourg plusieurs Sociétés historiques de la Suisse. Outre vos encouragements et l'honneur de vous représenter, il y avait pour moi un attrait de circonstance à pouvoir comparer immédiatement le genre suisse et le genre français. Un motif surtout m'attirait à cette réunion, c'était la visite annoncée aux ruines d'Avenches, l'*Aventicum Helvetiorum*, qui, d'après Ammien Marcellin, a dû être un moment la métropole ou une des importantes cités de la province des Alpes graies et pennines.

Le Congrès étant purement historique, il n'y a pas de sections. Les séances du matin réunissent pendant quatre heures toutes les Sociétés. Le soir, chaque Société tient à part sa séance administrative. Le nombre des assistants est arrivé à plus de 150; c'est beaucoup pour un pays où ces réunions sont si fréquentes. La préséance était, le premier jour, à la Suisse française, le second à la Suisse allemande.

Les Sociétés de Genève et de Lausanne n'ont pas oublié l'accueil qu'elles avaient reçu à Annecy à la réunion de 1856. Aussi tous les honneurs ont été pour le représentant de la Société Florimontane. M. Forel, président de la Société d'histoire de la Suisse romande, l'a annoncé à toute l'assistance après le discours d'ouverture et lui a offert la parole avant tous les inscrits.

Parmi les mémoires qui ont été lus, un surtout se rattache à notre histoire nationale; c'est un excellent travail sur l'état administratif du pays de Vaud sous la domination savoisienne, et dont l'auteur, M. Secretan, avait lu au Congrès de Chambéry la première partie, c'est-à-dire l'origine des acquisitions de la Maison de Savoie dans le même pays. M. Secretan avait déjà lu au Congrès d'Iverdon, l'année dernière, une *Note critique sur la date du combat de Chillon, mentionné dans les chroniques de Savoie*, vers le milieu du XIII^e siècle.

Un autre remarquable travail de M. l'abbé Gremaud, professeur d'histoire à Fribourg, sur les origines du diocèse de Sion, était également intéressant pour nous, puisqu'il s'agit encore d'une des cités de la province des Alpes graies et pennines et du premier royaume de Bourgogne.

Ce qui caractérise les Congrès suisses, après la solidité et le positivisme de leurs travaux, c'est le genre de famille qui règne dans leurs réunions, c'est le sentiment patriotique qui rattache toutes les dissidences

politiques ou religieuses. On ne peut se quitter même après des discussions qui n'ont pas moins duré depuis 10 heures du matin jusqu'à 2 heures après-midi. Un banquet de souscription réunit tous les membres du Congrès, même ceux de la localité où il se tient, et toujours sous la même présidence que la séance du matin. Là, toutes les croyances, toutes les opinions, toutes les nuances politiques font assaut de politesse et échangent les relations les plus amicales. Les oppositions, de quelques couleurs qu'elles soient, n'ébrèchent point cette bonne harmonie. Au contraire, on tient à s'envoyer les toasts les plus courtois, même entre éléments très disparates.

J'ai reçu pour la Société Florimontane un toast des plus chaleureux de M. Alexandre Daguet, président de la Société historique de Fribourg. Pour détourner un courant d'idées bien innocent de la part de l'auteur, j'ai dû proclamer que la science n'a pas de frontières politiques et porté un toast à la Suisse savante et sœur des autres nations. Il a été accueilli par un tonnerre d'applaudissements et M. Daguet m'a voté un *ban* redoublé.

Vous voyez par tout ce qui précède combien l'esprit de tolérance pénètre les mœurs sociales de la Suisse. En voulez-vous d'autres preuves ? Dans une réunion en majorité protestante, on a applaudi à un toast porté au clergé qui honore son caractère par sa science, ainsi que le Congrès en prenant part à ses travaux. C'est la première fois que j'ai essayé de porter mon costume complet dans des pays exclusivement dissidents. C'était une nouveauté, un objet de curiosité. Mais je dois reconnaître que je n'ai rencontré partout que la plus exquise politesse et quelque chose de plus encore, toutes les prévenances. Je ne l'aurais pas fait impunément à Londres.

Les discours allemands n'étant pas de nature à captiver beaucoup mon attention, j'ai consacré le jour où ils devaient abonder, à visiter les lacs de Thun et de Brienz. Le premier est signalé dans les guides du voyageur comme un des plus beaux de la Suisse. Plusieurs passagers m'ont avoué qu'ils lui préféraient celui d'Annecy. Quoi qu'il en soit de ces préséances secondaires, le plus pittoresque de tous les lacs sera toujours celui des Waldstättes.

Le même vapeur ne suit pas le cours de l'Aar entre les deux lacs, comme je l'ai vu autrefois entre ceux de Neuchâtel et de Brienne, comme cela se pratique encore entre ceux de Neuchâtel et de Morat. Mais un omnibus vous transporte de l'un à l'autre et vous permet d'admirer pendant le trajet le caractère d'antique simplicité du village d'Untersée et la coquetterie moderne d'Interlaken. Ce contraste trouve sa date archéologique dans l'emploi de deux noms différents pour exprimer la même situation de ces deux villages entre deux eaux.

C'est dans cet intervalle qu'une trouée de montagne découvre la gigantesque *Yungfrau*, la reine des glaciers de l'Oberland bernois, et néanmoins inférieure de plus de 600 mètres au Mont-Blanc. A l'extrémité du lac de Brienz, le vapeur nous dépose presque tous, Français, Anglais, Allemands, Hongrois, Russes, etc., au bas du torrent de la Giesbach qui forme quatorze cascades étalées les unes sur les autres.

On a ménagé des chemins pittoresques sur les deux côtés avec plusieurs ponts, l'un desquels derrière la

plus belle des cascades. La nuit, elles sont illuminées. Le concours des visiteurs a nécessité un hôtel sur le premier plateau avec tous les agréments que les Suisses savent imaginer pour attirer les étrangers à la contemplation des merveilles de leur pays. Avouons en toute humilité que nous autres Savoyards nous sommes un peu apathiques sous ce rapport.

Vous me direz que nous sommes trop fiers pour mendier l'argent du touriste. Je répondrai que les Suisses sont encore plus fiers quand ils le tiennent, malgré l'extrême politesse avec laquelle ils l'ont obtenu. Cela n'empêche pas qu'ils nous escroquent toujours Chamonix et le Mont-Blanc dans leurs guides et leurs cartes. Heureusement que nous les tenons par le pied, comme Jacob tenait Esaü, quand ils firent leur entrée en ce monde.

Mais à part le géant des Alpes, les lacs d'Annecy et du Bourget, qui est-ce qui connaît nos cascades simples, doubles, triples, etc., nos grottes dont les profondeurs se perdent dans d'immenses pièces d'eau, nos lacs perchés sur les hauts plateaux, et ces profondes crevasses fouillées par les tourbillons des torrents, et ces ponts de rocs, et toutes ces sublimes horreurs, auxquelles nous sommes tellement habitués que nous ne prenons pas la peine de les offrir aux touristes de la plaine, je dirai mieux, à ces âmes d'élite fatiguées des plaisirs énervants des grandes villes et avides des émotions toujours nouvelles des grands spectacles de la nature ?

Une des plus intéressantes journées du Congrès a été pour moi la visite des ruines d'Avenches. On peut contempler encore presque toute l'enceinte des murs romains, il n'y manque guère que le revêtement. Le Musée renferme une riche collection de chapiteaux, de colonnes, de vases, d'inscriptions, de médailles, de statuettes, de reliefs, etc., entre autres celui de la louve et des deux enfants, puis l'oeil du Capitole sur un bloc dont la surface inclinée représente un toit couvert de briques demi-rondes. Tous ces objets ont été trouvés à la surface ou dans le labour ; aucune fouille sérieuse n'a encore été faite. Le Musée se trouve à l'extrémité d'un amphithéâtre, derrière lequel on remarque les ruines d'un petit théâtre. Les restes d'un autre se trouvent plus loin en rase campagne. Au milieu d'un champ s'élève encore un débris de colonne majestueuse, composée d'énormes blocs superposés. Les frises sont incrustées dans deux maisons en ville. Ce monument pouvait être un temple ou un prétoire sur le forum.

Le gouvernement romain, extrêmement centralisateur comme tous les gouvernements despotiques, tenait à absorber les petites individualités locales dans les grands centres, à rattacher chaque peuplade conquise au chef-lieu de la cité, dont il faisait une grande ville. On en peut juger par les dimensions d'*Aventicum Helvetiorum* et de ses monuments. Mais il est probable que l'espace compris dans le pourtour des murs était loin encore d'être tout occupé par des constructions lorsque les Alamans vinrent ravager ces magnifiques commencements dans le III^e siècle. Ce serait donc une ville manquée, selon la judicieuse expression de M. Forrel. Après plusieurs destructions successives, la ville actuelle a été rebâtie autour d'un castel du moyen-âge et n'occupe qu'une très médiocre partie de l'enceinte primitive.

A peu de distance sont les fameux champs de bataille de Laupen et de Morat. Le lac de Morat se rattache au lac de Neuchâtel par un canal qui contourne une petite arête de colline, à peu près comme le canal de Savières qui unit le lac du Bourget au Rhône. Les pêches lacustres ont été abondantes sur la rive occidentale du lac de Neuchâtel. Les poteries présentent les mêmes façons que celles d'Annecy, du Bourget et de Genève. L'âge de la pierre y est bien caractérisé.

De là, je suis allé visiter les hauts plateaux du Jura et plusieurs monuments archéologiques de la Franche-Comté et de la Bourgogne. Ils sont connus d'ailleurs, je ne vous en parlerai pas. Je veux pourtant dire, en finissant, un mot de deux tours de force, de ceux qui prouvent si bien l'adage : *Labor improbus omnia vincit*.

Les habitants du Locle (petit lac) se sont débarrassés de leur lac en lui ouvrant un débouché au travers de la montagne. Et pour que la postérité s'inspirât de ces exemples d'intelligence et de dévouement, les noms des auteurs de l'œuvre sont gravés sur la pierre, à l'entrée du tunnel. Du lac, il ne reste donc qu'un ruisseau à travers les champs et les prés. Le plateau est fermé de toutes parts, il est impossible d'avoir une chute d'eau pour un moulin. Un propriétaire a creusé dans le sol assez bas pour pouvoir y loger trois grandes roues étagées les unes sur les autres et mises en mouvement, chacune à part, par un filon de ce ruisseau qui trouve ainsi sa chute et se perd par des issues inconnues.

Le moulin est au grand air et les artifices dans l'intérieur de la terre. Pour visiter ces merveilles, qui ailleurs seraient des travaux d'Etat, on suit une section de chemin de fer qui, entre la Chaux-de-Fonds et le Locle, atteint à près de 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, hauteur qui ne sera surpassée que par le tunnel des Alpes.

DUCIS.

NOTE SUR ANTOINE FAVRE ET SA FAMILLE.

Monsieur le Directeur,

En lisant les ouvrages du président Favre, j'avais remarqué que dans plusieurs passages il aimait à se nommer Sebusien, Sebusianus. Bien d'autres après lui se sont donnés cette satisfaction, et ce n'est pas vous qui leur en ferez un reproche ! Mais quelle ville de la Sébusie l'avait vu naître. Mes recherches viennent de me confirmer que c'est Bourg. Il y est né le 4 novembre 1557. Son père s'appelait Philibert Favre, et sa mère, Bonne de Châtillon.

Il s'est marié en premières noces à Benoîte Favre (dame de Vaugelas), fille de Claude Favre, bourgeois de Meximieux, et de Jacqueline Guinet, et en secondes noces à Philiberte de la Perouse.

Sa résidence habituelle était à Meximieux, dans une maison qu'il avait fait construire en 1581. La preuve c'est que plusieurs de ses enfants y sont nés, et ont été baptisés dans l'église du lieu.

De ces mariages sont issus :

Claude Favre de Vaugelas, dont j'ai donné l'extrait de baptême, en date du 6 janvier 1585 ;

Anthoine, né et baptisé au même lieu en avril 1588, et inhumé dans l'église de Saint-Apolinaire ;

Jacqueline Favre, l'une des fondatrices de la Visitation ;

René Favre, qui fut président du Genevois, en 1611 ;

Lucrèce Favre ;

Anthoine Favre, doyen de la Sainte-Chapelle à Chambéry ;

Et Jean-Claude Favre de Charmettes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'abbé MARTIN,

Membre correspondant de la Société Florimontane.

Foissiat (Ain), 15 octobre 1863.

CHRONIQUE

M. l'avocat Despine a publié il y a quelques années une notice historique très intéressante sur le Saint-Sépulcre d'Annecy. Voici sur cet établissement une note que j'ai trouvée dans les visites pastorales du diocèse de Moûtiers.

L'archevêque de Tarentaise était protecteur, supérieur, conservateur et défenseur perpétuel des maisons dépendant du Saint-Sépulcre de Jérusalem dans tous les Etats du duc de Savoie. Dans la visite faite en 1633 par Mgr Benoit-Théophile de Chivron-Villette, le personnel du Saint-Sépulcre se composait ainsi : Prieur commendataire, R^d Pierre-François de Noverry ; sous-prieur claustral, Etienne Chardon ; chanoines, Amblard Baudé, Claude-Philippe Curtet, Jean-Prudent Pavy, Pierre Chardon, François Gaudet, Pierre-François Grivet. Cette maison, de l'ordre de St-Augustin, devait avoir dix prêtres et deux novices ; il n'y en avait que sept.

L'abbé commendataire recevait 577 florins de revenu de différents prés. Le chapitre recevait 60 coupes de froment, mesure d'Annecy, dont 20 coupes devaient être employées aux aumônes à faire aux pauvres le jeudi-saint ainsi qu'au dîner de toute la maison, 10 coupes de cense au duc de Genevois-Nemours, 10 coupes pour la manutention du moulin d'où elles proviennent, restent 20 coupes. Le sous-prieur recevait 30 florins de revenus des prés. Le chapitre en recevait 80 de même provenance, 50 coupes de froment, dont 3 coupes au vicaire de Saint-Didier d'où elles provenaient, 4 coupes au barbier et au chirurgien. Enfin la maison avait 50 sommées de vin.

D.

M. Louis Revon, conservateur du musée d'Annecy, fait en ce moment un voyage scientifique en Italie. Il doit visiter les principales villes de la péninsule et entrer en relation avec les conservateurs des musées de toute espèce qui abondent dans ce pays privilégié.

M. Revon rapportera d'Italie de nouveaux objets d'art et d'histoire naturelle qui viendront enrichir nos collections. Nous pouvons annoncer aussi à nos lecteurs qu'il publiera dans la *Revue savoisonne* plusieurs articles composés sur les notes qu'il aura prises pendant son voyage.

La *Revue archéologique* a publié dans son n° d'octobre 1863, des détails intéressants sur de nouvelles fouilles qui viennent d'être faites dans les tourbières de Nydam (Sleswick). On a trouvé en assez grande quantité des glaives *en fer*, des hampes de javalots, des flèches, des débris de boucliers, des instruments de ménage, etc.

« La découverte la plus inattendue et la plus importante, ajoute la *Revue*, est celle d'un navire antique de 25 mètres de long sur 3 de large, ayant pu contenir, dit-on, 40 rameurs. Ce navire est à fond plat ; mais les deux extrémités, après s'être arrondies en s'élevant, se terminent en pointe comme celle des navires de la tapisserie de Bayeux. Le vaisseau, qui se compose de fortes planches unies par des clous de fer, était chargé de toute espèce d'armes et d'ustensiles, appartenant comme les autres antiquités du marais au premier âge de fer. »

Toutes ces antiquités paraissent avoir été enfouies intentionnellement dans les marais de Nydam, avec l'idée, qui n'a pu être réalisée, de venir les y rechercher.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Simon Bigex, secrétaire de Voltaire, par M. le Dr L. Bouvier. — Les franchises d'Alby, par M. A. Lecoy de la Marche. — Une vallée de Savoie (réponse), par M. Ducis. — Chronique.

SIMON BIGEX, SECRÉTAIRE DE VOLTAIRE

(D'après des papiers de famille inédits.)

Passant à la Balme-de-Thuy le 2 avril dernier, j'eus l'idée de m'enquérir si la mémoire de l'ancien secrétaire de Voltaire y subsistait encore et si, par hasard, la famille de ce personnage se trouverait en possession de quelques documents capables de me renseigner à l'endroit de cette existence, restée jusqu'à ce jour dans l'oubli le plus complet. Bien me prit de cette idée ; et sur l'indication que me fournit un honnête vieillard de l'endroit, je pénétrai dans une maison d'assez bonne apparence, habitée par deux arrière-neveux de Simon Bigex. Un sentiment de défiance, défaut assez commun chez les gens de la campagne en présence d'un étranger, m'accueillit tout d'abord ; mais peu à peu la confiance s'établissant entre mes nouveaux interlocuteurs et moi, on m'ouvrit une caisse remplie de vieux papiers et, qui plus est, on me permit d'en disposer en toute propriété (1). C'est donc à l'occasion de cette trouvaille inattendue que je me permets de sortir du cadre de mes études habituelles et d'exhumer la mémoire du secrétaire de Voltaire, à laquelle, du reste, la publication toute récente de la correspondance de Commerson, nom justement célèbre dans les fastes de la science du dernier siècle, vient prêter un intérêt de plus (2).

Simon Bigex naquit en 1729 à la Balme-de-Thuy, dans la vallée de Thônes. Il fréquenta de bonne heure l'école de son village et employa ses premières années à partager les occupations agricoles des membres de sa famille. Plein de force, d'une haute stature et d'une grande maturité d'esprit, il partit pour Paris vers l'âge

(1) J'éprouve un vrai plaisir à consigner ici la rare obligeance des frères Bigex, que je ne saurais trop remercier, ainsi que M. le curé de la Balme, qui a mis le plus grand empressement à parcourir avec moi ses vieux registres, pour me fixer sur la date de la mort de Simon Bigex.

(2) *Philibert Commerson, naturaliste voyageur*, par Paul-Antoine Cap, grand in-8°. Paris, 1861.

de vingt ans, imitant en cela les jeunes gens de sa vallée que l'émigration commençait déjà à emporter au loin. Il paraît qu'il fut attaché de bonne heure au personnel de la domesticité du palais des Tuileries et que, prévenant en sa faveur par sa bonne mine, un air sérieux et beaucoup de bon sens, on lui confia des fonctions relativement assez importantes sur la nature desquelles, je dois le dire, je n'ai pu réunir aucune donnée précise. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passa du service de Louis XV dans la maison de Voltaire, et voici comment lui advint cette nouvelle position.

Voltaire, au faite de la gloire et de la fortune, avait quitté Paris en 1756 et était venu se choisir une retraite sur les bords du Léman. Il passa d'abord trois hivers successifs à Lausanne. C'est en arrivant dans cette ville qu'il reçut du bailli cette singulière recommandation : « M. de Voltaire, on dit que vous avez écrit contre le bon Dieu ; cela est mal, mais j'espère qu'il vous le pardonnera ; on dit que vous avez écrit contre Notre-Seigneur Jésus-Christ, cela est très mal, très mal ; mais il le pardonnera dans sa grande clémence. Mais, M. de Voltaire, gardez-vous d'écrire contre LL. EE. de Berne, nos souverains seigneurs, car elles ne vous le pardonneraient jamais ! » — Comment Voltaire prit-il ces paroles du grave magistrat, c'est ce que nous ignorons, mais il a soin de nous apprendre qu'il passa dans la société de Lausanne les meilleurs jours de sa vie.

A son départ de Lausanne, il vint s'établir aux portes de Genève, à la campagne des *Délices*, qui se voit aujourd'hui dans le quartier actuel de Montbrillant, sur la rive droite du Rhône. C'est en ce lieu que Voltaire, en quête d'un secrétaire, reçut, au mois de juillet 1757, la visite de Commerson, qui parcourait alors les Alpes de Savoie en botaniste et auquel fut adressée la première proposition de l'emploi en question. Les détails que donne à cet égard l'illustre naturaliste, prématurément enlevé aux sciences, dans une lettre adressée à son ami Gérard, auteur de la *Flore de Provence*, sont pleins d'intérêt pour le sujet qui m'occupe ; mais ce qui est nouveau et plus curieux encore, c'est le sans-façon et le franc-parler avec lesquels le compagnon de Bougainville s'explique sur le compte du Roi-Voltaire. Je lui laisse la parole :

« C'est par la même raison que je n'ay jamais été des partisans de Voltaire. La nature, comm'a dit un de ses juges, fit tout pour son esprit, rien pour son cœur. Quant

« je lisois ses plus beaux ouvrages, je me disois à moi même, pour me tenir en garde contre une stupide admiration : celui qui a écrit de si belles choses est le même, qui a eu la bassesse de les vendre à 20 imprimeurs... Ce beau génie dans la république des lettres est un coquin dans la société... Je fus le voir, comme vous avés fort bien présumé lors de mon voyage de Genève; je trouvai dans sa physionomie le feu de Prométhée et l'air d'un filou. Je dois sans doute à quelques recommandations l'accueil distingué et l'offre qu'il me fit de son secrétariat, avec 20 louis d'appointemens et sa table. Absorption faite de l'honneur vrai ou apparent de cette place, si vous scaviés comme moy combien elle est comparable à celle d'un galérien, vous ne seriez pas étonné de ce que je ne balançai pas même un instant à l'en remercier. Imaginés vous une ame damnée, une ombre errante sur les bords du Styx, qu'il faut suivre fidèlement partout pour écrire jusqu'à ses frayeurs nocturnes, car il est bon de vous dire que le dit sieur a actuellement peur du diable et qu'il rime coussi coussi les effets de la grace. Au reste, rien de plus riant que sa maison des Délices, c'est ainsi qu'il la nomme. Figurés vous une maison de plaisance, belle par elle même, assise dans une campagne des plus riantes, à un demi mille de Genève, dont on voit en plein la perspective la plus brillante; ajoutés à cela la vue de la plus grande partie du lac, du Rhone qui en sort et qui se marie bientôt avec l'Arve, du pays de Vaux qui est le roignon de la Suisse, du fort de l'Ecluse qui est la clef de la France, tendés enfin autour de tout cela un rideau de montagnes qui terminent agreablement la vue sans la fatiguer par un trop grand éloignement, et vous aurés une idée du manoir vrayment délicieux de Voltaire; mais que ne sera-ce pas si vous voyiés tout cela avec des yeux de naturaliste. C'est le mont Jura, c'est celui de Salève, ce sont les glaciers de Savoye que vous distingués au bout de votre horizon; chaque pas que vous faites en y allant vous offre quelque chose de nouveau; y estes vous arrivé, vous ne suffiés plus aux objets qui vous accablent en foule. Vous vous croyés transportés dans un autre monde. »

Quoi qu'il en soit, le secrétariat ne pouvant s'allier avec un caractère aussi franchement accusé et une pareille indépendance d'esprit, Commerçon déclina l'honneur vray ou apparent, pour user de ses propres expressions, de la place que lui offrait Voltaire. N'ayant rien pu obtenir du naturaliste passionné et insatiable qui avait à mettre à d'autres épreuves son zèle, ses forces et sa curiosité savante, le philosophe des Délices s'adressa au fils de nos montagnes qu'il trouva plus traitable et qui accepta ses offres, consistant en vingt louis d'appointemens et la table. Comment Simon Bigex quitta-t-il le service des Tuileries et par quelle voie lui parvinrent les propositions de la nouvelle position qui allait lui être faite? De cela je ne puis rien dire, les papiers que j'ai entre les mains se taisant relativement à cette circonstance.

Son emploi auprès de Voltaire n'était pas un métier doré, mais bien, comme le dit si vertement Commerçon, un métier de galérien. Par l'obligation qu'il avait contractée de ne jamais perdre son maître de vue, de le suivre, pour ainsi parler, partout pas à pas et d'être en permanence auprès de son lit, durant la nuit, la plume à la main, pour écrire toutes les rêveries sans nombre qui passaient par sa tête, Bigex s'était réduit au rôle de la plus entière abnégation personnelle, et l'on conviendra que Voltaire ne se montrait pas d'une bien grande munificence pour son serviteur en ne lui

allouant que vingt louis d'appointemens. Les choses se réglèrent ainsi au château de Fernex, et si les écus, dans chacun desquels son malin propriétaire se plaisait à voir un ami, entraient fort nombreux dans son coffre-fort, en revanche ils n'en sortaient plus que dans une discrète mesure.

Bigex resta près de dix-huit ans à Fernex, constamment soumis aux caprices et aux fantaisies malades du philosophe. Après sa mort, il rentra à la Balme, vers 1788. Il avait alors cinquante-neuf ans.

A la Balme, je retrouve l'ancien secrétaire de Voltaire venant prêter l'appui de sa plume au Conseil général de sa commune, composé du corps municipal et des notables de l'endroit, dans une difficulté survenue entre ce dernier et le Directoire départemental. Il s'agit de savoir si la commune doit recevoir ou non le remboursement d'un capital que le nommé Simon Déléan veut lui restituer, conformément à l'article 54 de la loi du 14 décembre 1789. Les pièces qui se rattachent à cette question d'une petite localité, en l'an II de la République, ont un intérêt historique trop réel pour ne pas les rapporter *in extenso*. Voici d'abord une réponse de Simon Bigex, secrétaire de la Balme, à l'administration du district d'Annecy :

« ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, LIBERTÉ OU LA MORT.

« Balme-de-Thuy, ce 18 germinal an II de la République une, indivisible et démocratique.

« Citoyens,

« La municipalité de la Balme-de-Thuy, qui s'est en tout exécuté si loyalement, a vu avec douleur, dans la lettre du commissaire national du 5 du courant, qu'on nous soupçonnait de vouloir refuser les assignats de Déléan, par l'arrêté de notre Conseil du 23 ventôse; nous ne les refusons pas, nous requérons seulement le tribunal du district de vouloir autoriser un des membres du dit Conseil à les recevoir en présence du vérificateur du district, à en rester dépositaire jusqu'à ce que nous trouvions à les replacer ou à les employer pour les besoins de la commune, dont nous ne sommes que les économes. Protestant, au surplus, des dépens faits et à faire, surtout du défaut d'interstice de l'assignation du 16 du courant, à ce comparaitront.

« Signé : Simon BIGEX, secrétaire suppléant.

Sur cette réponse, délibération de l'administration du district d'Annecy, enjoignant au Conseil général de la Balme de se conformer aux lois sur le remboursement des capitaux :

« Extrait des délibérations de l'administration du district d'Annecy, du 29 germinal an II de la République française, une, indivisible et démocratique.

« Vu la dénonciation portée à cette administration par le commissaire national de ce district, contre le Conseil général de la commune de Thuy, qui s'obstine, au mépris des lois, à refuser de Simon Déléan le remboursement d'un capital de 1,000 livres, pour évier, dit-il, les murmures de la commune qui n'en a pas besoin;

« L'administration considérant que la loi du 15 août 93, vieux stile, sur la consolidation de la dette publique, déclare nationales toutes les dettes des communes, § 28, et qu'elle déclare également nationales, § 29, art. 91, leurs créances à concurrence de leurs dettes;

« Arrête, sur l'avis de l'agent national, qu'il est enjoint au Conseil général de la commune de la Balme-de-Thuy, de se conformer aux lois sur le remboursement des capitaux, sans préjudice des clauses du contract, sous peine

« d'être procédé contre lui en conformité des lois; arrête, « en outre, qu'extrait du présent sera transmis au commissaire national pour le poursuivre comme réfractaire, en cas d'inexécution. Signé sur le registre Audé, président, les membres présents, Burnod, agent national, et contre-signé Jacquet, secrétaire général. »

Sur ces entrefaites, le citoyen Simon Déléan demande à l'administration du district d'Annecy qu'inscription soit faite au conseil de la Balme-de-Thuy, de recevoir la somme dont il est débiteur à la commune. L'administration, pensant que le capital en question n'appartient pas à la commune mais à la nation, rapporte son arrêt qui précède, passe à l'ordre du jour sur le contenu de la demande de Déléan et lui laisse le choix de s'adresser, s'il veut se libérer, au préposé de la régie de l'arrondissement de Thônes qui est chargé de poursuivre la rentrée des créances actives des communes.

Déléan se rend donc à Thônes auprès du citoyen Lognoz, préposé à la régie de l'enregistrement et des domaines, mais ses démarches sont tout aussi infructueuses à Thônes qu'à Annecy. Lognoz, pour satisfaire aux vœux de l'infortuné solliciteur, s'adresse à la municipalité de la Balme et lui demande la communication du contrat de vente passé en sa faveur par Simon Déléan qui veut la racheter. Le conseil de la Balme, qui n'est pas des plus faciles à émouvoir, refuse toute communication et l'avis du refus est transmis immédiatement aux administrateurs du district d'Annecy, par le préposé à la régie des domaines à Thônes. Nouvel arrêt du district et nouvelle invitation aux maires et officiers municipaux de la Balme, de remettre le contrat de vente avec la soumission aux lois qui caractérisent des fonctionnaires publics. Le conseil de la Balme est terrible, il ne veut absolument rien entendre ni rien abandonner de ses prétentions. Fort de son droit, il fait tenir par l'organe de Simon Bigex à Annecy, d'une part, et à Thônes, de l'autre, la réponse péremptoire que voici :

« Répondu le 20 prairial à l'administration, et le 40 messidor au citoyen Lognoz, en ces termes :

« Citoyens, pour répondre à votre invitation du 16 prairial courant, nous observons que suivant l'article 94 du § 29 du Décret de la convention nationale du 15, 16, 17 et 24 août 1793, publié aujourd'hui, l'actif des communes ne devant appartenir à la nation que jusqu'à concurrence de leurs dettes, or, celle de la Balme-de-Thuy n'ayant point de dettes, le contrat que veut racheter Déléan ne paroît pas devoir être communiqué au citoyen Lognoz.

« L'instruction publiée le 25 floreal par le directoire du département, dit expressément que la loi leur réserve les sommes qu'elles ont à leur disposition, provenant ou de l'imposition en sols additionnels, ou du produit des biens communaux, c'est le cas précisément de notre contrat.

« Salut, union, fraternité.

« Signé : S. Bigex, municipal et secrétaire adjoint. »

Cette réponse, si nettement et si logiquement articulée, fut décisive; elle mit fin à la querelle controversée et valut à la municipalité de la Balme gain de cause contre l'administration du district.

J'ai reproduit tout au long ce débat qui m'a paru offrir un côté historique digne d'attention et qui n'est

point indifférent. Son vrai caractère, que je tiens à lui conserver, c'est de nous montrer le génie de Voltaire, cette âme incarnée de l'opposition au dernier siècle, pénétrant au sein de la vallée de Thônes et venant, au plus fort du règne de la Terreur, inspirer les délibérations d'une municipalité rurale de peu d'importance et lui faisant obtenir un triomphe sans réplique contre les arrêtés et les invitations pressantes des administrateurs de son district. — Dans l'histoire d'une province, je ne crains pas de l'avancer, le débat du conseil général de la Balme-de-Thuy en l'affaire de Simon Déléan, s'élève presque à la hauteur d'un fait historique qui est désormais acquis à nos annales.

Indépendamment des fonctions de secrétaire qu'il remplissait auprès de la municipalité de sa commune, Simon Bigex s'occupait, dans sa retraite, de médecine, de botanique (il connaissait parfaitement les plantes de sa localité), et de langue hébraïque. Il possédait une bibliothèque assez complète pour un particulier. Il aimait, comme j'ai pu m'en convaincre, les beaux et bons livres, et montrait un goût très décidé pour collectionner les vieux parchemins qui avaient trait à l'histoire de son pays (1). A tout prendre, c'était un homme distingué et par-dessus tout un homme de bien. Pendant dix-huit ans, il consacra la majeure partie de son temps au soulagement des malheureux. Il avait assez de fortune pour vivre indépendant, mais il ne pouvait renoncer à mettre à la disposition des pauvres les ressources de sa modeste aisance. *Savoir et charité* : voilà les deux mots qui résument, à mon sens, la vie intime de Simon Bigex.

Il mourut à la Balme en 1806 (2), à l'âge de 77 ans, objet des regrets unanimes de ses compatriotes qui lui portaient une véritable affection et qui avaient en lui la plus grande confiance.

Après la mort de Simon Bigex, sa bibliothèque fut dilapidée, et ses manuscrits, jetés dans un grenier, n'obtinrent pas un sort meilleur. Ses héritiers, n'attachant à tout cela aucun prix, ont confondu tous ces papiers et ont bravement fait servir le plus grand nombre à allumer leur feu de chaque matin. Une bien minime partie a pu échapper au bûcher : c'est celle que je possède.

Dans cet auto-da-fé sans merci qui a dévoré la majeure partie des collections de Bigex, ce que nous avons le plus à regretter c'est le manuscrit, composé de six gros cahiers en parfait état, où toutes les rêveries nocturnes du philosophe de Fernex avaient été consignées jour par jour par Bigex lui-même pendant son séjour auprès de lui. Mais consolons-nous, les ouvrages de Voltaire ont contribué à pervertir assez d'intelligences, pour que le journal des idées fantastiques de sa vieillesse ne vint pas en augmenter le nombre !

D^r LOUIS BOUVIER.

Annecy, le 16 novembre 1863.

(1) J'en possède quelques-uns qui renferment des faits bons à connaître et qui sont dignes de la publicité à laquelle je les réserve.

(2) L'extrait mortuaire de S. Bigex est ainsi conçu dans les registres de la Balme : « L'an mil huit cent six, le 30 juin à 6 heures du soir, est décédé, après avoir reçu les sacrements, Simon, fils de feu Nicolas Bigex dit le philosophe, âgé de 77 ans, — Bonnaventure, recteur. »

LES FRANCHISES D'ALBY

L'importance des anciennes franchises des villes de Savoie, le secours que de tels documents peuvent fournir à l'histoire du pays, ont été assez démontrés par la récente publication de la Société archéologique de Genève, dont nous rendions compte naguère à cette même place, et qui contient la plupart des chartes de privilèges accordées jadis aux principales localités du Genevois, du Chablais et du Faucigny. Nous avons également analysé dans la *Revue savoissienne* les franchises de Thônes, dont les premières datent de 1350 ; elles ont été depuis publiées intégralement dans le recueil dont nous venons de parler. Celles d'Alby sont demeurées jusqu'à ce jour inconnues, et le texte original ne s'en retrouve même pas. Grillet en fait mention et les attribue aux premiers comtes de Genevois (1). Cependant les plus anciennes dont il nous reste trace émanent du comte de Savoie Amédée V, dit le Grand. Un manuscrit dont nous avons eu communication et qui appartient à M. Dagand, maire d'Alby, en contient une traduction française, écrite au XVII^e siècle. Que le patient traducteur eût bien mieux fait de nous transcrire simplement l'original ! Son travail paraît un mot-à-mot assez littéral ; mais a-t-il pu rendre par son équivalent propre chaque terme de cette langue si variée du moyen-âge ? — Quant aux confirmations et franchises postérieures, concédées par les ducs de Savoie et les ducs de Genevois-Nemours, nous en avons trouvé, dans les archives de la localité, une analyse assez développée. C'est au moyen de ces éléments que nous allons indiquer, d'une manière sommaire, les points saillants des anciens privilèges d'Alby.

Cette bourgade mérita et porta autrefois le nom de ville. Située sur la grande voie qui menait de Chambéry à Annecy et à Genève, elle dut devenir de bonne heure une station importante. Del Bene nous apprend que les Bourguignons y bâtirent deux châteaux sur les collines séparées par la rivière du Chéran, afin de protéger un passage si resserré et si propice à la défense, et qu'ils en firent le chef-lieu de l'Albanais (*pagus Albanensis*), titre qui fut plus tard dévolu à la ville de Rumilly (2). Les comtes de Genevois entourèrent Alby d'une muraille. L'importance de la localité s'accrut encore par les marchés et les foires qui s'y établirent. Enfin en 1297, le 14 avril, les habitants firent rédiger et signer par Amédée V leur premier code municipal, avant qu'Annecy, Thônes et bon nombre de villes voisines n'eussent le leur. Ces franchises contiennent 66 articles : après avoir réglé les conditions de bourgeoisie, les obligations des châtelains et les autres conventions qui se retrouvent à peu près dans toutes les chartes analogues, elles spécifient quelques points intéressants. Les bourgeois d'Alby sont exempts de la leyde et des autres péages. Ils ne peuvent être arrêtés, si ce n'est pour crime, sur tout le territoire de leur ville : malheureusement les limites de ce territoire, habituellement détaillées avec un soin minutieux, ne sont pas indiquées. Ils peuvent élire, chaque année, quatre prud'hommes, « pour traiter

ce qui concerne le bien public, négocier et exercer les affaires de la communauté ; lesquels jureront de remplir la dite charge par ensemble. » Les pâturages, les chemins et les places publiques seront délimités tous les ans, et tout empiètement sera puni de 20 sous d'amende.

Les bourgeois pourront aller *en montagne* couper du bois, et en user comme il leur plaira pour eux et pour tous ceux du mandement, mais non le vendre au dehors (1). Ils pourront exploiter encore la propriété commune en y faisant des *escorces*, moyennant une redevance d'une mesure d'avoine, et des *rafours*, moyennant douze deniers par charretée. Ce terme de *rafour* (*rafurnus*) est une locution usitée en Bresse, signifiant four à chaux (2) ; il s'appliquait au contenu comme au contenant, et c'est dans ce sens qu'il paraît être employé ici.

Le châtelain, assisté des prud'hommes, devra terminer gratis les procès des pauvres, des veuves et des orphelins, à moins que les frais n'excèdent dix livres. Parmi les clauses pénales, en voici de curieuses : Qui-conque tirera les cheveux à quelqu'un, ou le prendra par la chemise, payera dix sous si c'est avec les deux mains, et cinq si c'est avec une seule ; s'il le frappe du pied, dix sous ; s'il lui brise un membre ou un intestin, dix livres.

Les jours de foire et de marché ne sont pas désignés ; mais on voit qu'ils étaient déjà fixés antérieurement. Ces jours-là, il est défendu aux bourgeois de rien acheter hors de la ville. L'industrie des cordonniers, répandue aujourd'hui encore dans la localité, y était déjà florissante, puisque le comte de Savoie se réserve sur eux spécialement un droit de six deniers, payables à la Saint-André. Il exige la même redevance de chaque boucher tuant ou vendant, et lui interdit ce petit abus, très commun alors, « de vendre des chairs infectes, une brebis ou une chèvre pour un bouc, une truie pour un pourceau, etc., et de falsifier les rognons. » La fabrication du pain est également réglée et avec des détails qui sont des traits de mœurs : « Tous ceux qui devront moudre leur blé au moulin du seigneur comte, le meunier les attendra pendant un jour, et sous cette condition que lorsqu'un envoyé viendra de la part d'un bourgeois de la ville trouver le meunier et lui dire : Pouvez-vous nous moudre tant de blé, à telle heure ? s'il répond oui, ce sera bien ; mais s'il ne peut, que l'envoyé aille moudre où il voudra, et que sur cela on s'en rapporte à son serment. Le fournier doit semblablement attendre jusqu'à ce que la pâte soit levée ; et chacun paiera, pour la cuisson de son pain, savoir : pour un quart de pain gros, trois oboles ; et pour un quart de pain en petit, deux deniers, soit en argent, soit en pain. »

L'acte ainsi dressé et signé par Amédée V est « donné à Annecy, dans le château du dit seigneur comte, en présence des témoins à ce appelés, savoir : Messire Vulielme, curé de Saint-Léger à Genève, Thomas de Pompey, Henri Panatier, Jean de Aquaria, clerc Jacquemet Lombard, Ginonnet Villet, et moi, Vulielme de Cru-

(1) *Dictionnaire historique*, I, 249.

(2) Ce *pagus* embrassait les territoires d'Alby, d'Albens, d'Annecy, de Rumilly, de Talloires, et une partie de la vallée de Faverges.

(1) « *Item quilibet burgensis et juratus ville Albiaci possit uti de monte ad voluntatem suam, dum tamen aliis non vendat nemus extra mandamentum Albiaci.* » C'est le seul article du texte latin qui nous ait été conservé.

(2) Ducange, *Glossaire* : « *Rafurnus, fornax calcaria.* »

seilles, notaire public par l'autorité impériale et par celle dudit seigneur comte, sur le commandement duquel j'ai écrit le présent, et y ai mis mon nom et mon seing. Fait, comme dessus, le quatorze du mois d'avril de l'an mil deux cent nonante-sept (1). »

Les privilèges qu'on vient de voir se maintinrent en vigueur, sans être renouvelés, jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Mathilde de Boulogne, comtesse de Genevois, veuve d'Amédée III, les confirma par patentes données à Annecy le 15 juin 1396 ; Humbert de Villard, comte de Genevois et gendre du même prince, en fit autant le 17 janvier 1396, par acte passé dans son château d'Alby. Enfin, Amédée VIII, comte de Savoie, qui avait acquis le Genevois d'Oddo de Villards, les confirma et les renouvela tout au long à Genève, le 13 septembre 1414.

Mais, avec le temps, les franchises municipales tendaient partout à se développer. Louis, fils d'Amédée VIII, dut augmenter celles des bourgeois d'Alby. D'un autre côté, la prospérité décroissante de leur ville les forçait de solliciter de nouvelles faveurs. Le duc, étant venu à passer par là, eut l'occasion de remarquer « la caducité et le pauvre estat des bastimens du dit lieu. » Il exempta les habitants pour 30 ans des tailles et autres impositions, ainsi que de la *chevauchée*, ou service militaire à cheval ; défendit de citer en justice et d'arrêter les allants et venants aux marchés et foires d'Alby, excepté pour un crime grave ; fit une obligation expresse, pour tous ceux du mandement, d'aller vendre leurs denrées à ces marchés, sous peine de 3 sous d'amende, et autorisa l'établissement d'une boucherie. Ces privilèges furent octroyés le 11 juillet 1454, dans la ville de Chambéry.

Bientôt après, le duc, pour doter sa fille, la marquise de Montferrat, réclame de ses sujets le subside féodal ordinaire en pareil cas. Son châtelain et ses autres officiers voulurent contraindre les bourgeois d'Alby à y contribuer, malgré l'immunité qui venait de leur être accordée. Ceux-ci résistèrent, et le prince leur donna raison en confirmant sa concession par lettres datées de Rumilly, le 7 février 1458.

Nouvelles confirmations de tous les privilèges précédents : le 11 décembre 1463, dans l'acte de fidélité prêté par messieurs d'Alby à Janus de Savoie, apanagé du Genevois par son père ; le 24 janvier 1493, par Blanche, fille de Guillaume de Montferrat, en qualité de tutrice de son fils Charles II ; le 26 avril 1499, par le duc Philibert II ; le 24 janvier 1505, par son frère Charles III, et le 6 août 1508, par le même. Ce dernier acte offre une particularité et une expression très remarquables pour l'époque : il fut accordé à la requête « des trois estats des habitants du dit Alby, s'estant présentés et assemblés pour le demander. »

Toutes les chartes mentionnées ci-dessus sont écrites en latin, et nous n'en possédons que des fragments de traduction ou d'analyse en français. Les suivantes, octroyées par les ducs de Genevois-Nemours sont françaises.

Alby eut à souffrir, sous l'administration de ces princes, de plusieurs incendies considérables, qui ache-

vèrent de détruire son ancienne importance. L'un de ces désastres fut, pour la duchesse douairière de Genevois-Nemours, Charlotte d'Orléans, l'occasion de consacrer de nouveau les privilèges des bourgeois, « pour n'avoir obtenu, dit-elle, aucune confirmation de son mary (Philippe), mesme encore à cause de l'incendie arrivé depuis peu de jours, qui a désolé leur ville. » Fait à Aix, le 9 mai 1543.

La Savoie était alors sous la domination française. Les ducs de Genevois-Nemours étaient trop bien en cour pour ne pas conserver leur apanage : en 1549, la régence de Charlotte d'Orléans expirée, le Genevois fut remis par François I^{er} à Jacques, le prince le plus fameux de cette branche, celui dont Brantôme nous a légué un portrait si flatteur. En conséquence, Claude David, grand-juge de Genevois, au nom du nouveau duc, « prit possession de la ville d'Annecy le 7 août, et, le lendemain, de la ville d'Alby, où M. Antoine Ribitel, châtelain du dit lieu presta le serment de fidélité au nom de la ville, disant *Benedictus qui venit in nomine Domini*. » Une date intéressant l'histoire d'Annecy, et sans doute ignorée, un nom de châtelain qui survit encore dans le pays et que les lecteurs de la *Revue savoissienne* n'auront pas oublié, voilà ce que nous trouvons dans la confirmation des franchises d'Alby qui fut faite pour ajouter à la solennité de la circonstance. Seize ans plus tard, le même prince, Jacques de Genevois-Nemours, « à cause de l'incendie de la dite ville arrivé deux fois en sept ans, accorde aux bourgeois, pour en réparer les portes et murailles, pouvoir de gabelle de trois pots de vin par sommée, et d'une maille genevoise pour chaque livre de chair qui se vendra en détail au dit lieu. » Lettres-patentes délivrées à Annecy, le 11 janvier 1565, enregistrées à la Chambre des comptes le 8 mai suivant.

En dernier lieu, ces différents actes furent renouvelés par madame Royale, Chrestienne de France, duchesse de Savoie, comme tutrice de son fils Charles-Emmanuel, à Turin, le 15 janvier 1647 ; et en même temps fut confirmée la concession de deux foires, le 1^{er} mai et le 6 août, et d'un marché tous les lundis : foires et marché qui subsistent encore ; seulement la première a changé de date.

La terre d'Alby fut érigée en marquisat le 25 avril 1681, en faveur de la maison de Maillard de Tournon (1). Insensiblement, cette localité est devenue ce qu'elle est aujourd'hui : un petit bourg encadré de verdure, penché sur la rive escarpée du Cheran, comme la fleur du rocher sur le précipice. Entrez dans ses rues tortueuses : vous ne trouverez plus de l'antique chef-lieu de l'Albanais que des vestiges épars : quelque fenêtre à prétention archaïque, quelque ruine de château, et les portiques obligés des vieilles cités savoyardes. Mais il lui reste ce qui ne passe pas, ce qu'il doit à la nature : l'originalité de son site et la beauté de ses environs.

A. LECOY DE LA MARCHÉ.

UNE VALLÉE DE SAVOIE

(Réponse.)

Trop et trop peu : tels sont les deux pôles plus ou moins magnétiques dont le courant m'a traversé depuis

(1) Grillet, I, 249.

(1) Il faut se rappeler que nous n'avons là qu'une traduction, et que les noms de ces personnages doivent être plus ou moins défigurés.

la publication des deux articles sur la vallée de Beaufort. Vous avez exagéré, vous avez omis beaucoup de choses !

Quant au premier reproche, je maintiens mes *dire* ; car je n'ai rien avancé sans en avoir les documents, dont je n'ai pas même tiré tout le parti que j'aurais pu. Le second est plus fondé, puisque je n'ai fait qu'analyser sommairement des matériaux dont les dates authentiques dépassent le chiffre de 300, seulement dès la fin du *xii^e* siècle jusqu'à celle du *xviii^e*. Mais lorsque certaines époques présentent encore des lacunes considérables, il est indispensable de restreindre les époques les plus riches pour avoir un travail proportionné. Sans m'engager donc à donner une foule de détails dont le cadre de la *Revue savoissienne* ne comporte pas la publication, je répondrai néanmoins à quelques observations.

On m'a reproché de n'avoir rien dit de la viticulture de Beaufort. Parce que plusieurs treilles de vin blanc atteignent leur maturité dans la première moitié de septembre non seulement au château de Randen à 755 mètres d'altitude, aux Nais, etc., mais aux Péchay sur les Oultars et aux Tours des Châteaux à plus de 900 mètres ; parce que la vigne pourrait facilement réussir ailleurs dans des expositions très favorables, si le goût des habitants tournait à cette spécialité ; parce que la récolte de la Pierre, celle du Villard à 720 mètres, celle de Queige à 597^m sont assez abondantes pour remplir quelques futailles, on ne peut pas encore inférer de là que le plateau de Beaufort soit vinicole. N'exagérons rien. Si j'avais un conseil à donner aux amis des progrès agricoles, ce serait de ne pas s'aventurer pour la satisfaction d'avoir quelques ceps de vigne, de ne pas trop spéculer sur le froment et le maïs, mais avant tout de soigner leurs pâturages et de fournir des bestiaux et d'excellents fromages à d'autres contrées qui leur donneront en échange du bon grain et du vin généreux.

Les fréquentes inondations dont le pays a été le théâtre viennent appuyer ces principes sur sa destination agraire. Pour ne remonter qu'au siècle dernier, les chroniques écrites par les curés mentionnent celle de 1733 qui aurait dévasté le quartier de Randen, celle de 1750, celle de 1762 qui détruisait la chapelle de Saint-Donat au même lieu, celle de 1764 qui emporta le pont Morens ou d'Amont, celle de 1768 qui fit croûler la chapelle de Saint-Roch, celle de 1778 qui fit disparaître les quartiers du Crey et du pré de foire échelonnés avec leur artifices sur les bords de l'Argentine. Cette inondation coïncida avec la visite pastorale de l'archevêque de Tarentaise. Assiégé là par le débordement des rivières, il ne put se rendre à Moûtiers pour le jour de l'ordination, le samedi après la Pentecôte : les ordonnands passèrent la montagne et reçurent les ordres à l'église de Beaufort.

Les dégâts de ces inondations n'ont été réparés à Beaufort, au Villard et à Queige, que dans la première moitié de ce siècle. Dans celle de 1859, les rivières ont repris leurs anciens errements et remis les campagnes à l'état de glières comme au siècle dernier.

Respecteront-elles désormais les digues qui défendent la nouvelle route départementale ? Je le souhaite. Quant à ces champs dénudés et *recalonnés*, ils ne paraissent pas destinés à autre chose qu'à des pâturages. A Dieu ne plaise que je décourage jamais les essais de réparations. Mais l'expérience est trop fraîche et trop

évidente pour qu'on ne mesure pas les dépenses aux résultats qu'il est raisonnable d'en attendre. J'ai hâte d'ajouter que l'avenir agricole du pays est loin d'être uniquement représenté par ces zones riveraines.

Comme on le voit, l'histoire est toujours un enseignement, même celle des inondations. Celle des incendies ne l'est pas moins. Beaufort a été victime de ce fléau en 1455, 1703 et 1705. Les deux premiers ont été partiels ; le dernier, presque général, a été causé par une explosion de la poudrière en plein midi.

Une sage institution, le garde du *guét*, a préservé jusqu'ici le chef-lieu de Beaufort des incendies de nuit. Les instruments traditionnels, la hallebarde et la clochette, sont encore là comme témoins de son antique origine. Deux personnes, chaque nuit ordinaire, quatre la veille et le lendemain des foires, circulent par la ville et aux avenues, depuis dix heures du soir jusqu'à deux ou trois heures du matin, selon les saisons. A minuit et à deux heures, ils vont faire acte de présence chez le conseiller de commune qui a reçu la veille la note officielle de ces gardes fournies à tour de rôle par autant de familles. L'usage d'une petite ferme communale est attribué à l'agent public chargé de cette administration.

Cette coutume existait dans les villages, où la garde se faisait encore pendant la grand'messe les dimanches et fêtes. Dans l'énumération des charges des procureurs de quartiers, j'ai oublié le bachal ou la fontaine qui joue un rôle essentiel à côté du four bannal, pour le ménage, les bestiaux et l'incendie. Il serait utile de lui donner partout les dimensions d'un grand réservoir, comme on le fait plus souvent en Tarentaise, parce que les villages, plus peuplés, sont plus exposés à ces redoutables accidents. A cet égard, on ne saurait trop louer l'exemple donné déjà par plusieurs petites localités, de l'achat d'une pompe à incendie qu'un seul homme peut porter facilement dans des lieux abruptes, et d'une provision de paniers à eau, plus légers, moins froids à manier et moins fragiles que les seaux en bois ou les bassins en fer.

On lit dans un vieux règlement de police de Beaufort un article qui obligeait tous les ménages à avoir constamment un seau plein d'eau pour le premier coup de tocsin, en attendant qu'une chaîne fût organisée. Un autre article ordonnait d'éclairer toutes les fenêtres lorsqu'on entendait le tintement sinistre, qui, du reste, ne cessait pas tant que l'incendie présentait encore quelque danger.

Je fais ici de l'histoire pratique, et quelque insignifiants que puissent paraître ces détails, on voudra bien me pardonner de les avoir exhumés pour les mettre en regard de ce qui se passe aujourd'hui en pareilles circonstances. Malgré notre civilisation plus avancée, nous pourrions quelquefois encore mettre à profit les sages précautions de nos aïeux, comme leurs bons exemples. C'est pour cela que j'aime aussi à constater que le curé Doix, fondateur de l'école de Veigy en Chablais, avait donné encore une montagne à l'œuvre des pauvres, aujourd'hui le bureau de bienfaisance de Beaufort ; qu'une autre montagne avait été léguée à la même œuvre par M. Lanche, curé de Beaufort ; que l'école communale compte parmi ses fondateurs MM. Nanterme et Lombard, ce dernier pour un fort capital et une montagne.

Parmi les célébrités du pays, j'aurais pu mentionner encore Pierre Molliet, d'abord chanoine de la collégiale de Sallanches. Il fut un des premiers qui, à l'exemple de Charles-Auguste de Sales, embrassèrent la règle de saint Dominique à Voiron. Il mourut en odeur de sainteté à Saint-Dominique d'Annecy. On lui trouva sur le corps une chaîne de fer de 17 anneaux qui y avaient laissé de profondes empreintes.

L'avocat Mansord, auteur de plusieurs ouvrages de droit, sous l'Empire et la Restauration, est aussi originaire de Beaufort.

Mais je n'ai point rappelé que Pierre de Beaufort et Guillaume Ducis ont été les derniers champions du duc de Savoie, l'un comme vidomne, l'autre comme châtelain, lors de la révolution religieuse et politique de Genève en 1536, parce que le premier, de la branche de Salagine, n'est point né à Beaufort : pour le second, je n'en ai pas trouvé de preuves, bien qu'Hauteluce eût fait partie du Faucigny où il avait ses terres, et qu'on y trouve un témoin du même nom à la date de 1539.

J'ai mentionné un cadastre avec mappe exécuté en 1645 par Nicolas Bastardin, d'ordre de Christine de France, duchesse régente de Savoie. On en trouve un de 1605, sans mappe, et le dossier d'un procès de la commune de Beaufort avec celle des Chapelles en Tarentaise en relate de plus anciens.

Outre les deux procureurs des œuvres pies, chargés de ce qui concerne aujourd'hui la fabrique paroissiale et le bureau de bienfaisance, il y avait encore quatre procureurs de ville, espèce de pouvoir exécutif, qui remplacèrent quelquefois les quatre syndics et qui étaient renouvelés chaque année par moitié.

Parmi les familles aristocratiques qui se partageaient les arrière-fiefs de la vallée de Beaufort, les reconnaissances et les investitures signalent surtout les nobles de La Croix, de La Frasse, de Bellegarde, d'Espine, de Conflans, de Sécal, de Château-Neuf, de Briançon, de Bonnefoy, de Pepin, de Bouchage, de Frison, de Vibert, du Maney, de Baron, de Noyeray, de Monthoux du Barrioz, de Queige, de Verdun, de Molliaix, de Granier, de Mansord, de Viallet, etc. La puissante maison de Bellettruche avait acquis la plupart de leurs droits et en faisait hommage au xv^e siècle à la maison de Savoie qui lui en confirmait l'omnimode juridiction.

Les services rendus par Jean de Beaufort à Amédée VIII replacèrent la maison de Beaufort dans la possession de plusieurs de ses anciennes terres qui étaient devenues domaines de la couronne. Cette recrudescence féodale amena de nouveaux conflits avec la commune. Elle commit en 1442 les notaires Geract-Ravet et Amédée Belli pour aller demander aux archives de Grenoble une copie authentique des franchises delphinales, que le duc Louis I^{er} dut confirmer au mois de juin 1445, mais après avoir, au mois d'avril, acheté de Charles VII, roi de France, la dispense de l'hommage des baronnies de Faucigny et de Beaufort pour la somme de 54,000 écus et la renonciation à tous ses droits en Dauphiné. Le Dauphin (Louis XI), gendre du duc de Savoie, avait beaucoup contribué à cet arrangement.

Nonobstant le traité, François I^{er} réclama encore cet hommage et en fit un *casus belli* ou plutôt un prétexte du passage des Alpes en 1536. J'ai dit ailleurs quelle résistance il y rencontra. Il n'est pas le cas de rappeler tout ce que la Savoie eut à souffrir pendant la lutte

de Charles-Quint et de François I^{er}. Sous Henri II et après la bataille de St-Quentin, la commune de Beaufort crut pouvoir réclamer avec plus de succès l'observation de ses franchises et libertés octroyées par le Dauphin Humbert. La requête l'appelle République et dans la partie latine de la consulte : *Respublica Bellifortis quæ regitur per administratores, scindicos*, etc. Après le traité de Cateau-Cambrésis, qui rendait la Savoie à ses princes, ceux-ci durent plusieurs fois encore confirmer ces privilèges.

Dans les libertés et franchises figurait l'organisation des foires et marchés. Le plus ancien acte connu relatif à cet objet est une quittance de 25 livres fortes, passée le 29 mai 1238 par le comte de Savoie à Aimon de Beaufort pour ce privilège.

En 1317, le Dauphin de Vienne leur donna un plus grand développement. Les marchés fixés au lundi avaient fini par se tenir le dimanche. Pour trancher cet abus, le duc de Savoie les transporta au mercredi par décret du 22 avril 1420, donné à Rumilly. Mais les intérêts locaux et les habitudes ne s'accoutumaient pas de ce changement. Sur requête des habitants de la vallée, le duc Louis les fixa de nouveau au lundi, par décret donné à Thonon le 14 janvier 1437. Ensuite de l'incendie du chef-lieu, en 1455, et pour venir en aide aux habitants et les alléger de *damno per eos ex ignis incendio, proh dolor, novissimè passo, res que publica inibi suscipere queat incrementa*, le même duc ordonna, sous peine de 25 marcs d'argent, de faire observer tous les privilèges du pays. Transportés de nouveau au mercredi par Janus de Savoie, le 22 avril 1482, à Annecy, les marchés furent encore, sur de nouvelles plaintes de la République de Beaufort, replacés au lundi où ils ont été maintenus par Philippe de Savoie, comte de Genevois, avec ordre de respecter les anciens privilèges et franchises, sous peine de 100 livres genevoises. Annecy, 19 nov. 1519.

Le fait suivant donne une idée des aspirations de l'époque au milieu des entraves de la féodalité. En 1571, Emmanuel-Philibert avait donné à son cousin Jacques de Savoie, duc de Genevois et Nemours, l'autorisation des affranchissements avec droit *du tot quot* qui lui en revenait. Ce dernier affranchissait, à Lyon, le 4^{er} octobre 1574, sept particuliers, nés dans le mandement de Beaufort, mais habitant à l'étranger, ainsi que de tout hommage, fief taillable, censif et toute condition de main morte, toute angurie, perangurie, servitudes, sujétions et astrictions, etc., moyennant la somme de 16,000 florins, monnaie de Savoie, et 100 louis d'or.

Le 14 novembre, les députés des trois paroisses du mandement de Beaufort passèrent une obligation de 12,000 florins, restant du prix d'affranchissement, en faveur de noble Antoine Lest, trésorier général de Son Altesse. Le même donna quittance de la somme totale, à Annecy, au 1^{er} décembre, homologuée par la Chambre des comptes du Genevois le 10 décembre même année.

A la mort du dernier prince apanagé, Charles-Emmanuel voulut régulariser dans le Genevois, le Faucigny et à Beaufort, la vérification des poids et mesures, d'après l'usage du reste des Etats.

La famille Poentet exerçait cette charge de père en fils, sous les ducs de Genevois. Jean Poentet était alors canonier au château d'Annecy. François Cuénot, auteur du *Livre de l'architecture civile et sculpture*, dédié au

duc de Savoie, avait été nommé « architecte et sculpteur, tant deçà que delà les monts, » le 17 juin 1660. Sur l'avis favorable de la Chambre des comptes, du 25 juin, le duc les associa dans la charge de marqueurs et échantilleurs des poids et mesures, le premier spécialement pour le Faucigny, le second pour le Genève et Beaufort, le 17 juillet 1660. Ils prêtèrent serment le 12 août. Ils devaient faire la visite deux fois par an en présence du Conseil communal. Pour une simple vérification, il leur était défendu de rien percevoir à moins de 500 livres d'amende. Mais il y avait un tarif pour toutes les rectifications, en conformité des matrices officielles dont le double était conservé dans chaque localité. Un procès-verbal de visite, du 13 août 1694, constate à Beaufort des matrices pour les poids de 100, 50, 25, 12, 6, 4, 3, 2, 1, 1/2 livres; pour les liquides, 1 pot, 1/2 pot et gevelot; pour les matières sèches, 1 quart, 1/2 quart, 1/4 de quart, le sixain et le douzain.

(Sera continué.)

DUCIS.

CHRONIQUE

Acquisitions de la Bibliothèque publique d'Annecy pendant le 3^e trimestre de 1863.

Don du ministère d'Etat. Réimpression de l'ancien *Moniteur*, 52 vol. — Œuvres de Leibnitz. — Ch. Bonaparte, *Leonografia della fauna italiana*. — Hippeaux, *Le Bel inconnu; Le Bestiaire d'amour; Messire Cauvain; Amadas et Ydoine*. — Hatin, *Histoire de la presse en France*. — Grenier et Godron, *Flore de France*. — Dictionnaire du commerce et de la navigation. — Blanchard, *Organisation du règne animal*. — Lebert, *Traité d'anatomie pathologique*, fig. color. — Wurtz et Bareswill, *Chimie pure*; id., *appliquée*. — Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse*, avec atlas lithographié par J. Laurens. — Moland, *Origines littéraires de la France*. — Tardieu, *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité*. — Dufour, *Grande carte de la France*. — Drioux, *Somme théologique de saint Thomas*. — Lami, *Anatomie artistique*. — Stoppani, *Paléontologie lombarde*. — Littré, *Histoire de la langue française*. — Garnier, *Atlas sphéroïdal*. — Vapereau, *Année littéraire*, 5 vol. — De Bazancourt, *Campagnes d'Italie, Crimée, Chine, Cochinchine*. — *Mémoires de l'Académie de médecine*, — etc., etc.; en tout 280 volumes, livraisons ou atlas.

Don du ministère de la maison de l'Empereur. Tome XIII de la *Correspondance de Napoléon I^{er}*.

Don du ministère de l'intérieur. *Statistique de la France, mouvement de la population*.

Don de M. G. Sommeiller, ingénieur. *Traforo delle Alpi tra Bardonnèche e Modane*, 1863, 1 vol. et un grand atlas, richement reliés.

Découvertes archéologiques. — Le *Journal de l'Aisne* annonce que l'on a découvert à Neuville un dolmen enfoui sous terre. Les trois énormes grès, qui formaient ce monument, ont été trouvés couchés sans ordre sous de nombreux ossements humains. On a ramassé plus de quarante mâchoires humaines; mais on n'a rencontré aucun instrument.

— L'année dernière, des ouvriers qui traçaient une route à travers la basse forêt d'Eu, pour joindre Neuchâtel au Vieux-Rouen, découvrirent une assez grande quantité de vases qu'ils n'eurent pas le soin de conserver. M. l'abbé Cochet ayant eu connaissance de cette découverte, a entrepris de faire des fouilles dans l'endroit indiqué, et il a été assez heureux pour y constater la présence d'un cimetière gaulois, antérieur à la conquête ou tout au moins contemporain de Jules César.

« Malheureusement, dit le *Journal de Neuchâtel*, il ne restait plus que deux sépultures qui n'avaient pas été entamées par les voyers. Ces sépultures se composaient, l'une d'une coupe grossière en terre grise surmontant ou accompagnant un dépôt d'os brûlés, simplement confiés à la terre; l'autre consistait en quatre vases de terre déposés côte à côte à 75 ou 80 centimètres du sol actuel. Trois de ces vases étaient broyés par la pression des terres et des racines; mais le plus grand de tous, l'urne principale, était parfaitement intact. Cette urne est en terre grossière et mal choisie.

Dans sa composition il entre de gros gravois de silex. La teinte en est rougeâtre, comme celle d'une des urnes gauloises de Mouligneux. La paroi intérieure est lisse et presque brillante. La forme, qui est celle de nos soupières ou gamelles, ne manque pas d'élégance pour cette époque reculée. »

— On a trouvé dans une carrière de la montagne de Crépy (Aisne) une très belle hache celtique en silex, qui a été déposée dans le musée de Laon.

— On vient de découvrir à Marseille (cette ville antique qui ne possède point d'antiquités) quelques pierres sculptées dont les sujets laissent supposer qu'elles proviennent d'un temple phénicien. Elles ont été déposées au musée.

— Le Ministre de l'Instruction publique a chargé M. Jules Dumontel, membre du comité des travaux historiques, de lui adresser un rapport spécial détaillé sur les antiquités provenant des fouilles de Neuilly-sur-Barangeon. Ces objets resteront exposés à Aubigny jusqu'au 30 novembre.

— Dans les fouilles pratiquées à Pompéï à la fin d'octobre, on a découvert un assez grand nombre d'objets en bronze : vases de cuisine, supports de lampes, clef, poids, statuette de Jupiter tenant la foudre, phallus, lampe à deux becs, serpent levé; on a également trouvé plusieurs bocaux de verre à panse carrée, et trois bagues en or. Au commencement de novembre, une armée de travailleurs se hâtaient de déblayer le terrain pour préparer les grandes fouilles qui devaient s'exécuter devant le roi. Tout près de là, des inscriptions en lettres rouges apparaissaient sur les pans de murs encore à demi ensevelis sous les cendres et les pierres ponce.

Au moment de publier son *Histoire de l'Homme avant les temps historiques*, M. Gabriel de Mortillet fait un dernier appel aux naturalistes et aux archéologues qui peuvent lui fournir des documents. C'est avec un vif sentiment de gratitude qu'il recevra tous les renseignements qui lui seront adressés :

Par les géologues, sur les périodes quaternaire et actuelle (diluvium, alluvions anciennes et récentes, cavernes, loess, tourbières, etc.);

Par les archéologues, sur les époques de pierre, de bronze et de fer (kjökkenmøddings, stations lacustres, monuments celtiques, sépultures se rapportant aux trois époques indiquées).

Désireux de présenter, en même temps que le texte de l'ouvrage, les preuves à l'appui de ce texte, M. de Mortillet réunit une collection d'objets anté-historiques et de l'époque quaternaire. Il acceptera avec plaisir, comme don ou échange, tous ceux qu'on voudra bien lui envoyer : originaux, fac-simile, moulages ou dessins. Il désire surtout les ossements humains, principalement les crânes, et en demande au moins communication momentanée aux personnes qui en possèdent de parfaitement authentiques.

— L'une des sommités médicales du Piémont, M. le docteur Benoit Trompeo, vient de publier le rapport qu'il a adressé à l'Académie de médecine de Turin, au sujet du congrès scientifique de France tenu à Chambéry dans le mois d'août dernier. Toutes les questions qui ont été traitées dans la classe de médecine sont passées en revue dans la brochure de M. Trompeo; par une attention délicate, l'auteur a tenu à rendre compte de sa mission en français.

— Trois explorateurs anglais viennent de réaliser une entreprise qui n'avait jamais été menée à bonne fin avant eux. L'un, Macdonald Stuart, a traversé tout le continent australien en partant d'Adélaïde et en venant aboutir au golfe Van-Diemen, ce qui fait un parcours approximatif de 650 lieues à vol d'oiseau. Les deux autres, MM. Makinlay et Landsborough, ont effectué le même voyage dans d'autres directions. De curieux détails ont été donnés sur les observations et les découvertes des trois voyageurs au récent congrès scientifique de Newcastle.

— On annonce la mort de M. Cambessède, membre du Conseil général du Gard, botaniste distingué, qui possédait une riche collection qu'il a léguée à la ville de Montpellier; de M. Cristian de Martins, de Erlangen (Bavière), frère du célèbre naturaliste, et auteur lui-même d'ouvrages estimés de pharmacie et de zoologie.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Existence de l'homme pendant l'époque glaciaire, par M. G. de Mortillet. — Notes sur les prédictions de M. Mathieu (de la Drôme), par M. Jules Philippe. — Une vallée de Savoie (réponse, fin), par M. Ducis. — Causerie littéraire, par M. L. Macon. — Chronique.

EXISTENCE DE L'HOMME PENDANT L'ÉPOQUE GLACIAIRE

Dans l'*Histoire de l'homme avant les temps historiques*, à laquelle je travaille, j'arriverai, j'espère, à démontrer d'une manière certaine que notre espèce est, sinon antérieure, du moins contemporaine de la grande époque glaciaire.

Le caractère particulier de la période quaternaire dans nos régions est d'avoir laissé de puissants amas d'alluvions qui non seulement ont comblé le fond de toutes nos vallées, mais encore ont recouvert la plupart de nos plateaux. Plus tard, ces vastes dépôts, qui avaient nivelé toutes les parties basses et moyennes de nos pays, ont été peu à peu corrodés, affouillés, dénudés par les eaux, et alors se sont formées les vallées actuelles avec leurs terrasses longitudinales.

L'action de comblement et de dépôt successif suppose un affaissement du sol; l'action de corrosion et de dénudation suppose un rehaussement.

Pendant l'affaissement du sol, la mer a dû prendre un grand développement. Il paraît qu'elle a envahi en partie le centre de l'Europe, et, d'autre part, couvert, en Afrique, le grand désert de Sahara. Ce sont là des causes très suffisantes pour expliquer l'abaissement de température qui a occasionné le développement des glaciers. Cet abaissement devait peu différer de celui qui, à latitude égale, existe actuellement dans l'émisphère boréal, en Amérique.

Par suite du rehaussement, la mer a été successivement refoulée dans ses limites actuelles, et la température, s'élevant graduellement, a occasionné le retrait des glaciers.

L'étude directe des faits, comme je l'ai indiqué dans ma *Carte des anciens glaciers du versant italien des Alpes* et dans la note *Sur la théorie de l'affouillement glaciaire*, prouve que la formation de la partie supérieure des alluvions quaternaires date bien de l'époque de la plus grande extension des glaciers, et que le creusement des vallées à terrasses longitudinales commence

vers la fin de cette époque de grande extension, c'est-à-dire un peu avant le premier mouvement de retrait.

Si l'on veut appliquer ces considérations générales au cas particulier d'Amiens, on reconnaîtra que l'homme est contemporain de la grande époque glaciaire.

En effet, les hachettes en silex se rencontrent à la base des alluvions quaternaires du plateau de Saint-Acheul, alluvions qui datent de l'époque du plus grand abaissement du sol et par conséquent du plus grand froid. Ces alluvions sont antérieures au creusement de la vallée au fond de laquelle coule actuellement la Somme, et par suite à l'exhaussement du sol qui a occasionné la fonte des glaces.

Il y a plus, l'époque glaciaire a pour ainsi dire laissé son sceau, son cachet dans les dépôts de Saint-Acheul. Cette époque a donné une date certaine aux débris de notre industrie primitive. Ce sceau, ce cachet, très authentique, est sous forme de blocs erratiques mêlés à l'alluvion quaternaire.

Toute l'alluvion de Saint-Acheul est composée d'éléments très ténus. Ce sont des sables, des graviers, des cailloux de petit volume. Pourtant, au milieu de ces produits de courants d'eau peu puissants, peu actifs, se rencontrent de gros blocs très irréguliers, peu arrondis, parfois même aplatis en forme de table, souvent à angles simplement émoussés. Ces blocs évidemment n'ont pas été roulés. Pour expliquer leur présence dans les alluvions quaternaires des plateaux, il faut forcément avoir recours à l'intervention de la glace, il faut remonter à la grande période de froid, à l'époque glaciaire. En effet, ces blocs n'ont pu être charriés que par l'intermédiaire de puissants glaçons. Ils donnent donc date certaine aux dépôts dans lesquels ils se trouvent et par suite aux objets d'industrie humaine qui se rencontrent dans les mêmes dépôts.

GABRIEL DE MORTILLET.

NOTE SUR LES PRÉDICTIONS DE M. MATHIEU (DE LA DROME)

Jusqu'à ce jour aucun savant n'avait osé prédire le temps; seuls, les almanachs à vingt centimes s'étaient arrogé le droit de faire connaître une année d'avance les perturbations de l'atmosphère, et Dieu sait si l'exactitude de leurs observations pouvait faire espérer qu'un jour on en viendrait à dire la vérité à ce sujet!

Arago, l'illustre astronome, l'auteur de ces char-

mantes notices météorologiques qui ont fait le succès de l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* pendant de longues années, Arago lui-même publia en 1846 cette déclaration formelle :

« Jamais une parole sortie de ma bouche, ni dans l'intimité, ni dans les cours que je professe depuis plus de trente années ; jamais une ligne publiée avec mon assentiment n'ont autorisé personne à me prêter la pensée qu'il serait possible, dans l'état de nos connaissances, d'annoncer avec quelque certitude le temps qu'il fera une année, un mois, une semaine, je dirai même un seul jour d'avance..... Jamais, QUELS QUE PUISSENT ÊTRE LES PROGRÈS DES SCIENCES, les savants de bonne foi et soucieux de leur réputation, ne se hasarderont à prédire le temps (1). »

Cette déclaration solennelle, faite par un homme aussi autorisé qu'Arago, était bien de nature, il faut l'avouer, à effrayer les profanes et à retenir les élus de l'Observatoire qui, même pour un fautenil à l'Académie, n'auraient pas voulu se hasarder à donner tort à leur maître à tous. Aussi ne faut-il point s'étonner si la prédiction du temps est restée jusqu'à nos jours la propriété exclusive des faiseurs d'almanachs, si les savants ont considéré la solution du problème comme impossible et peut-être comme indigne d'eux.

Et cependant Arago avait-il raison de protester aussi formellement contre les progrès de la science ? Nous ne le croyons pas. Lorsqu'il déclare que dans l'état de ses connaissances, la prédiction du temps est impossible, il se montre logique ; mais lorsqu'il vient soutenir que cette prédiction ne pourra jamais être faite, *quels que puissent être les progrès des sciences*, il tombe dans la contradiction et son opinion n'est plus acceptable. Est-ce que Galilée n'a pas pas été traité de fou et emprisonné pour avoir soutenu que la terre tournait ? Est-ce qu'avant l'invention de la vapeur, le cheval, aux yeux de l'homme, ne renfermait pas dans ses jarrets le maximum de vitesse ? Est-ce qu'avant l'invention du télégraphe électrique, ces grands bras qui s'agitaient sur une tour et que paralysait le moindre brouillard, ne constituaient pas à nos yeux le moyen le plus perfectionné de correspondre dans le moins de temps possible entre deux lieux éloignés ? Est-ce qu'il y a cent ans on aurait cru à la photographie et à vingt autres inventions modernes dont quelques-unes sont venues dérouter les vieilles données scientifiques ?

Oui, il est téméraire, même pour un savant comme Arago, de s'inscrire en faux contre les progrès de la science, quelque absurdes qu'on puisse les supposer ; car, ce qui aujourd'hui nous paraît impossible parce nous ignorons une loi naturelle, peut devenir demain une vérité éclatante.

Nous n'en voulons pour preuve que la propre déclaration de l'illustre astronome que nous venons de citer. En effet, Arago qui soutenait que l'on ne pouvait prédire le temps même un jour d'avance, a été démenti depuis plusieurs années grâce aux observations minutieuses de l'amiral Fitz-Roy qui, par le seul moyen du baromètre, est arrivé à annoncer vingt-quatre heures à l'avance, à tous les ports de l'Angleterre et du littoral français, les tempêtes dont ils auront à souffrir. M. Fitz-Roy, à l'époque de ses premières expériences, fut traité

de fou ; aujourd'hui tous les marins l'honorent et le bénissent.

Mais voici venir un plus terrible adversaire d'Arago, qui affirme, preuves en mains, qu'il peut prédire la plupart des bouleversements atmosphériques un, deux, trois, quatre ans d'avance ! Pour le coup, le défi jeté par l'illustre astronome est bien relevé !

M. Mathieu (de la Drôme) commença à faire connaître ses prédictions en 1862, après avoir consacré plusieurs années d'exil à l'étude préliminaire de la science qu'il a créée. Aussitôt, nous aurions tort de ne pas le constater, un immense éclat de rire retentit dans toute la France ; c'était toujours la vieille habitude gauloise qui avait le dessus : les Gaulois rirent au nez de César qui les avait conquis.

M. Mathieu (de la Drôme) annonçait qu'il avait créé une science nouvelle, appelée à rendre les plus grands services à l'humanité. Sauvegarder les intérêts les plus précieux de la société, tel était le but du novateur. N'importe, on se moqua quand même de son idée et on lui répondit par un jeu de mots : on le surnomma *Mathieu Laensberg* ! Les bouches rirent à se fendre jusqu'aux oreilles ; les rates se désolèrent, toute la France se tint le ventre !

M. Mathieu (de la Drôme) demanda en communication les observations météorologiques faites à l'Observatoire de Paris ; on les lui refusa et c'était justice. Est-ce qu'un savant qui s'appelle Leverrier peut donner la main à un maniaque du nom de Mathieu, qui se permet d'empiéter sur les pouvoirs des savants en titre ? Il est vrai qu'à l'Observatoire de Genève, où l'on compte aussi des hommes remarquables, l'imprudent novateur avait trouvé chez M. Plantamour et ses collègues un accueil fraternel ; mais Paris n'est pas la province. A Paris, les savants sont savants de par le droit divin et nul ne peut les consulter ou leur donner un conseil ; ils agissent au nom de leur science certaine.

Et les rires n'en continuèrent que de plus belle.

Mais M. Mathieu ne s'avisait-il pas d'avoir raison trois fois sur quatre en 1862 et en 1863 ! Oh ! alors les visages s'assombrirent. En voyant arriver les bourrasques et les ouragans au jour fixé, les rieurs, à l'exception des savants de l'Observatoire, commencèrent à réfléchir. Puis, le *Mathieu Laensberg* de la veille, ayant fait connaître sa méthode scientifique, chacun se dit : il pourrait bien avoir raison.

Quant à nous, qui ne sommes qu'un profane en météorologie (nous nous hâtons de le déclarer), il y a longtemps que nous pensons que M. Mathieu peut avoir raison, et nous le pensons d'autant plus sérieusement depuis que nous connaissons les règles qui servent de bases aux calculs de l'honorable météorologiste.

Ces règles, les voici dans leur plus grande simplicité. On sait que la lune exerce une influence bien marquée sur l'atmosphère dans ses différentes phases (1) ; depuis les temps les plus reculés, cette influence a été constatée et reconnue. Eh bien, M. Mathieu (de la Drôme), en étudiant les observations faites à l'Observatoire de Genève pendant soixante années, a remarqué que lorsqu'une même phase de la lune se produisait à la même heure, les mêmes perturbations atmosphériques

(1) *Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1846.

(1) ☾ Nouvelle Lune, ☾ Premier Quartier, ☼ Pleine Lune, et ☾ Dernier Quartier.

ques avaient lieu à un ou deux jours de différence ; il a constaté aussi que la plupart des pluies exceptionnelles avaient suivi des phases arrivées vers minuit, et qu'il fallait pour produire ces grandes perturbations le concours de trois phases au moins.

Telle est la théorie de M. Mathieu, dégagée de tous les détails techniques qui l'accompagnent et que nous ne pouvons reproduire ici. Cette théorie peut être sujette à des objections auxquelles l'auteur s'est chargé de répondre ; pour nous, qui ne jouons ici que le rôle d'historien, après l'avoir exposée, nous n'avons qu'à examiner si ses conséquences ont été conformes aux prévisions qu'on en a déduites. Or, voici ce qui s'est passé en 1862 et en 1863.

Dans le mois de juin 1862, M. Mathieu (de la Drôme) avait annoncé qu'il y aurait à Genève, du 3 au 9 août, *au moins* trois jours pluvieux, et du 13 au 20, *au moins* quatre jours pluvieux, et il avait ajouté que du 3 au 20 la quantité d'eau qui tomberait dépasserait 50 millimètres. — Du 3 au 9 août il y eut cinq jours pluvieux, et du 13 au 20, quatre jours pluvieux ; la quantité d'eau tombée fut de 51 millimètres.

À la fin du mois d'août, M. Mathieu prédit que la période du 7 au 16 octobre serait très pluvieuse, et que l'on avait à craindre des sinistres, particulièrement au sud du 47° degré de latitude, soit dans le midi de la France. En effet, du 7 au 10 octobre de violents orages éclatèrent dans la zone indiquée et pas au-delà. Toulon et Marseille furent presque inondées ; le chemin de fer de Montpellier à Cette fut intercepté.

Le 4 octobre, M. Mathieu annonça que la période du 28 octobre au 8 novembre serait pluvieuse dans tout le midi de l'Europe et particulièrement à l'est, c'est-à-dire en Italie. Le 28 octobre même, la pluie tomba sur tout le littoral de la Méditerranée ; des orages éclatèrent dans tout le midi de la France ; le lendemain et les jours suivants, la pluie tomba sur les côtes des trois mers du midi de l'Europe. La quantité d'eau de pluie constatée fut à Béziers (à l'ouest), de 75 millimètres, et à Turin (à l'est), de 125 millimètres. Les rivières débordées ravagèrent plusieurs contrées dans le midi de la France, mais en Italie les désastres furent immenses ; enfin les bords de la mer Noire furent aussi maltraités que ceux de l'Adriatique et de la Méditerranée.

En 1863, les prédictions de M. Mathieu (de la Drôme), sauf une ou deux exceptions, se sont en tous points réalisées. Il avait annoncé un automne très orageux et très pluvieux, sur terre comme sur mer. On se rappelle si la pluie a manqué de donner raison au météorologiste. Veut-on savoir, par exemple, combien on a compté de sinistres en mer du 1^{er} au 15 novembre ? En voici le triste tableau :

On a enregistré, sur les côtes françaises, pendant cette période de quinze jours, 1160 sinistres. Nantes en a eu 35, Saint-Malo 10, Marseille 37, le Havre 14, Bordeaux 16 (autant que dans toute l'année 1862), Dunkerque 15, au lieu de 5 qu'il avait eus dans toute l'année 1862, de 7 en 1861, de 10 en 1860 et de 11 en 1859.

Ces faits ne semblent-ils pas plaider victorieusement la cause de la nouvelle science ?

Mais les ouragans des premiers jours de décembre sont ceux qui ont le plus frappé les incrédules.

M. Mathieu avait annoncé que du 1^{er} au 9 décembre,

et plus particulièrement vers le 5 ou le 6, on devait s'attendre à de violents ouragans. Or, qu'est-il arrivé ? Le 30 novembre, les observations météorologiques faites dans toute la France ont constaté un ciel serein ; le 1^{er} décembre, partout on a constaté un ciel nuageux ou un temps pluvieux ; le 2 décembre, le 3 et le 4, la tempête s'est déchaînée sur toute la France, l'Angleterre, l'Italie et la Suisse ; des sinistres sur mer et sur terre ont été partout constatés, et partout on répétait : Mathieu (de la Drôme) pourrait bien avoir raison.

Dans cette occasion, l'Observatoire de Paris, tout en se moquant de M. Mathieu, l'a un peu imité en signalant la marche de l'ouragan aux différentes régions menacées, ce qui fit dire à Paris : « L'Observatoire avertit et Mathieu prédit. »

Bref, le succès de M. Mathieu (de la Drôme) a été complet dans cette dernière épreuve. Hâtons-nous d'ajouter cependant qu'il ne prétend pas avoir toujours raison, comme l'ont avancé quelques badauds ; il avoue lui-même que la science qu'il crée est à l'état d'enfance et a besoin d'être approfondie, et que chaque jour il cherche et étudie. « N'allez pas, dit-il aussi, m'accuser d'erreur parce que vous verrez tomber de l'eau à une époque dont je n'aurai point parlé. Accusez-moi tout simplement d'ignorance, et ce sera bien assez. Ignorer, ce n'est point se tromper. »

En face de cette déclaration loyale, quel est le devoir de tout homme consciencieux ? Evidemment, c'est de donner acte au savant et courageux météorologiste des idées nouvelles qu'il émet aujourd'hui dans l'intérêt de l'humanité. Ce n'est point en riant de lui, ce n'est point en le gratifiant d'épithètes plus ou moins cabalistiques, ce n'est point en rejetant dédaigneusement ses doctrines, ce n'est point surtout en lui refusant les lumières dont il a besoin, ainsi que l'a fait l'Observatoire de Paris, que l'on peut espérer de prouver qu'il est tombé dans l'erreur.

Si les doctrines de M. Mathieu (de la Drôme) sont erronées, combattez-les, savants chercheurs de planètes, mais ne vous coiffez pas ridiculement de votre bonnet d'astrologue pour traiter votre adversaire d'imbécile. Vous ne comprenez donc pas que tout le ridicule retombera sur vous ! Et, certes, vous n'en avez pas besoin !

Quant à nous, modeste spectateur de la lutte engagée, nous ne nous sommes pas senti le courage de rester impassible à la vue de cet homme honnête et ami de l'humanité, battu en brèche par ses compatriotes parce qu'il s'est rendu coupable d'annoncer qu'il croyait avoir fait une découverte des plus précieuses ! — Nous n'avons pas la prétention de défendre M. Mathieu (de la Drôme) ; nous faisons mieux : nous lui tendons la main ; et au lieu de rire de ses recherches, nous lui disons, avec un sentiment de franche reconnaissance : courage, travaillez à votre œuvre ; l'homme qui travaille dans l'intérêt de l'humanité peut compter sur l'estime et sur l'affection de tous les cœurs droits et honnêtes. Cette récompense, à vos yeux, doit avoir une valeur bien plus considérable que tout l'or amassé par les tripotages modernes.

JULES PHILIPPE.

UNE VALLÉE DE SAVOIE

(Réponse. — Fin.)

En dehors des prétentions indéfinies de la hiérarchie féodale, comment expliquer cette persistance des rois de France à réclamer, comme acquéreurs du Dauphiné, l'hommage des baronnies du Faucigny et de Beaufort, malgré l'échange de pays équivalents ou le paiement de plus-values? Evidemment la France, en train d'annexer successivement toutes les provinces de l'ancien royaume de Bourgogne, voulait se ménager un pied-à-terre au centre le plus fortifié de cette Savoie, autour du Mont-Blanc. Parcourons les chroniques locales dans leurs synchronismes avec les guerres des trois siècles précédents, nous verrons que la vallée de Beaufort était une ligne stratégique pour tourner par les cornets d'Arêches et de Roselenc les colonnes descendant du Petit-Saint-Bernard ou remontant l'Isère. Elle se rattache par plusieurs cols à la ligne du haut Faucigny et du Bonhomme, déjà connue des Romains, et dont je laisse à une autre plume plus autorisée que la mienne l'histoire militaire.

Le classement de la route départementale de Beaufort et l'assortiment de ses chemins de grande communication sont tout en faveur de ses richesses minérales et agricoles que j'ai signalées dans un autre article. Espérons que son importance militaire ne lui sera plus funeste comme elle l'a été autrefois. On sait le parti qu'en a tiré François I^{er} en 1536, les massacres et les incendies qui en furent le résultat.

En 1594, Charles-Emmanuel, venant de Madrid avec 4,000 Espagnols, passa à Beaufort pour aller compléter son armée en Piémont et recommencer la campagne de Provence. Le même y séjourna huit jours avec la plus grande partie de son armée, lors de la prise de Montmélian par Lesdiguières en 1597. Plusieurs autres compagnies y firent halte trois fois dans la même année. L'année suivante le comte Piobe, le baron de la Serraz et le senor Angeliste y retournèrent avec leurs corps jusqu'à la paix de Vervins. Dans la guerre pour le marquisat de Saluces, lorsque Charles-Emmanuel vint camper à Aime avec 10,000 hommes d'infanterie et 5,000 cavaliers, Henri de Savoie-Nemours, dont les intérêts se trouvaient en dehors de cette lutte, se détacha de l'armée en Tarentaise et avec sa chevalerie se rendit à Annecy par Beaufort le 11 septembre 1600. Le 14, un corps français vint y faire une razzia de bétail. Le 10 octobre, Henri IV y montait avec 8,000 hommes et accompagné de Lesdiguières, de Montpensier, d'Epéron, de Nerestan, de Rosny et de Biron qu'il envoya visiter les autres passages, pendant que lui-même irait reconnaître celui du Cormet d'Arêches. Le 11 au matin, en attendant ses bagages pour faire cette ascension, il écrivit à M^{lle} d'Entraigues, qu'il avait fait marquise de Verneuilh. La mort presque subite de Gabrielle d'Estrées, arrivée l'année précédente, n'avait pas modéré les passions du roi *Vert-Galant*. Les fatigues de la guerre et les rigueurs de la saison ne pouvaient modérer ce *diable à quatre*. Il partit le 12, *ayant fait grandissimes folies*, d'après les registres de naissances et de baptêmes de la localité; et, dit-on, sa race n'y est pas encore éteinte.

Après une descente à Montmélian il était monté en Tarentaise; mais avec sa noblesse et ses arquebusiers

il ne put forcer le passage du *Nant de la Tour*, entre Villette et Aime, défendu par le duc de Savoie. C'est de Villette qu'il écrivait encore le 20 octobre à la fille de la maîtresse de Charles IX. Mais si *le roi s'amusait*, le peuple souffrait. Dès le 12 novembre, les ducs de Montpensier et d'Epéron étaient remontés à Beaufort avec 18,000 hommes qui affamèrent le pays. Le 21 novembre, Henri IV revint au Villars de Beaufort où se trouvait leur quartier général et de là Philibert de Nerestan alla de nouveau reconnaître le pas du Cormet d'où il refoula un corps de Milanais. Le roi et toute sa suite allaient tomber sur la Tarentaise par ce passage lorsque, le 23, une neige abondante les obligea de rebrousser chemin. Le 6 décembre, la compagnie du seigneur d'Albigny de l'armée ducale y vint de Tarentaise et incendia plusieurs maisons.

Le 24, Lesdiguières y envoyait de Conflans 12 compagnies qui achevèrent de tout saccager. La saison suivante fut déplorable. Une énorme quantité de neige couvrit trop longtemps les campagnes et les gelées se firent sentir jusqu'au mois d'août. La paix de Lyon, de 1601, vint à propos pour les populations. Peu leur importait que la Maison de Savoie devint de plus en plus italienne par l'échange de la Bresse, du pays de Gex, du Bugey et du Val-Romey contre le Marquisat de Saluces.

Mais tout n'était pas fini. Une garnison espagnole séjourna encore à Beaufort depuis 1603 jusqu'en 1609 sous les ordres d'Allaudo et de Pradaz successivement. Elle n'en sortit que pour l'expédition de Genève, suivie de la paix de St-Julien, et en 1606 pour la campagne de Flandre, non sans avoir commis toutes sortes de profanations sur le cimetière et les vases sacrés.

Les temps précédents avaient été bien mauvais sous tous les rapports. Mgr Germonio, qui fut plus tard ambassadeur du duc de Savoie, à Madrid, y vint donner en 1608 la confirmation à 800 personnes : c'était le 1/8 de la population de toute la vallée.

Ensuite du traité de Brussol pour l'annexion de la Savoie à la France en échange du Milanais, plusieurs compagnies traversèrent la vallée de Beaufort sous le commandement de MM. de St-Michel et du Châtellard en 1610. L'assassina^t de Henri IV ayant fait avorter tous ces projets, Charles-Emmanuel fit repasser ses compagnies par Beaufort l'année suivante. A la reprise des hostilités avec l'Espagne, plusieurs corps, sous les ordres de MM. de la Forêt, de la Faysque, y séjournèrent encore en 1614.

En 1630, Louis XIII venait de prendre Chambéry, Rumilly, Annecy et arrivait à Conflans. Les Espagnols s'échappèrent de Beaufort en y laissant la peste. Les habitants, éprouvés déjà trois fois par ce fléau, s'isolèrent immédiatement et s'aperçoivent à peine du passage rapide du maréchal de Bassompierre qui courait au *pas de la Louzaz*, à celui de la *Fourche*, pour couper la marche du prince Thomas de Savoie dans la haute Tarentaise.

Dans la guerre pour la succession d'Espagne, lorsque Victor-Amédée, frustré du Milanais que Louis XIV lui avait promis, s'allia avec l'empereur, le comte de Tessé pénétra en Savoie en 1703. Un corps espagnol s'enfuit de Beaufort en ne laissant que des ruines à l'invasion française. C'est alors que dut cesser l'exploitation des mines du Grand-Mont.

Pendant la guerre pour la succession d'Autriche, les Espagnols occupèrent la Savoie de 1742 à 1749. Beaufort eut pour sa part 800 grenadiers, Queige, 400.

Pendant que Schullomberg balayait la Maurienne, le duc de Savoie la Tarentaise, un autre corps, sous la conduite de M. d'Entremont, débouchait par Roselenc et Arêches vers la fin de septembre et chassait les Espagnols de Beaufort. Mais il repartit au mois de janvier. On sait le funeste résultat de la retraite de l'armée sarde qui périt en grande partie des rigueurs de la saison dans les Alpes.

Les Espagnols reprirent tous leurs postes et accablèrent la Savoie de contributions. Pour 30,000 hommes ils levaient une capitation de 1,700,000 livres, sans compter les fournitures de toutes sortes dont les chroniques locales donnent la statistique effrayante. On sortait à peine de la famine causée par les inondations et la mauvaise saison de 1740 et 1741.

A l'entrée de Montesquiou en Savoie en septembre 1792, un escadron de hussards, un bataillon d'infanterie vinrent avec deux pièces d'artillerie occuper Beaufort sous les ordres de Lannes alors colonel. Le roi de Sardaigne passa l'hiver à organiser son armée et lança au printemps plusieurs corps à travers les Alpes. On sut par les éclaireurs qu'une compagnie austro-sarde débouchait par Roselenc et une autre par Arêches. La panique s'empare de la garnison républicaine (1). Au lieu de se fortifier au Châtelard et aux Avinières pour battre successivement les deux compagnies avant leur jonction au chef-lieu, Lannes dut se replier sur l'arête de la Roche-à-l'Aigle depuis le plateau de la Marzellaz jusqu'au Biolley où il posta la petite batterie.

Les austro-sardes ne tardèrent pas à arriver vers le soir. Le corps venant d'Arêches occupa le château de la Grand'salle et la position du Crey, d'où il tirait pendant la nuit sur les avant-postes français vers les Champs. Celui qui venait de Roselenc se cantonna à la Chapelle-des-Pénitents et le lendemain, après deux heures d'engagement, cette petite compagnie de quatre-vingts hommes mit en fuite la troupe républicaine. La lutte se maintint encore un moment à Queige. La garnison austro-sarde campa dès lors pendant un mois entre la Marzellaz et le ruisseau de Dorinet.

Ce succès ne s'explique pas seulement par la répulsion que rencontrèrent dans le pays les premiers émissaires de la Révolution française. Les témoins oculaires m'ont assuré que les troupes austro-sardes étaient bien disciplinées ; la simultanéité de leurs mouvements, leur bonne tenue, la richesse de leur costume, le courage et l'ardeur qu'elles montraient, contrastaient avec la pauvreté du costume français, le désordre et l'irrégularité des évolutions de ces troupes improvisées de la République, qui depuis.....! Mais alors elles començaient l'apprentissage de la valeur.

Lorsqu'ils eurent reçu le baptême de sang au siège de Lyon, les mêmes corps reprirent le chemin de ces montagnes mal gardées par des troupes à qui un premier succès et les sympathies locales avaient donné trop de confiance. Cette fois ils exercèrent de terribles représailles dans ce pays témoin de leur premier échec.

(1) Les soldats de Biron à Quiévrain et ceux de Dillon à Lille avaient encore plus mal débuté l'année précédente.

C'était du reste le règne de la Terreur, aggravé encore par les mauvaises saisons de 1791 et 1793.

En 1814, un corps austro-sarde vint de nouveau des montagnes chasser devant lui un détachement français jusqu'à l'Hôpital où le capitaine Bugeaud résistait encore malgré les événements.

Après ce coup d'œil sur les nombreux mouvements de troupes en toute saison, conduites non seulement par des officiers supérieurs, mais par les chefs des deux Etats limitrophes, on conçoit qu'il n'y a pas d'in vraisemblance à chercher dans le même pays la marche d'Annibal, qui devait, lui aussi, contourner par des passages écartés les routes connues des Romains.

Les preuves de l'importance stratégique de Beaufort m'ont entraîné beaucoup plus loin que je ne croyais. Mais au moins les réclamations qui ont motivé cet article prouvent l'intérêt qui s'attache à l'histoire locale de la paroisse, de la commune, c'est-à-dire la véritable histoire du peuple.

Assez longtemps nous n'avons étudié que l'histoire dynastique. Toutes les nations voudraient pouvoir offrir dans la liste de leurs chefs politiques une généalogie aussi morale, une série de princes aussi dévoués au bonheur de leurs sujets que celle que présente la Maison de Savoie. Néanmoins, quelque glorieuse que soit cette dynastie, elle ne constituait pas la nation. L'un de ses membres a pu dire : je n'ai qu'à frapper du pied la terre et il en sortira des bataillons. Mais aucun n'a dit : l'Etat, c'est moi. Et après huit siècles d'agrandissements territoriaux, leur famille est restée la plus pauvre des familles régnantes.

Mais, dans l'intérieur de l'Etat, il y avait entre les idées et les institutions un tel rapport de progression ascendante qu'aucune révolution orageuse n'avait été nécessaire pour nous mettre au niveau des gouvernements les plus avancés de l'Europe. Cette marche constante vers le progrès a certainement trouvé dans les princes savoyards des promoteurs intelligents, mais elle a aussi sa cause dans les mœurs nationales, dans les institutions communales, dont le germe a été développé par ces princes sur une échelle qui s'agrandissait avec leurs acquisitions. Ces usages, ces mœurs, ces règlements, cette organisation locale : voilà le noyau de l'histoire ; voilà le caractère national d'un pays ; voilà la raison de ses principes constitutionnels, l'explication de ses évolutions politiques.

Collectionner les documents historiques, recueillir les us et coutumes de chaque localité, faire la biographie de chaque vallée, telle est la tâche qui incombe à tout ami de son pays. C'est avec ces notices partielles qu'on pourra élever plus tard l'édifice de l'histoire nationale. Déjà nous avons des essais historiques sur plusieurs centres importants au moyen âge, sur les abbayes d'Aulps, du Vallon, du Beton, de Valloires, de Ripailles, etc. Tamié les suivra. Chambéry et Annecy ont été l'objet de diverses études. Les communes de Manigod et de Valloires ont eu leurs chroniqueurs. Les franchises de Thônes et d'Alby ont paru dans ce recueil. Sallanches et le haut Faucigny attendent d'être connus dans un travail des plus consciencieux. D'autres encore sont promis (4). L'histoire des familles nobles fera res-

(4) Un grand nombre ont été publiées par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Le cartulaire du diocèse de Maurienne a paru.

sortir le développement des communes au sein de la féodalité. Les biographies abondent.

Les colonnes de la *Revue savoisienne* sont ouvertes à toutes les plumes de bonne volonté, même pour la moindre notice qui ne semble pas d'abord mériter une publication à part, mais qu'il faut néanmoins recueillir avec soin, en attendant qu'elle serve à compléter d'autres documents.

DUCIS.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

AMARA, Poésies par M. Louis Rambaud. — Paris. Librairie Poulet-Malassis.

Amara ! Oui, amères sont parfois nos pensées et nos tristesses ! Amers surtout doivent être aujourd'hui les désenchantements du jeune homme qui, entrant résolument dans la vie, croit pouvoir utiliser les nobles facultés dont la nature l'a doué pour se rendre utile aux siens et à son pays. Tout bouillant d'ardeur, il s'élance au Forum, mais il le trouve désert ; il veut initier la foule au verbe de la pensée, l'ouverture d'un simple cours est hérissée de mille difficultés ; il s'adresse à la presse, mais, là encore, il se voit condamné à mutiler ses idées ou à garder le silence. Alors, son cœur se brise au contact des lâchetés contemporaines, son énergie s'épuise en face de l'indifférence béate, sa voix s'enroue au milieu du silence général. Il est las de la lutte, et cependant il n'a point combattu ! Et c'est pourquoi amers sont ses regrets quand il interroge le passé, — plus amers encore sont ses découragements quand il songe à l'heure présente. Heureusement l'avenir est là, devant lui, qui le console de toutes ses amertumes !

Elles sont nombreuses ces âmes vaillantes et fortement trempées, toujours inquiètes, toujours vibrantes, toujours anxieuses, — ces âmes que rien n'étonne plus aujourd'hui mais que tout afflige. Quelques-unes se sont pourtant laissé séduire par les propos du jour. On a proclamé si haut que notre génération est fatiguée, qu'elle doit se recueillir, et qu'après tant d'agitations elle a besoin de repos ; on l'a tant dit et répété que quelques-unes ont cherché ce repos dans la solitude, d'autres au coin du foyer domestique, d'autres encore dans les calmes études de la science et de l'art. L'ont-elles trouvé ce repos désiré ? Et, si elles l'ont trouvé, ont-elles complètement oublié, dans son sein, les vagues aspirations qui les tourmentèrent autrefois, les nobles frémissements qui les agitérent un jour ?

Non ! notre génération n'est pas faite pour le repos : elle est faite pour la lutte, pour la sainte lutte des idées fécondes terrassant les préjugés vieillis, car, en un seul jour de mollesse, il n'est que trop facile de perdre les plus belles conquêtes, celles qui ont coûté de glorieux efforts et de longues années de persévérance. Le monde marche, il doit marcher toujours, et, comme le dit si bien le poète :

Les repos souhaités sont de honteux mensonges !
Un peuple doit marcher, et, fût-ce vers des songes,
Il doit marcher comme un géant ;
S'il s'arrête, troublé des hasards formidables,
C'est le commencement des chutes insondables,
Qui l'entraînent vers le néant.

Et c'est pourquoi malheur au peuple qui chancelle,
En qui s'évanouit la dernière étincelle
Des superbes témérités ;
Qui chancelle, prêtant une oreille indécise
Aux contes de la peur, et fléchit et pactive
Avec les sourdes lâchetés !

Malheur ! quand, oublieux de sa fortune même,
Trahisant son passé, se trahissant lui-même
Pour quelque profit clandestin,
Un peuple, dédaignant sa tâche commencée,
Laisse choir de son sein l'orgueil de sa pensée.
Le fier souci de son destin !

La lutte est plus difficile aujourd'hui qu'autrefois. Mais est-ce une raison pour abandonner le champ de bataille, et l'honneur des opinions généreuses n'est-il pas de lutter pour des idées dont les défenseurs ne seront peut-être pas appelés à voir le triomphe ?

Le volume d'*Amara* s'ouvre par une pièce aux mystiques inspirations et dédiée à M. Frédéric Morin. M. Louis Rambaud s'adresse à ces « fiers marcheurs » dans un langage plein d'une mâle élégance, et il leur demande si les amertumes qui remplissent son âme ne sont pas aussi les leurs. Nous voudrions pouvoir citer en entier cette poésie intitulée : *Rari nantes*. Bornons-nous à quelques strophes du début :

Ne vient-il pas des jours où la terre s'oublie ?
Où sa force féconde est comme ensevelie
Sous le manteau neigeux de son morne sommeil ?
Où, pendant les langueurs que sa paresse allonge,
La trace des hivers se traîne et se prolonge
Jusque parmi les mois familiers au soleil ?

Le matin quelquefois essaye de sourire,
Un souffle inattendu se lève, puis expire ;
On sent les pesanteurs tristes de la saison
Qui refoulent au cœur les amours près d'éclorre,
Et le pâle couchant s'éteint, comme l'aurore,
Dans la brume immobile éparse à l'horizon.

Connaissez-vous l'ennui de ces heures douteuses,
Où passent du printemps les promesses menteuses,
Qui ne sont plus l'hiver et ne sont pas l'été ?
Il est des jours pareils dans l'histoire de l'homme,
Et l'on ne peut trouver de nom dont on les nomme,
Car il n'ont ni soleil, ni Dieu, ni Liberté !

Ce sont des temps impurs, livrés aux défaillances,
Aux torpeurs sans limite, aux stupides silences,
Des temps où, dédaigneux de ce qui va venir,
L'homme reste flottant aux confins de deux mondes,
Où, tous deux enfouis dans les brumes profondes,
L'espoir décoloré se mêle au souvenir

Rien de ce qui vivait ne continue à vivre,
Tout est trouble et pareil aux songes de l'homme ivre ;
On se croirait au bout des cycles révolus ;
Sur les forêts d'hier l'oubli semble s'étendre,
Il est des voluptés qu'on ne sait plus comprendre,
Il est aussi des mots qu'on ne prononce plus !

Vous le voyez par ces vers, M. Louis Rambaud n'est point un de ces poètes pleureurs qui s'attendrissent sur une rose fanée ou qui se désolent de l'infidélité d'une blonde maîtresse. Non, ses douleurs sont motivées, ses tristesses sont réelles, ses lamentations sont sérieuses. Le mal existe ! Et, certes, quand la secte des indifférents ne fait que croître sans embellir, quand l'anarchie des croyances affaiblit les caractères, quand la sainteté du serment est bafouée, quand les vaincus sont misérablement insultés, l'on est heureux de rencontrer sur

son chemin de jeunes hommes qui font preuve de virilité intellectuelle et que consume une indignation fiévreuse.

Ils sentent je ne sais quelle étrange amertume
Même à dire ton nom suave, ô Liberté !

Les vers adressés à M. de Lamartine respirent une grande noblesse de sentiment. Notre poète n'imité pas tant d'autres de la jeune génération, si vite oublieux des services rendus par l'homme pour ne se souvenir que des légères fautes du vieillard ; il ne vient point jeter une pierre sacrilège au poète tombé dans le malheur !

Oh ! le dégoût saisit les âmes les plus fortes
Lorsqu'elles voient tomber leurs espérances mortes
Que le passant distrahit va fouler à ses pieds,
Et, quand vient à changer le vent de l'habitude,
La foule délaisser dans son ingratitude
Ses grands citoyens oubliés !

M. Louis Rambaud est un amant sincère de la nature. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les *Automnales*, les *Eaux dormantes*, *De Mynardière à Céverac*, l'*Eté*, et, certes, parmi les poètes de la jeune école, bien peu ont écrit d'aussi belles strophes que celles que nous avons rencontrées dans les *Eaux dormantes*. Sans efforts, M. Louis Rambaud parvient à nous attendrir, et c'est le cas de dire qu'il a fixé dans des vers d'or les battements de son cœur.

Mais, soudain, sa Muse change. De rêveuse qu'elle était, elle devient narquoise, et passe hardiment du sentiment le plus délicat à l'ironie la plus étincelante. Permettez-nous de détacher ici quelques couplets de sa *Chanson* :

Oh ! que le siècle où nous vivons m'enchanter !
Que de grandeur et de félicité !
Qu'il fait bon rire et boire, et moi je chante
D'enthousiasme et de folle gaieté !
Tant de bonheur a ravi ma prune ;
J'éclate enfin, criant à plein poumon :
Voici le temps des gilets de flanelle,
Voici le temps des bonnets de coton !

Tout est rassis, tout est gras, tout repose ;
Les épiciers sont contents, m'a-t-on dit ;
Le ciel est pur et l'avenir est rose,
Quand nous mangeons, c'est de bon appétit ;
Les ventres pleins crèvent plus d'un bouton ;
Et c'est le temps des gilets de flanelle,
Et c'est le temps des bonnets de coton !

On ne voit plus de ces rêveurs qu'enivre
Le fol espoir d'un monde plus parfait ;
Nos jeunes gens sont très flattés de vivre,
Et leur cravate est du meilleur effet ;
Si quelques-uns n'ont rien dans la cervelle,
C'est encor la preuve de leur bon ton ;
Car c'est le temps des gilets de flanelle,
Car c'est le temps des bonnets de coton !

Les vers d'amour ne charment plus les âmes,
Comme les dieux les poètes s'en vont.
Où sont, hélas ! tous ceux que nous aimâmes,
Et les clartés qui tombaient de leurs fronts ?
La poésie a replié son aile
Et Lycoris fait place à Margoton !
Car c'est le temps des gilets de flanelle,
Car c'est le temps des bonnets de coton !

Des révoltés veulent nous faire croire
Qu'il faut fronder, raisonner, se moquer ;
Non, le respect est chose obligatoire,
Respectons tout de crainte d'y manquer ;

N'ayons jamais d'audace criminelle
Evidemment le succès a raison !
Et c'est le temps des gilets de flanelle,
Et c'est le temps des bonnets de coton !

Guérissons donc cette terreur panique
Que nous donnaient les révolutions,
D'être un héros nul de nous ne se pique ;
Dévouons-nous..... avec précautions.
Soyons rangés, soignons notre escarcelle,
Ces chers écus rendent un si beau son !
Et c'est le temps des gilets de flanelle,
Et c'est le temps des bonnets de coton !

Il y a parfois, dans la vie d'un pays, des heures où l'ironie devient la seule arme possible, et la raillerie implacable d'un Auguste Barbier a souvent mieux fustigé les corrupteurs du bon droit que d'éloquents et stériles protestations.

Nous savons rire aussi, quand l'heure en est venue,
De ce rire vengeur qui condamne et qui tue
Et que rien ne surprend ;

Notre gaieté survit à toutes les épreuves,
Dans ses mépris nouveaux forgeant des armes neuves ;
Même quand l'ennemi nous impose ses lois,
Même quand il nous mâte et quand il nous fustige,
Nous sommes les railleurs et nous rions, vous dis-je !
Nous sommes les railleurs, nous sommes les Gaulois !

Nous nous affranchirons de toute sottise idole,
Puis, unissant nos mains, non dans l'étreinte molle
Des amitiés d'un soir,
Mais dans le serrement des vieilles sympathies,
Nous nous consolerons avec les prophéties
Encor grosses d'espoir !

Et si la vérité n'est pas l'ombre d'un songe
Qui du fond de la nuit sur nos jours se prolonge,
Si l'histoire du monde a des enseignements,
Si le progrès n'est pas la promesse frivole
D'un fantôme fuyard qui paraît et s'envole
Secouant dans les airs ses pavots endormants,

Eh bien ! nous serons prêts à braver les tempêtes,
S'il en faut traverser pour marcher aux conquêtes
Que les cieux béniront,
Et nous les bâtirons, les villes merveilleuses
Où vos germes sacrés, libertés périlleuses,
Fleuriront ! fleuriront !

Ces beaux vers sont extraits d'une pièce qui clôt dignement le volume qui nous occupe, et dans laquelle le poète lyonnais adresse une invocation à Dante, à Schiller, à La Bédotte, à tous ces penseurs qui consacrent leur vie à la défense des idées généreuses et dont les immortels efforts ne doivent point rester sans fruits pour l'humanité.

L'ironie, M. Louis Rambaud le sait fort bien, est insuffisante pour obtenir la victoire. Pour vaincre, il faut aimer, croire et vouloir fortement. Oui ! il faut savoir aimer dans un siècle d'égoïsme, affirmer une foi robuste dans une atmosphère de molles croyances, conserver une volonté inébranlable alors que tant d'hommes s'empressent d'abdiquer la leur. Il faut vouer sa vie et son âme à la défense de la justice contre les projets malsains des ambitieux et des intrigants.

M. Louis Rambaud est un poète de combat, et le fer de son javelot est de bonne trempe. En nemi des vulgarités, il parle toujours une langue courtoise, et, sans jamais avoir recours à l'injure, il frappe droit et fort.

Avidement il cherche à déchiffrer l'alphabet mystérieux du jour qui suivra notre journée ; il dit à ceux qui luttent déjà : Persévérance ! et à ceux qui entrent dans la carrière : Courage !

Aux lecteurs qui croiraient que, pour être aussi absolu, notre enthousiasme envers l'auteur d'*Amara* doit nécessairement être empreint d'un complaisant esprit de camaraderie, nous dirons que nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement M. Louis Rambaud. Nous avouons que son livre contient maintes imperfections qui n'échapperaient que bien difficilement à la loupe d'un critique étroit, mais, pour nous, ces maigres imperfections s'effacent devant l'ensemble de l'œuvre. Il y a longtemps que nous n'avions lu d'aussi beaux vers, et nous éprouvons une joie intime à faire part de nos impressions. LOUIS MACON.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENTE DE M. C. DUNANT.

Séance du 3 décembre 1863.

Le Secrétaire procède au dépouillement de la correspondance ; il fait connaître que l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon et la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres, ont transmis les programmes des Concours qu'elles ont ouverts pour 1864. M. le Maire de Bayonne a aussi fait parvenir à la Société l'arrêté relatif à l'Exposition internationale *franco-espagne*, agricole, industrielle et artistique, qui aura lieu à Bayonne en 1864. Ces différents programmes sont déposés chez le Secrétaire où les membres de la Société pourront en prendre connaissance.

Il est donné ensuite lecture d'une lettre de M. F. Lock, de Paris, qui remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres correspondants.

M. le Président, au nom de M. l'ingénieur Sommeiller, fait hommage à la Société d'un exemplaire, relié avec luxe, du rapport présenté au gouvernement sarde en 1863, sur les travaux de la percée du Mont-Cenis. Des remerciements sont votés à M. Sommeiller.

M. l'Archiviste dépose, au nom de l'Institut genevois, la collection complète des publications de ce corps savant. La réunion vote des remerciements à l'Institut genevois.

La réunion, sur la proposition de deux de ses membres, nomme à l'unanimité, au nombre de ses membres correspondants, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, et M. Sommeiller, ingénieur, directeur des travaux de la percée du tunnel des Alpes.

Il est arrêté ensuite que la Commission chargée d'élaborer un projet pour l'érection d'une statue à saint François de Sales, présentera son rapport à la séance de janvier prochain.

M. L. Revon met sous les yeux des membres présents les objets d'art qu'il a rapportés d'Italie, et qui sont destinés à enrichir les collections du Musée.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

- 1° *Mémoires de l'Institut genevois* ; collection complète ;
- 2° *Mémoires de l'Académie impériale des sciences*, etc., de Dijon ; 2° sér., tome X ;
- 3° *Actes de la Société jurassienne d'émulation* ; 11°, 12° et 13° session, 1859-60-61 ;
- 4° *Annales de la Société impériale d'agriculture, industrie, sciences*, etc., de la Loire, 1°, 2° livr. de 1863 ;
- 5° *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* ; bulletin du 1° et du 2° trimestre de 1863 ;
- 6° *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles* ; tome VII, bull. 30 ;
- 7° *Société française d'archéologie* ; séance académique internationale, tenue à Dives le 17 août 1862 ;
- 8° *Journal de la Société centrale d'agriculture de la Savoie* ; août, septembre et octobre 1863 ;
- 9° *Bulletin de l'Union des Arts de Marseille* ; 9° à 15° livr. ;
- 10° *Atti dell'Accademia di scienze e lettere di Palermo* ;

- 11° *Revue des Sociétés savantes* ;
- 12° *Revue archéologique de Paris* ;
- 13° *Revue du Lyonnais* ;
- 14° *Journal des connaissances médicales*, etc., publié par M. Caffé ;
- 15° *L'Union magnétique* ;
- 16° *Le Mont-Blanc* ;
- 17° *Le Courrier de Savoie* ;
- 18° *Le Glaneur savoyard* ;
- 19° *L'Abeille de Chamonix* ;
- 20° *Le Léman* ;
- 21° *Traforo delle Alpi : relazione* ; 1863 ; avec atlas, reliure de luxe ; don de M. l'ingénieur Sommeiller ;
- 22° *Coupe géologique de la colline de Sienna*, par G. de Mortillet ; don de l'auteur ;
- 23° *Sur la théorie de l'affouillement glaciaire*, par MM. Gastaldi et Mortillet ; don de ce dernier ;
- 24° *Terrains du versant italien des Alpes, comparés à ceux du versant français*, par M. G. de Mortillet ; extrait du bulletin de la Société géologique de France, séance du 3 mai 1862 ; don de l'auteur ;
- 25° *Gustavo Jourdan et la Sardegna*, per Filippo Vivante ; Cagliari, 1861 ; don de l'auteur ;
- 26° *La questione dell'Aunis*, per G. De Gioannis Gianquinto ; Pavia, 1863 ; don de l'auteur ;
- 27° *Le 30^e Congrès scientifique de France* ; rapport de M. le docteur Trompeo à l'Académie de médecine de Turin ; don de l'auteur ;
- 28° *Chartes inédites*, publiées par M. Jules Vuy ; Genève, 1863 ; don de l'éditeur ;
- 29° *Dissertation sur la légende Virgini parituræ*, etc., par A. S. Morin ; Paris, 1863 ; don de l'auteur ;
- 30° *Notice historique sur la Société économique de Fribourg*, par M. A. Daguet ; Fribourg, 1863 ; don de l'auteur ;
- 31° *Rapport sur l'industrie genevoise à l'Exposition universelle de Paris en 1855*, par M. Wartmann ; Genève, 1858 ; don de l'auteur ;
- 32° *Mémoire sur les voies romaines de la Savoie*, par M. l'abbé Ducis ; don de l'auteur ;
- 33° *Les Fins, Baulas et Annessy*, par le même ;
- 34° *Exécution du testament d'Amédée III*, etc., par M. Lecoy de la Marche ; don de l'auteur ;
- 35° *La crue des gages des gendarmes*, etc., par M. J.-A. Bonnefoy, de Sallanches ; don de l'auteur ;
- 36° *Discours prononcé à la distribution des prix du Petit-Séminaire de La Roche*, le 3 août 1863, par M. l'abbé Grobel ; don de l'auteur ;
- 37° *Notices biographiques sur M. Pierre Mermier, missionnaire, et Mgr Neyret, évêque d'Olène* ; don de M. C. Burdet ;
- 38° *Règlement et tarif des Guides de Chamonix* ; don de M. C. Burdet ;
- 39° Quatre brochures sur la Banque de Savoie ; don des auteurs ;
- 40° Lettre adressée à J. d'Arenthon d'Alex, évêque de Genève, par la duchesse Christine, régente de Savoie ; autographe donné par M. Morel-Frédérat fils ;
- 41° Médaille grand module de Philibert II, duc de Savoie ; don de M. Lacuffer père ;
- 42° Deux fibules, trouvées dans un tombeau romain à Saint-Jean-de-Belleville (Savoie) en 1863 ; don de M. l'abbé Ducis ;
- 43° Médailles antiques, trouvées en Sardaigne ; don de M. Francisque de Lachenal ;
- 44° Médaille de la Société des 13 d'Annecy ; don de M. A. Sallet ;
- 45° Liasse de manuscrits ; don de M. Théodule Orcier.

MM. Ducis et Lecoy de la Marche, le premier vice-président et le second secrétaire-adjoint de la Société Florimontane, viennent d'être nommés membres correspondants de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, pour le concours qu'ils ont apporté à ses travaux.

M. Jules Philippe, secrétaire de la Société Florimontane, a été admis au nombre des membres correspondants de l'Institut national de Genève.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 08248 4661

